
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

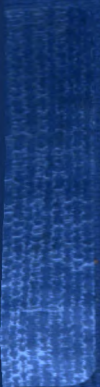
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



DU MÊME AUTEUR

- La Petite Chapelle.** — Ouvrage couronné en France par la Société Nationale d'encouragement au Bien. Bruxelles, Société belge de Librairie, 1897. 1 vol. in-18 de 354 pages 3.
- Pauvres Gens.** — Paris, Librairie Blériot, 1898. 1 vol. in-18 de 314 pages 3.

A. de POISEUX

Le Peintre Gabriel



BRUXELLES
Oscar SCHEPENS & Cie
ÉDITEURS
16, Rue Treurenberg



PARIS
Adolphe JOSSE
LIBRAIRE
Rue de Sèvres, 31

1899

PQ
2382
P65
P45
1894

LOAN STACK
7596

Aux Amis des mauvais jours.

A. DE POISEUX.

Paris, le 1^{er} Août 1899.

LE

→ PEINTRE GABRIEL ←

I

LES DEUX HOLLER

Les événements que nous allons raconter ne datent pas de loin, et il est probable qu'ils éveilleront chez plus d'un lecteur des souvenirs à peine endormis.

Le « Tout-Bruxelles » d'alors s'était donné rendez-vous à l'exposition des œuvres d'un peintre mort depuis deux ans et qui avait joui d'une renommée méritée en Suisse, en Belgique, en France.

Comme toujours, Franz Holler, très discuté de son vivant, avait rallié tous les suffrages une fois que le tombeau, en se refermant sur lui, l'eut définitivement mis hors concours. Les peintres ses rivaux, la presse petite et grande, les littérateurs, les collectionneurs, les dilettantes et aussi toute cette foule de liseurs ou de curieux qui n'a d'opinion que celle

qu'on lui donne, accordaient d'unanimes regrets au maître disparu.

Disparu ! pas tout entier cependant, car il laissait un héritier de son nom et de son talent, Gabriel Holler, comme lui peintre de portraits, et très recherché dans la haute bourgeoisie et parmi la brillante jeunesse de Bruxelles. On faisait nécessairement force comparaisons entre la manière des deux artistes et les éloges enthousiastes que quelques professionnels décernaient au défunt n'allaient pas sans d'amères critiques à l'adresse de son successeur.

Ils oubliaient, ces braves confrères, qu'ils avaient autrefois signalé avec la même vigueur la sécheresse et la dureté de la peinture de Franz, « une peinture à principes, sans panache, sans surprise, une peinture de vieux ». « Ce n'était pas lui qui eût fait d'adroites concessions à la mode ou à la vanité. Ses têtes donnaient l'impression de la vérité, mais d'une vérité sévère et quelquefois cruelle. Puis la couleur manquait : on eût dit que le vieux maître étendit jusqu'à ses tableaux la rigoureuse économie qui passait pour être sa qualité dominante. »

Que de plaisanteries son amour de la nuance grise et des couleurs vagues n'avait-il pas suscitées dans tous les ateliers de la Belgique !

Quelques rapins, qui avaient passé par le sien, assuraient que sa palette était aussi mal servie que sa table et que l'une et l'autre étaient régies par une seule et même autorité, sous laquelle tout pliait dans la maison, devant laquelle tous tremblaient, le maître d'abord, puis son fils Gabriel, les élèves, les employés et jusqu'au vieil Alexandre.

Cet Alexandre, le seul être qui osât tenir tête à M^{me} Holler, née Luppen de Bonnardieu, présentait le plus singulier type de raté qui se fût jamais produit dans un atelier bruxellois : grand, maigre, des jambes en échasses, un nez en bosse, un cou décharné, des oreilles monumentales et des yeux étonnés qui donnaient à sa physionomie un accent moqueur et plaisant ; d'Artagnan doublé de don Quichotte, Scapin emboitant le pas au D^r Pangloss, Delobelle et Tartarin réunis. Et de fait, il avait posé pour les personnages les plus divers, saint Jérôme, Charles-Quint, un insurgé, un danseur et tout récemment, avec beaucoup de succès, pour Garibaldi.

D'âge, il n'en avait point.

Peu de temps après son installation à Bruxelles, Franz Holler l'avait rencontré boulevard du Nord, proposant aux passants des vues de Bruxelles

et des environs pour cinq francs, cadre compris. Il était déjà vieux, un peu voûté, la marche incertaine et les cheveux blancs. Il y avait quinze ans de cela, et depuis lors, il n'avait pas bronché d'une ligne. Il était de ces natures qui vieillissent en un jour, mais qui en restent là ensuite pour toute la vie. Gagé par le maître pour représenter un soldat du guet dans le petit tableau *L'Embuscade*, qui figure actuellement au musée d'Amsterdam, il s'était perpétué à son service comme modèle à tout faire. Peu à peu, grâce à sa déférence pour le patron, à ses prévenances pour la patronne, à son empressement à se rendre utile et agréable à tous, à sa bonne humeur inaltérable, il avait pris chez les Holler un rôle un peu plus important ou plutôt plusieurs rôles, tous les rôles qu'on avait bien voulu lui laisser. On s'était habitué à le considérer comme faisant partie intégrante de l'atelier, comme un être indispensable, sorte d'intendant, moitié d'artiste, fort au courant des habitudes du maître, très apte à recevoir les visiteurs, à discuter avec les gens du métier, et même, au besoin, capable de donner un coup de pinceau intelligent.

Tout ce qu'on savait de ses antécédents, c'est qu'il avait vécu longtemps à Paris dans la société des artistes

de son temps, roulant d'un atelier à l'autre, s'essayant à tous les genres de peinture et de littérature, et n'ayant trouvé, comme tant d'autres, au lieu de l'idéal et de la fortune, que les déceptions et la misère. La santé et la gaieté, voilà tout ce qu'il avait sauvé du naufrage !

A la mort de Franz Holler, Alexandre avait passé à son héritier, dans la succession artistique... Il était clair que l'atelier ne pouvait pas se passer de lui, pas plus que lui ne pouvait se passer de l'atelier. Puis, si le respect l'enchaînait à son ancien maître, l'affection l'attachait au nouveau.

N'avait-il pas vu grandir à l'ombre de son grand corps ce délicieux bambin dont il partageait jadis les jeux et les travaux, ce débutant de bonne volonté toujours si attentif aux conseils multipliés de sa vieille expérience, cet auditeur unique de ses longues théories artistiques, ce compagnon fidèle des après-midi du dimanche ? Quelles joyeuses parties de bésigue alors, dans un coin de l'atelier, pendant les absences de la patronne, qui ignorait toujours qu'un jeu de cartes eût franchi l'enceinte sacrée !

Il y avait bien longtemps que Gabriel ne recourait plus aux leçons de son professeur de rencontre et ne se livrait plus, en sa compagnie, aux charmes entraînants des plaisirs défendus.

Mais ni l'un ni l'autre n'avaient oublié ces longs jours d'une intimité d'autant plus étroite que l'enfant, élevé d'une manière sévère, entre un vieillard taciturne et solennel et une matrone férue d'Évangile et de tradition, réservait son meilleur rire, ses premières confidences, toutes ses gamineries et ses expansions pour ce grand ami si drôle et si indulgent, qui le consolait dans ses peines et quelquefois l'assistait dans ses travaux.

Gabriel était devenu à son tour un homme sérieux et un artiste de talent.

Comme le vieux Franz, il avait commencé par le paysage et il avait continué par le portrait. Les succès qu'il avait obtenus dans cette voie nouvelle tenaient à diverses causes, que les critiques belges avaient parfaitement discernées.

D'abord, il était le contraste vivant de son père comme homme et comme peintre. Ses tableaux avaient certes moins grand caractère que ceux du physionomiste impitoyable, qu'on a appelé l'Ingres bruxellois. Celui-ci s'entendait admirablement à dévisager les gens, à les disséquer en quelque sorte. Le modèle apparaissait tout entier sur sa toile dans un relief étonnant, sans qu'on lui fit grâce d'une ride ni d'une verrue.

Aussi était-il resté plutôt le fournisseur des hommes, des hommes politiques surtout, qui ne posent pas en général pour la beauté et l'élégance et auxquels des traits fortement caractérisés ne sont pas pour déplaire. Toutes les femmes avaient tourné leurs préférences du côté de Gabriel.

Ah ! combien différent de celui de son père, son pinceau gracieux, ingénieux ! Soucieux avant tout de plaire à ses modèles, il s'attachait à saisir tout ce qui, dans leurs expressions ou leurs poses, pouvait dissimuler les côtés sévères ou défectueux. On lui faisait un grand reproche de ne pas assez s'attacher à la ressemblance, et il est de fait qu'en rapprochant ses portraits de ceux de son père (il leur était arrivé plusieurs fois de peindre la même personne), on n'y retrouvait pas cet accent de franchise brutale qui faisait dire d'une des œuvres du vieux Holler : « C'est plus vrai que nature. »

Mais que de charme pour l'esprit et pour l'œil dans cet art délicat et suggestif qui savait traduire la pensée en ce qu'elle avait de plus élevé ou de plus touchant, qui répandait quelque poésie autour des sujets les plus vulgaires et prêtait de l'esprit, de la réflexion, de l'idéal aux physionomies ingrates ou insignifiantes !

Tel était l'artiste. Quant à l'homme, il suffit, pour

l'apprécier, de s'arrêter devant le beau portrait qu'il a fait de lui-même et qui décore le cabinet de travail d'un de nos plus grands avocats bruxellois. La tête est un peu forte, les cheveux noirs, abondants et frisés, le nez droit, le menton replet, les yeux profonds, brillants et chercheurs; le plus fin sourire anime cette physionomie vivante, où l'on distingue un peu de mélancolie unie à une grande bienveillance. On remarque l'attitude aisée et souple, les mains fines et soignées, le teint mat et les moustaches en brosse, qui semblent destinées à donner un accent plus mâle à un ensemble plutôt gracieux.

Le succès de Gabriel comme peintre et comme homme du monde était trop vif, et l'on doit ajouter trop justifié, pour ne pas lui attirer de violentes inimitiés. Peut-être n'avait-il pas fait tout ce qu'il aurait fallu pour désarmer les rivaux distancés, qui se vengeaient parfois la plume à la main des défaites dues à leur pinceau.

C'était avec une sérénité parfaite, rehaussée parfois d'un sourire de dédain, qu'il accueillait les critiques féroces dont un petit journal hebdomadaire, *Le Carillon des Arts*, soulignait chacune de ses compositions. La croisade, la sainte croisade entreprise depuis quelques années contre « le barbouilleur sen-

suel », « le faux orientaliste », « le saltimbanque de la palette », « le fils dégénéré », etc., reçut un nouvel élan à l'occasion des discussions soulevées par les œuvres de feu Franz Holler.

La feuille ennemie avait annoncé à plusieurs reprises qu'elle serait bientôt en mesure de faire une révélation sensationnelle. Elle tint parole, et peu de temps avant la clôture de l'exposition, on put lire à la première page du *Carillon des Arts* les lignes suivantes :

« Le bruit qui se fait autour du nom de M. Holler nous ayant inspiré le désir de tracer une biographie consciencieuse du portraitiste éminent qui fut notre hôte pendant tant d'années, nous avons voulu prendre nos informations à Genève même, son pays d'origine. Nous n'avons rien appris qui puisse intéresser spécialement nos lecteurs sur sa jeunesse, sa famille, son mariage. Mais ce qui les surprendra au même degré que nous, c'est de savoir que M. Franz Holler n'a jamais eu d'enfants. Nos informations sont aussi sûres que précises sur ce point. M. et M^{me} Holler se sont mariés en 1850, et jusqu'à leur départ de Genève en 1875, les registres de l'état civil, qu'il nous a été donné de consulter année par année, ne portent pas trace de la naissance de leur soi-disant fils, Gabriel Holler. D'où est donc sorti ce mystérieux et brillant jeune homme, si fier

de son nom et de l'héritage artistique qu'il a recueilli? Est-ce un parent? Dans tout le canton de Genève, on ne connaît aucune autre famille du même nom à laquelle on puisse rattacher le dit Gabriel.

» Est-ce un élève? Est-ce un associé? Le vieil Holler, tout puritain qu'il fût, ne détestait pas les profits. Aurait-il eu l'ingénieuse idée de s'annexer un peintre de portraits d'un genre tout opposé au sien pour arriver au monopole du genre et pour amener à son atelier ceux de nos compatriotes que la sécheresse de son pinceau aurait pu éloigner? Il faut avouer que, si cette hypothèse était vraie, il y aurait là une combinaison fort ingénieuse, mais qui ferait plus d'honneur aux aptitudes commerciales de celui que nous pleurons qu'à son imagination d'artiste.»

Gabriel lui-même se chargea d'éclaircir le mystère par la lettre suivante, que *Le Carillon des Arts* fut requis de publier dans son plus prochain numéro :

« Monsieur le Rédacteur en Chef,

» Puisque vous estimez qu'il serait intéressant pour vos lecteurs de connaître le lien qui m'attache à M. Franz Holler, je me reprocherais de les laisser plus longtemps dans l'incertitude. Si vous n'avez trouvé à Genève aucune trace de ma naissance et de ma parenté, c'est que je ne suis qu'un pauvre enfant trouvé, recueilli et élevé par une société de bienfaisance, puis adopté par M. et M^{me} Holler, « alors que

je n'avais pas encore dix ans ». Il faut donc exclure de leur part toute autre considération, toute autre combinaison que celles qui sont du domaine de la charité la plus désintéressée. Je me fais un devoir de proclamer que je dois tout ce que j'ai, tout ce que je suis, à la générosité des deux protecteurs que le Ciel m'a envoyés, et loin de vous en vouloir de m'avoir amené à cet aveu, je vous remercie, monsieur, de me procurer l'occasion de rendre un public et suprême hommage à la mémoire de mon vénéré père adoptif.

» GABRIEL HOLLER. »

Comme on le pense, cette lettre fit un certain bruit, et loin de nuire à la réputation de Gabriel, elle augmenta sa notoriété et son crédit. Aux qualités aimables qui déjà l'avaient rendu sympathique, s'ajoutait le prestige du mystère et de l'infortune.

Avoir été un pauvre enfant trouvé, cela était écrit tout au long dans sa lettre, et devenir un artiste en vue, un homme instruit, un gentleman accompli, quel contraste ! quel roman ! et comment ne pas s'intéresser au héros si méritant d'une destinée si singulière ? La sensibilité du grand public bruxellois, mis en éveil par les aventures du fils, se reportait avec autant d'éloges que d'étonnement sur la mémoire du père : « Plus de cœur qu'on ne lui en supposait, ce vieux Franz si sec, si compassé, si fermé. En somme,

sa femme et lui ont fait le bien discrètement, complètement, car ils ont élevé l'enfant de leur adoption du mieux qu'il leur a été possible et comme s'il était le leur. Il n'y a qu'à applaudir, s'ils ont trouvé une juste récompense dans l'affection et dans les succès de leur protégé. »

Le Bruxelles qui lit et qui bavarde s'occupa pendant huit jours de cet incident à sensation. Les interviewers, d'autant plus ardents dans les petites capitales que leur champ est plus limité, interrogèrent les amis de la maison, les familiers de l'atelier, écrivirent en Suisse, recoururent jusqu'à Alexandre, qui fut extrêmement flatté de ces démarches et ne se fit pas prier pour raconter tout ce que dix-huit années de vie commune lui avaient appris. C'est ainsi qu'on connut bientôt les moindres circonstances de l'odyssée des Holler.

C'était, en somme, une odyssée bien simple, bien bourgeoise, dénuée de sommets et d'abîmes. La famille, connue à Genève depuis deux ou trois cents ans, passait pour très patriote et très religieuse, ayant compté parmi ses membres quelques savants et de nombreux pasteurs, ce qui est toute une gloire dans le pays de Calvin.

Le jeune Franz n'ayant aucun goût pour l'Eglise

ni pour le professorat, dut batailler avec ses parents, qui tenaient en maigre estime l'art frivole du dessin et de la peinture. On le regarda longtemps d'un œil défiant dans la rigide société genevoise et il fallut bien des travaux et plus d'un succès pour décider les mères de famille à accueillir d'un sourire encourageant les saluts de l'héritier dégénéré des Holler. De son côté, il était timide, réservé, un peu gauche, exclusivement préoccupé de ses études, fort ennemi de la contrainte et de toutes les obligations mondaines. Il se maria tard avec une femme sans beauté et sans fortune, mais d'une excellente famille et d'une éducation soignée. M^{lle} Camille Luppen de Bonnardieu, déjà résignée à rester vieille fille, quand elle rencontra le peintre Franz dans la maison d'un conseiller fédéral dont il faisait le portrait, ne se décida à l'épouser qu'après avoir beaucoup hésité, longuement médité et consulté plusieurs fois les Ecritures. Elle se présenta à l'autel un peu comme on marche au sacrifice et elle entra dans la maison conjugale en envisageant les devoirs, beaucoup plus que les joies du mariage. Cette union fut cependant heureuse, si l'on fait consister le bonheur dans le calme et la régularité.

La gravité du mari s'accorda immédiatement avec

les qualités sérieuses de la femme, et le programme que la sage et experte ménagère avait tracé d'avance, reçut sans difficulté tout son accomplissement. Aucune existence ne fut mieux ordonnée, aucun intérieur ne fut mieux tenu que celui des époux Holler. La réputation de cette maison modèle s'établit bientôt dans le voisinage, dans la ville, dans le canton, parmi tous ces bourgeois discrets, minutieux, empesés, préoccupés, avant tout, du souci de l'étiquette et du soin de la formule.

Bientôt le peintre exposa son premier portrait à sensation, celui d'un vieux pasteur, membre très influent du consistoire de Genève et connu dans toute la ville par sa bonhomie à la fois avenante et caustique.

A la suite de ce succès, les commandes abondèrent et, attirés par les vertus du puritain autant que par le mérite de l'artiste, beaucoup de notables suisses ne craignirent pas de rompre avec la modestie et l'économie traditionnelles en leur contrée.

Il y avait vingt ans que Franz Holler promenait ainsi son pinceau apprécié de Genève à Berne, de Berne à Zurich, lorsqu'il fut appelé à Bruxelles pour un travail des plus importants : il s'agissait de la restauration d'une galerie d'ancêtres dans une des plus

aristocratiques demeures de la Belgique. Aux vieux tableaux, dont quelques-uns étaient signés de noms célèbres parmi les maîtres flamands et dont certaines parties effacées ou tachées demandaient des retouches intelligentes et délicates, on ajouterait les portraits des représentants actuels de cette maison princière.

Il en avait bien coûté un peu à Holler de quitter son atelier si vaste et si commode du quartier de Champel et d'ajourner le projet d'hôtel que sa femme et lui avaient préparé avec tant de soin et qu'ils étaient sur le point de mettre à exécution.

Mais M^{me} Holler, qui décidait de toutes choses en dernier ressort, avait mûrement pesé le pour et le contre. Elle avait considéré judicieusement que la Suisse était un des pays du monde où le portrait donnait le moins. Il serait regrettable de négliger une occasion peut-être unique de se faire connaître dans une contrée plus sensible aux manifestations de l'art et aux tentations de la vanité. Comme toujours, elle avait ouvert sa Bible, posée en permanence sur la console du salon, et elle était tombée sur ce verset des Proverbes :

« Règle ton ouvrage au dehors et mets ordre à ton champ, et puis tu bâtiras ta maison. »

Le résultat allait dépasser les prévisions les plus optimistes, puisque de succès en succès, de commande en commande, Franz Holler devait être retenu indéfiniment en Belgique, s'y plaire, s'y fixer et y mourir.

Le jeune Gabriel était entré dans la famille peu de temps avant le départ de Genève. Il y avait déjà vingt-deux ans que les Holler étaient mariés. C'était une grande affliction pour l'épouse, si pénétrée de tous ses devoirs d'état, que de n'avoir pas d'enfants. Dans ses aspirations maternelles, elle rêvait parfois aux postérités bibliques; elle choisissait pour les enfants de son imagination des noms prédestinés; elle se voyait les initiant de bonne heure aux traditions évangéliques, les habituant à la pratique des vertus sereines. Revenue à elle-même, elle regardait avec tristesse son foyer désert et se demandait avec effroi s'il ne fallait pas y voir plus qu'une épreuve infligée à une âme fidèle, un legs du passé, la punition de quelques crimes oubliés et inexpiés, imputables aux générations antérieures. N'existe-t-il pas des lois mystérieuses et terribles qui règlent l'héritage du sang, lois que les commentateurs sacrés ont pressenties sans les expliquer suffisamment?

Ces préoccupations douloureuses, longtemps com-

primées, devaient avoir leur épilogue un certain dimanche, alors que le cœur de la pauvre femme avait saigné plus cruellement qu'à l'ordinaire.

Dans le même temps, l'étoile d'un malheureux enfant dont la destinée semblait vouée aux plus obscures besognes et bornée aux horizons les plus étroits, se dégagait de l'ombre qui l'avait jusqu'alors enveloppée.

Un léger incident, né en apparence du hasard, allait transformer sa vie et préparer les voies à de hauts et impénétrables desseins.

La Providence, qui luit souvent pour les pauvres et pour les orphelins, se manifesta rarement d'une manière plus sensible.

Au matin de ce dimanche, M^{me} Holler s'était rendue, comme de coutume, au temple de Saint-Pierre, où un pasteur étranger, fort réputé pour la sûreté de sa doctrine et la correction de sa parole, devait occuper la chaire.

Le sujet qu'il choisit fut le bonheur et la gloire d'être mère, et à cette occasion il rappela ces sombres paroles d'Isaïe : « Sois honteuse, ô Sion, car la mer, la force de la mer a parlé, disant : Je n'ai pas été en travail d'enfant et je n'ai point enfanté et je n'ai point nourri de jeunes gens, ni élevé de jeunes vierges. »

Sois honteuse, ô Sion !... Le reproche du prophète tomba sur la tête de la pauvre femme comme la hache sur un rameau stérile, et bourdonna longtemps encore à son oreille alors que, rentrée chez elle, elle s'efforça de lire et de méditer, comme chaque dimanche, un chapitre de l'Écriture. Mais il lui fut impossible de retrouver le calme si nécessaire à ce pieux exercice ; il lui semblait que de chacun des versets sacrés émergeassent ces mots terribles : « Sois honteuse, ô Sion. »

Le soir, après dîner, on reçut la visite d'un avocat, vieil ami de la maison, qui parla par hasard d'un petit établissement d'éducation primaire qu'il avait été chargé d'inspecter, comme délégué du canton.

L'institution, située dans une impasse du vieux Genève, outre un certain nombre d'élèves appartenant à des familles peu aisées des environs de la ville, comptait deux ou trois orphelins, dont une société de bienfaisance avait assumé la charge.

C'est à ceux-là que le délégué cantonal avait marqué le plus vif intérêt. Il les avait examinés avec soin, interrogés, encouragés, et avait constaté qu'ils étaient traités avec bienveillance par leurs maîtres, bien que tenus un peu à l'écart par leurs condisciples. En somme, ils paraissaient à peu près heureux.

— Heureux sans père ni mère ? objecta M^{me} Holler.

— Hélas ! madame, il est triste de penser qu'ils eussent été moins heureux encore auprès des parents qui les ont abandonnés. A propos, continua l'avocat, on m'a présenté l'un d'eux comme un phénomène ; il a la bosse du dessin.

— Ah ! par exemple, répliqua Holler, et que fait-il ?

— Tout ce qu'il peut... tout ce qu'il voit ; il reproduit ses maîtres, ses camarades, les visiteurs. Pendant l'examen auquel j'ai présidé, il s'est offert le luxe de crayonner mon portrait.

— Ressemblant ?

— Regarde.

Et le délégué tira de son portefeuille une page arrachée à un cahier, sur laquelle sa figure osseuse et pensive se détachait avec une précision étonnante.

— Bravo ! s'écria le peintre, c'est net, c'est rapide, c'est enlevé, le nez est superbe ! Il serait vraiment fâcheux que ce gaillard-là ne fût pas poussé...

« Sois honteuse, ô Sion ! » La fameuse apostrophe résonnait de plus belle à l'oreille de M^{me} Holler, pendant que continuait à s'élever dans le ciel l'étoile du jeune orphelin de l'impasse des Trois-Bornes.

Trois jours après, à la suite de longs pourparlers avec elle-même et après avoir consulté de nouveau

les Livres saints qui lui présentèrent chaque fois un texte nouveau d'accord avec ses propres pensées, M^{me} Holler décidait son mari à s'occuper « du petit phénomène » que le ciel leur avait suffisamment désigné.

Le peintre et sa femme étaient en assez bonne situation pour inspirer confiance aux administrations charitables, tuteurs anonymes de l'enfant dont ils offraient d'assurer le sort.

La prudente protectrice s'était minutieusement informée de tout ce qui concernait son origine et ses premières années. De famille, on ne lui en connaissait pas. Il y avait environ sept ans qu'une marchande de fleurs, ayant négligé, un certain soir, de fermer la porte de l'étroite rotonde qu'elle occupait pendant le jour à la promenade des Bastions, y avait trouvé le lendemain matin un paquet de vieux chiffons déposé sur l'unique chaise de l'établissement. Le paquet de chiffons, c'était le petit Gabriel qui dormait, à moitié asphyxié par les émanations des plantes entassées autour de lui. Une main prévoyante avait attaché une bruyère à son misérable vêtement ; or, cette bruyère ne provenait pas de la boutique... Un symbole peut-être, peut-être un jalon pour l'avenir !

La fleuriste s'était empressée de porter sa trou-

vaille au grand hôpital situé près de là ; on y examina l'enfant... Il était bien portant. Seulement une large déchirure, encore fraîche, sillonnait sa jambe droite. Il paraissait avoir un an à peine et ne prononçait que deux paroles : « Ma, ma, ga, ga. » On supposa que la seconde s'appliquait à son nom ; c'est pourquoi on l'appela Gabriel.

Ses premières années s'écoulèrent doucement, grâce aux soins attentifs des infirmières de l'hôpital.

Dès qu'il fut en âge de faire un pensionnaire, on le conduisit à l'humble école de l'impasse des Trois-Bornes. Il y grandit entre quatre murs noirs et maussades qui défiaient en vain l'insouciance et la gaité de sa jeunesse, jusqu'au jour où le délégué cantonal était venu si à propos se présenter à l'espièglerie de son crayon d'écolier.

Depuis lors, aucune révélation, aucune découverte, aucun indice nouveau n'étaient venus éclairer le mystère. L'enfant était vif et enjoué, mais en même temps étourdi et timide. M^{me} Holler le traitait avec bonté, mais ne se départissait jamais de sa raideur naturelle, son système d'éducation lui commandant, avant tout, la réserve et la dignité. Elle ne s'abandonnait jamais. C'était d'ailleurs moins à l'impulsion de son cœur qu'au cri de sa conscience

qu'elle avait obéi en se chargeant de cet infortuné. Elle s'était proposé d'en faire un homme instruit et utile, un chrétien austère et fort, dont les travaux et les vertus pussent témoigner, en sa faveur, au jour des responsabilités.

C'était, en réalité, une institutrice beaucoup plus qu'une mère, et avant que le protégé ait pu mesurer toute la reconnaissance qu'il devait à sa bienfaitrice, il ne conçut pour elle qu'un respect mêlé de terreur. C'était presque en sursaut qu'il se levait chaque matin, à l'appel de cette voix un peu rude qui se faisait entendre comme la sonnerie de l'école, à heure fixe.

C'était avec une sorte de contrainte qu'il venait lui tendre le front pour solliciter le baiser solennel et froid qui terminait l'examen qu'elle lui faisait passer une fois sa toilette terminée. C'était révérencieusement qu'aux repas il lui tendait l'assiette pour recevoir sa portion de potage ou de rôti, et quelque exquis que lui parussent les crèmes ou les tartes aux fruits qui n'apparaissaient qu'aux jours doublement fériés, jamais il n'eût osé en redemander, de peur de s'exposer à un avertissement sévère et à des citations sur le danger de s'abandonner aux inclinations de la nature.

Les inclinations de la nature étaient, en effet, chez

le jeune Gabriel, en opposition flagrante avec le genre d'éducation qu'il recevait. On ne s'adressait guère qu'à son esprit, et chez lui c'était le cœur qui vibrerait principalement. Ah ! qu'une parole un peu émue, qu'une de ces chaudes caresses dont les vraies mères ont le secret, eût trouvé d'écho dans cette âme si tendre, si neuve, d'une sensibilité si délicate, qui n'attendait que l'occasion pour s'ouvrir et se confier !

Le dimanche, il fallait se tenir encore plus sage, plus discret, plus recueilli que pendant la semaine ; la journée commençait, se continuait, finissait par la lecture de la Bible... Toujours la Bible, avec les prophéties menaçantes, le récit des crimes et des malheurs sans fin du peuple de Dieu, sombres évocations que ne venaient jamais éclairer les paraboles exquises, les espoirs infinis, les témoignages d'amour et de piété qu'on trouve également dans les livres sacrés, la rigide lectrice étant moins sensible aux encouragements et aux consolations qu'attentive à chercher les enseignements rigoureux et à souligner les exemples de la colère et de la justice de Dieu.

Les seuls divertissements qu'on se permit étaient une promenade dans un des jardins de la ville et le soir, après le souper, le chant des cantiques.

La promenade, pendant laquelle on devait marcher

droit, ne pas s'écarter du groupe familial, ne pas chiffonner ses vêtements, garder ses gants, saluer à tout propos et esquisser le sourire de convention quand une connaissance de M. et de M^{me} Holler les accostait en disant : « Ah ! voilà le petit... pauvre enfant... il a eu bien de la chance de vous trouver... quelle belle action vous avez faite là ! »

Les cantiques, toujours les mêmes, qu'on savait par cœur, qu'il fallait se garder d'entonner à contre-temps, dont on devait respecter fidèlement le texte, comprendre toutes les paroles et qu'on finissait par chanter en sourdine, parce que M. Holler s'endormait généralement au milieu de l'exercice. Heureux M. Holler !

C'était là un privilège unique, la plus grande concession que jamais sa femme lui eût accordée depuis leurs vingt-deux années de mariage.

L'atelier était le seul endroit où Gabriel se sentit et se mit à l'aise. Ce n'est pas que Holler fût plus communicatif que sa femme, mais il était moins apercevant, moins méticuleux, et d'ailleurs il existait entre lui et son jeune élève un lien qui devenait de jour en jour plus étroit. Il fallait voir avec quelle attention admirative le nouveau rapin suivait la main du maître, alors que, maniant le crayon et le pinceau, il traçait

sur la toile ces lignes impeccables et composait ces tons savants et gradués qui caractérisaient sa manière ! Avec quel empressement et quelle ardeur il s'essayait lui-même sur du papier-carton, heureux quand il avait réussi à imiter de tout point le modèle qu'on lui avait imposé. Mais bientôt l'instinct primesautier du jeune homme prit le dessus et il se laissa aller à ses impulsions personnelles.

Bien souvent le professeur dut réprimer ses écarts d'imagination, son manque de sobriété, un penchant marqué pour l'ornement, l'empanachement, les oppositions.

« De la peinture de rastaquouère ! » criait le vieil Holler, qui n'a jamais compris qu'on recherchât l'effet autrement que dans l'exactitude et la vérité.

Cependant, Gabriel était docile, laborieux et intelligent. Ses parents adoptifs, de leur côté, étaient des gens de sang-froid et de résolution tenace. Le contrat provisoire qui les liait à leur protégé ne put donc que se consolider avec le temps. Il avait été plusieurs fois question de le rendre définitif en le changeant en un acte d'adoption.

Mais, comme on l'a vu, on n'agissait dans la maison qu'avec poids et mesure ; rien ne se faisait sans que M^{me} Holler ne cherchât dans des concordances

bibliques et des inspirations d'En-haut une approbation tacite aux projets longuement mûris.

Le départ pour la Belgique précipita la réalisation de cette formalité légale, qui eut lieu dans toutes les règles établies par la loi genevoise.

A ce moment, Gabriel avait dix ans, et il y avait plus de deux ans qu'il avait quitté l'école.

A Bruxelles, où la famille s'établit d'abord dans une petite maison du faubourg de Schaerbeek, puis dans un élégant hôtel près de l'avenue Louise, le jeune homme continua à partager son temps entre l'atelier et la maison paternelle, où il était retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu, la docte M^{me} Holler s'étant chargée de son instruction complète et s'acquittant de cette tâche avec une régularité et une conscience qui ne faillirent jamais. Il profita également des deux côtés, et, tout en se perfectionnant dans l'étude de la littérature et des langues (M^{me} Holler, comme beaucoup de Suisses, parlait le français, l'allemand et l'italien), il devint ce peintre habile et fécond que Bruxelles saluait à la mort du vieil Holler comme une des gloires futures de la jeune école. Déjà plus qu'apprécié, presque célèbre dans toute la Belgique, fort honorablement connu en France, estimé et recherché, riche et généreux, il ne lui manquait

rien, pas même des adversaires et des envieux, pas même d'être attaqué par *Le Carillon des Arts*.

La Belgique était devenue sa patrie d'adoption et d'affection... sa vraie patrie.

Tandis que Genève ne lui rappelait qu'une énigme cruelle et des années d'abandon, à Bruxelles il se sentait soutenu par d'agréables et réconfortants souvenirs. Sa nature expansive et gaie, ses instincts de poète et d'artiste se trouvaient à l'aise dans cette ville charmante, où le son des fanfares se mêle sans cesse à celui des cloches, où les cortèges alternent avec les processions, où les flèches hardies, les clochetons à jour, les vieilles maisons précieusement conservées, la pierre et le bois savamment ouvrés racontent les exploits et les légendes du passé, cette ville si sensible et si fière qu'aucune conquête n'a pu soumettre, qu'aucun désastre n'a pu abattre, où l'on a conservé les vieilles coutumes et le culte de ceux qui sont morts pour la liberté, cette place libre ouverte à tous les progrès et à toutes les manifestations de l'art, cette antique terre flamande qui a produit les peintres les plus originaux et les plus puissants parmi ceux que l'Europe admire.



II

LES WARMELLE



Le grand salon de l'hôtel de Warmelle donnait, d'un côté, sur le boulevard Botanique, de l'autre, sur une vaste serre, très décorée, remplie de plantes et de fleurs, comme il s'en trouve dans la plupart des maisons importantes de Bruxelles. Rien qu'à voir l'ameublement, un observateur eût deviné quels étaient l'origine, le caractère, les habitudes des hôtes de cette belle demeure : très peu de concessions au genre colifichet qui domine aujourd'hui dans nombre de salons ; quelques vieux tableaux de maîtres flamands un peu poussés au noir et assombris encore par les énormes cadres que le temps avait dédorés ; des meubles empire le long des murs ; quelques sièges plus confortables épars çà et là ; sur la cheminée, une pendule Louis XV et deux candélabres assortis, avec l'accompagnement ordinaire de guirlandes et d'amours, guirlandes qui paraissaient fanées, amours qui faisaient l'effet d'être

vieillots au milieu des bibelots modernes empreints de réalisme. Les rideaux étaient tirés avec soin du côté de la rue et la grande porte vitrée qui donne sur la serre se tenait à demi fermée; près de la table chargée de livres, de journaux, d'albums et de tout l'outillage de la correspondance, un sofa garni de coussins. Étendue sur ce sofa, une femme d'une cinquantaine d'années, d'une grande distinction, très maigre, très pâle, les yeux comme éteints. Près d'elle, une toute petite levrette, qui eût disparu tout entière dans le duvet d'un large oreiller de satin, n'était sa tête qu'elle allongeait sur le bord du sofa avec des airs langoureux comme pour imiter sa maîtresse. Cette jeune patricienne répondait au nom de Jepsy.

La comtesse de Warmelle était atteinte depuis plusieurs années déjà d'une de ces maladies nerveuses, si communes chez les femmes du monde de notre temps. La science, fort embarrassée et désarmée devant ces accidents étranges autant que variés, dans lesquels l'imagination joue, assure-t-on, le principal rôle, n'a pas osé les ranger dans la classe des affections mentales. Elle a inventé des noms nouveaux, sonores, élégants même, pour caractériser une sorte de mal bien porté et auquel les

docteurs les plus ingénieux ne peuvent procurer qu'un adoucissement conventionnel.

Il y avait déjà dix ans que la comtesse de War-melle promenait sa neurasthénie de Bruxelles à Paris, en consultant tous les spécialistes, en essayant de tous les régimes, en faisant le désespoir de son médecin et la fortune de son pharmacien. Elle était même allée jusqu'à Berlin pour consulter un vieux praticien, que son excentricité non moins que sa science et son flair avaient rendu célèbre. « Madame la comtesse, lui avait-il dit après un examen attentif, ce qu'il vous faut, c'est faire plusieurs kilomètres par jour à pied avec un panier chargé au bras, ou bien encore vous astreindre à bêcher votre jardin pendant une heure au moins à la suite de chaque repas, vous nourrir d'aliments grossiers, du bœuf, du lard, des pommes de terre et des choux; ne pas vous serrer la taille, ne vous laver jamais qu'à l'eau froide et avoir une vie occupée, la plus active possible. »

A la suite de cette entrevue, la comtesse avait pris en grippe l'Allemagne et les Allemands, si bien qu'elle renonça au projet qu'elle avait formé de faire venir une institutrice de Cologne pour sa fille Cécile et qu'elle s'adressa tout simplement aux Dames de la Providence à Lille.

Celles-ci lui envoyèrent une vieille demoiselle qui avait déjà mené à bien deux éducations de jeunes filles anglaises et qui joignait une instruction variée aux dehors les plus respectables.

Elle se nommait Marie Parson, mais on ne la flattait jamais plus qu'en l'appelant Miss Mary Parsonn, par allusion sans doute aux succès qu'elle avait remportés pendant son long séjour dans le Royaume-Uni, et elle-même ne perdait aucune occasion de se rattacher à la grande nation. Elle parlait à tout propos du confort, du bon sens et de la respectabilité britanniques, prenait du thé trois ou quatre fois par jour et maniait des haltères le matin dans sa chambre afin de combattre un embonpoint florissant, qui s'accordait mal avec son désir de passer pour Anglaise. De plus, elle s'était fait recevoir membre de la Société protectrice des animaux de Bruxelles. C'était même de ce côté qu'elle portait les trésors de sensibilité amassés depuis soixante ans au fond de son cœur, faute de débouchés suffisants.

Sa sollicitude « pour les frères inférieurs » ne s'arrêtait pas aux chevaux, aux chiens, aux chats, aux oiseaux, aux bêtes superbes ou gracieuses qui ont généralement le privilège de fixer la pitié féminine; les êtres les plus dénués, les insectes et

jusqu'aux reptiles avaient également part à sa protection, et il lui était arrivé de casser son ombrelle sur le dos de deux gamins qui s'amusaient à torturer un crapaud.

Au moment où nous pénétrons dans le salon des Warmelle, elle est occupée à une petite table près de la fenêtre à un travail des plus sérieux... un cahier de papier devant elle, le crayon en l'air, l'œil inspiré, elle compose un de ces *tracts* ou opuscules où elle plaide en traits enflammés la noble cause à laquelle elle s'est vouée et dont elle inonde Bruxelles et la province. Celui auquel elle met la dernière main en ce moment est intitulé : « Paix et admiration aux fourmis. »

Non loin d'elle, son élève, Cécile de Warmelle, feuillette un album. C'est une grande et brune jeune fille, au maintien modeste, aux yeux profonds et doux, débordante de santé et de bonne humeur. Elle est mieux que belle, elle est adorablement sympathique. Aimable sans effort et prévenante pour tous, il semble qu'elle soit reconnaissante à ceux qui lui donnent l'occasion de leur rendre service ; bonne sans affectation et sans réserve, elle ignore les médisances et les compromis, a horreur du moindre mensonge et aime mieux croire le bien que le mal.

Quoiqu'elle ne recherche pas les occasions de briller, elle a eu beaucoup de succès dans deux ou trois soirées où sa mère l'a conduite le dernier hiver, les toilettes du soir faisant valoir l'élégance de son cou, les proportions admirables de ses épaules et la souplesse de sa taille.

« C'est la personne la mieux faite de Bruxelles, » tel est l'éloge qui lui a été décerné à l'unanimité à la dernière réunion du grand club, où ces messieurs, qui s'y connaissent, passaient en revue toutes les jeunes beautés de l'aristocratie belge.

Soudain, la porte s'ouvre et un homme grand et robuste, au teint rosé, à la physionomie franche et souriante, dans lequel on reconnaît tout de suite le père de Cécile, entre dans la pièce.

— Comment allez-vous, Amélie? demande-t-il à la comtesse.

— Un peu mieux, mon ami ; je me suis soignée, je me suis électrisée, je me suis reposée surtout, afin d'être à même de faire les honneurs de ma table.

— En somme, nous n'avons à dîner que la baronne Revoill et ce jeune peintre.

— M. Holler, oui ; mais précisément, comme nous le recevons pour la première fois, il est convenable que nous nous mettions quelque peu en frais.

— Votre fille et moi, ne sommes-nous pas là, ainsi que la baronne Revoill que vous avez invitée spécialement pour alimenter la conversation? On peut être sûr qu'elle ne faillira pas à sa tâche. Vous feriez peut-être mieux de vous faire servir dans votre chambre.

— Non, mon ami, non. Je tiens à faire la connaissance de votre hôte et à joindre mes recommandations aux vôtres.

— Ah! voilà!... vous avez peur qu'il ne me fasse tout à fait ressemblant... c'est-à-dire trop laid...

— Vous oubliez qu'il n'y a pas d'hommes laids... il n'y a que des hommes bêtes... et, sous ce rapport, je suis rassurée.

— Vous êtes trop bonne... Vous y tenez donc beaucoup, à ce portrait?

— Certainement... vous avez cinquante ans...

— Cinquante-trois!

— Je vous faisais grâce des unités .. cinquante-trois ans! c'est le bon âge pour les hommes politiques; de plus, votre dernier discours au Sénat vous a positivement transfiguré... On ne s' imagine pas combien le succès agit sur la physionomie.

— C'est votre argument favori pour vaincre ma résistance.

— Certainement ; votre fille et vos petits-enfants seront sans doute aussi heureux de conserver vos traits que vous êtes satisfait vous-même de posséder ceux de vos ancêtres, et quand on se fait peindre pour la postérité, il ne faut pas attendre les années de déchéance. C'est au moment où l'on a acquis toute sa valeur qu'il faut prendre posture.

— J'ai une grande répugnance pour ce genre d'exercice.

— Pourquoi donc, papa ? demanda Cécile.

— Excès de modestie, murmura l'institutrice.

— Nullement ! nullement ! Miss Parsonn, reprit le comte, c'est plutôt le contraire.

— Comment nous prouvez-vous cela ? demanda la comtesse.

— Par une expérience personnelle. Toutes les fois que j'ai vu, dans les expositions, la foule s'arrêter devant un portrait, j'ai toujours entendu beaucoup plus de critiques que d'éloges. Je prévois que le peintre distingué auquel nous nous adressons voudra, lui aussi, figurer au salon prochain et je crains bien de ne pas revenir indemne de ma comparution devant ce jury sans pitié et sans appel qu'on nomme le public.

Cécile s'approcha doucement de son père et, se

haussant sur la pointe du pied, elle appuya sa tête gracieuse sur la large épaule du sénateur.

— Mon papa, dit-elle en le regardant gentiment, nous serons là nous, avec tous ceux qui te connaissent et qui t'aiment, pour attester au public que le portrait qu'il a sous les yeux est celui du meilleur des hommes et du plus tendre des pères.

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et la baronne Revoill entra comme un tourbillon.

— Bonjour mes amis ! Comment allez-vous, ma cousine?... mieux, je le vois... vous avez des couleurs. Et vous, futur ministre ? vous engraissez. C'est la beauté des hommes d'État... Cécile, ma chère enfant, débarrasse-moi de ce sac... Ah ! mes amis, que de travail ! que d'émotion ! J'ai eu aujourd'hui deux assemblées et trois conseils : la Sainte-Enfance, les Mères chrétiennes et la Propagande par l'action, dont je suis la présidente. Avec cela, une quête ce matin à la paroisse, ma correspondance avec les agences de province, mes visites habituelles dans les quartiers pauvres... je suis en nage... je n'en puis plus... et j'ai un appétit !!! Miss Parsonn, je viens de penser à vous, en voyant écraser un chien...

Miss Parsonn poussa un cri d'horreur.

— Sans doute encore ces maudits tramways !

s'écria-t-elle. Monsieur le comte, vous ne pouvez donc pas empêcher qu'on change ainsi nos rues et nos boulevards en boucheries?...

— C'est aux chiens à faire attention à eux, répondit le comte.

Cette réponse ne satisfait pas l'amie des bêtes, car elle murmura tout bas : Tous les mêmes...

La baronne Revoill ne resta pas longtemps muette.

— Eh bien ! où est-il ce peintre ? ce phénomène ? cette merveille d'enfant trouvé ? car vous savez que c'est un enfant trouvé, tous les journaux en ont parlé. On ne dira plus que les œuvres de charité ne servent à rien, mes amis... peut-être avons-nous aussi, dans nos asiles de Bruxelles, des génies inconnus ? Je ne visite plus une école sans regarder attentivement tous les cahiers... Je me sens pleine de sympathie pour ce jeune homme... c'est un jeune homme, n'est-ce pas ?

— Trente à trente-cinq ans, répondit la comtesse, et de plus, à ce que m'a assuré le comte, joli garçon et bien élevé.

— C'est exact, ajouta le comte, et avec cela, il cause fort agréablement.

— Spirituel et bien élevé, c'est le comble, reprit la baronne. Si la curiosité n'était pas un péché,

j'avoue que je me laisserais aller à l'impatience de contempler ce phénix.

— L'important; c'est qu'il réussisse le portrait de papa, n'est-ce pas, maman?

La comtesse approuva d'un léger signe de tête.

La pétulante baronne continua :

— Ainsi, mon cousin, vous faites faire votre portrait?

La comtesse se hâta de répondre :

— Oh! nous avons eu assez de peine à le décider. N'est-il pas vrai, Athalinde, qu'il a bien fait de se rendre?

— Sans doute, sans doute; lorsqu'on est, comme mon cousin, un défenseur de toutes les bonnes causes, on peut d'autant moins craindre de sacrifier à la vanité, que l'image qu'on présente au public ne lui rappelle que des pensées salutaires...

— Vous voyez bien, souligna la comtesse en se tournant vers son mari... Athalinde elle-même...

Un coup de sonnette vint interrompre la suite de sa pensée. Elle se regarda hâtivement dans la glace... La baronne arbora son pince-nez... Miss Parsonn prit un air indifférent, et le comte se dirigea à petits pas au-devant de celui qu'on attendait.

Dès que Gabriel Holler entra, il lui tendit la main

avec cette courtoisie déférente qu'on observe vis-à-vis d'un hôte apprécié. Puis il le conduisit à la comtesse, qui se souleva à demi pour lui sourire, le présenta à la baronne Revoill, digne et bienveillante, le nomma à miss Parsonn et à Cécile et se hâta de briser la glace en mettant la conversation sur un terrain qui lui fût familier.

— Ma femme et ma fille ont beaucoup admiré votre dernier portrait du président Van Botten, monsieur Holler; c'est, au reste, ce qui nous a inspiré l'idée de faire appel à votre talent.

— Vous êtes trop bon, monsieur le comte; j'avais beaucoup étudié mon sujet : j'ai suivi les audiences de la Cour pendant plus d'un mois.

— Voilà ce qui s'appelle de la conscience.

— Et vous avez vu condamner beaucoup de pauvres gens? demanda la baronne.

— Plus que je n'en ai vu acquitter, madame. Mais ce qui m'a vivement frappé, c'est l'expression de regret empreinte sur la physionomie du président, toutes les fois qu'il avait à prononcer une de ces fâcheuses sentences. Il me semblait que les juges possédaient d'ordinaire une âme moins sensible. Dès lors, je me suis attaché à mon modèle et j'ai essayé de traduire de mon mieux mes impressions sur la toile.

A ce moment, la porte s'ouvrit à deux battants et un vieux maître d'hôtel à la figure honnête, à la voix un peu cassée, aux pas incertains, mais fort correct encore sous son large habit noir taillé à la française, annonça :

— « Madame la comtesse est servie. »

La comtesse se leva avec effort et fit signe à Hol-ler qu'elle comptait sur son bras, pendant que le comte prenait les devants avec la baronne Revoill.

Il fallut les exhortations réitérées de Cécile pour déterminer Jepsy à suivre les convives. Enfin elle se secoua, se dressa sur ses pattes, tendit le nez du côté de la porte, et rassurée sans doute par le fumet qui lui arrivait, elle se dirigea à son tour vers la salle à manger, non sans avoir jeté un long et plaintif regard à sa moelleuse retraite.

Gabriel, placé entre M^{me} de Warmelle et Cécile, était naturellement l'objet des attentions de ses deux voisines. Quelle différence, toutefois, entre la mère et la fille ! Pendant que la comtesse portait comme à regret d'imperceptibles morceaux jusqu'à ses lèvres et mesurait ses paroles comme ses bouchées, tout en s'oubliant parfois quand la discussion l'intéressait plus que de coutume, Cécile mangeait avec appétit, causait avec entrain, s'amusait d'un rien, illuminait

toute la table de sa gaîté franche et communicative.

On revint naturellement, à plusieurs reprises, aux questions de peinture.

— Et quand commencerez-vous à poser ? demanda la baronne à son cousin. J'avoue que je ne serais pas fâchée de vous surprendre dans vos fonctions de modèle, tiré à quatre épingles, la barbe fraîche, l'air vainqueur, en héros enfin.

— Si vous désirez me voir sous cet aspect nouveau, ma cousine, il faut venir à Bois-Joli. M. Holler veut bien passer un mois avec nous à la campagne pour poursuivre cette grande œuvre.

— Un mois loin de Bruxelles ! Y pensez-vous ? mon cousin, et que deviendrait ma cohorte d'orphelins et de vagabonds ? A la grande rigueur, une semaine.

— Vous savez que je suis l'homme des accommodements. Mettons quinze jours.

— C'est entendu ! Toutefois, je vous préviens que je ne veux pas que mes administrés souffrent de mon absence. Cécile et moi, nous entreprendrons une quête dans votre voisinage.

— Volontiers ! s'écria Cécile ; nous ferons mieux, nous organiserons une tombola ou nous monterons un proverbe à leur profit. Je suis sûre, ajouta-t-elle

en se tournant vers le peintre, que monsieur Holler est un acteur remarquable.

— C'est le contraire, mademoiselle. Dans nos charges d'atelier, on me confiait toujours les rôles dont personne ne voulait, ceux de marchand de tableaux ou d'huissier.

— C'est singulier, répondit étourdiment la baronne ; j'aurais plutôt cru que vous eussiez joué les amoureux.

On parla d'autre chose.

— Vous ai-je dit, monsieur le comte, que j'ai reçu les deux brochures que vous avez bien voulu m'envoyer ?

— Mon travail sur les médailles, emblèmes et inscriptions égyptiennes sous la vingt-deuxième dynastie et mon dernier discours au Sénat, à propos du suffrage universel ?

— L'un et l'autre m'ont vivement intéressé.

— Passe encore pour la politique, dont tout le monde s'occupe plus ou moins en ce pays.

— J'ai sincèrement admiré la modération et la mesure que vous apportez dans les sujets les plus passionnants. J'ai retenu votre conclusion : « En somme, avez-vous dit, tout le mal vient d'une simple erreur de définition. Quand on vote, il s'agit moins

d'un droit à exercer que d'une fonction à remplir. J'ajoute : une fonction importante et délicate. »

Cependant, je vous avoue, continua le peintre, que ce ne sont ni les théories ni les solutions, si appréciables qu'elles soient, que j'ai recherchées dans votre discours. Je me suis appliqué à me pénétrer de l'esprit qui l'a inspiré, à distinguer la faculté dominante et le caractère distinctif de l'auteur, de l'orateur, à préciser la note psychologique qui doit m'inspirer à mon tour quand je tenterai de le faire revivre.

— Je ne serais pas fâchée de connaître la note psychologique de mon cousin ! s'écria la baronne Revoill.

— J'ai constaté que monsieur le comte possède au plus haut degré une qualité maîtresse et de plus en plus rare, le bon sens, un bon sens fait de raison, de tact et de patience.

— Grand merci, monsieur Holler. En parlant de patience, vous faites sans doute allusion au numismate ?

— C'est vrai, répondit Gabriel ; je pensais à tout ce qu'il faut dépenser d'efforts, de sagacité et de temps, pour tirer, d'indices parfois bien légers, des données historiques d'une portée considérable.

— D'une portée considérable, croyez-vous ? fit observer la comtesse, avec un air de doute qui surprit son voisin.

— Monsieur Holler a raison, reprit le comte, d'une portée considérable... Pouvez-vous nier, par exemple, l'importance de ce fait que je cite dans mon travail : les inscriptions découvertes il y a quelques années à Karnak, au milieu des ruines de l'ancienne Thèbes, venant confirmer d'une manière éclatante des récits de la Bible qui remontent au ^x^e siècle avant Jésus-Christ ?

— Avouez, répliqua la comtesse, que vous êtes bien heureux de vous autoriser d'une pareille circonstance pour excuser votre malheureuse passion pour les vieilles monnaies...

— Il faut vous dire, monsieur Holler, interrompit le comte, que ceci est l'éternelle querelle entre ma femme et moi ; la comtesse, bonne épouse et bonne mère de famille avant tout, est un peu jalouse des Pharaons et des Césars auxquels je consacre une partie de mon temps et me reproche de dissiper l'héritage de ma fille en prodigalités numismatiques.

— Cher papa, moi je ne réclame pas... Je sais que tu es heureux quand tu peux contempler Marc-Aurèle ou converser avec Ptolémée Philadelphe, et cela me suffit.

— Mais je ne veux pas passer pour un dissipateur. Je tiens à ce qu'on sache que, dès à présent, ma collection de médailles vaut un prix très supérieur à celui qu'elle m'a coûté... Lord Harvelt m'en a proposé l'année dernière deux cent mille francs.

— C'est qu'il supposait bien que vous n'aviez pas envie de la lui céder, répondit la comtesse. Grâce à cette bimbeloterie antique, vous devenez insociable ; vous restez des soirées entières enfermé à double tour dans votre musée et il faut vous appeler plusieurs fois à l'heure des repas pour que vous vous mettiez à table avant que le potage ne soit refroidi. Que devient cette mesure, cette modération dont on nous parlait tout à l'heure ?

— Mais c'est précisément à mon goût et à mes travaux de numismate que je dois l'égalité d'âme que vous voulez bien me reconnaître parfois...

— Je sais, je sais ce que vous allez dire.

— Souffrez donc que j'en fasse part également à nos hôtes, c'est-à-dire à nos juges dans cette discussion de principes... et de ménage. J'estime qu'un homme qui s'occupe de politique doit avoir un dérivatif, une besogne intellectuelle assez intéressante et assez absorbante pour l'arracher de temps en temps aux milieux fiévreux de la discussion, pour le

retenir et l'isoler. Pendant les heures ainsi employées, les ardeurs se calment, les souvenirs se tassent, souvent même les idées changent et la vérité se dégage avec d'autant plus de netteté, qu'on s'est délivré de toutes les impressions qui l'avaient obscurcie.

— C'est-à-dire, mon cousin, s'écria la baronne, que vous considérez la science des médailles comme un calmant... un calmant! prenez garde que les méchantes langues ne disent : un endormant.

— A ce compte, elle devrait trouver grâce devant ma femme, qui fait si souvent usage de pavots ou de chloral. Vous avouerez qu'il serait préférable de s'adresser à la numismatique, d'autant plus qu'à côté d'un remède, on obtiendrait de précieux enseignements.

— Oh! par exemple, murmura la comtesse.

— Des enseignements et des exemples, continua le comte; que de fois n'ai-je pas rencontré une solution imprévue, pris une décision utile au contact d'une médaille dont le sujet avait un rapport frappant avec l'objet de mes préoccupations? J'ai même remarqué que je bénéficiais d'une espèce de chance à cet égard.

S'agit-il d'une affaire qu'il y ait intérêt à traîner

en longueur? je suis à peu près certain que le profil de Fabius Cunctator se présentera à moi; plus d'une fois Alexandre Sévère m'a rappelé à propos qu'il ne faut pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fit à vous-même; et si je suis tenté de me décourager, l'apparition de Philopœmen ou du poète Tyrtée (on ne connaît que deux profils de ce général improvisé) m'enseigne qu'il n'existe pas de cause dont il faille désespérer, ni de général trop vieux pour remporter la victoire. Il n'est pas jusqu'aux nombreuses reproductions d'Auguste qui ne me suggèrent d'utiles considérations sur l'art de tourner les difficultés et sur la science difficile de conduire les hommes et... de persuader les femmes.

— Je m'attendais à cette conclusion, riposta la comtesse en se levant de table.

— Nous voilà loin de notre portrait, monsieur, dit-elle à Gabriel, en lui prenant de nouveau le bras pour retourner au salon. Ne soyez pas trop scandalisé de nos discussions de famille. Cette querelle des vieilles médailles est la plus grosse qui ait jamais agité notre ménage, je pourrais dire : la seule

— Madame la comtesse, je n'ai pas perdu un mot des répliques de M. le comte, répondit le

peintre, et vous avez servi mes intentions plus que vous ne le croyez par cette discussion opportune qui m'a montré mon modèle sous un aspect très sincère et très intéressant.

Cécile servit le café, très gaicement et très lestement, comme tout ce qu'elle faisait.

— Sucrez-vous largement, monsieur Holler ? Si je vous intimide, je tournerai la tête... puis, comme je suis très distraite, faites bien attention à votre tasse et si je verse le café à côté...

— Oh ! mademoiselle !

— Cela m'arrive quelquefois, quand je pense à autre chose... tenez, qu'est-ce que je vous disais ?

— A peine une goutte dans la soucoupe, mademoiselle...

— C'est que je regardais Miss Parsonn... là-bas dans son coin... je gage que vous ne devinez pas ce qu'elle fait.

— Elle cherche quelque chose ?

— Oh ! que non. Elle est en train de sauver une araignée.

— Sauver... de quoi !

— De la mort par écrasement tout simplement ; elle passe ainsi ses journées à faire rentrer dans leur trou toutes les petites bêtes qui en sortent. C'est une

bien belle âme ; mais, grâce à elle, notre maison ressemblera bientôt à l'arche de Noé.

Après le café, M. de Warmelle s'approcha de Gabriel.

— Voulez-vous venir fumer un cigare ? lui dit-il à haute voix. Puis plus bas, de manière à ne pas être entendu de sa femme :

— Je vous montrerai mes collections.

Les deux hommes sortirent, et pendant que la comtesse, étendue sur sa chaise longue, buvait à petits coups un verre d'eau additionnée de quelques gouttes d'extract de menthe pour faciliter sa digestion, la baronne fit un piquet avec miss Parsonn, et Cécile feuilleta les journaux de mode et les albums accumulés sur la table.

Les fumeurs les retrouvèrent dans ces occupations. M^{me} Revoill venait de perdre deux parties contre miss Parsonn et prenait le ciel et quelques-uns de ses saints à témoin de son infortune sans seconde.

La comtesse, n'ayant plus de drogue à s'administrer, se mouillait les tempes avec son mouchoir ; Cécile contemplait un bouquet de fleurs ; Jepsy sommeillait.

Pendant que le comte, interpellé par M^{me} Revoill, allait l'assister de ses conseils, Gabriel vint s'appuyer à la chaise de Cécile.

— Je ne vous demande pas si vous aimez les fleurs, mademoiselle.

— Plus ou moins, je suis très capricieuse.

— Peut-on savoir quelles sont celles que vous préférez ?

— J'ai une grande favorite... oh ! une fleur sauvage... un peu comme moi... la bruyère.

— La bruyère ! répéta Gabriel. C'est également ma fleur de prédilection.

— Vraiment ! monsieur... Je ne croyais pas avoir si bon goût.

— Oh ! mademoiselle !...

Il y a sans doute des bruyères à Bois-Joli ?

— Oui, sur une petite colline, à une demi-heure du château... un endroit ravissant, bien isolé, où je ne rencontre guère que des chèvres et des sauterelles, qui partagent, paraît-il, mes sympathies. C'est là que je passe mes meilleures heures à lire ou à penser... J'aime beaucoup la solitude.

— Je ne l'aurais pas cru, à vous voir si vive, si enjouée, faisant les honneurs de ce salon avec tant de grâce et d'aisance...

— Parlons de vous, monsieur... Quelle est la cause de votre préférence ? Il n'y a pas de collines isolées, ni de landes parsemées de bruyères au milieu de Bruxelles.

— Oh ! pour moi, mademoiselle, la bruyère est plus qu'une fantaisie... c'est un talisman...

— Vraiment ?

— Je n'ai jamais connu mes parents, et quand j'ai été recueilli par de pieuses mains, on a trouvé une branche de bruyère attachée à l'étoffe qui m'enveloppait... Une branche de bruyère, c'est tout l'héritage que m'a laissé ma famille!...

L'entretien fut interrompu par les éclats de voix de la baronne Revoill, qui venait de perdre sa troisième partie et qui se rattrapait du long silence auquel elle avait été condamnée.

— Neuf heures ! s'écriait-elle. Neuf heures !... Comme le temps passe chez vous ! Il est vrai que j'aime beaucoup les cartes... ce sera ma perte... Toutes les fois que je viens ici, je charge abominablement ma conscience.

— Neuf heures ! répéta-t-elle en regardant la pendule, et demain à sept heures je suis de service au dispensaire de Saint-Nicolas ; dans l'après-midi, je dois lire mon rapport au conseil de la Société des ateliers chrétiens ; avec cela, ma correspondance est en retard sur toute la ligne... Vous ne me verrez pas avant cinq jours. — Adieu, mon cousin, soignez-vous pour être en forme au bon moment : il s'agit de

faire honneur à votre famille devant la postérité... Monsieur Holler, je vous retrouverai à Bois-Joli... Charmée d'avoir fait votre connaissance... Adieu, ma cousine... je réciterai deux chapelets pour votre guérison... Adieu, Cécile... Adieu, miss Parsonn, ne soyez pas trop fière de vos succès, vous savez que l'orgueil mène à tous les abîmes; d'ailleurs n'ayez crainte, je prendrai ma revanche à Bois-Joli... Adieu, tout le monde... Et tout en poursuivant son monologue, la baronne sortit, accompagnée du comte et de miss Parsonn. Au moment de franchir le seuil, elle se pencha vers l'institutrice et lui dit à mi-voix :

— Vous savez que ce jeune peintre est protestant. Il y a quelque chose à faire pendant son séjour à Bois-Joli.

— J'y pensais, répondit mystérieusement miss Parsonn. Avez-vous remarqué combien il a caressé Jepsy; il est compatissant avec les animaux : c'est bon signe.

Quelques minutes après, Gabriel prenait lui-même congé de ses hôtes, qui lui serraient cordialement la main, en lui disant : « Dans quinze jours, à Bois-Joli. »

Il regagna à pied son atelier, et tout en fumant

son cigare, il songeait aux divers personnages dont il avait fait la connaissance.

— Quel digne homme que le comte ! conciliant, intelligent et de son temps... La comtesse !... de la race, de l'élégance, des façons courtoises... un peu nerveuse !... La baronne et l'institutrice !... deux types amusants de vieille fille sentimentale et de dévote emballée... Cécile... ah ! Cécile ! si gracieuse, si naturelle, si affectueuse envers son père, si attentive pour sa mère, véritablement un charme. Et en manière de conclusion, lui aussi répétait : « Dans quinze jours, à Bois-Joli. »



III

BOIS-JOLI ET SES NOTES



Le château de Bois-Joli est situé près d'Ath, sur la coquette rivière de la Dendre, qui n'est encore, à cet endroit, qu'un ruisseau serpentant et murmurant à travers les prés, les champs et les bosquets. Le pays est plein de souvenirs terribles : Fontenoy, Ramillies, Ath, Tournai ; de tout temps, on s'y est battu entre Alains, Vandales, Francs, Normands, Espagnols, Anglais, Prussiens, pour ne citer que les plus connus parmi les peuples qui ont arrosé de leur sang ce champ de bataille de plus de quatorze siècles. Aussi dans ce Hainaut sans cesse ravagé et reflorissant toujours, est-il peu de vieilles demeures qui n'aient conservé quelques traces de remparts ou de défenses. Bois-Joli ne fait pas exception à la règle.

Un nom aussi aimable étonne, quand on regarde le château du côté de la rivière, avec sa grosse tour qui se dresse toujours menaçante, les meurtrières qui la couronnent, veuves des canons qu'elles ont

encadrés jadis, et les larges fossés, aujourd'hui à sec et en partie comblés. C'est le côté terrible, celui qui rappelle les plus illustres entre les ancêtres, tout un passé fameux et glorieux ; c'est celui que la comtesse préfère, le seul qu'on ait fait restaurer avec soin dans le style primitif, celui que les visiteurs considèrent avec le plus d'intérêt.

L'entrée principale se trouve tout à l'opposé, et ici nous ne voyons rien à relever dans la grande façade trop blanche, précédée d'un perron moderne, que protège une large et vulgaire marquise.

L'intérieur de cette vaste habitation est fort irrégulier. On a essayé de tirer parti du corps principal et des ailes datant d'époques différentes, de façon à répondre à peu près aux exigences de la vie moderne et en y dépensant le moins d'argent possible.

Au rez-de-chaussée, dans un des retours, le salon avec ses hautes fenêtres aux carreaux multiples, ses meubles de soie rouge à trèfles jaunes, et tout autour, des portraits d'ancêtres, fiers guerriers qui ont passé leur vie sous le casque et la cuirasse ou nobles dames parées des superbes étoffes brochées de Tournai ou de Gand, et des délicates dentelles de Bruxelles, de Bruges et de Malines. Comme pendant, dans un autre avancé, la salle de billard, grande

pièce à huit fenêtres, où l'on gèle en hiver, où l'on grille en été, où les hommes se tiennent le soir pour fumer et où le comte réunit le conseil communal et son comité électoral. Quant à l'immense billard qui remplit la moitié de la pièce, il ne figure là qu'à titre décoratif. Le tapis est déchiré en maint endroit... les billes déformées ne roulent plus, et pas une des longues et lourdes queues n'a gardé son procédé.

Au-dessus de la salle de billard, une pièce immense, entourée de plusieurs cabinets et précédée d'un large couloir; on l'appelait la chambre « verte » à cause de sa tenture, ou encore la chambre « de mon oncle », parce qu'un certain chevalier van Brove, qui vivait au temps de Voltaire et qui avait la spécialité d'écrire des madrigaux en flamand pour les dames de son temps, y était mort après avoir laissé tout son bien aux propriétaires du château.

C'était dans la chambre de l'oncle qu'on avait installé Gabriel Holler, lorsqu'il arriva, un lundi soir, avec ses bagages, sa toile et ses pinceaux.

— Mon cher hôte, lui avait dit le comte en lui faisant parcourir l'appartement qui lui était destiné, vous êtes ici chez vous... pas de voisin, pas de bruit... un escalier particulier qui descend dans un petit jardin, également réservé; tous nos hôtes,

quand il nous en vient, sont logés de l'autre côté... Ma femme, ma fille et moi, habitons le rez-de-chaussée. Vous pouvez donc aller, venir, fumer, chanter même, si bon vous semble, sans crainte de troubler personne. Je souhaite que vous vous plaisiez à Bois-Joli... Nous ferons tout notre possible pour vous en rendre le séjour agréable.

L'artiste avait été précédé, à vingt-quatre heures de distance, par la baronne Revoill, à qui la campagne semblait infuser une sève nouvelle.

Dès le premier jour, elle était allée visiter l'école des jeunes filles, l'ouvroir, l'hôpital, avait longuement conféré avec le curé et interrogé une demi-douzaine de paysans sur l'éducation que recevaient leurs enfants. Elle avait tenu, en outre, plusieurs séances secrètes avec miss Parsonn. Il s'agissait de préparer la grande œuvre qui s'imposait à leur zèle de missionnaires, édifiante besogne qui arrivait fort à propos dans cette période de vacances et de morte-saison, conquête importante, qui aurait du retentissement à Bruxelles et les couvrirait d'honneur.

On convint de soumettre l'arrivant à toute une série de pieuses influences. Miss Parsonn se chargea des menus détails; la baronne se réserva d'engager l'action au moment favorable et de porter les coups décisifs.

Dès le soir de l'arrivée de Gabriel, après dîner, le comte et l'artiste fixèrent les heures à consacrer aux séances de peinture.

Il fut convenu que les entrevues auraient lieu dans l'après-midi, la matinée étant le moment le plus favorable pour jouir de la campagne et, d'ailleurs, la tradition de Bois-Joli laissant toute liberté aux habitants du château avant le déjeuner. Le comte avait bien eu quelque arrière-pensée en encourageant cette coutume : comme la comtesse se levait tard et que les soins multiples de sa toilette et de sa santé l'occupaient jusqu'à midi, son mari pouvait alors, sans souci et sans contrainte, se livrer à ses chères études. On l'apercevait chaque matin, par la grande fenêtre de son cabinet de travail, qui donnait sur la prairie du côté de la chapelle, une calotte de velours sur la tête, une loupe à la main, le reste de la terre n'existant plus pour lui, scruter les mystères des inscriptions à moitié effacées et reconstituer l'histoire en faisant parler les métaux et les pierres.

Quand il arrivait au déjeuner, le sourire aux lèvres, le triomphe dans les yeux, on pouvait être certain que quelque découverte imprévue avait réjoui sa matinée. Quelquefois, la comtesse lui faisait remarquer qu'il avait oublié d'enlever sa calotte ou négligé de

faire son nœud de cravate. Alors il regardait Cécile d'un air d'intelligence, en souriant, et sa bonne petite fille lui faisait un signe d'assentiment, qui voulait dire : Comme vous avez dû vous amuser ce matin ! Vous êtes heureux et moi aussi.

Gabriel s'était promis d'oublier le plus possible ses autres travaux et, en dehors du portrait du comte, de ne pas toucher un pinceau, à peine un crayon pour croquer quelques points de vue, de ne pas même penser à ce projet historique qu'il était chargé d'établir pour l'intérieur du Palais des Marchands, à Bruxelles, d'être tout entier aux champs, aux fleurs, aux oiseaux. Ah ! les oiseaux ! Il les aimait en poète et en artiste ; il s'arrêtait volontiers sous les grands arbres pour les entendre chanter et, immobile comme une statue de peur de les effrayer, les yeux fixés sur la branche qui leur servait de scène, il essayait de surprendre ces gracieux mouvements d'ailes dont ils accompagnent leurs chansons, ces capricieuses ondulations du cou quand jaillit quelque note aiguë, ces légers tressaillements de tout leur être qui font supposer aux initiés qu'ils mettent, eux aussi, des nuances variées, de l'art et de la passion dans leurs accents aériens. Quelquefois, il s'avancait jusqu'au village, et quand il voyait quelque prison-

nier ailé, merle ou rouge-gorge, s'ébattant dans sa cage, il demandait à l'acheter, ne marchandait jamais, emportait son butin jusqu'au bois voisin et là, après avoir choisi une place favorable, près d'une source ou d'un buisson fleuri, il ouvrait la main et souhaitait bon voyage au petit libéré. Quel plaisir de le voir s'envoler comme un trait, tournoyer, s'égarer étourdi de son bonheur, ivre de liberté!

Miss Parsonn, qui surveillait d'un œil sévère la montée du village, que les rouliers ne faisaient pas gravir à leurs attelages sans de nombreux coups de fouet, avait assisté plusieurs fois à ces scènes de délivrance.

— Monsieur Holler, lui avait-elle dit, cela vous sera compté là-haut... Le bon Dieu récompense le bien qu'on fait à ses moindres créatures, et certainement il vous arrivera quelque grâce particulière... peut-être une faveur inestimable, que je ne cesse de demander pour vous!

Elle n'avait pas osé en dire davantage, mais elle avait rendu compte de cette escarmouche à son chef de file, la baronne Revoill, qui se préparait à livrer des batailles plus sérieuses.

D'abord, Gabriel se prêta de bonne grâce aux pieuses controverses auxquelles on l'invitait d'ordi-

naire avec les préambules les plus flatteurs. Quand la catéchiste devenait trop insistante ou qu'il était fatigué des longues homélies et des redites auxquelles elle était accoutumée, il se dégageait par d'ingénieux détours ou d'éloquents apostrophes, non sans y mêler parfois un peu d'ironie.

Un jour qu'en termes emphatiques elle lui avait longuement dépeint les splendeurs des cérémonies de sa paroisse, « ah ! madame, lui répondit-il, pour moi la vraie église de Dieu, c'est la nature. Où trouverez-vous une voûte qui vaille le firmament, des concerts sacrés qui rivalisent avec les bruits harmonieux de la forêt ou les grondements superbes de l'ouragan, un encens comparable au parfum des fleurs, une décoration plus somptueuse que ces rideaux de verdure et ces hautes montagnes si admirées des poètes qu'ils y ont placé le séjour de la divinité?... »

Le jeune homme s'ingénia bientôt à échapper aux poursuites de la terrible amie de son salut... Il se levait plus tôt, s'en allait plus loin, ne rentrait qu'à l'heure du déjeuner, scrutant d'un œil inquiet les abords du château et, quand il s'apercevait qu'on le guettait d'un côté, passant prestement de l'autre. Une fois la porte franchie, il était parfaitement tran-

quille, car la baronne n'eût pas osé enfreindre, devant M. de Warmelle, la recommandation que celui-ci lui avait adressée, dès le lendemain de l'arrivée de Gabriel.

— Ma cousine, lui avait-il dit, je connais toute l'ardeur de votre zèle religieux. Vous aurez de quoi l'exercer ici à l'école des sœurs, où vous serez la bienvenue, à l'asile des vieillards, où vous trouverez des moribonds à exhorter, dans plusieurs familles du village, où il ne manque pas de pauvres et d'affligés. Vous ferez certainement l'édification de la paroisse et nous nous perfectionnerons nous-mêmes à votre contact. Mais, de grâce, n'étendez pas les efforts de votre sainte croisade aux étrangers que mon toit abrite et épargnez en particulier ce jeune peintre, que vous seriez peut-être tentée d'arracher à l'erreur. Les lois de l'hospitalité m'imposent le devoir de lui éviter tout ce qui pourrait lui déplaire ou le troubler. Vous me désobligeriez beaucoup, ma cousine, en ne prenant pas cet avis en grande considération!

La baronne se l'était tenu pour dit; aussi ne s'adressait-elle jamais directement à l'artiste en présence des maîtres de Bois-Joli. Cependant, sans attaquer de front les grands sujets, elle trouvait

moyen, soit en rendant compte à M^{me} de Warmelle de ses succès charitables, soit en discutant avec miss Parsonn quelque thèse spirituelle, de glisser d'ingénieuses allusions aux « exilés qu'il faut ramener dans la patrie, aux frères égarés auxquels il convient de tendre les bras ».

Dans une de ses longues courses matinales, Gabriel, parvenu à la lisière du bois qui s'étendait devant le château, se trouva tout à coup en face d'un paysage d'une beauté sauvage. Tout autour de lui, une plaine inculte, semée de grosses pierres, ou plutôt de quartiers de roche, comme si cette contrée avait été le théâtre d'un ancien cataclysme. La nature réparatrice s'efforçait de recouvrir ces attristants débris de mousses et de ronces de plus en plus épaisses, de lichens, d'aubépines et de liserons.

Le fond de ce désert fleuri était occupé par une colline verdoyante, avec de petits sentiers tournants du plus gracieux effet, et au sommet, un bouquet de châtaigniers en forme de couronne. De-ci, de-là, des chèvres s'accrochaient pittoresquement à quelque saillie, comme si elles avaient voulu, elles aussi, poser devant le maître dont elles recevaient la visite.

Gabriel tourna un instant son crayon entre les

doigts, tout en regardant la poche qui renfermait son album; puis il se dit que tout en haut, plus loin, la vue serait peut-être plus étendue et plus variée. Il monta... A mi-chemin, il s'arrêta net. Il venait d'apercevoir à travers les branches un large chapeau de paille garni de roses, et en avançant un peu plus, il avait reconnu Cécile assise au pied d'un arbre, un panier auprès d'elle et à la main un livre qui paraissait l'absorber tout entière.

Il se rappela aussitôt la conversation du mois dernier, à l'hôtel de Warmelle, cette jolie solitude parsemée de bruyères, où la jeune philosophe venait penser et méditer sans témoins.

Effectivement le petit plateau où elle s'était réfugiée était comme perdu au milieu des buissons; des touffes de bruyère s'épanouissaient de tous côtés; aussi loin que la vue pouvait porter, on ne voyait que de la verdure, des fleurs et le ciel.

Gabriel ne voulut pas troubler la lectrice et il allait se retirer avec précaution, quand il heurta une pierre... La pierre roula, la branche à laquelle le jeune homme se retint rendit un bruit de feuilles et la jeune fille tourna vivement la tête.

— Ah! c'est vous! monsieur Holler? s'écria-t-elle; je crois que vous alliez fuir?

— J'avais peur de vous déranger.

— Au contraire, vous me rappelez à mes devoirs, ajouta-t-elle en se levant et en prenant son panier. J'oubliais l'heure, absorbée par ma lecture ou plutôt par les pensées que me suggérait cette lecture.

— Puis-je vous demander, mademoiselle, quel est l'ouvrage assez intéressant pour produire ce résultat?

— *L'Imitation de Jésus-Christ*, un bien beau livre!

— Je le connais de réputation.

— Un peu sérieux peut-être pour les personnes de mon âge, mais je choisis mes chapitres... Tenez voyez, si je suis bien tombée aujourd'hui : « De l'amour de la solitude et du silence. » J'en étais arrivée à ce passage : « Il y a quelqu'un qui a dit : Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. » Je suppose que cela signifie qu'on n'a rien à gagner à se mêler aux bruits et aux agitations du monde.

— Sans doute, mademoiselle, cela est à la fois très vrai et très profond.

— Changeons de conversation, monsieur, car je ne veux pas faire concurrence à ma cousine Revoill, qui a entrepris de vous convertir... Vous continuez sans doute jusqu'au sommet?... Moi je tourne à

gauche... Je me rends au hameau tout là-bas et je n'ai pas de temps à perdre pour revenir avant le déjeuner.

— Je vois que ce panier vous charge affreusement, reprit Gabriel, en remarquant que le bras de la jeune fille pliait sous l'effort. Voulez-vous me permettre de vous venir en aide?

— Si cela ne vous ennuie pas trop, répondit Cécile, en passant le fardeau à son obligeant compagnon... J'ai bien envie même de vous en demander davantage.

— Je suis tout à vos ordres, mademoiselle.

— Eh bien! accompagnez-moi jusque dans la petite mesure où je suis attendue... Il y a là un pauvre petit garçon qui est tombé du haut d'une échelle et que je vais panser chaque matin... les gens de ce pays n'entendent rien à ces sortes de soins.

On se mit en marche. Gabriel portait d'une main légère les remèdes et les provisions destinés au blessé, la pharmacie et le garde-manger comme disait Cécile, et marchait le premier pour aplanir le chemin, abattre les ronces, relever les branches, tendre la main quand il s'agissait de franchir des obstacles; de temps en temps, son aimable compagne s'échappait de droite ou de gauche pour cueil-

lir des pâquerettes et les roses des haies, et à mesure de la récolte, les glissait en souriant sous le bras du jeune homme.

Gabriel n'aurait jamais cru qu'on pût avoir tant de plaisir à visiter une chaumière et à porter un panier.

On arriva très vite... trop vite à la cabane, où le petit Nicolas, la tête enveloppée de linges, les yeux fermés, la figure toute pâle, gisait sur un grand lit garni de serge verte.

— Comment ! on laisse cet enfant seul ? demanda le peintre, en voyant que personne ne se présentait pour recevoir Cécile.

— On savait que je devais venir, répondit celle-ci ; les braves gens en ont profité pour aller rentrer leurs foins.

Avant de se mettre à l'œuvre, la gentille infirmière fit un bouquet des fleurs récoltées le long du chemin et le déposa devant une petite statue de la Vierge, à laquelle une embrasure de lucarne, ornée d'un feston de papier doré, servait d'autel. Deux courts cierges de cire, quelques délicates images de saints, sainte Cécile et saint Nicolas, un vase de grès gris et bleu complétaient ce décor naïf et charmant.

— Voyez, monsieur Gabriel, la jolie chapelle dont j'ai fait cadeau à Nicolas... à la condition qu'il ne pleure pas quand je change ses linges.

Allons, mon petit homme, montre à monsieur combien tu es courageux...

C'est cela, ajouta-t-elle en voyant que le blessé croisait les mains en regardant la statuette; pense à la bonne Sainte-Vierge, qui est au Ciel et dont tu es un des enfants de prédilection. Tu te rappelles bien que M. le curé nous a dit qu'elle est deux fois la mère de ceux qui n'en ont plus ici-bas.

Nicolas se mit à réciter ardemment son chapelet; Gabriel, qui l'observait, tout en remplissant les fonctions d'aide, en passant l'eau phéniquée, le diachylum, les bandelettes à l'infirmière en chef, put à peine voir deux larmes briller au bord de ses paupières au moment le plus douloureux, alors que Cécile retirait la charpie attachée à la plaie, deux larmes à demi retenues et qui firent aussitôt place à un sourire, le pauvre enfant tenant à faire honneur à ses deux bienfaitrices, à celle qui le soignait sur cette terre, à celle qui le protégeait là-haut.

— Après la peine, la récompense, reprit Cécile en achevant d'épingler la dernière bandelette et en embrassant le blessé. Elle sortit alors du panier une cuisse de poulet, un croûton de pain blanc, une large tranche de tarte aux confitures et une fiole de vin mélangé d'eau; elle arrangea le tout sur la petite

table en chêne vermoulu qui avoisinait le patient et lui recommanda d'être bien sage, bien docile et de souhaiter le bonjour de sa part au père et à la mère Jourdain.

Au retour, ce fut Nicolas qui fit les frais de la conversation.

— Ce pauvre petit n'a donc plus ses parents? demanda Gabriel.

— Non, monsieur, c'est un enfant... La jeune fille s'arrêta et rougit.

Mais son compagnon avait compris.

— Un enfant trouvé, ajouta-t-il. Combien je serais heureux de m'associer plus complètement à votre bonne œuvre! Que pourrais-je faire pour votre protégé?

— Vous m'offrez votre concours de si bon cœur, monsieur, que je n'hésite pas à l'accepter... Le vêtement qu'il porte a grand besoin d'être remplacé...

— Voici deux louis, mademoiselle, répondit Gabriel, qui tira d'un trait tout ce qu'il avait dans sa poche.

— C'est beaucoup trop, monsieur Gabriel. Permettez-moi de n'en accepter que la moitié... et même, si la commune était plus riche...

— Comment, la commune, interrompit le jeune

homme. C'est donc la commune qui a la charge de cet enfant?

— Oui, monsieur, on l'a recueilli il y a sept ans, au pied de la croix de pierre qui borde la bruyère. C'était le jour même de la fête patronale. Le Conseil communal a pensé qu'une bonne action porterait bonheur à tout le pays.

— Une heureuse pensée, mademoiselle, qui prouve en faveur du pays et du Conseil. Et alors, on l'a placé en pension chez des cultivateurs?

— De braves gens, qui l'élèvent un peu rudement, mais qui l'aiment bien tout de même.

— Ah! mademoiselle, rien ne peut remplacer les soins et l'affection d'un père et d'une mère... d'une mère! Il faut n'avoir jamais connu la sienne pour comprendre tout le charme, toute la magie d'un pareil mot.

Cécile tourna un regard de tendre pitié vers son compagnon.

— Voilà pourquoi, reprit-elle gravement, j'apprends au petit Nicolas, qui, lui aussi, a une âme sensible, à aimer la Sainte-Vierge. C'est une si grande consolation de penser qu'on a là-haut une seconde mère pleine de sollicitude et de bonté, la plus puissante des protectrices, notre intermédiaire et notre

avocate auprès de Dieu, d'autant plus miséricordieuse que ceux qui l'implorent sont plus abandonnés ou plus malheureux.

Elle se tut et ils cheminèrent quelque temps sans rien dire, comme absorbés dans de graves ou de tristes pensées... Peut-être Cécile craignait-elle d'avoir été indiscrete, se reprochait-elle d'avoir cédé aux entraînements de sa tendre pitié; Gabriel éprouvait une vague inquiétude, une sorte de malaise, le regret sans doute de ne pas être en communion parfaite avec cette admirable chrétienne, dont les nobles accents s'accordaient si bien avec les aspirations de son âme et qui connaissait pour les enfants trouvés des consolations si efficaces.

La conversation ne reprit que quand on fut en vue du château.

— Je n'oublierai pas, mademoiselle, la matinée si intéressante que je viens de passer... Je vous dois une des plus douces émotions de ma vie.

— Je suis ravie de vous l'avoir procurée, répondit la jeune fille, et une fois de plus, merci pour le petit Nicolas.

Par une sorte d'accord tacite, ils gardèrent l'un et l'autre le silence sur cette excursion au plateau des bruyères. Craignaient-ils d'affaiblir les impressions

aimables qu'ils en avaient conservées, en les exposant au grand jour? Etaient-ils retenus, elle, par modestie, lui, par discrétion? La charité comme l'amour n'a-t-elle pas ses pudeurs et ses secrets?

A partir de ce moment, Cécile mêla plus d'une fois le nom du peintre à ses prières, et Gabriel, qui avait à composer une figure de la charité pour un des panneaux du Palais des Marchands, l'entrevit sous les traits d'une belle et grande jeune fille couronnée de bruyère, tout occupée à consoler les affligés, à soigner les malades, montrant le ciel à ceux qui souffrent de la misère, de l'injustice et de l'abandon.

Toutefois, à Bois-Joli, on ne se bornait pas à faire des œuvres de charité, à tenir de pieuses conférences, à classer des médailles et à manier des pinceaux.

Une ou deux fois par semaine, on recevait du monde à dîner: toute la maison était alors en travail et en agitation.

Le comte, qui tenait à honneur, comme tous les Belges, de posséder une cave de choix, désignait les vins plus ou moins réputés, selon la qualité et le nombre des convives.

Cécile s'occupait du dessert et des fleurs.

Miss Parsonn calligraphiait le nom des invités sur des cartes à vignettes, mettait en ordre journaux et albums, changeait les jeux de piquet et de boston et repassait le livret où elle consignait journellement les traits de dévouement ou d'intelligence attribués aux animaux. C'était un sujet de conversation qui lui faisait honneur et qui pouvait obtenir de bons résultats en faveur de ses chers pupilles.

Quant à la comtesse, elle se préparait, à sa manière, à remplir les fonctions de maîtresse de maison dans lesquelles elle se complaisait, quoi qu'elle en dit. Elle restait un peu plus tard au lit, choisissait ses cordiaux les plus efficaces, forçait les doses et s'abstenait de toute discussion sur les médailles.

Parmi les habitués du château, on citait le principal notaire d'Ath, M. De Brauwer, gros homme, court, rougeot, hirsute, effroyablement laid et incapable de parler d'autre chose que de liquidation, de succession et de contrat. Il marchait à petits pas, s'énonçait avec une digne lenteur, bégayant un peu, et avait une façon de regarder les gens en face, en levant le nez, comme s'il eut craint qu'on lui fit des questions indiscretes ou qu'on se moquât de lui. Bien qu'il

ressemblât à un notaire d'opérette, selon la vieille douairière de Clary, l'homme était si bien adapté à la fonction, il paraissait à la fois si naïf et si prétentieux, si disgracieux et si solennel, si convaincu et si ennuyeux, qu'il échappait à la caricature, par l'harmonie parfaite qu'on distinguait dans toute sa personne.

Cette douairière de Clary, une proche voisine, elle aussi, et une vieille amie des Warmelle, accusait 70 ans; mais on pensait qu'elle se vieillissait un peu pour avoir le droit d'occuper la première place, plusieurs des dames reçues à Bois-Joli ayant déjà passé la soixantaine. Elle se piquait de littérature, parlait volontiers et facilement, ne redoutait pas les plaisanteries au gros sel, avait beaucoup lu, quelque peu voyagé, se flattait d'avoir été reçue à la Cour de Léopold I^{er}, d'avoir connu le général Belliard et entrevu Chateaubriand. Faut-il s'étonner qu'elle tombât dans le travers des vieilles gens qui assurent que, de leur temps, tout se passait bien autrement, c'est-à-dire beaucoup mieux qu'à l'époque actuelle?

Le chevalier van der Kloost lui donnait la réplique. Presque aussi âgé qu'elle, mais beaucoup moins bien conservé, souffrant d'un asthme chronique et tracassé de temps en temps par la goutte, ce noble

débris joignait à une santé chancelante les défauts d'un célibataire endurci. Egoïste, maniaque et gourmand, gourmand surtout, il s'entendait mieux que personne à commander, mais aussi à critiquer un dîner, et quand on le recevait à Bois-Joli, on se tenait pour obligé de soigner le menu et de faire de minutieuses recommandations au cuisinier.

Nous devons enfin une mention spéciale au bon curé Dertroop, dont le couvert était toujours mis au château. Ce n'était pas un ecclésiastique fêru de science ni frotté de monde : fils d'un humble fermier des environs et revenu comme curé, grâce à la sollicitation de M. de Warmelle, dans la paroisse qui l'avait vu naître, il était resté paysan de la tête aux pieds, les traits fortement accentués, le visage hâlé, la démarche pesante et gauche, timide et gêné au milieu de la brillante société de Bois-Joli. Son costume répondait à ses allures : il portait le plus souvent des soutanes rapées sans ceinture et sans rabat, de gros souliers rapiécés, un chapeau nuancé par le temps.

On savait qu'il ne mangeait de viande qu'une fois par semaine, qu'il s'abstenait de donner des repas à ses confrères, qu'il laissait sa garde-robe s'effranger et son mobilier se disloquer, au grand désespoir de sa sœur Julie, qui tenait son ménage.

Il passait pour avare chez l'aubergiste et le receveur des postes, mais au château et chez les pauvres, on savait qu'en penser. Avare ! lui qu'un mendiant n'avait jamais sollicité en vain, qui ne cessait de vider son garde-manger, son cellier, ses armoires au profit des malheureux, qui se fût imputé à crime qu'une de ses ouailles souffrit de la faim, de la soif ou du froid, tant qu'il avait une croûte de pain dans sa huche, une pinte de bière dans son tonneau, un sac de charbon dans sa cave !

Cependant, cet humble était un ambitieux, qu'une idée fixe et glorieuse occupait tout entier. Comme tant d'autres, il avait conçu le projet de rebâtir son église. Quel est aujourd'hui en Belgique le curé qui n'a pas fait le même rêve quand il se trouve vis-à-vis d'une nef trop étroite, d'une voûte qui s'effondre ou d'un clocher branlant ? Ce n'était pas une entreprise facile pour un homme aussi dépourvu d'audace et de grâce que le curé de Bois-Joli ; mais, dès qu'il s'agissait de son ministère, il ne calculait ni avec ses convenances ni avec les obstacles. A lui d'aller résolument en avant... A Dieu de faire le reste.

Le bon curé avait parcouru les environs, son aumônière d'une main, le plan de la future

église de l'autre; il avait même passé une semaine à Bruxelles et quatre jours à Ostende pour solliciter la générosité publique. Il avait alors quêté dans les concerts, dans les cafés, sur la plage, de maison en maison, dure et ingrate besogne, d'autant plus ingrate et plus dure qu'il surprenait parmi ces fastueux ou ces irréguliers plus d'un sujet d'étonnement et d'affliction. Chose étrange, dans ce monde élégant et léger, c'était son aspect fruste et son langage dépouillé d'artifice qui l'avaient le mieux servi. Il représentait si bien le type du curé de campagne, tel que l'imagination le conçoit, franc, rude, modeste, le téméraire et infatigable pèlerin qui s'en va à la conquête de la terre avec son bréviaire et son chapelet, que les bourses s'ouvraient de confiance à son seul aspect, sans qu'il eût besoin d'insister.

Le brave homme n'en croyait pas ses oreilles et ses yeux quand, de retour au presbytère, il fouillait dans ses poches et en tirait nombre de billets bleus, de pièces jaunes et blanches, que la défiante Julie faisait sonner une à une.

Chaque fois que le curé bâtisseur venait dîner à Bois-Joli, tout le produit du jeu était versé entre ses mains. C'était l'excuse qu'il se donnait à lui-même pour se mêler à une longue partie de boston, où l'on

s'animait parfois à l'envi, à l'annonce d'un piccolo ou d'une grande misère, et à laquelle il se serait reproché de prendre trop de plaisir si la silhouette de sa chère église ne lui fût apparue de temps en temps, par-dessus la table de jeu.

A ces croquis des hôtes habituels du château de Bois-Joli, il faudrait en ajouter beaucoup d'autres, si nous devions assister à toutes les visites venues de la ville ou de la campagne, faire le tour de la salle à manger ou pénétrer dans le salon à chacune des réunions, toujours recherchées et toujours cordiales, de cette hospitalière demeure.

Nombre de questions ayant trait à l'agriculture, à l'art, à la politique, à la politique surtout, y étaient traitées tour à tour, et Gabriel eut le loisir d'étudier son modèle dans les manifestations les plus diverses.



IV

BOIS-JOLI DERNIÈRES SEMAINES



Les châtelains du pays d'Ath se partagent, comme ailleurs, en chasseurs et en mondains, ceux qui passent la moitié de l'année à la ville et ceux qui demeurent constamment à la campagne. Presque tous sont conservateurs et religieux, ce qui ne veut pas dire qu'ils aient tous la même façon de voir, de penser, de sentir.

Les arriérés et les déflants, qui sont généralement les plus nombreux, étaient hostiles à toute concession, à toute initiative, à tout changement. Parmi eux, on distinguait au premier plan le chevalier van der Kloast, qui se reportait, avec d'interminables regrets, soulignés par les soupirs de la douairière de Clary, aux temps de sa jeunesse. Les journaux, en ces temps fortunés, ne parvenaient pas dans les auberges; les paysans n'avaient pas perdu la notion du respect; le médecin du canton n'aspi-

rait à aucun rôle politique et accourait au premier signe d'un client titré, et l'on payait moitié moins d'impôts. La douairière, de son côté, gémissait sur la difficulté de plus en plus grande de rencontrer des serviteurs polis et fidèles, sur les prétentions croissantes des petites bourgeoises, sur l'augmentation de toute chose, à l'exception du rendement des terres et des obligations.

— Mais, chère madame, lui dit un jour le comte, cette élévation progressive des prix, c'est le progrès; cette diminution constante des revenus, c'est encore le progrès.

— Un progrès qui nous mènera à la famine!

— Il est certain, reprit l'amphytrion, que nos enfants ne vivront pas aussi aisément que l'ont fait nos pères. Mais quand on parle progrès, ce n'est pas telle ou telle catégorie d'humains qu'il faut avoir en vue, mais bien l'humanité tout entière. Or, si les prix de certains articles haussent, c'est qu'on a élevé les salaires des ouvriers qui les fabriquent, ce qui constitue un bienfait pour la masse des travailleurs.

D'autre part, si les titres mobiliers, actions ou obligations, ont augmenté de valeur et, par conséquent, rapportent moins qu'autrefois, c'est qu'ils sont recherchés par un plus grand nombre de personnes

ou autrement que la richesse publique s'est accrue.

— Ceci est peut-être vrai pour les gens des villes, répondit le chevalier, mais dans nos campagnes nous voyons tout baisser, sans qu'aucun de nous en profite. Propriétaires et fermiers, nous sommes logés à la même enseigne... et ce n'est pas celle de la corne d'abondance.

— J'ai parlé de l'humanité tout entière, répondit le comte. Si, en ce moment, nous vendons mal nos blés et nos bestiaux, c'est que d'autres plus nombreux et encore plus déshérités que nous ont pris notre place et retiennent une part de nos bénéfices.

Nous avons certes le droit et le devoir de nous défendre; mais, pour l'honneur de ma thèse, il me suffit de constater que ces bénéfices, en allant aux Indes, en Océanie, dans certaines parties de l'Amérique, s'éparpillent sur des régions immenses auxquelles ils apportent un bien-être inconnu jusqu'ici et le moyen d'étendre de plus en plus l'action bienfaisante de la civilisation.

— Ah! la civilisation! reprit le chevalier... le progrès!... la liberté! Voilà des mots vides de sens, ou plutôt auxquels on a prêté tous les sens possibles, de bonnes blagues, comme vous dites actuellement, des prétextes à révolte tout simplement. Quand on

prépare une émeute ou qu'on commet quelque mauvais coup, c'est toujours au nom de la civilisation, de la liberté et du progrès... Voyez la France.

— Ne médisons pas de la France, mes amis, s'écria le comte, elle nous rend un service inestimable.

— Lequel?

— Elle se charge de tenter les expériences dont nous bénéficions ; or, rien n'est plus dangereux que les expériences... plus dangereux et moins fructueux. Quand elles réussissent, le seul privilège qu'on en recueille est l'honneur, le résultat obtenu tombant alors dans le domaine commun. Si l'on échoue, on s'expose aux accidents les plus terribles, parfois à des catastrophes irrémédiables.

— Pourvu qu'avec toutes ces expériences-là on ne nous amène pas le socialisme ! s'écria la douairière.

— Le socialisme ! vous l'aurez, répliqua vivement le chevalier. On lui déclare la guerre, c'est vrai... on crie au scandale, à l'abomination, au danger public, et cependant tout le monde tient à honneur d'être un peu plus ou un peu moins socialiste.

Les plus grands seigneurs, les prêtres les plus dévoués, nos amis, nos maîtres, les catholiques militants se déclarent socialistes.

— C'est qu'il en est du socialisme comme de la liberté, répondit le comte : chacun l'entend à sa façon.

— Mais, en attendant, le vrai, le socialisme tout court fait son chemin et il vous mangera tous... Ce sera pain bénit.

— Croyez-vous, monsieur le chevalier ? s'écria la baronne Revoill.

— C'est certain... vous remarquerez qu'en France, on ne le combat déjà plus ; on le modère... C'est à force d'attentions et de concessions qu'on parvient à arrêter le monstre et au lieu de la chaîne de fer qui le maintenait autrefois, il n'est plus retenu que par un ruban rose très mince et très tendre, qui se rompra à la première secousse.

M^{me} de Clary se tourna du côté de M. de Warmelle.

— Ne trouvez-vous pas, monsieur le comte, que le chevalier est terrifiant avec ce monstre enrubanné qu'on entretient en France ? Nous sommes si près de la frontière !

— Mon Dieu, madame, le plus sage est de ne pas s'effrayer d'avance et d'unir tous nos efforts pour conjurer le péril. Qui peut prévoir d'ailleurs ce qui sortira du socialisme ? Qui sait si le remède n'est pas à côté du mal, dans le mal lui-même et si ce n'est pas

la France qui nous le fournira? Un écrivain ingénieux a dit que c'est le pays qui se jette le plus volontiers à l'eau, mais aussi celui qui sait le mieux s'en retirer.

— Quoi qu'il en soit, mon cher comte, je vois bien qu'il se mijote quelque chose, et comme je ne me trouve pas encore trop mal comme je suis, j'ai une peur horrible du changement. Heureusement, je me fais vieille.

— Oh madame! madame! s'empressa de dire toute l'assistance en manière de protestation.

— Oui, oui, je suis vieille, très vieille et je ne m'en plains pas. J'aime autant ne pas assister à vos expériences et à votre essai de fraternité universelle. On nous a tant trompés en matière de liberté et d'égalité que je prévois quelque autre déception pour le jour où tout le monde sera heureux et riche.

— Tout le monde riche! Alors il n'y aura plus de pauvres, murmura la baronne Revoill, d'un ton presque douloureux.

— Plus de pauvres! reprit ironiquement M. de Warmelle. Il nous restera la ressource de fonder des prix de vertu, d'élever des écoles, de bâtir des églises... n'est-ce pas, monsieur le curé?

— Bâtir des églises! sans doute, sans doute,

répondit le saint homme, que cette apostrophe tira d'une légère somnolence à laquelle il était disposé après diner et qui l'emportait invinciblement toutes les fois qu'on parlait politique

Et pour lutter avec avantage contre la torpeur qui l'envahissait, il chercha sa tabatière, en tira une large prise, qu'il aspira fortement en murmurant comme dans un rêve : bâtir des églises... sans doute, sans doute, rien n'est plus agréable à Dieu.

— Il y a encore la charité envers les animaux, dit à mi-voix miss Parsonn à l'oreille de Cécile... mais de celle-là... on n'en parle jamais...

Il y avait déjà un mois que Gabriel Holler séjournait à Bois-Joli, et le portrait du comte était fort avancé, presque fini... Très jaloux de son œuvre, il n'avait permis à personne, en dehors du modèle, d'en suivre les phases et les progrès. Chaque fois qu'il quittait sa chambre, il enfermait la toile, fraîche encore des derniers coups de pinceau, dans un cabinet noir, dont il gardait soigneusement la clef, bien que la baronne Revoill lui eut insinué à plusieurs reprises qu'il est difficile de juger de ses propres œuvres et qu'il ne faut pas dédaigner les conseils des personnes expérimentées et impartiales, quand le hasard veut qu'on en ait sous la main.

Pendant ces trente jours, le temps avait coulé bien vite au milieu des élégances, des distractions et de l'intimité de cette vie de château qu'il ne connaissait pas encore. Et puis, quelle joie pour un habitant des villes de se lancer chaque matin à l'aventure et, sensible comme l'était Gabriel, de s'abandonner aux impressions et aux surprises que la campagne réserve à ceux qui l'aiment et qui l'étudient. La moindre herbe, le plus léger cri d'oiseau, les évolutions d'une foule de petits êtres, les bonds saccadés de la sauterelle ou la manœuvre savante des fourmis amies de miss Parsonn, le coloris des fleurs qui s'attendrit sous la rosée ou s'anime sous le soleil, les mille formes, les mille nuances que revêtent les feuilles, les aspects, changeant à chaque instant, du ciel et de l'horizon, les combinaisons sans nombre de perspective, de proportion, d'ombre et de lumière que seuls les peintres peuvent saisir et apprécier, tout cela intéressait, charmait, passionnait le promeneur, qui se grisait volontiers de ce bon air des champs tout imprégné de parfums exquis et de fraîcheurs reconfortantes. Sa joie n'avait plus de bornes quand il avait réussi à éviter la baronne Revoill et à rencontrer Cécile.

Les deux jeunes gens refirent le pèlerinage du

plateau des bruyères et suivirent de nouveau le sentier qui mène à la cabane du petit Nicolas. Ils cueillirent encore des pâquerettes, des narcisses, des roses de haie et s'extasièrent sur les paysages sauvages ou rians qui les environnaient. Gabriel trouvait des expressions pittoresques, originales, parfois un peu subtiles, pour rendre ses impressions, et sa belle compagne s'amusait, comme d'une nouveauté, de ses étonnements joyeux et de ses superbes enthousiasmes. Elle traduisait, de son côté, ses préférences dans un langage plus simple, mais avec le même accent convaincu.

— Je ne m'ennuie nulle part, assurait-elle. Je prends un vif intérêt à visiter les musées et les expositions de Bruxelles. En soirée, je ne manque pas un quadrille, et parfois je me reproche d'être un peu folle. Je joue très volontiers au tennis et je m'amuse énormément à la comédie de société; mais rien ne vaut pour moi une heure de promenade dans ce valon solitaire, au milieu de mes pauvres petites bruyères, une heure de flânerie champêtre et de douce rêverie.

Gabriel revint plusieurs fois, au cours de ces aimables colloques, aux souvenirs de son enfance, à ses premières années, qu'il appelait les années noires,

passées dans le petit pensionnat de la rue des Trois-Bornes.

Une distribution de prix, celle qui avait précédé son départ, était restée dans sa mémoire. Il avait été appelé sur l'estrade pour recevoir le prix d'histoire et de géographie, et le président, un grand homme très vieux, très sec et très digne, lui avait donné l'accolade en lui disant d'une voix doctorale : « Très bien, jeune élève, continuez ! »

Plusieurs de ses camarades lui succédèrent et reçurent le même encouragement. Mais eux ne regagnèrent pas leurs places. Ils s'élancèrent du côté de l'assistance. Tout un groupe de parents et d'amis se leva à leur approche ; on les entoura, on leur serra les mains, et plus d'une sœur, plus d'une mère s'essuya les yeux après les avoir embrassés.

Un autre jour, disait-il encore, il avait été enfermé au grenier, ce qui était la punition capitale, réservée aux forfaits.

— Qu'aviez-vous donc fait ? grand Dieu ! lui demanda Cécile.

— J'avais escaladé le mur pour cueillir une rose qui appartenait au jardin voisin. Il est vrai qu'en s'inclinant de notre côté, elle avait fait elle-même plus de la moitié du chemin.

— Pour cueillir une rose... pour cueillir une rose, répéta Cécile, qui parut rassurée.

Une fois en prison, il avait voulu revoir le rosier cause de son infortune et il s'était haussé jusqu'à la lucarne... Au delà du mur, une jeune femme était assise sur un banc entre deux enfants, une fillette qui faisait de la tapisserie, un jeune garçon qui lisait attentivement. Ce dernier se leva tout d'un coup : « Je sais ! je sais ! » s'écria-t-il, et appuyant sa tête sur l'épaule de sa mère, il récita tout d'un trait la fable qu'il avait apprise... « Tu mérites une récompense, » lui dit-elle, et elle l'embrassa à plusieurs reprises... La petite fille voulut avoir sa part... elle se hissa laborieusement sur le banc et s'empara de la joue qui restait libre ; les trois têtes se confondaient au milieu des feuilles et des roses et présentaient le plus joli tableau de famille que l'on pût imaginer.

— Hélas ! ajouta Gabriel, j'avais beau, quant à moi, apprendre consciencieusement mes leçons, être sage comme plusieurs images, obtenir le prix d'histoire et de géographie, tous les prix, personne ne m'embrassait : il fallait me contenter des paroles brèves du vieil homme sec et digne : « Très bien, jeune élève, continuez ! »

— C'est à la lucarne de ce grenier que je compris

toute l'étendue de mon malheur. Les caresses d'une mère sont comme un talisman qui vous accompagne et vous enveloppe pendant la vie entière... C'est une bénédiction qui a manqué à la mienne. Je ne trouve que le vide, quand je remonte aux premiers battements de mon cœur.

La jeune fille écoutait ces touchantes confidences avec une grande pitié et y répondait par de délicates et encourageantes paroles, flattée de la confiance qu'elle inspirait, mais surtout heureuse, après avoir rempli ses fonctions d'infirmière, de trouver encore, au cours de la route, des consolations à donner, une bonne œuvre à faire. Elle avait remarqué que son compagnon ne parlait que rarement de sa mère adoptive, tout en témoignant à l'occasion des sentiments de respect, de reconnaissance et de dévouement dont il était animé à son égard ; mais c'était toujours avec une émotion profonde, une tendresse infinie que sa pensée se reportait vers cette autre mère, cette mère inconnue, dont un douloureux mystère l'avait séparé, la première, la vraie, celle qu'on ne remplace pas !

Peut-être estimera-t-on que M^{lle} de Warmelle jouissait d'une liberté bien large et assez rare chez les jeunes filles de son monde. Cela tenait à diverses causes. Son institutrice, qui aurait pu l'accompagner,

la diriger, était vieille, fatiguée, et on la regardait plutôt comme une dame de compagnie de la comtesse, comme une amie de la famille, que comme un professeur et un surveillant. La comtesse, retenue le plus souvent dans ses appartements, s'en remettait à la sollicitude du comte, et celui-ci, qui connaissait sa fille, avait toute confiance en sa sagesse et sa prudence.

Cécile avait trouvé d'ailleurs en elle-même et dans les traditions de sa race tout le secours dont elle avait besoin. Il est de nobles et saintes familles où la vertu se respire, où le dévouement s'impose, où chaque coup d'œil dans le passé évoque une leçon et un exemple. A Bois-Joli, ces leçons et ces exemples s'animaient pour ainsi dire sous les traits des ancêtres illustres ou charitables rangés autour des pièces principales.

Toute petite, Cécile s'était habituée à les connaître et à les vénérer. Que de fois son père les lui avait nommés, lui avait raconté leurs exploits, rappelé leurs vertus, tandis qu'elle s'arrêtait bouche bée, émue ou souriante, selon les phases du récit paternel.

— Voici le farouche Enguerrand Berall de Warmelle, qui suivit, en 1095, Godefroid de Bouillon à la croisade et fit partie des 300 chevaliers qui res-

tèrent avec lui en Palestine après la prise de Jérusalem. Sa femme, la fidèle Gertrude, l'attendit pendant trente ans, faisant chaque jour un pèlerinage jusqu'à la croix de pierre témoin de leurs adieux ; elle mourut sans avoir eu le bonheur de le revoir.

— A la suite apparaissent plusieurs chevaliers qui s'illustrèrent à Courtrai, à Roosebeke, à Gand, à Saint-Quentin, à Audenarde, contre les Allemands, les Français, les Espagnols, partout où l'on s'est battu pour la religion, pour la liberté, pour la patrie.

— Ici c'est une chanoinesse du commencement du ^{xvii}^e siècle, peinte par Roland Savary de Courtrai, avec sa coiffure plate en tulle uni, son costume noir à plis surmonté d'une fraise blanche, un chapelet entre les mains ; près d'elle, sur une table, un livre d'heures et une bourse ouverte. C'est que cette austère châtelaine fut si pitoyable aux pauvres et aux souffreteux qu'on ne la connaissait, dans tout le pays d'Ath et de Tournai, que sous le nom de la sainte de Bois-Joli.

— Vis-à-vis s'étale un superbe portrait, attribué au chevalier Breydel d'Anvers, celui d'un dignitaire du chapitre royal de Bruges, mort en odeur de sainteté. On raconte que celui de ses confrères qui pro-

nonça son oraison funèbre fut interrompu par les sanglots de l'auditoire.

— Dans les générations plus rapprochées, on peut citer la comtesse Jeanne de Warmelle-Astroom, la bisaïeule du comte actuel, qui fonda un hôpital et pendant une épidémie soigna de ses propres mains tous les pauvres gens que le fléau avait atteints.

Tel était le bel héritage de souvenirs que le passé avait laissé à la descendante des Warmelle, souvenirs de dévouement et d'honneur que rien n'était venu obscurcir ni contrarier, car la maison de Warmelle, aujourd'hui comme jadis, restait ouverte à toutes les initiatives généreuses, à toutes les idées élevées, à toutes les nobles causes.

Tous les ans, on célébrait dans la petite église de Bois-Joli l'anniversaire de la mort de la mère du comte actuel, qui, conformément à la tradition constante, s'était montrée compatissante aux petits, secourable et accueillante pour ses parents et amis, courtoise et indulgente pour tous.

Cette cérémonie amenait toujours au château un nombreux concours d'amis, et en premier lieu la douairière de Clary, qui avait connu pendant de longues années la comtesse Hector de Warmelle et avait conservé d'elle un souvenir doublement ému.

En même temps que la plus vertueuse des femmes et la plus obligeante des voisines, la défunte n'avait-elle pas été pour la bonne dame une compagne de jeunesse dont l'image se mêlait aux agréables visions qu'elle ne cessait de rappeler... et de regretter?

Gabriel, dont le tableau était achevé depuis plus de huit jours, avait lui-même retardé son départ, bien qu'il eût consacré déjà à son œuvre deux semaines de plus que le temps convenu, bien que des commandes urgentes et des lettres pressantes le rappelaient à Bruxelles : c'étaient des invitations et des convocations de toute espèce; c'était Alexandre qui déclarait s'ennuyer jusqu'à en périr, plus encore, jusqu'à en maigrir, dans cet atelier silencieux qui ressemblait à une maison à vendre; c'était M^{me} Holler qui ne comprenait pas qu'on pût abandonner pour si longtemps la direction de ses affaires, ne pas revenir au jour indiqué et surtout manquer des occasions de gagner de l'argent. Tout cela méritait considération, mais pas autant que ce qui le retenait à Bois-Joli.

Pouvait-il se dispenser d'accorder une marque de respectueuse sympathie aux hôtes excellents et courtois qui l'avaient invité en artiste et traité en ami, à ce digne sénateur qui lui témoigne un intérêt si flatteur, à cette femme distinguée qui sait lui sourire

malgré ses souffrances, à cette gracieuse compagne de ses excursions matinales, dont il partage le goût pour les bruyères et qui l'a si gracieusement initié à l'exercice de la charité?

Le portrait du comte de Warmelle passe à juste titre pour un des meilleurs qu'ait signés Gabriel Holler. On lui a reproché d'être un peu trop léché, un peu trop fini, « de la peinture de bénédictin », a-t-on dit quelquefois.

Le fait est qu'on n'y retrouve pas ce coup de brosse rapide, cette belle fougue d'emballé dont le peintre a donné quelques exemples. « C'est un portrait de vieux parlementaire fait par un futur académicien. » Cette parole, échappée à l'un des principaux critiques de Bruxelles, nous semble résumer l'impression des gens compétents.

Ceux qui ne cherchent pas la tache dans le soleil, les amis, les collègues de M. de Warmelle, tous les habitants de Bois-Joli, les gens qui avaient coutume de le voir et de l'entendre se sont contentés de dire : « Il est parlant, » et ils ont également raison. Il semble que le châtelain de Bois-Joli, interpellé par le chevalier ou la douairière, regardant bien en face son interlocuteur, avec sa physionomie avenante et son ton de franche bon-

homie, lui réponde par ces paroles qui lui étaient familières : « La vérité est dans la mesure. »

Il arriva vite pour Gabriel cet anniversaire qui devait marquer la fin de son séjour à Bois-Joli.

La veille au soir, tous les habitants du château et leurs amis, moins la baronne Revoill, que les œuvres bruxelloises avaient réclamée depuis quelque temps déjà, étaient réunis dans le salon. Une sorte de mélancolie, qui ne devait pas être attribuée seulement aux impressions de la cérémonie du lendemain, régnait dans l'assistance. Chacun se montrait plus attentif, plus empressé vis-à-vis de Gabriel. Lui-même, en se multipliant, en s'efforçant de répondre de son mieux aux prévenances et aux compliments, luttait avec peine contre des préoccupations intimes qui se trahissaient malgré lui.

Quand la conversation tombait, c'était la douairière de Clary qui, comme toujours, se chargeait de la ranimer.

— Qu'est-ce que vous allez devenir, cet hiver, monsieur Holler ?

— Cet hiver, madame, je médite un grand projet... un voyage en Italie.

— Le voyage d'Italie ! reprit le comte. Il y a longtemps que nous nous proposons de le faire en

4
famille. C'est la santé de ma femme qui nous a arrêtés.

— Cependant, tu sais bien, reprit Cécile, que tous les médecins ont recommandé les pays chauds pour maman.

— C'est vrai, ajouta la comtesse; mais il y a les fatigues du voyage.

— Ah! mes amis, s'écria la douairière, si je n'étais pas si vieille... j'aurais tant de plaisir à revoir Rome, Venise, Naples, Naples surtout!

— Voir Naples et mourir, soupira miss Parsonn...

— Oh! mourir, répondit la douairière, il faut en rabattre : la baie... admirable quand le soleil se couche... le ciel... d'un bleu de turquoise, quand il ne fait pas d'orage... les habitants... joyeux quand ils ont de quoi manger... les amandiers et les orangers, les roses de toute saison, mille parfums enivrants... qui disparaissent sous les effroyables senteurs des immondices accumulées dans les rues...

— Est-il possible! s'écria Cécile, si belle et si sale!

— Après cela, continua la douairière, elle s'est peut être décrassée et décrottée depuis le temps. En ce cas, c'est une ville comme les autres, qui ne vaut pas la peine d'un long et rude voyage.

— Vous êtes restée longtemps à Naples, chère madame?

— Plus d'un mois, mon cher comte. J'y avais des amis et je m'y suis fort amusée. Très courtoise, très animée, cette aristocratie napolitaine... de la vieille et solide noblesse... mais je suppose qu'avec toutes leurs révolutions, elle s'est disloquée ou dispersée et que mes Napolitains se sont transformés comme le reste.

— On les dit joueurs et superstitieux, répliqua la comtesse.

— Pas qu'un peu, je vous assure. A ce propos, je me rappelle avoir fréquenté une certaine famille de Massulano, les ducs de Massulano s'il vous plaît, des gens qui remontent à l'un des compagnons d'Enée et qui ont été chantés par Virgile. Cette noble race habitait encore un immense palais, situé, comme toutes les antiques demeures, au centre de la ville, dans une rue étroite et sombre, donnant l'impression du vide et de la décadence. Un jour que je montais le solennel escalier de marbre du palais Massulano, je me rencontrai sur la dernière marche avec le vieil Oregnani, des princes d'Amargino, comme on dit dans ce pays-là, quand on tient par le plus léger fil à une maison illustre...

— Je gage, me dit-il, que vous n'avez jamais vu la chapelle?

— Ma foi, non.

— Voici près de cinquante ans qu'on n'y fait plus de réparations... elle est en assez mauvais état, mais il y a une belle vierge du Zingaro et des fresques attribuées à Andrea da Salerno.

— Allons voir la chapelle, répliquai-je. Et nous voilà piétinant à travers une demi-douzaine de salles froides et sonores, qui faisaient penser au château de la Belle-au-Bois-Dormant. Encore très belle cette chapelle avec son autel et ses revêtements en marbre de Carrare, incrustés d'onyx et de malachite, son plafond peint par un Donzello quelconque et une superbe *Assomption* qui surmonte l'autel, attribuée au Zingaro. Il paraît que les deux fresques de Salerno sont contestées; le dessin m'en a paru très franc; malheureusement, il y a tout un côté effacé par l'humidité, une sainte qui n'a plus qu'un bras et un cardinal qui, par aventure, a perdu la moitié de son chapeau, mais ce n'est pas de cela que je veux vous parler.

— Je le regrette, madame la douairière, répliqua Gabriel, qui écoutait M^{me} de Clary avec une vive attention, car je vois que vous connaissez et appréciez les vieux maîtres.

— J'aime les vieux maîtres, c'est vrai, mais je

sais aussi admirer les modernes, répliqua vivement la douairière en souriant aimablement au peintre.

Celui-ci s'inclina en manière de remerciement.

Elle continua :

— Ce que je reproche à ces Italiens, c'est la prodigalité. Ils en ont tant et tant de ces artistes célèbres et de ces tableaux renommés, qu'on succombe bientôt sous le nombre et qu'à chaque musée nouveau, on est tenté de demander grâce.

Je reprends mon récit :

Voilà une chapelle qui sent son abandon, dis-je à Oregnani, des princes d'Amargino. Comment se fait-il qu'on laisse ce beau sanctuaire dans cet affreux délabrement ?

Il sourit doucement.

— Les réparations coûtent cher, me répondit-il à mi-voix.

— Je l'accorde, mais au moins on pourrait donner de l'air.

— La duchesse n'y vient pas souvent, répliqua-t-il.

— Et pourquoi ?

— A cause du tableau...

— Quel tableau ?

— Celui-là.

Et tirant un rideau qui la recouvrait entièrement, il me montra une peinture d'une note vigoureuse, un peu sombre, mais bien conservée, représentant un vaste et superbe cloître, avec deux personnages seulement : sur le devant, un guerrier qui brandit un grand sabre; au fond, un moine blanc gisant à terre dans une mare de sang.

— On ne découvre cette toile qu'une fois par an, ajouta-t-il, le jour de la fête de saint Laurent, pendant une messe d'expiation qu'on célèbre à cet autel au nom de la famille et à laquelle il est d'usage immémorial que toute la maison assiste, maîtres, officiers, serviteurs et jusqu'aux enfants en nourrice.

— D'expiation, avez-vous dit ?

— Sans doute. Il s'agit d'un crime commis par un Massulano.

— D'un crime?... m'écriai-je.

— Rassurez-vous, chère madame; le crime en question remonte à deux cent cinquante ans, pendant l'insurrection de Masaniello. Le duc Gaetano de Massulano faisait partie de l'armée du roi Philippe, sous le commandement du comte d'Aguate. Il fut chargé de prendre le couvent de San-Martino, qui domine la ville et qui était occupé par les rebelles.

C'est cet éclatant fait d'armes que rappelle le tableau de Francesco Mola que vous avez sous les yeux.

— Mais ce pauvre moine...

— Attendez, nous allons y venir, murmura mon cicerone, en me faisant signe de parler plus bas et en s'assurant que personne ne pouvait nous écouter. Ce moine étendu à terre et tout sanglant, un certain père Laurent, supérieur du couvent, ne figurait pas dans le tableau quand il fut accroché à cette place. Pendant la nuit même qui suivit son installation, une main inconnue le peignit tel que vous le voyez là et tel qu'il se trouvait en réalité lorsque le duc de Mas-sulano l'eût abattu d'un coup de sabre.

Vous remarquerez que l'infortuné religieux est tombé au seuil de la chapelle, dont il défendait l'entrée. Il étend le bras du côté de son assassin et avant de mourir, il lui lance une imprécation terrible : « Tant qu'un de tes fils ne viendra pas prendre ma place dans ce couvent, le malheur ne cessera de poursuivre ta postérité. »

— Vous comprenez, mes amis, que je ne tins pas Oregnani, des princes d'Amargino, quitte avec ces courtes explications, et je l'accablai de questions.

— N'a-t-on jamais connu la main mystérieuse qui a complété ce tableau ?

— Jamais ! D'ailleurs, comme le duc, jusqu'à ce moment-là, n'avait livré son secret à personne et que le corps du martyr semble fait de la même main que le reste du tableau, il est bien évident que cette main n'est pas de ce monde...

— Mais, repris-je, la prédiction s'est-elle accomplie ?

— De point en point... Tous les Massulano meurent jeunes et il n'est pas de famille dans laquelle les catastrophes soient plus nombreuses.

— Aucun Massulano n'a eu l'idée d'entrer au couvent de San-Martino ?

— Aucun, bien que l'ordre des Chartreux existât toujours et qu'il fût en grand honneur à Naples.

— Avais-je raison, ajouta la douairière en forme de conclusion, de vous dire que mes Napolitains étaient superstitieux ?

— L'étonnant, objecta la comtesse, c'est que les membres de cette famille trouvent encore à se marier.

— On m'a assuré, répliqua la douairière, que bien souvent ils étaient obligés d'aller chercher leurs alliances en dehors du pays.

— Et depuis lors, chère madame, demanda Cécile d'une voix émue, avez-vous entendu parler de ceux que vous avez laissés là-bas ?

— De temps en temps, en recevant les billets de part qui m'annonçaient leur décès... Le duc est mort à 32 ans d'une chute de cheval, et sa femme a été emportée, je crois, dans une avalanche, en traversant les Alpes... Ah! les prophètes napolitains n'y vont pas de main morte, et il paraît que leurs prédictions se réalisent... Là-dessus, mes amis, parlons d'autre chose, ajouta la douairière, si nous ne voulons pas rêver cette nuit du pauvre moine Laurent, du grand sabre du duc de Massulano et de tout ce qui a suivi...

Le lendemain, à 10 heures, tout le château, tout le village était rangé dans l'église de Bois-Joli, qui ne paraissait jamais aussi petite que dans cette circonstance.

La messe commença avec toute la solennité que peut déployer une modeste église de campagne. Après l'Évangile, le curé déposa sa chasuble et monta en chaire, selon l'usage, pour prononcer l'oraison funèbre. Sa parole était comme sa personne, dénuée d'ornements et de prestige : pas d'images, pas de périphrases, peu de citations. Il semblait vraiment impossible d'émouvoir et de convaincre, avec une rhétorique aussi élémentaire, des moyens aussi courts, une absence totale de souffle et d'ailes. Mais

le bon curé possédait une qualité qui remplace toutes les autres : il était animé de cette foi ardente qui soulève les montagnes, qui transforme et illumine le langage le plus ordinaire, les paroles les plus simples.

Ce qu'il disait, il le pensait, il en était certain, il aurait donné sa vie pour l'attester. Quand on le voyait, on se sentait pénétré de respect et de confiance; quand on l'entendait, on l'en croyait immédiatement sur parole.

Son allocution ne contient rien de bien nouveau, ni de bien savant. Il se contenta, comme chaque année, de retracer à ses auditeurs la vie de la bonne dame (c'est le nom qu'on donnait encore à la défunte dans le pays), qui mérita par son inépuisable charité qu'on dît d'elle ce qu'on a dit de Jésus-Christ lui-même : « Elle a passé en faisant le bien. » C'est sans doute pour la récompenser de toute une vie d'abnégation et de dévouement que Dieu lui a accordé une mort pieuse et douce.

L'orateur raconta de nouveau les derniers jours de l'ancienne châtelaine, sa résignation, sa sérénité, sa confiance après avoir reçu le pardon de ses fautes et s'être unie à son Dieu, les adieux si touchants qu'elle fit aux siens en leur recommandant de ne pas

se laisser aller au découragement et de prier pour elle! C'est un devoir non seulement pour ses enfants, mais pour tous les fidèles rassemblés dans ce temple.

« N'est-ce pas, d'ailleurs, une des plus douces et des plus nobles traditions de l'Église catholique que cette union par les cœurs et la prière avec ceux que nous avons perdus? Quel allègement à notre peine dans la pensée que nous pouvons encore leur être utiles et qu'eux aussi, peut-être, sont en mesure de nous obtenir de mystérieuses et d'ineffables faveurs! »

L'excellent curé était loin de se douter que ses paroles trouveraient de l'écho jusque dans l'âme de celui de ses auditeurs qui semblait le moins fait pour les entendre. Gabriel demeura frappé de l'élévation et de la générosité de cette belle doctrine, si nouvelle pour lui. Vérité ou illusion, cette communication par la prière lui parut une idée sublime. Il pensait en même temps aux maîtres et aux amis que déjà il avait vus tomber autour de lui, à son père adoptif enlevé trop tôt à son affection, sans qu'il eût été à même de lui prouver, comme il l'aurait voulu, son dévouement et sa reconnaissance, et il regrettait que le culte évangélique ne connût pas ces manifestations si touchantes et si consolantes, si fécondes aussi, au

dire du vieux curé. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer les ressources précieuses et les formes suggestives, ingénieuses, entraînant de cette religion catholique, qui sait répondre à tous les besoins du cœur, possède le secret de sanctifier et d'utiliser les larmes et donne à ceux qui aiment le moyen de témoigner de la force et de la durée de leur amour.

Il laissait son imagination s'égarer.

— Pourquoi n'aurait-il pas, lui aussi, des protecteurs près « de la bonne dame » dont on célébrait la mémoire, une mère pieuse et méritante comme elle, morte sans avoir pu diriger ses premiers pas, sans qu'il eût eu le bonheur de la connaître, mais à la protection de laquelle il a dû sans doute les heureuses chances qu'il a rencontrées jusqu'ici?...



VERS L'ITALIE



A son retour à Bruxelles, Gabriel, ayant à liquider un arriéré considérable, n'eut pas le loisir de s'abandonner, comme il l'eût souhaité peut-être, à ses souvenirs et à des réflexions dont quelques-unes n'étaient pas sans mélancolie. Il se disait que le séjour qu'il venait de faire au milieu d'une famille aussi remarquable par les qualités de l'esprit et du cœur que par le rang et la distinction marquerait une date dans sa vie.

Toutefois, à la juste fierté d'avoir été apprécié par ses hôtes, se mêlait une pensée amère à laquelle il osait à peine s'arrêter.

Ses aspirations et ses sentiments le rapprochaient de cette jeune fille d'un charme si communicatif, au cœur si tendre, à l'âme si haute, alors que tant d'autres raisons élevaient entre elle et lui une barrière infranchissable : la naissance, la position, la religion ! Il est évident que les marques de sympathie

dont il avait été l'objet ne s'adressaient qu'à l'artiste, à l'hôte, à l'ami de passage. Ce serait une prétention ridicule et une illusion cruelle que de leur attribuer une autre signification.

Cependant, la gracieuse image, qu'il s'efforçait d'éloigner, se représentait obstinément devant lui comme le modèle accompli de la femme et de l'épouse, comme le type unique adopté par son cœur.

Le travail acharné et le temps eurent peu à peu raison d'une obsession aussi pénible. Bien qu'il eût été invité à retourner à Bois-Joli et que le comte de Warmelle fût venu plusieurs fois lui rappeler ses promesses, il pensa judicieusement que ce voyage, quelque tentant qu'il fût, ne servirait qu'à réveiller les impressions engourdies et à lui faire perdre la tranquillité relative qu'il était parvenu à reconquérir.

D'autres soins lui incombèrent bientôt.

M^{me} Holler, très frappée par la mort de son mari et d'autant plus atteinte que, chez elle, la douleur n'agissait qu'intérieurement, tomba sérieusement malade.

Personne ne se trompa sur les effets des crises hépatiques qui la clouèrent sur le lit et dont la fréquence et la violence augmentèrent de jour en jour.

Elle fut, jusqu'au dernier moment, fidèle à ses

antécédents, à ses devoirs et à son culte : elle ne cessa pas un instant, malgré ses souffrances, de diriger sa maison ; la Bible ne quittait pas son chevet, et ses pensées, toujours sombres, continuaient à se partager entre son regretté défunt et son fils adoptif.

Elle avait été effrayée plus d'une fois des négligences de Gabriel en matière religieuse et plus encore peut-être de ses tendances aux effusions et aux manifestations extérieures, si contraires à ses propres principes.

Il y avait là un symptôme dangereux, fatal, que tout encourageait dans une ville et dans une société catholiques et elle y voyait le triste présage des trahisons futures. Son âme, inquiète et haletante, craignait même d'y découvrir le signe de la réprobation pour elle-même. N'avait-elle pas entrepris l'éducation de cet enfant comme une œuvre de prévoyance et de rachat ? — Qui peut être sûr que la justice de Dieu ne l'emportera pas sur sa miséricorde ? — Où sont-elles, les âmes vraiment prédestinées que Dieu a marquées d'un sceau ineffaçable ? — Quel est le baume divin assez efficace pour apaiser les doutes et les terreurs, pour racheter le passé, tout le passé, ce passé terrible et insondable ? — La pauvre femme prenait alors le livre saint, l'ouvrait, selon sa coutume,

au hasard et cherchait dans les paroles divines des consolations à ses tortures physiques et morales.

Gabriel, profondément ému de ses souffrances, venait à chaque instant prendre de ses nouvelles ; il restait de longues heures près d'elle, sa main dans ses mains, devinant ses préoccupations, essayant de la rassurer, lui rappelant sa vie si droite, si pure, son dévouement aux siens, les actes de bienfaisance si discrets, si réfléchis qu'il lui avait vu accomplir, tout ce qui devait être pour elle un motif de confiance et d'espérance. Il assurait, sans le croire, qu'elle aurait encore de longues années à vivre et de nombreuses occasions d'ajouter de nouvelles œuvres de foi et de charité aux œuvres anciennes.

Un instant conjurée, l'obsession biblique reprenait bientôt le dessus, et au milieu du délire qui s'emparait vers le soir de la malade, les réminiscences troublantes se pressaient sur ses lèvres :

« Et l'ange jeta sa faux sur la terre et vendangea la vigne de la terre et jeta la vendange dans la grande cuve de la colère de Dieu.

» O Dieu, ne feras-tu pas mourir le méchant? O hommes de sang, retirez-vous loin de moi.

» Éternel, mon Dieu, aide-moi, délivre-moi par ta bonté. »

La faiblesse augmentait rapidement et amena, sur la fin, un peu de calme dans l'esprit de la patiente. Cependant, de temps en temps, ses lèvres se remuaient avec effort ; un geste défaillant se dessinait sur le drap ; elle levait vers le ciel un œil éploré et déjà mourant ; on pouvait croire que les cruelles incertitudes qui avaient tant agité sa vie présidaient encore à sa mort.

Ce fut à la fin d'août que Gabriel conduisit à sa dernière demeure cette femme plus vertueuse qu'aimable, mais à laquelle il paya un large tribut de regrets et de larmes. Elle représentait pour lui le dévouement, le devoir, la famille et il eut, en la perdant, la sensation qu'un vide énorme venait de se creuser dans son existence... Il écouta avec recueillement le juste éloge que le docte pasteur calviniste décerna à sa mémoire en citant, lui aussi, des versets de la Bible savamment appropriés à la carrière et aux mérites de la défunte. Il ne put s'empêcher toutefois, pendant ce prêche éloquent, de se reporter, par la pensée, à une autre oraison funèbre moins soignée, moins brillante, mais combien plus consolante et plus fortifiante ! — Ah ! qu'il eût volontiers adressé au ciel une ardente prière, si sa religion lui eut permis de croire, comme le bon curé de Bois-Joli, que le

plus humble pécheur peut implorer avec succès la miséricorde de Dieu pour ceux qui lui sont chers !

Absorbé depuis quelque temps par la maladie de sa mère adoptive, Gabriel avait négligé ses amis de Bois-Joli. Au début, le comte de Warmelle avait envoyé plusieurs fois prendre des nouvelles de la malade ; mais, depuis plusieurs semaines, il était resté muet et il ne parut pas au convoi. Gabriel eut bientôt l'explication de ce silence, en recevant une lettre datée de France, dans laquelle, après les compliments de condoléance d'usage, M. de Warmelle lui apprenait qu'invité à se rendre dans le Dauphiné, où résidait une branche de sa famille, il avait décidé la comtesse à l'accompagner et que, celle-ci s'étant bien trouvée du voyage, ils allaient en profiter pour réaliser un ancien projet. Ils comptaient passer en Italie par Marseille et la Corniche, visiter successivement Gênes, Turin et Rome. Ils séjourneraient quelques semaines dans la Ville Eternelle, puis se dirigeraient du côté de la Sicile.

Cécile se réjouissait beaucoup à l'idée de parcourir tant de lieux célèbres et miss Parsonn, qui faisait partie également de la caravane, ne regrettait pas trop Bruxelles.

Ils se rappelaient que leur ancien hôte de Bois-

Joli leur avait exprimé l'intention d'entreprendre le même voyage. Ils auraient le plus vif plaisir à le rencontrer au cours de leur itinéraire et lui-même trouverait dans cette promenade artistique une utile diversion à sa douleur.

Cet aimable appel ne pouvait arriver dans un moment plus opportun. Abattu, désorienté, démonté, pris d'un dégoût, inconnu jusque-là, pour le travail, en face d'une maison vide et d'un atelier désorganisé, Gabriel avait déjà pensé à promener son ennui et son chagrin, à chercher l'oubli dans l'absence et à se refaire par le mouvement.

En Italie ! à Rome ! c'était bien là que le poussaient ses désirs et ses goûts. Le comte avait raison : en même temps qu'il se reposerait, qu'il reprendrait possession de lui-même, il profiterait, pour son instruction de peintre, des inépuisables ressources accumulées dans la patrie de Raphaël, de Michel-Ange et du Titien. — N'est-ce pas là, pour un artiste, un pèlerinage nécessaire, la consécration des études et le couronnement d'une carrière ? Quand rencontrera-t-il une occasion meilleure, une disposition d'esprit plus favorable pour se livrer sans souci et sans distraction à l'étude approfondie des maîtres ?

Il s'arrêta au milieu de ses réflexions.

Etait-ce bien le culte des maîtres et le besoin de repos qui le poussaient à partir si vite, à quitter Bruxelles avant d'avoir réglé ses affaires, remercié ses amis de leurs sympathies, porté le tribut de sa douleur sur la tombe de sa mère, avant que le temps eût séché ses larmes ?

A cette question qu'il s'adressait timidement dans le secret de sa conscience, l'écho intérieur répondait par un seul nom, celui que trois mois de séparation, de lutttes et d'épreuves n'avaient pu effacer de sa pensée ; puis, la raison reprenait la parole :

— A quoi bon courir au-devant d'une déception et tomber d'un chagrin dans un autre ?

Il ira en Italie, puisqu'il peut disposer de son temps et de sa personne, puisque ce voyage lui procure une distraction doublement profitable et que plus tard il lui serait sans doute plus malaisé de l'entreprendre. Mais il ne se pressera pas et il fera en sorte de n'arriver à Rome qu'après le départ des Warmelle. A cet effet, il s'attardera dans cette belle Suisse qu'il connaît si imparfaitement. C'est en vieil enfant de la cité qu'il parcourra cette ville de Genève, où il retrouvera la trace de ses bienfaiteurs et où il ne verra pas sans émotion l'asile de ses premières années. Puis il ira jusqu'à Zurich, explorera

les lacs et fera le plus long détour possible pour pénétrer en Italie.

Ce ne fut que le 16 septembre, c'est-à-dire quinze jours après avoir pris cette résolution, que Gabriel boucla sa légère valise. Il s'était décidé à emmener le fidèle Alexandre, dont toutes les fibres avaient tressailli à cette nouvelle. Ce n'est pas que le brave rapin nourrît un goût particulier pour les déplacements et les aventures. Il se faisait vieux, tirait un peu la jambe et, signe manifeste de décadence chez un bohème, il aimait à manger à heure fixe. Mais passionné en toute chose, dans ses admirations comme dans ses antipathies, il ne connaissait que deux maîtres en peinture, Michel-Ange et Rembrandt. Il avait fait le voyage d'Amsterdam pour contempler la fameuse *Ronde de Nuit*, du grand Hollandais, et les violences de procédé, les éclats, les contrastes, les trouvailles et les surprises accumulés sur cette toile l'avaient positivement transporté.

De ses initiations parisiennes et des leçons du premier Holler, il avait retenu l'horreur du convenu, du liché, de la peinture à la cire, des routes battues, des vieux systèmes, de tout ce qui sentait les écoles et les académies.

Les mièvreries le mettaient hors de lui; il lui fal-

lait du vigoureux et du puissant. Rubens et Rembrandt étaient ses prophètes et Michel-Ange était son Dieu. Mais des grandes œuvres de son Dieu, il n'avait jamais considéré que des photographies ou des copies. Des copies, est-ce possible? Existe-t-il des mortels assez téméraires, des mufles assez prétentieux pour copier Michel-Ange? Cette théorie faisait l'objet d'interminables discussions au *Café des Beaux-Arts*, où le doyen des ateliers de Bruxelles allait pérorer chaque soir, entouré de toute une cohorte de commençants et de naïfs qu'il étourdissait de sa verve parisienne, admirablement encadrée dans un costume rapé de velours noir, avec un béret bleu et une large cravate rouge.

Ce chançard d'Alexandre! Il allait donc, avant de mourir, voir les chefs-d'œuvre uniques qu'il avait admirés de loin et de confiance, les prophètes, les sibylles et ce *Jugement dernier*, tout un monde, plus qu'un monde, une vision sur l'éternité!

Dans son culte pour le peintre, le fervent adepte de Michel-Ange faisait bon marché du sculpteur. On avait beau lui citer les chefs-d'œuvre immortels dus à son ciseau; Alexandre était un exclusif et un excessif, — c'est le propre de ceux qui ont des convictions sincères. La sculpture n'était

pour lui qu'un art accessoire et inférieur, un passe-temps inutile et parfois dommageable.

— Inutile, s'écriait-il, parce que la peinture est là qui suffit à tout; dommageable, parce que les grands artistes qui ont perdu leur temps à fabriquer des statues l'eussent beaucoup mieux employé à composer des tableaux.



VI

A TRAVERS LA SUISSE



Ils partirent à peu près gais et très dispos, Gabriel secouant les idées mélancoliques qui l'assiégeaient, s'efforçant de s'abandonner tout entier au mouvement, au grand air, aux visions nouvelles, aux études artistiques qui allaient s'échelonner devant lui, Alexandre plus jeune que jamais, prêt à toutes les ardeurs, ses cheveux gris encore plus ébouriffés qu'à l'ordinaire, le chapeau mou à larges bords surmonté d'une plume, une vaste houppelande d'artiste, des albums et des crayons dans toutes ses poches.

Il avait formé le projet ambitieux de tirer parti de ses impressions de voyage. N'avait-il pas été autrefois, à ses heures, journaliste, écrivain, caricaturiste? *La Trompette*, organe de la « Société des Francs-Pinceaux » de Montmartre, une brochure sur les inconnus en matière de peinture et les illustrations du poème satirique *La Truie qui grogne* bien connu « sur la butte » étaient là pour en témoigner. Il se

reconnaissait, en plus, l'étoffe d'un observateur et d'un philosophe. Il sentait que la vieille verve gauloise qui s'était endormie chez lui dans les pesanteurs de l'existence bourgeoise, allait se réveiller au contact de la vie errante. Opuscles, articles ou albums, il ne savait encore quelle forme il donnerait aux notes multiples qu'il se proposait de recueillir le long de la route et de placer avantageusement au retour... « s'il existait encore des éditeurs intelligents à Bruxelles ».

Ils s'arrêtèrent un jour à Cologne.

— Cathédrale épatante ! écrivit Alexandre à la première page de son journal, épatante mais trop neuve... sent le plâtre... manque de patine... repasser dans deux ou trois cents ans...

Gabriel lui fit observer que si notre siècle avait eu l'honneur de terminer cette œuvre colossale, le mérite de l'avoir conçue et commencée remonte à six cents ans. Elle représente incontestablement un des modèles les plus purs, les plus élégants, les mieux compris de ce vieil art gothique qui s'accorde si bien avec la religion à la fois sévère et sentimentale des gens du Nord. Il ajoutait qu'il était particulièrement intéressant, au début de leur voyage, de visiter un monument qui traduit fidèlement et magnifiquement les aspirations, les sentiments, l'état d'âme

d'une population si différente, par les mœurs et les traditions, de celle de l'Italie à la même époque. Il savait que c'est dans les cathédrales qu'on apprend le mieux l'histoire du passé et il était attiré par ces beaux livres de pierre tout remplis de souvenirs et de symboles, par cette architecture ingénieuse et savante, spiritualisée selon la belle parole d'un écrivain moderne, si curieuse avec ses irrégularités voulues, ses significations mystiques, si impressionnante et si suggestive.

Il se souvenait que c'est vers le soir, au moment où le soleil jette ses derniers rayons à travers les larges vitraux, qu'il convient de pénétrer sous les hautes voûtes, plus hautes encore grâce aux mirages du crépuscule. Ces lueurs décroissantes, dans lesquelles l'or, la pourpre, l'azur, les tons les plus divers se côtoient et se marient, donnaient à la cathédrale un aspect enchanté. Si, à ces perspectives d'arc-en-ciel, vous ajoutez l'éclat d'une cérémonie religieuse; s'il est l'heure des offices du soir; si les cierges sont allumés au loin sur l'autel; que de longues spirales de fumée odorante s'échappent des encensoirs; si le chant grave des psaumes se mêle aux sons pénétrants de l'orgue, alors il vous est permis d'oublier la terre, de vous croire transporté dans un monde supérieur,

de voir un coin du ciel s'entr'ouvrir devant vous.

Gabriel jouit de ce spectacle en artiste et en amoureux. Appuyé à un pilier près de l'entrée, les yeux fixés sur cette poussière colorée qui se transformait à chaque instant avec la chute du jour en devenant plus fine et plus diaphane, bercé par les harmonies sacrées qui lui arrivaient atténuées par la distance, il se laissa aller aux plus douces visions. Il lui sembla qu'au milieu de ces guirlandes de fleurs si joliment éclairées, qu'au-dessus de ces saints mystérieux et de ces anges aériens dont les ailes paraissaient s'agiter dans les frémissements de la lumière, une apparition suave entre toutes s'offrait à ses regards charmés. Il eût suffi sans doute du moindre mouvement pour qu'elle s'échappât dans les ombres de plus en plus envahissantes. Il se tenait droit contre la colonne, la tête levée, le regard vague, comme fasciné, aussi immobile que les statues de pierre dont il était entouré; l'ardeur de ses yeux et l'expression d'extase répandue sur ses traits trahissaient, seules, les intimités de sa pensée et l'intérêt qu'il prenait à son rêve. Il fut ramené tout d'un coup à la plus banale des réalités. — « Maître, il est l'heure de dîner. » — C'était la grosse voix d'Alexandre, dont la passion pour l'art, aucune sorte de passion d'ailleurs, n'avait

jamais pu dominer l'appétit, un appétit superbe qui avait survécu à l'âge et à toutes les vicissitudes, l'appétit de ceux qui n'ont pas toujours mangé leur content.

De Cologne, ils se dirigèrent sur Bâle et se rendirent ensuite, d'une traite, à Genève.

Gabriel prit plaisir à reconnaître, à admirer le beau lac aux eaux transparentes, les larges quais, les cascades du Rhône, toutes ces montagnes couronnées de neige ou de verdure qui forment un cadre grandiose à la ville où s'était passée son enfance.

Il ressentit alors ce charme de fierté que les hommes parvenus éprouvent quand, après une vie d'accidents et de labeur, ils rentrent riches et considérés dans le pays d'où ils sont sortis inconnus et pauvres. Il avait conservé peu de relations dans cette première patrie, et volontiers il eût borné ses visites à une seule qui lui tenait au cœur.

Dès le lendemain de son arrivée, laissant Alexandre en arrêt devant le lac et le Mont-Blanc qu'il saluait dans tous les pics de l'horizon, il se dirigea vers le haut de la ville et gravit, tout songeur, la petite côte qui conduit à Saint-Pierre.

Le vieux temple catholique, aujourd'hui occupé par les calvinistes, est entouré de rues étroites et de

maisons presque aussi vieilles que lui. Quelques-unes gardent des fragments de frises et de pignons sculptés, d'anciennes niches de saints vides de leurs statues, des inscriptions latines à moitié effacées, les traces d'un passé lointain, tout un ensemble de vestiges séculaires qui contraste étrangement avec le bas de la ville, la Genève nouvelle, la fière et moderne cité aux constructions tapageuses, aux rues spacieuses et éclairées à l'électricité, aux magasins comme à Paris, aux riches et confortables hôtels, peuplés de voyageurs de toutes les nations.

Isolée et comme perdue au fond d'une impasse, une grande et sombre construction qui pouvait avoir été un couvent, aux toits irréguliers, aux fenêtres autrefois gothiques économiquement restaurées, prenait communication avec la rue au moyen d'une porte basse précédée d'un auvent et pourvue d'un lourd marteau ; au-dessus de la porte, un petit tableau noir à moitié décoloré avec ces mots : « Pensionnat pour jeunes gens. »

C'était là... Rien n'était changé depuis vingt-cinq ans, si ce n'est que le mur extérieur était un peu plus délabré, la maison un peu plus noire, la grosse girouette qui la couronnait un peu plus inclinée.

Il entra... Non, en vérité, rien n'était changé : voici

la cour sablée avec les quatre arbres qui luttent depuis si longtemps contre le heurt des balles et les coups de canif; voici les lourdes portes des classes, les vitrages grillés à travers lesquels on aperçoit vaguement les pupitres usés, les bancs luisants, la chaire vermoulue; tout est resté comme jadis. Plus haut, c'est le dortoir; il aperçoit un bout de rideau blanc qui flotte à la troisième fenêtre et il lui semble bien que cette oriflamme marque la place qu'il a occupée pendant plus de deux ans; à droite, le réfectoire et la cuisine, dont les fumets, pleins de saveur quand on a grand'faim, lui paraissent beaucoup moins engageants qu'autrefois. Il n'a besoin de personne pour trouver l'économat, situé à gauche, dans un bâtiment séparé. Il frappe...

Entrez! — Il pénètre dans la vaste pièce carrelée, tapissée de cartons, avec un grand pupitre noir au milieu, toujours le même depuis cinquante ans.

L'économe de son temps, un vieil employé cantonal en retraite, n'est plus là. Il y a déjà longtemps qu'il a pris sa retraite définitive au cimetière de Saint-Georges, suivi à peu de distance par le directeur; deux ou trois directeurs et autant d'économes se sont succédé depuis ce temps-là; aucun n'a fait fortune.

En ce moment, c'est un jeune homme qui occupe le fauteuil de l'ex-employé cantonal.

A l'aspect de l'étranger, il se lève :

— Vous demandez, monsieur?

— Je demande l'économe.

— C'est moi

— Je suis, monsieur, un ancien interne de la maison.

— Vous, monsieur?

— Moi-même.

— Effectivement, vos traits ne me sont pas inconnus.

— Ni les vôtres, parbleu ! Ne vous nommez-vous pas... ne te nommes-tu pas Hector?

— Et vous... et toi, Gabriel?

— Alors mon vieil Hector, s'écria le peintre, nous n'avons plus qu'à nous embrasser.

Ils avaient appartenu à la même catégorie de pensionnaires et à la même classe. Ils avaient à se rappeler bien des mois de vie commune et à se raconter vingt-cinq années de travaux et de luttes.

Quel est celui d'entre nous qui n'a pas éprouvé le charme de ces litanies du passé... te souviens-tu?... de ceci?... de cela?... Les évocations se succèdent, les récits s'enchainent... tout s'embellit

par le recul... la patine, comme dirait Alexandre, qui ne fait pas seulement son œuvre dans les choses de l'art, mais jette aussi ses notes harmonieuses sur tout ce qui a vieilli.

Les anciens maîtres, tous morts... les anciens camarades... tous dispersés, la plupart disparus dans les innombrables hasards des existences laborieuses. Ils étaient rares les modestes élèves du pensionnat des Trois-Bornes qui, comme Gabriel, arrivaient à la fortune et à la renommée ou même comme Hector, à une situation honorable et paisible.

— Ton nom a été prononcé bien souvent ici depuis ton départ, dit ce dernier à son visiteur, le bruit de tes succès nous était parvenu, et le directeur aimait à te citer comme un honneur pour la maison et comme un exemple des résultats que l'on peut obtenir par le talent et le travail.

— J'ai eu de la chance, beaucoup de chance, mon brave Hector ; je t'avouerai même que je n'ai jamais autant senti qu'en cet instant quelle reconnaissance je dois à ceux qui m'ont tiré de cet humble milieu. Où serais-je actuellement sans leur généreuse sollicitude ? Où sont tous nos camarades d'autan... ceux surtout qui, comme toi et comme moi, n'ont eu à compter que sur leurs propres forces ?

Combien se trouvent, ainsi que nous, au-dessus du besoin?... dans quel dénuement, dans quel gouffre quelques-uns d'entre eux ne sont-ils pas tombés?

Longtemps ils causèrent encore. Gabriel expliqua à son ami le principal but de sa visite : il désirait que chaque année, au jour anniversaire de la naissance de M. Holler, on donnât aux enfants du pensionnat un repas copieux et une soirée récréative. Il se proposait également de fonder plusieurs prix annuels, dont le plus important serait un prix de dessin, et d'instituer une bourse pour un orphelin dont le choix serait laissé à la société de bienfaisance qui les avait autrefois patronnés, Hector et lui.

Toutefois, il était bien décidé à échapper aux visites et aux remerciements que ces intentions devaient lui attirer et il prétexta l'obligation de partir à bref délai pour charger son ami de toutes les démarches nécessaires.

Alexandre avait profité à sa manière du séjour dans la cité genevoise. Les lacs et les montagnes étaient presque des nouveautés pour lui. Flâneur et badaud comme tout Parisien, il passait de longues heures assis au bord du lac en contemplant le mouvement des innombrables et pimpants bateaux à vapeur qui glissent sur ses eaux.

En voici un qui va quitter le quai au milieu d'un amusant pêle-mêle; la cloche donne le signal du départ, une bande d'Anglais, tous, hommes et femmes, coiffés de la casquette claire du touriste, avec la lorgnette en bandoulière et un Bædeker à la main, y ont pris dès longtemps possession des meilleures places. Après eux arrivent de lourds Allemands armés de lunettes énormes, dignes et sérieux comme des gens qui iraient au prêche. Voici des paysannes du canton de Vaud avec leur corsage de velours, leurs coiffes à ailes et leurs bijoux à plaques. Ce sont des costumes de représentation, qu'elles ne portent plus que quand elles viennent le mercredi et le samedi au marché de Genève pour attirer l'œil des acheteurs et pour mieux attester l'authenticité de leurs produits. Tout ce monde se hâte, se heurte, s'interpelle; ceux qui sont embarqués adressent de joyeux adieux à ceux qui restent sur la rive. La machine siffle; le capitaine, qui s'est donné des allures de vieux loup de mer, se tient sur le pont; l'onde, si calme jusque-là, s'agite et écume, le bateau s'ébranle avec un peu d'indécision au début... puis sa vitesse augmente... il s'éloigne, devient de plus en plus petit : toutes les nationalités se confondent en une masse noire piquée de points blancs, les

casquettes des Anglais sur lesquelles frappe le soleil ; tout se perdra bientôt dans l'horizon brumeux ou dans le scintillement des eaux.

Ici, au contraire, c'est un bâtiment, pavoisé aux couleurs des vingt-deux cantons et fleuri de la proue à la poupe, qui s'avance aux accords d'une musique nourrie. Des chants graves et harmonieux se mêlent à l'orchestre. On n'entend pas sans émotion ces airs patriotiques résonner au milieu des hautes montagnes qui protègent de toutes parts cette terre de la liberté.

Du côté de Genève, d'autres instruments et d'autres voix leur répondent. La troupe qui navigue est une société musicale, venue d'un autre canton pour fraterniser avec « ceux de Genève ». On s'imaginerait difficilement à quel point de perfection parviennent ces musiciens amateurs, quelle science consommée ils apportent dans l'exécution des œuvres les plus difficiles, quel élan, quelle conviction, quand il s'agit de célébrer la patrie, comme dans la strophe suivante, que Lamartine n'eût pas signée peut-être, mais si pleine de bonnes intentions !

La patrie est sur nos monts,
Sur les rocs que nous aimons ;
Elle est sur les blanches cimes,
Les glaciers, les noirs abîmes,
Sur les neigeuses hauteurs,
Sur les monts et dans nos cœurs.

Aussitôt qu'ils ont débarqué, les deux bandes se saluent, se confondent et chantent un hymne d'une même voix. On va boire le vin d'honneur, on banquette, on se promène ; à chaque station, ce sont de nouveaux chants, de nouveaux toasts ; le soir, c'est un concert en règle auquel assistent les dames de la ville, qui se hasardent à applaudir quand un dilettante audacieux leur a donné le signal. Cet usage de se visiter et de « vibrer à l'unisson » entre sociétés du même ordre est très général en Suisse.

L'excursion musicale ou scientifique est une des distractions du pays ; on oublie, en fredonnant ou en cueillant des herbes, les rivalités et les divisions que l'amère politique, là comme ailleurs, provoque ou envenime.

Cependant, quand Gabriel eut sonné le départ, Alexandre s'arracha sans efforts à ses rêveries du bord de l'eau. Notre Parisien volage avait fini par trouver quelque monotonie à ce lac enchanté, toujours joyeux, toujours paisible. Est-il rien de plus fatigant qu'une fête perpétuelle ? On lui avait bien dit qu'à certains jours il sortait de ce calme endormant et déchaînait la tempête ; on lui parlait même d'accidents terribles, de navires coulés, de passagers perdus...

Il avait écrit tout cela sur son bloc-notes, mais sans conviction; il inclinait à croire que les bons Genevois exagèrent la colère d'enfant gâté de leur chère petite mer, en vue « d'aguicher » les touristes. Un lac sans naufrage! Quel est l'Anglais qui consentirait à le prendre au sérieux?

Les deux voyageurs se remirent en route, sans direction bien arrêtée. Gabriel détestait les programmes et caressait l'imprévu. Ils poussaient à droite, à gauche, sur une indication de rencontre, attirés par le pouvoir fascinateur qui s'attache aux glaciers ou conquis par l'attrait d'une cascade écumeuse, encadrée par de noirs sapins. Ils grimpaient jusqu'aux oratoires, forteresses, couvents, la plupart du temps en ruines, invariablement construits sur des éminences d'où l'on découvre les plus belles vues; ils exploraient quelque village pittoresque accroché aux flancs d'une colline, au milieu des buissons ou enfoui entre des roches, au fond d'un ravin.

Le peintre notait au passage, au crayon levé, les points de vue, les motifs, les détails qui lui présentaient du nouveau et de l'imprévu. Bien que ce pays ait été souvent décrit ou reproduit, il estimait que la nature est inépuisable et qu'un touriste qui sait

fouiller et observer doit toujours trouver, même en Suisse, quelque chose à glaner.

Il se complaisait à rêver sur les eaux de ces lacs mélancoliques, bordés de murailles de granit, si hautes qu'il semble que ni les rayons du soleil, ni les bruits de la terre ne parviennent jusque-là ou encore devant ces océans de neige qui s'étendent au loin à perte de vue, comme pour inviter l'imagination à les suivre dans l'horizon infini. Il découvrait des paysages d'un aspect plus riant dans ces vallées fertiles, où tout proclame la paix et l'abondance, depuis les nombreux et jolis chalets aux formes variées, aux teintes claires, jusqu'à ces belles vaches au poil souple et luisant qui font sonner si joyeusement la cloche suspendue à leur cou.

Quant à Alexandre, il ne restait jamais en retard en fait d'enthousiasme; très résolu à ne pas lésiner sur l'admiration, « à s'en payer pour son argent », il célébrait toutes les montagnes, s'extasiait aux cascades, se pâmait aux torrents.

Il tressaillait particulièrement aux grands souvenirs et reproduisait avec une émotion électrique chacun des lieux qu'on lui désignait comme ayant été le théâtre des luttes de la liberté.

En vain, Gabriel lui conseillait-il de conserver une

partie de ses crayons et de sa verve pour les merveilles que l'Italie leur réservait. L'ardeur artistique qui l'agitait était de celles qui ne peuvent attendre. Les naturels eux-mêmes, dans les costumes, dans les fonctions qui les spécialisent encore, la servante d'auberge accorte et souvent distinguée, le conducteur de diligence avec son teint hâlé et cet air de rudesse et de bonhomie qui le font ressembler à un vieux marin, l'aubergiste bon enfant ou l'hôtelier homme du monde selon le prix de la carte, le berger et son troupeau, placés, à ce qu'il semble, le long du chemin, dans des paysages choisis et dans des poses étudiées pour la simple satisfaction des voyageurs, tout ce qui s'était présenté à ses yeux et qu'il avait eu le temps de reproduire avait pris place dans son interminable memento.

Il avait remarqué qu'il existe plus d'un rapport, physiquement et moralement, entre les bons Belges et les braves Suisses.

Dans l'un et l'autre pays, on rencontre des physiologies ouvertes, quoique parfois un peu lourdes, un rire large sans méchanceté, une sage lenteur, une tendance à prendre les choses du bon côté.

Les femmes suisses, elles aussi, offraient à Alexandre un champ d'observation vers lequel il tournait volon-

tiers sa lorgnette, en les comparant aux Flamandes, que notre artiste n'appelait jamais que les femmes de Rubens. Il avait noté qu'elles avaient, comme celles-ci, de la carrure et de l'énergie.

Beaucoup de blondes, comme dans les Flandres... des yeux bleus également, mais avec un accent de douceur et de résignation qu'on ne rencontre pas en Belgique.

La femme des vingt-deux cantons se contente d'être bonne ménagère, elle obéit aveuglément à son mari, elle n'aime que médiocrement la toilette et a horreur de Paris et des Parisiens. C'est ici qu'est la différence : plus dominante, plus élégante, plus passionnée, la femme des neuf provinces se souvient qu'elle a joué un rôle considérable, gouverné des royaumes, inspiré des poètes et qu'un des plus grands peintres du monde a célébré sa beauté et sa noblesse.

De grandes discussions avaient lieu entre le peintre et son suivant. Tout en étant fort sensible aux jolis points de vue qu'on découvre à chaque pas, Gabriel ne pardonnait pas aux Suisses d'avoir gâté cette nature pimpante et soignée, trop pimpante et trop soignée peut-être, par ce déploiement d'hôtels, de maisons meublées et de buvettes qui encombrant le pays tout entier.

Si votre œil charmé s'arrête sur un site intéressant, au haut d'une cime, au fond d'une vallée, gardez-vous de vous écarter d'une ligne de l'objet qui vous a séduit.

A droite, à gauche, au-dessus, au-dessous s'étalent de grands bâtiments sans proportions, sans harmonie, sans style, à moins qu'il n'existe un style culinaire, avec des enseignes et des inscriptions réfractaires à l'art et à la poésie : chambres depuis 2 francs... pension anglaise... restaurant à la carte et à prix fixe... pouah ! Il semble que la patrie de Guillaume Tell ait été transformée en une gargantuesque hôtellerie et que tous ces charmants paysages ne soient que les décors d'une salle à manger internationale, où tous les appétits du monde se sont donné rendez-vous. Tel n'était pas l'avis du bon Alexandre, qui trouvait que le seul plaisir des yeux ne suffit pas, même en voyage, et estimait que le fumet des gigots et l'odeur de la choucroute n'étaient pas en opposition nécessaire avec les aspirations artistiques.

On arriva à Lucerne, où le beau temps avait retenu plus que de coutume les hôtes de passage qu'on y reçoit pendant la belle saison. Cette ravissante petite ville, toute de paix et de repos quand elle n'est pas envahie par les étrangers, était encore livrée aux

omnibus et aux musiques d'hôtel, aux comédiens errants, aux cuisiniers français et aux marchands de coraux italiens.

Alexandre n'eût pas demandé mieux que de se délasser quelques jours dans les délices de Capoue ; mais ce n'était pas une succursale des kermesses belges que Gabriel venait chercher en Suisse. Il prit le temps de faire l'ascension obligatoire du Righi, où, selon l'habitude, il parvint au milieu d'un épais brouillard, sans apercevoir autre chose qu'un immense et banal hôtel qui offre aux voyageurs déçus, avec un dîner abondant et un lit confortable, l'espérance d'être plus heureux le lendemain.

Il fit une rapide visite au pont couvert, dont toutes les travées ornées de vieilles peintures, dans lesquelles la mort, sous la forme d'un squelette plein de vie, joue un rôle considérable, ont à peu près résisté à l'action du temps et aux outrages des hivers. Déjà en passant à Bâle, il s'était arrêté devant la danse macabre de Hans Holbein, une bande toute étroite de dessins microscopiques faits à la plume, d'une délicatesse extrême, d'un mouvement endiablé, d'une philosophie amère. Ce peintre fameux eut toute une succession d'imitateurs ; pendant deux siècles, il ne fut question, dans les ateliers de l'autre côté du Rhin,

que de processions funèbres et d'épopées de cimetière. Ce qui peut excuser le vieil Holbein, c'est qu'il eut des malheurs de famille et qu'il passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre ; le spleen existait déjà, sans doute, en ce temps-là. Gabriel parcourut avec intérêt ce « musée en bateau » de Lucerne, ces scènes tantôt tragiques, tantôt burlesques, plus curieuses en ce qu'elles indiquent l'état d'âme d'une époque mystique que remarquables par le talent de l'auteur. Alexandre estima que ce vieux pont manquait essentiellement de gaieté.

Les deux voyageurs éprouvèrent une impression d'un autre ordre en visitant le monument que Lucerne a élevé aux Suisses tombés le 10 août, le 2 et le 3 septembre 1792 en défendant contre la populace la famille royale de France confiée à leur garde. Tout ce qui a trait à la Révolution française nous intéresse et nous émeut. Bien des ouvrages considérables et réputés lui ont été déjà consacrés. Bien des peintres et des sculpteurs en ont tiré des épisodes terribles ou touchants. Aucun d'eux n'a composé une œuvre plus saisissante et plus grande dans sa simplicité, que ce lion blessé, taillé en plein roc par l'illustre Thorwaldsen dans le petit jardin de Lucerne.

C'est la montagne elle-même qui lui sert de socle et d'appui. Image de cette admirable troupe suisse dont tant de fois la France a éprouvé le courage et la fidélité, le lion frappé à mort expire en soutenant encore de ses griffes impuissantes l'écusson fleurdelisé. Il pleure, ce lion sublime, et on lit sur sa mâle physionomie que ce n'est pas sa propre souffrance, mais la douleur de n'avoir pu accomplir sa noble mission qui lui arrache ces larmes.

De grands arbres montés en cyprès, des plantes d'un vert foncé qui pendent sur la roche en manière de saule pleureur, un bassin où l'eau tombe goutte à goutte comme les larmes inépuisables de la terre helvétique sur les héros qu'elle recouvre, il y a là un tableau complet où tout s'harmonise dans une poétique tristesse.

Pourquoi faut-il qu'à côté on ait permis à une exhibition de glaciers vrais ou faux et de vues panoramiques d'étaler son programme et ses prix ? Rien de plus choquant que de rencontrer ainsi le marchand à la porte du temple, car c'est bien un temple, cette glorieuse tombe creusée dans le roc et encadrée par le feuillage. Le génie y a mis son empreinte, l'âme de deux pays s'y confond dans un même sanglot, et tous comprennent si bien la sainteté du lieu,

qu'on n'y parle qu'à voix basse. Le silence n'est troublé que par le bruit du vent dans les arbres, le cliquetis de l'eau, ou le tic-tac de l'horrible tourniquet du « Jardin des glaciers ».

Zurich, que nos voyageurs traversèrent avec une certaine hâte, est, dit-on, la ville la plus riche de la Suisse. A ce titre, elle ne pouvait les intéresser, car ce n'est pas sans un certain agacement que le touriste en quête de pittoresque se heurte à chaque instant à des boutiques d'argent : banques fédérales, cantonales, communales, banques pour tous les pays et tous les genres d'opérations.

Le joli lac de Zurich, qui ressemble à une allée d'argent au milieu d'un parterre, repose les yeux des étalages fastueux et prétentieux de la ville, et le soir quand les boutiques sont fermées, alors que l'air se rafraîchit et s'embaume, il est bon de détacher une barque du rivage et de voguer doucement dans la direction des superbes villas des alentours.

Plus d'une surprise agréable attend le passager qui s'approche des côtes ; des musiques lointaines l'invitent à la rêverie, et parfois des bandes de jeunes riveraines, du haut des terrasses qui bordent le lac, le saluent au passage de leurs rires ou de leurs chansons.

VII

LE GRAND-DIABLE



Gabriel avait hâte de s'enfoncer dans la partie la plus reculée, d'arriver aux Grisons, de pénétrer dans l'Engadine, la vraie Suisse, assurait-il, depuis que l'autre, la Suisse d'en bas, est devenue la proie des spéculateurs et le rendez-vous des gogos.

De Coire à Saint-Moritz, la route est admirablement pittoresque. Heureusement, il n'y a pas encore de chemin de fer, et c'est tout à loisir, dans une vaste diligence, vraie maison roulante à plusieurs compartiments et à deux ou trois étages, traînée par quatre, cinq ou six chevaux, qu'on fait l'ascension.

Il faut quatorze heures pour arriver à la haute Engadine, c'est-à-dire à l'extrême limite des pays habités ; plus haut, ce sont les glaciers, et seuls les chamois et les aigles en connaissent les âpres sinuosités et les sommets de cristal.

Toutes les côtes se gravissent au pas, mais entre ces côtes il existe des descentes plus ou moins

rapides, quelques-unes se profilant entre deux ravins profonds et se compliquant de courbes prononcées. Le postillon prend alors sa revanche de la lente allure à laquelle il est condamné pendant la plus grande partie du chemin. Les chevaux sont lancés au galop, et la pesante machine, retenue seulement par le sabot qu'on applique sous la roue, glisse avec une telle vitesse, qu'on la sent osciller et parfois même se pencher vers l'abîme, lorsqu'on arrive à un de ces tournants si fréquents dans la montagne.

Les villages s'espaçaient et prenaient des aspects de hameaux perdus.

Les hôtels eux-mêmes se faisaient plus rares ou disparaissaient dans l'épais feuillage.

En revanche, à mesure qu'on montait, les roches devenaient plus menaçantes, les arbres plus robustes, les torrents plus nombreux. La nature, libre de l'intervention humaine, conservait cet air de grandeur et cette force native que nous nous efforçons de lui enlever. Plus haut encore, se trouvaient des forêts touffues, qui semblaient abandonnées à elles-mêmes. C'était, par endroits, un fouillis inextricable de branches entremêlées ou rompues qui donnaient l'idée du chaos ; des arbres entiers avaient été ren-

versés par l'orage et restaient suspendus au-dessus des rocs, de manière à former des passerelles. Quelquefois, au contraire, les rochers avaient pris la place des arbres, comme si la montagne se fût abattue sur la forêt et l'eût écrasée sous son poids. Ça et là se découvraient de grands espaces vides, des terres dévastées et privées de toute végétation; le sol, rongé par des influences souterraines, présentait des aspects de rouille ou d'ardoise.

En bas, presque sans interruption, des torrents qui bouillonnent et mugissent au fond des précipices, dont ils font mesurer les profondeurs vertigineuses.

Par hasard, une idylle au milieu d'un drame : une jolie prairie d'un vert tendre, entourée d'arbres bien venus avec un ruisseau qui murmure sur des cailloux luisants, des chèvres en gaité qui gambadent, un pâtre coiffé d'un chapeau tyrolien et vêtu d'un long manteau bleu à pèlerine; à travers les éclaircies de la feuillée, à laquelle l'automne a déjà apporté sa note d'or et de rubis, des cimes neigeuses revêtant toute espèce de formes, une suite de géants fantastiques, dont la blancheur immaculée se colore vaguement au contact des nuages roses, gris et plus souvent noirs qui voltigent tout autour.

— Savez-vous, patron, ce qui manque là-dedans ? disait Alexandre.

— Quoi donc, vieil insatiable ?

— Eh parbleu, un orage !

— Un orage ? Sois tranquille, tu l'auras.

En effet, bien que la journée s'avancât, le ciel s'assombrissait plus que de raison.

L'air s'épaississait ; une vapeur humide et lourde montait de la terre ; le ciel, de plus en plus noir, se rapprochait sensiblement. Le chant des oiseaux, le bruissement des feuilles, les murmures du vent se taisaient par degré.

Bientôt, il se fit un silence complet, et les voyageurs eux-mêmes, accablés et inquiets, cessèrent de s'entretenir ; de larges et rares gouttes d'eau vinrent frapper le sol avec un son de métal. Le postillon, un vieux Grison, mélangé d'italien, endossa sa peau de bique.

— Per Bacco, sarà serio ! cria-t-il au conducteur, en fouettant ses chevaux énervés.

On était arrivé au sommet de la côte et l'on s'arrêta un instant, le postillon pour faire souffler ses chevaux, le conducteur pour relever les capotes et fermer les vitres ; puis, chacun se pelotonna du mieux qu'il pût et l'équipage se remit lourdement en mouvement.

Maintenant, la pluie tombait en avalanche, et l'orage, qui d'abord grondait au loin en vagues sonores, éclatait de toutes parts.

Ce n'était pas un seul orage, un orage banal comme nous en voyons dans nos plaines et dans nos villes; c'était une succession d'orages, un concours de tonnerres; toutes les montagnes de l'horizon se renvoyaient des grondements furieux, que les échos prolongeaient encore. La route disparaissait sous un flot rapide et boueux qui grossissait à vue d'œil, et les chevaux, en piétinant dans les flaques, faisaient sauter des paquets d'eau jusqu'à l'impériale.

Dans le ciel obscur, les zigs-zags de la foudre dessinaient des lignes de feu, grâce auxquelles on apercevait, illuminés et agrandis, les roches, les arbres et la chaîne des glaciers. Il semblait, par instants, que les Alpes tout entières fussent la proie d'un vaste incendie.

Ces lugubres lueurs s'abaissaient parfois jusqu'à la voiture; les visages apeurés des deux dames enfermées dans le coupé se montraient rouges et contractés à travers les vitres : on eût dit des suppliciées brûlant derrière des barreaux, dans une fournaise.

Les chevaux, excités par le bruit, aveuglés par les éclairs, entraînés par la descente rapide qui, sous

ces trombes d'eau et de feu, paraissait être le chemin des enfers, échappaient à toute direction et bondissaient en agitant désespérément la tête, comme pour échapper au fléau. C'était superbe, c'était terrible!

— Eh bien, Alexandre, dit Gabriel, qui avait conservé tout son sang-froid, tu es servi à souhait.

— Ma foi oui, patron, je trouve même que le ciel nous fait bonne mesure.

Tout d'un coup, la voiture tressauta... puis s'arrêta net et s'inclina tellement sur l'un des bords de l'étroite chaussée, qu'on crut qu'elle allait être précipitée dans l'abîme.

Les femmes crièrent, le postillon jura, les plus braves s'accrochèrent aux parois. On en fut quitte pour la peur.

L'énorme caisson, un instant balancé au-dessus du vide, retrouva son centre de gravité et on s'enquit des causes de l'accident; un des chevaux de derrière s'était abattu, avait été d'abord emporté avec le reste et, finalement, avait formé un obstacle contre lequel l'équipage était venu se heurter avec une violence proportionnée à la vitesse.

La tempête persistait. La pluie sifflait contre les arbres; le vent les courbait, les faisait craquer,

les cassait; les torrents, démesurément gonflés, roulaient des pierres et des débris de toute sorte; les sinistres grondements ne cessaient pas, éclatant tantôt en craquements secs et répétés, telle une décharge d'artillerie, tantôt en déchirements prolongés, semblables aux cris rauques d'animaux en détresse.

Gabriel et Alexandre étaient descendus en même temps que le conducteur et le postillon, qui s'efforçaient de dégager le cheval et de le remettre sur pied.

— Pouvons-nous vous aider? demanda Gabriel aux deux hommes.

— Merci, monsieur, voici le mal réparé, répondit le conducteur en montrant la pauvre bête qui venait de se relever et baissait la tête sous la rafale.

— Il n'est pas blessé? continua Gabriel.

— Une écorchure aux genoux et la marque de la roue sur le flanc; mais il a les mouvements libres, il pourra aller jusqu'au relai.

— A quelle distance, le relai? hasarda Alexandre.

— Une demi-heure, monsieur, mais plus de descente, heureusement.

Alexandre fit quelque effort pour cacher la satisfaction que cette assurance lui causa.

— Nous l'avons échappé belle, reprit Gabriel, en s'adressant au conducteur, pendant que le postillon réparait ses traits avec des ficelles.

— Ma foi oui, monsieur ; il est malheureux que le gros de l'orage nous ait pris à cette côte...

— Ce n'est pas le premier accident qui s'y produit, sans doute ?

— On en cite quatre ou cinq, un, entre autres, effroyable, qui remonte à une trentaine d'années.

— Il y a eu des victimes ? demanda Alexandre.

— Oui, monsieur ; le postillon a été foudroyé sur son siège et deux voyageurs précipités dans le ravin.

— Deux voyageurs ?

— Une pauvre dame et son petit ; elle avait voulu sortir du coupé au moment de la chute et il paraît que le tourbillon l'a emportée comme une plume.

— Pronti ! cria le postillon en remontant sur son siège. Diavolo di tempo !

— Et cette pauvre femme, reprit Gabriel tout en s'enfonçant de nouveau dans son coin, pendant que le conducteur assujettissait le large tablier de cuir qui le recouvrait jusqu'aux épaules, cette pauvre femme et son enfant ?

— On ne les a jamais retrouvés, monsieur.

— Pas possible! s'écria Alexandre.

— Du moins, c'est ce qu'on m'a raconté à Tinzen, à Ball, à Molins, dans tout le pays, car, pour moi, il n'y a que dix ans que je roule.

— Mais alors, que sont-ils devenus?

— Ils auront été engloutis par le Grand-Diable ou émiettés par les Aiguilles.

— Le Grand-Diable?

— Oui, au fond, tout là-bas, regardez, regardez.

Et tout en grimpant à son pigeonnier, le brave homme étendait le bras du côté du ravin.

En effet, toutes les flammes du ciel semblaient s'être abattues dans le gouffre. Le trou immense, si noir l'instant d'avant, ruisselait de lumière, et sous la succession non interrompue des éclairs, le torrent impétueux auquel on avait donné le nom si bien mérité de Grand-Diable, apparaissait dans toute son horreur, dans toute sa beauté.

Le spectacle était magique : à plus de cent mètres de profondeur, le Grand-Diable roulait ses flots d'argent avec un bruit épouvantable.

D'argent aussi, les cascades qui surgissaient de toutes parts, nappes majestueuses et éblouissantes, dont les eaux venaient aboutir à un tourbillon formidable et se perdaient dans l'abîme. D'argent, les

gerbes écumeuses chargées de pierres et de graviers qui s'élançaient de temps en temps de cet abîme comme d'un volcan et s'écrasaient dans l'air, comme les éclats de la mitraille. D'argent encore, les roches lisses et effilées comme des sabres à force d'avoir été battues par les courants et se dressaient impitoyables, comme si elles attendaient leurs victimes.

Sur un des flancs du précipice, on apercevait une retraite de verdure, sorte d'oasis formée par des terres que les rochers avaient retenues. Un grand arbre, au tronc noueux, aux branches puissantes, avait été amené là par la Providence, comme pour protéger une modeste croix de bois noir qu'on avait plantée à son abri et confiée à sa garde ; une couronne de mousse jaunie était suspendue à la croix. Quelque guide des environs sans doute, soucieux d'honorer les victimes, leur a élevé, au péril de ses jours, ce monument naïf, que la tempête a respecté jusque-là.

Un seul mot sortit de la bouche des deux contemplateurs de cette scène : « Splendide ! »

L'équipage s'était remis en marche et l'émouvante vision avait disparu ; elle restait néanmoins fixée dans l'esprit des deux voyageurs, qui, sous l'empire de la même impression, gardèrent longtemps le silence.

— Maître ! qu'avez-vous ? s'écria soudain Alexandre en voyant deux larmes couler le long des joues du peintre, dont la main crispée tourmentait fiévreusement le coussin de la voiture.

— Je ne puis dire à quel point la vue de cette croix au milieu de la tourmente m'a frappé et troublé. Je viens d'être en proie à un cauchemar affreux, j'ai cru voir... j'ai vu la femme et l'enfant se débattant dans le torrent en délire, déchirés par ces horribles récifs, essayant de se relever et renversés de nouveau, appelant au secours d'une voix mourante et n'entendant que le grondement de la foudre et la rumeur des cascades pour répondre à leurs cris.

En vérité, je ne sais ce que cela veut dire, mais je ne puis me soustraire à cet atroce spectacle.

— Ah ! quel beau tableau il y aurait là pour un pinceau comme le vôtre ?

— Tu as raison, j'y penserai.

Tout orage cesse, toute impression s'efface ou se modifie. Le tonnerre s'apaise peu à peu, s'éloignant comme à regret avec de sourds roulements, enflant parfois la voix pour revenir à la charge et consumant ses dernières forces dans ces retours impuissants.

La nature se remettait de la secousse qu'elle venait d'éprouver ; les feuilles encore frissonnantes dégout-

taient de toutes parts ; les parfums des fleurs et des plantes avivés par la pluie embaumaient l'atmosphère ; les oiseaux reparaissaient en risquant de timides chansons ; les vieilles dames elles-mêmes se montraient à la portière.

Alexandre se félicitait d'avoir échappé aux plus formidables dangers et se promettait de faire trembler toute la ville de Bruxelles avec le récit de l'aventure.

Gabriel était parvenu à se soustraire à la pénible obsession qui l'avait assiégé.

Le reste de leur voyage fut une suite d'émerveillements : une contrée bizarre, unique, universelle, avec tous les genres d'accidents et d'aspects qui peuvent animer ou diversifier le paysage, des arbres immenses, vénérables, des patriarches et des titans, des verdure en gradins à perte de vue, parfois des solitudes dévastées ou sauvages, et tout à côté des buissons en fleurs.

Des torrents .. Ah quels torrents ! larges comme des fleuves, roulant au fond des ravins entre des roches taillées à plaisir, se perdant sous terre, puis rebondissant tout à coup avec une force nouvelle, formant, selon l'importance des obstacles, des vagues, des réservoirs et des jets d'eau.

Des rochers... Ah quels rochers! suspendus en des équilibres invraisemblables ou superposés de façon à figurer des grottes, des labyrinthes, des châteaux forts, des édifices que la main de l'homme n'a jamais égalés!

Dans la partie verdoyante, sous les arbres et sur les prés, la flore la plus riche de l'Europe, de grands espaces remplis d'anémones, de gentianes, de clématites, de ces longues et pâles fleurs d'automne qui frémissent sous le vent en pressentant la neige, et plus haut encore, de délicates edelweiss, cette discrète amante des glaciers, sans éclat, sans parfum, mais qui résiste à tous les frimas et que les guides et les alpinistes ont prise pour emblème de la persévérance, en l'arborant à leur chapeau.

Au printemps, la moisson est encore plus riche et plus variée; les lis rouges et jaunes au duvet de velours dressent leurs têtes éclatantes au milieu des hautes herbes; des pensées, des violettes, des œillets d'une dimension inconnue émaillent les prairies. Puis ce sont toutes les variétés de roses de haie, des tubéreuses, des gueules de loup, des pâquerettes géantes, des iris aux nuances changeantes, et entre cent autres espèces curieuses ou étranges, ces fleurettes d'un bleu noir, à pointes d'acier, qui

ressemblent à des mouches, à ce point qu'on s'étonne, en les cueillant, de ne pas les voir s'envoler.

Ces descriptions s'appliquent surtout à la basse Engadine ; la haute Engadine, où se rendaient nos voyageurs, apparaît sous un aspect moins plaisant et plus grandiose. Les prairies et les forêts ont disparu. En revanche, de beaux lacs, rayés de bleu et entourés de hautes montagnes de glace d'un blanc éblouissant, décorent le plateau central de cette sévère contrée. Les eaux de ces lacs, situés à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont si unies et si pures que tout s'y reflète comme dans le plus fin miroir, l'ombre des promeneurs qui suivent la rive, les rares oiseaux qui se hasardent à ces hauteurs, les nuages qui passent et y dessinent mille fantaisies bizarres : on dirait une belle soie azurée sur laquelle on a jeté un voile de dentelle.

Il était presque nuit quand l'équipage s'arrêta devant le grand hôtel de la Maloja.

Un hôtel à la Maloja ! un hôtel de 300 chambres, éclairé à l'électricité, pourvu de journaux, de pianos, d'un jeu de tennis, hanté par des Américaines, des diplomates et des amoureux, un hôtel meublé, un caravansérail moderne dans ce site sauvage, où seuls

se reposaient jadis les pasteurs de troupeaux nomades et quelques touristes bien inspirés !

Doit-on ajouter que le profanateur de cette terre primitive est un membre de l'aristocratie belge qui a péché par enthousiasme ?

Intelligent, généreux et hardi, il a voulu planter le drapeau national sur un des plus beaux sites du monde, créer une colonie florissante ; il n'a pu achever son œuvre, mais il l'a conduite assez loin pour que l'hôtellerie suisse compte une conquête de plus, la montagne, une solitude de moins.

Il faisait un clair de lune superbe : l'air, un peu froid, possédait cette limpidité particulière aux hauteurs qui vivifie et poétise.

Pendant qu'Alexandre s'ébaudissait aux péripéties d'une partie de petits chevaux, Gabriel sortit de l'hôtel et se dirigea vers la pointe de rochers qui ferme ce côté de l'Engadine et domine l'Italie.

En dessous, presque à pic, la route en lacets qui descend vers Chiavenna ; plus loin, les premiers villages de la Lombardie et le commencement des plaines fertiles, des espaces cultivés avec des festons entre les arbres, sortes de jardins suspendus agités par la brise, édens lointains d'où arrivaient des bouffées d'air plus chaud et des émanations embau-

mées, un panorama immense, encore agrandi par la brume, un horizon sans limites, dans lequel les arbres, les lacs, les maisons scintillaient sous la lumière argentée de la lune ou prenaient dans la demi-obscurité des dimensions fantastiques, avenue grandiose, éblouissante et mystérieuse, moitié ombre et moitié lumière.

Par de là, l'imagination de l'artiste lui présentait, comme dans une apothéose, ces villes illustres par les arts, par les lettres, par leurs gloires, par leurs malheurs, par le rôle immense qu'elles ont joué dans le monde : Milan, Venise, Pise, Florence, Rome !

Les jours précédents, il était indécis sur la direction qu'il prendrait. Sous l'impression de cette nature si magnifiquement agreste et si profondément bouleversée de l'Engadine, il avait eu le dessein de la parcourir en entier, de tourner pour quelques semaines le dos à l'Italie, de profiter des derniers beaux jours d'automne pour suivre jusqu'à l'entrée du Tyrol le cours de l'Inn qui, avant de se développer majestueusement dans les plaines de la Bavière, a commencé par être un torrent capricieux aux eaux fauves et mugissantes.

Mais non ! il a entrevu l'Italie et son cœur a tressailli. Il a peine à se contenir ; c'est à l'instant même

qu'il voudrait partir, se précipiter, s'envoler du côté de cette Florence, ce temple consacré de l'art, cette seconde patrie de tous les artistes, du côté de cette Rome, la cité universelle, unique, dont l'éclat, adouci par le temps, rayonne dans le passé comme ce bel astre des nuits qui jette en ce moment ses poétiques clartés sur tout ce qui l'environne.

Rome ! Un autre souvenir, qui n'appartenait pas au passé celui-là, se mêla aussitôt aux évocations suscitées par ce nom magique. Si ceux auxquels il n'a cessé de penser depuis qu'il est en route ont suivi l'itinéraire indiqué, c'est à Rome qu'ils doivent se trouver maintenant. Ils y resteront un mois, six semaines, plus peut-être ? On n'échappe pas comme on veut aux attaches de cette cité captivante : il s'y trouve des buts de pèlerinage en nombre illimité et on peut y poursuivre des études archéologiques du plus vif intérêt. Ah ! si on les rencontrait par hasard sans les avoir cherchés, après avoir accompli tout ce que la conscience a conseillé pour lutter contre les folles illusions et les entraînements irréfléchis ! Quelle chance ! quelle joie ! on n'aurait rien à se reprocher, puisqu'on a allongé le voyage, fait un détour inutile, côtoyé des précipices et flâné le long de la route pour perdre leur trace.

Mais que peut contre le destin la volonté des hommes, et le destin est peut-être favorable à de tendres rencontres, et, qui sait?... à des solutions plus tendres encore!

Effrayé de la témérité de son rêve, Gabriel se leva tout d'un coup et regarda avec effarement autour de lui comme s'il s'attendait à y voir quelques-unes des figures qu'il venait d'évoquer. Il n'aperçut que des murs à moitié construits et déjà chancelants, des ruines neuves représentant également les débris d'un rêve, le rêve du fondateur de la Maloja, qui avait projeté de construire un manoir moyen âge sur cette cime altière; puis hâtivement, en évitant d'être vu, sans même chercher Alexandre, qui, d'ailleurs, était très occupé à prendre des silhouettes de joueurs et de danseurs, il gagna sa chambre et s'y renferma.

Ne pouvant dormir, ne voulant plus rêver, il prit son crayon, son confident et son consolateur, le crayon de la pensée intime et il le laissa courir sur le papier au choc de ses idées et de ses souvenirs : « Voici la silhouette d'un vieux monsieur qui examine des médailles... voici, au milieu d'un cadre de bruyère, un fin profil de jeune fille tracé si délicatement que c'est à peine si on le distingue des fleurs qui l'entourent... puis des vues de pays, un

orage en préparation, un torrent furieux entraînant des cadavres, un dôme élevé apparaissant au loin dans la campagne, doucement éclairée par la lune... »

Le lendemain, il ouvrait à peine les yeux, quand Alexandre se présenta devant lui.

— Nous partons ce matin, lui cria aussitôt le peintre.

— Pour Saint-Moritz ?

— Non, pour l'Italie.

— Ah diable ! répondit Alexandre, c'est que j'avais à prendre ce soir un type d'Anglaise qui manque à ma collection... un type étonnant.

— Étonnant ! dis-tu, alors, grasse, la bouche petite, le nez en l'air ?...

— Mais non ! mais non ! tout le contraire : maigre, longue, une bouche énorme et des dents... des dents !...

— Rassure-toi, mon ami, nous la retrouverons le long du chemin.



VIII

LA CÈNE — LE SPOSALIZIO

Le peintre qui s'arrête à Milan n'a qu'un seul mot à la bouche : Léonard de Vinci ; qu'une seule préoccupation : voir la célèbre *Cène* de ce maître glorieux. Tout le long de la route, Gabriel et Alexandre s'en étaient entretenus.

Vinci, le premier des premiers, l'esprit le mieux doué de ce x^v^e siècle, qui en compta tant de subtils et d'élevés.

Sa célébrité se voile d'un peu de mystère, beaucoup des œuvres qui lui sont attribuées étant contestées ; mais, pour la fameuse fresque du couvent de Sainte-Marie-des-Grâces, tout le monde est d'accord : c'est de lui.

A l'heure tardive de leur arrivée à Milan, les deux voyageurs ne pouvaient songer à rendre de suite la visite tant désirée ; il fallut se contenter pour ce soir-là de voir scintiller les somptueux magasins de la galerie Victor-Emmanuel et d'aller saluer au

clair de lune la haute silhouette de la cathédrale.

La galerie ! la cathédrale !... ce sont là pour les Milanais les deux pôles de la curiosité humaine.

La galerie de Milan présente effectivement, au milieu d'une décoration brillante, une animation à outrance : cohue, piétinement, bourdonnement, gens affairés, femmes élégantes, buveurs attablés, nuée de camelots, rien n'y manque pour qu'on ait l'illusion de se croire en plein boulevard parisien.

Alexandre, qui avait rêvé d'une Italie pittoresque et costumée, n'en revenait pas.

— Allons nous asseoir à l'Américain ou au Café Riche, disait-il en montrant les tables qui attendaient les clients... Un libraire avec des nouveautés françaises, continuait-il, mais c'est Calmann Lévy... Tiens, voilà le Bouillon Duval, et le Cinématographe... et Christophe... et Boissier, tous, tous, jusqu'à la fleuriste qui sollicite votre boutonnière et le ramasseur de bouts de cigares qui vous guette et se précipite sur le fumeron que vous laissez tomber.

— Il n'y a que mes pauvres vieux sergots qu'on m'a changés en croque-morts. Regardez donc, patron, en voilà un qui arrête un client, mais ce n'est pas au violon, c'est « sous terre » qu'il va le mener...

Il est de fait que l'agent de police milanais, avec son chapeau haut de forme, sa longue redingote et ses gants noirs, ressemble assez à un ordonnateur des pompes funèbres ou bien encore à l'un de ces conspirateurs style Directoire, qui figurent dans les chœurs de *La Fille de M^{me} Angot*.

Il est difficile de se promener cinq minutes dans cette galerie sans entendre parler musique. La musique, telle est, en effet, la spécialité que s'est réservée Milan dans le partage que les villes italiennes modernes se sont fait, entre elles, des beaux-arts. Tous les instrumentistes et chanteurs du genre dit italien s'y donnent rendez-vous, et de nombreux intermédiaires, dont les bureaux sont situés autour de la galerie, quand ils ne sont pas établis sur les dalles même de la galerie, y tiennent leurs assises, y reçoivent leurs visites, y soutiennent des débats avec une chaleur tout italienne. Plus d'une comédie, qui finit parfois comme un drame, avec des larmes, se joue quotidiennement sur cette scène de marbre, et les gesticulations des comédiens qui vantent leurs mérites, les éclats de voix des cantatrices qui discutent leurs engagements ou les accents désespérés de ceux qui ne parviennent pas à convaincre la contre-partie, ne contribuent pas peu

à donner un entrain assourdissant à la grande véranda milanaise.

Les Italiens, qui ne manquent jamais une occasion d'ériger des statues, ont distribué quelques grands hommes anciens et modernes entre les arceaux qui soutiennent la coupole de verre : Galilée, Machiavel, Michel-Ange, Raphaël, Volta... sans compter Cavour qui a beaucoup fourni aux sculpteurs depuis quelques années, et l'inévitable Dante avec sa figure de vieille femme et son éternelle couronne de lauriers.

L'apparition de ce héros classique se change bientôt en une sorte d'obsession, car il n'est pas de ville, de village, de musée, de collège où son regard triste et sévère ne vous poursuive. Il en est de même, au surplus, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi, qu'on a coulés en bronze, taillés en marbre dans toutes les cités italiennes et souvent plusieurs fois dans chaque cité, — bien que leur comédie à eux n'ait rien eu de divin et que leur gloire contestable n'ait pas été encore, comme celle du grand poète du *xiv^e* siècle, consacrée par le temps.

Un tout autre spectacle attira bientôt l'attention de Gabriel et de son compagnon, quand, au sortir de la galerie, ils se trouvèrent sur la place du Dôme vis-à-vis de la cathédrale, dont la masse imposante

vous saisit, vous écrase, en faisant tout disparaître autour d'elle.

De gros nuages noirs s'étaient amoncelés sur la ville et formaient une ombre favorable, une sorte de bordure estompée, qui encadrait à souhait les hautes découpures de marbre blanc. Sous ce ciel chargé et dans ce mouvant décor, le monument énorme ressemblait à un monstre gigantesque dont les cent bras s'agitaient tour à tour, suivant les déplacements de lumière. Parfois, la lune, perçant l'épaisse barrière, s'abattait en plein sur l'une des deux mille statues qui se dressent de toutes parts.

— Une véritable armée, disait Gabriel, qui fait le guet entre le ciel et la ville.

Alexandre était irrévérencieux :

— Je trouve, moi, que tous ces personnages suspendus à la file ressemblent à un colossal jeu de quilles, dont la boule est la lune qui vient les frapper à tour de rôle.

Parfois, c'était tout un groupe, une procession entière subitement et magnifiquement éclairée qui semblait marcher avec les nuages et monter majestueusement vers le ciel. Cependant, il est permis de croire que tous n'y seraient pas arrivés sans encombre, car parmi tant de saints et de martyrs

dignes d'une si haute faveur, on découvre l'image de l'empereur Napoléon I^{er}.

Napoléon I^{er} mis au rang des Confesseurs de la foi et des Pères de l'Église!... L'Italie nous réservait cette surprise.

Pendant qu'Alexandre faisait le tour de l'église en comptant les innombrables clochetons, tourelles ou aiguilles qui la décorent, Gabriel était resté devant le large et imposant portique, rapprochant dans sa pensée les deux superbes cathédrales qu'il avait vues à quelques semaines de distance et qui ont ce point commun que, remontant l'une et l'autre jusqu'au Moyen Age, continuées à travers mille vicissitudes et de nombreuses interruptions, elles ont été toutes deux achevées dans la seconde partie de notre siècle. Il constata que tout en empruntant aux peuples du Nord leur style gothique qui apparaît à Cologne dans toute sa sobre splendeur, les Italiens n'avaient pu s'empêcher de l'accommoder à leur goût prononcé pour l'étalage et l'encombrement : trop de clochers, trop de frontons, trop de statues, trop d'ornements, trop de tout!

Il s'ingéniait à trouver des termes de comparaison ; il se figurait deux dames de vieille souche et de haut lignage, dont l'une a conservé la noble sim-

plicité et les lignes pures de sa race, dont l'autre a altéré, par des parures et des colifichets, telle une bourgeoise enrichie, les formes admirables de sa beauté native.

Le lendemain, la première visite des deux voyageurs fut pour le couvent de Sainte-Marie-des-Grâces. Chemin faisant, Gabriel célébrait la gloire de l'illustre peintre du xv^e siècle.

— Peintre, sculpteur, poète, musicien et peut-être avant tout mathématicien, ingénieur et géologue, Léonard de Vinci a eu le seul tort d'être un génie universel.

— Qui trop embrasse, mal étreint, répondit Alexandre sentencieusement, mélancoliquement, comme s'il faisait un retour sur lui-même.

— S'il se fût contenté, continua Gabriel, d'être un peintre hors ligne, unique, le premier des peintres, que de chefs-d'œuvre ne nous aurait-il pas laissés, au lieu de la demi-douzaine de toiles qui peuvent lui être attribuées incontestablement?

— Il est vrai, reprit-il après un moment de silence, que, dans notre art, aucune étude, aucune observation n'est inutile. C'est grâce à ses travaux sur le mouvement des corps et à ses admirables esquisses anatomiques qu'il a su donner à ses sujets ces

proportions, cette souplesse, cette grâce, cette vie et cette aisance qui les distinguent. Il fut, ajoute-t-on, dépensier, ami du plaisir, insouciant, généreux et volage, c'est-à-dire qu'à côté de toutes les qualités de l'homme de génie, il eut les ardeurs et même les vices de l'homme passionné. Il fut l'être complet : aussi a-t-il pu peindre les hommes tels qu'ils sont, trouvant en lui-même toutes les impressions par lesquelles il a fait passer ses personnages.

On était arrivé : au fond d'un grand rez-de-chaussée qui garde bien l'empreinte d'un réfectoire de couvent, s'étend la fameuse fresque. Des deux côtés, installés sur des chaises et dans un religieux silence, les visiteurs sérieux examinent, étudient et cherchent à surprendre les intentions et les procédés de l'auteur. C'est là une préoccupation chère aux peintres de tous pays, qui maudissent avec ensemble les dégradations que les injures des temps et non moins peut-être des retouches successives et maladroites ont fait subir à l'œuvre capitale de Léonard de Vinci. Un œil exercé distingue peu à peu dans le brouillard humide qui recouvre, comme d'un crêpe, une grande partie du tableau, les différents traits par lesquels l'artiste a caractérisé ses personnages. Tous les apôtres sont à table

entourant le Divin Maître et Jésus vient de prononcer ces tristes paroles : « L'un de vous me trahira ! » qui firent une si grande impression sur son auditoire que les Évangélistes leur ont accordé, tous quatre, une place exceptionnellement importante dans leurs récits.

Le problème pour le peintre a été évidemment celui-ci : étant données les conditions de tempérament, d'âge et d'éducation de chacun des assistants, traduire d'une manière conforme les divers sentiments qui ont dû les agiter : l'étonnement, l'indignation, la colère, la douleur, la honte, le doute. Ah ! comme il est intéressant de deviner, d'exhumer pour ainsi dire la pensée et le secret de l'auteur de dessous ces moisissures et ces altérations que les quatre siècles écoulés ont imposées à son œuvre !

Tel est le travail mental auquel se livra Gabriel pendant les deux heures qu'il resta en contemplation devant la *Cène*, flanqué d'Alexandre, que cette longue séance fatiguait visiblement.

Continuant, pour s'en distraire, ses satiriques observations sur les étrangers en voyage, il suivait avec un intérêt malin la longue théorie des visiteurs incompetents, tous armés de jumelles ou de longues-vues, tous surpris d'abord et n'osant exprimer tout

haut le désappointement que le premier coup d'œil leur fait éprouver, un grand nombre et surtout les dames se préoccupant, avant tout, de rechercher Judas et de comparer son visage à celui de quelque Juif de leur connaissance.

Ce qui frappa tout d'abord Gabriel, ce fut l'ordonnance même du tableau, le groupement des personnages ; c'est même le seul côté par où l'œuvre soit restée tout entière. Avec quel art savamment étudié, ce maître incomparable a su distribuer les douze convives de façon à concentrer, sur celui qui les préside, l'attention et le respect ! Jean, le doux et tendre Jean, se penche du côté de Pierre et écoute avec respect la communication de son vénérable voisin, tandis qu'à la droite du prince des apôtres, l'impétueux Thomas écarte les bras en se penchant en arrière : Voyons, voyons, ce n'est pas possible ! semble-t-il dire. Tous, jeunes et vieux, ont une manière à eux, bien à eux, de traduire leurs pensées, et en même temps qu'un aperçu des diverses manifestations qu'une même cause peut produire, ce groupe nous offre un échantillon remarquable des types juifs les plus sympathiques. Il s'agit des apôtres, c'est-à-dire des chefs de notre foi, des prochains martyrs, des futurs maîtres du monde ;

c'est pourquoi l'auteur, sans sortir des caractères de la race, a représenté des physionomies fines, réfléchies ou ardentes, remplies de douceur ou de résignation, comme celles de Jean et de Simon, d'intelligence et d'entrain, comme celles de Philippe et de Mathieu, de douleur calme, comme celles des deux Jacques.

Il faut écarter l'opinion de Théophile Gautier qui a mal vu, en remarquant que l'artiste avait voulu établir un contraste entre l'apparence aristocratique du maître de maison et la nature un peu grossière de ses invités. Hommes du peuple pour la plupart, il est vrai, ces invités... mais prédestinés à la plus noble mission et déjà travaillés par l'esprit divin qui doit les remplir ; bien des observateurs, au rebours du célèbre critique, estiment qu'il était difficile de composer un assemblage de têtes plus caractéristiques et plus expressives.

Judas lui-même ne présente pas un type vulgaire, tout en suggérant l'idée de la dureté et de la cupidité.

On a prétendu que le peintre, ayant à se plaindre du prieur des Dominicains qui lui avait commandé ce tableau, a reproduit ses traits sous ceux du traître de la Cène. Bien que ce joyeux vivant fut capable

d'un tour de cette espèce, toute la personne de Judas est trop celle d'un Juif, pour qu'on puisse croire que l'auteur ait cherché son modèle autre part que parmi les publicains de Palestine.

Gabriel poursuivit l'étude du maître dans les dessins conservés à la bibliothèque Ambrosienne.

Ah! les dessins de Léonard! il les avait déjà fouillés, scrutés, médités à Paris dans la riche collection qu'en possède le Louvre. Il retrouva une mine également inépuisable d'idées et de documents dans ceux qui sont restés à Milan.

Quelle jouissance pour un peintre profondément épris de son art que de suivre les délicieux caprices d'un crayon aussi élégant, aussi souple, aussi original!

Avec Léonard de Vinci, a-t-on jamais fini de tout voir, de tout comprendre, de tout admirer?

Le musée Brera ménageait d'autres impressions à notre voyageur. Il reconnut encore l'influence du « Dieu local » dans les nombreux et superbes Luini que cette collection renferme. Les belles œuvres des Giotto, des Mantegna, des Bellini, des Lorenzo Lotto, des Moretto l'emportèrent à l'origine et aux sommets de l'art italien, dans les sphères harmonieuses de la peinture sentimentale pour laquelle il était né.

Il reconnut des ancêtres dans ces vieux maîtres à l'âme tendre, aux lignes correctes, au coloris brillant, au pinceau raffiné. Il étudia avec un soin respectueux Bernardino Luini, qui eut la gloire de continuer la tradition de Léonard de Vinci, sans être son imitateur servile.

Le magnifique tableau de *La Vierge entre saint Antoine et sainte Barbe* fixa particulièrement son attention; il lui parut que le talent de ce peintre délicat avait quelque chose de plus communicatif, mais de moins personnel que celui de son modèle; le maître n'a pas livré tous ses secrets.

Le visiteur, poursuivant sa promenade, sourit aux grâces un peu précieuses que l'Albane a prêtées à ses amours. Il fut ébloui par le feu d'artifice qui sort de la palette de Bonifacio l'ainé, et au début de la série innombrable de madones et d'enfants Jésus qu'il devait rencontrer au cours de son voyage, *La Vierge aux Fruits* de Crivelli lui apparut comme une conception curieuse avec un cachet très marqué de couleur méridionale : c'est le soleil de la basse Italie qui a empourpré ces beaux fruits, dont la maturité s'affirme avec tant d'éclat et qui entourent la Mère de Dieu d'une couronne symbolique.

Il s'arrêta charmé et ému devant le célèbre *Sposa-*

lizio de Raphaël. C'est peut-être le tableau où l'auteur de tant de chefs-d'œuvre a mis le plus de jeunesse et de fraîcheur. Il en a composé de plus parfaits, d'une note plus profonde et plus élevée ; il n'a jamais dépassé cette grâce exquise, cette perfection idéale qui sont si bien d'accord avec le sujet. Il semble que la Vierge communique quelque chose de sa candeur et de son charme non seulement à tous les personnages, mais encore aux lieux qui l'environnent : le ciel est d'un bleu séraphique ; le paysage du fond donne jusqu'au loin l'image du bonheur dans la tranquillité ; les monuments, les étoffes, les accessoires brillent d'un éclat sans ombre dans l'air transparent ; tout s'est épuré, transformé, poétisé au contact de cette femme privilégiée, que des anges invisibles assistent sans doute pendant que le ciel et la terre sourient à ses vœux.

Ah ! quel doux souvenir ce tableau délicieux rappelait à Gabriel ! Un soir, à Bois-Joli, on l'avait prié de présider à des tableaux vivants. *Le Mariage de la Vierge* d'après Raphaël avait été précisément l'une des scènes qu'il avait choisies. C'était Cécile qui remplissait le rôle de la Vierge, et l'on peut dire que jamais interprète ne fut plus près de son modèle que cette aimable et chaste enfant. Celui de Joseph était échu au vieux chevalier, qu'on avait pourvu

d'une fausse barbe et armé d'une longue branche de lis, ce qui avait prêté à sourire. Lui-même s'était chargé du personnage du jeune Hébreu casqué qui brise une baguette sur son genou, et cette fonction lui avait permis de se tenir tendrement incliné devant la madone de Bois-Joli. Avec quel soin il avait drapé autour d'elle une étoffe légère en forme de voile, avec quelle attention jalouse il l'avait placée au premier plan, la tête doucement penchée et de trois quarts, afin qu'elle parût sous son aspect le plus favorable ! Il avait même à s'accuser, en lui montrant la façon dont elle devait engager sa foi au chevalier, d'avoir prolongé un peu cette aimable leçon, qui lui permettait de garder sa main entre les siennes et de sentir, à travers la gaze, la chaleur de son bras. Le public, ravi, avait voulu voir plusieurs fois ce tableau exceptionnel et elle, toujours modeste, lui avait dit, une fois rentrée dans la coulisse : « C'est vous qu'on a applaudi, monsieur Holler ; nous ne sommes, nous, que les marionnettes ; mais l'artiste, après Raphaël... c'est vous. »

Alexandre ne perdait pas son temps à rêver devant les tableaux de sentiment. Il allait de l'un à l'autre, affectait des poses de connaisseur, se faisait une lunette avec la main, à la façon de ceux qui veulent

concentrer les rayons visuels, et poussait de temps en temps des exclamations de circonstance qui trahissaient le professionnel et faisaient retourner les promeneurs.

En quittant Milan, les deux voyageurs se rendirent compte de leurs observations. Gabriel ne dissimulait pas l'impression profonde que lui avait laissée ce premier corps-à-corps avec la peinture italienne. Alexandre croyait de sa dignité de ne pas se rendre aussi facilement.

— Expressif et pénétrant tant que vous voudrez, votre Pérugin, mais il a le tort d'être le maître de Raphaël.

— Que dis-tu du savoureux Luini?

— Il a le tort d'être l'élève de Vinci.

— Et Francia?

— Ah! celui-là a du biceps.

— Et Mantegna, et les Lippi, et Crivelli?

— Ne me parlez pas de Crivelli, il a trempé sa brosse dans de la confiture.

— Bellini?

— Lui, c'est dans du miel ou de la pommade.

— As-tu vu le tableau de l'Albane?

— Le plus malin de tous, l'Albane! Tous les autres ont peint des madones ou des saints; lui, pour trancher, nous montre des amours.

- Il y a un Van Dyck.
- Une femme qui a l'air d'un homme, une vraie Flamande! Ça repose des ingénues et des Vénus.
- Il y a aussi un Rubens?
- Ah! devant celui-là, j'ai ôté mon chapeau et crié : Vive la Belgique!



IX

FLORENCE



Milan sert de préface à Florence : le premier sentiment qu'éprouve un artiste en entrant dans cette dernière ville est celui du respect. Il ne peut oublier qu'elle a été considérée depuis cinq siècles comme la patrie des arts, la gardienne fidèle des chefs-d'œuvre, l'*alma mater*, le lieu consacré où tout sculpteur et tout peintre doivent venir étudier, méditer et apprendre. C'est une jouissance sans fin pour les amateurs et les initiés que de fouiller ces collections précieuses, éparpillées dans les musées, dans les palais, dans les églises, chez les particuliers même, et qui ne contiennent pas moins de quatre à cinq mille tableaux et vingt mille estampes ou dessins.

Le succès est de découvrir, dans cette innombrable série, quelque œuvre ignorée ou inconnue, dont le mérite ait échappé jusqu'ici aux critiques et aux explorateurs, ou bien de relever, dans les toiles célèbres, tel détail, tel procédé, telle intention dont on n'aurait pas encore apprécié la signification ou la portée.

Une sorte de mystérieux enthousiasme saisit le voyageur, nous allions dire le pèlerin, au contact de cette prodigieuse accumulation de chefs-d'œuvre. Tout contribue, autour de lui, à l'entretenir dans son culte et dans son idée fixe.

Florence est en quelque sorte une ville sainte, où l'on n'entend pas les cris du Midi, où l'on ne se laisse pas dominer par les préoccupations commerciales du Nord. Les hommes y sont plus érudits, les femmes plus élégantes, le langage plus châtié; chacun a souci de la réputation artistique, qui est un héritage sacré, et si le vieil habitant de Rome se pare d'une certaine solennité pour répéter la formule des temps héroïques : « Je suis citoyen romain, » c'est avec un accent moins rude, mais plus harmonieux, sur un mode emprunté sans doute à Athènes, que le bourgeois de Florence prononce fièrement ces mots : « Je suis Toscan. »

Gabriel, que le séjour de Milan avait préparé et entraîné, se précipita dans la voie ouverte devant lui avec l'ardeur d'un héros qui marche à la conquête, avec le recueillement d'un lévite qui pénètre dans le sanctuaire, avec l'impatience d'un cœur troublé qui cherche à s'étourdir et à oublier.

Une de ses premières visites fut pour les trois

fameuses portes de bronze du baptistère, dont deux sont signées Ghiberti.

On connaît à leur sujet l'appréciation souveraine de Michel-Ange : « Elles sont dignes de devenir les portes du Ciel. » Malheureusement, il est assez difficile d'en juger, car les scènes bibliques, si finement traitées, qui y figurent sont constamment recouvertes, comme d'un bouclier, d'une épaisse couche de poussière.

La cathédrale, le dôme, comme disent les Italiens, bâtie en marbre noir et blanc, fait l'effet d'un gigantesque damier. Elle est d'ailleurs à moitié enfouie dans les maisons d'alentour et ce n'est qu'à l'intérieur qu'elle présente un aspect tout à fait imposant. Devant le portail se tient généralement le groupe compact des ciceroni de profession guettant les voyageurs, jugeant, du premier coup d'œil, de ce coup d'œil italien si prompt et si pénétrant, le parti qu'ils peuvent tirer de ceux que le sort leur envoie.

Gabriel avait essayé de leur échapper, mais Alexandre, qui ne perdait aucune occasion de faire montre des quelques mots d'italien qu'il avait retenus, ayant demandé à l'un d'eux où se trouvait « la cappella dei Medici », celui-ci lui répondit aussitôt en excellent français :

— Je vais vous y conduire, messieurs.

Comme Gabriel esquissait un geste de protestation :

— Je suis un vieil artiste, reprit-il, un vieil artiste peintre.

— Nous aussi, savez-vous, reprit Alexandre.

— Savez-vous ! murmura le guide. Eh bien, si vous voulez me suivre, nous commencerons par un sculpteur flamand, Jean de Bologne.

Cette parole décida Gabriel, et tous trois se dirigèrent vers l'église de l'Annunziata.

Chemin faisant, Gabriel rappela que Jean de Bologne était né à Douai, au xvi^e siècle, et qu'il était venu se fixer à Florence, sous les Médicis, après une succession d'échecs et d'infortunes, comme tous les artistes anciens et quelques-uns des modernes en ont connus.

— Les épreuves sont d'ailleurs, ajouta-t-il, le complément presque indispensable d'une vie intellectuelle et le meilleur stimulant du génie.

Un peu délaissés pour des œuvres plus importantes, les petits bas-reliefs en bronze de S. S. Annunziata n'en sont pas moins très remarquables.

L'auteur de *L'Enlèvement des Sabines*, du *Mercure prenant son Vol*, de la statue de Ferdinand I^{er} ne s'est

jamais montré plus observateur et plus ingénieux que dans ces tableaux de cinquante centimètres de côté, où se déroulent les scènes de la Passion.

Relégués dans une chapelle tout au fond de l'église, ils eurent la saveur d'une découverte pour les deux Bruxellois, qui ne se lassaient pas d'admirer le moelleux et le fini de l'exécution, le naturel, dans les attitudes et les mouvements, de ces hommes d'armes, de ces groupes d'auditeurs, de ces foules animées que l'artiste a su faire tenir dans des espaces aussi restreints.

Leur conducteur leur ménageait un autre enchantement. Il les conduisit à la petite chapelle *degli Innocenti*, et fit découvrir le tableau, généralement voilé, qui surmonte l'autel. *L'Adoration des Mages* par Ghirlandajo, annonça-t-il.

Le temps était clair, et à travers les vitres blanches la lumière arrivait, directe et abondante, sur la merveilleuse composition du vieux peintre florentin. Le modeste sanctuaire en fut tout à coup comme illuminé et Gabriel ne put retenir un cri d'admiration. Il avait lu et entendu dire que, pour avoir la mesure du talent du maître de Michel-Ange, il fallait visiter les fresques de Santa-Maria Novella, où le génie du metteur en scène et la verve du colo-

riste se manifestent abondamment. Il ne s'attendait pas à trouver dans un petit tableau à peine cité par les principaux panégyristes de Ghirlandajo, l'ampleur, la variété, l'ingéniosité qui distinguent le décor si vanté de la Novella, avec plus de soin peut-être, sinon plus de variété, avec plus de perfection et autant d'éclat.

C'est toute une épopée que cette toile à plusieurs chapitres : au premier plan, la Vierge avec « tout ce qu'on peut mettre de bonté et de grâce dans une image de la mère de Dieu ». Ainsi parle l'historien accrédité des peintres de la Renaissance, le classique Vasari. Puis des saints, des martyrs, saint Jean-Baptiste, des bergers, l'auteur lui-même, qui n'a eu garde de s'oublier dans cette cour de privilégiés, pensant sans doute que l'œuvre qu'il consacrait au Rédempteur valait bien les vases de parfums que les rois mages (ah ! qu'ils sont frappants de majesté et de conviction, ces rois mages !) étaient venus lui offrir de si loin. Le fond du tableau, divisé en compartiments, présente plusieurs épisodes traités avec une délicatesse et un souci des détails qui en font autant de tableaux achevés autour du tableau principal : le massacre des Innocents, l'annonciation aux bergers, un fleuve immense aux rives pittoresques et chargé de vaisseaux.

Le vieux guide avait repris la parole :

— Domenico Corradi, dit Ghirlandajo, né à Florence en 1449, mort en 1495, même ville, a d'abord été orfèvre, mais bientôt fut pris d'un tel amour de la peinture, qu'au lieu de travailler à son établi, il s'amusait à faire le portrait de tous ceux qui passaient devant la boutique... a le premier peint avec de la couleur les ornements qu'on avait dorés jusque-là... donna plusieurs fois l'exemple du plus grand désintéressement, notamment à l'occasion des fresques de Santa-Maria Novella qui lui demandèrent quatre ans de travail et pour lesquelles il ne reçut que 1,200 ducats d'or... produisit de nombreux élèves, ses deux frères David et Benoist, Michel-Ange, Granaccio...

— C'est bien, mon brave, interrompit Gabriel, tout cela est parfaitement exact... Vous avez consciencieusement gagné votre argent... à une autre fois.

Pendant que le peintre se rendait à la poste, Alexandre resta avec le guide dans lequel il flairait un Parisien des faubourgs, peut-être un vieux copain. Quelques minutes après, ils étaient attablés tous les deux devant un fiasco de Chianti, dans un cabaret voisin.

— Vous n'êtes donc pas Belge? disait le guide entre deux verres.

— Je suis de Montmartre.

— Alors vous connaissez le Rat-Mort ?

— Comme on connaît sa seconde famille... la vraie.

— J'y allais également les jours de paye.

— Aussi je me disais : J'ai vu cette binette-là quelque part.

— C'était la grande époque ; on criait tout le temps : Vive la liberté ! et on gagnait largement sa vie.

— Vous étiez déjà dans la couleur ?

— J'étais peintre d'enseignes... en temps de révolution, il n'y a rien de plus productif.

— Comment cela ?

— C'est clair, les jours d'émeute nous démolissions les enseignes, et le lendemain nous allions proposer de les restaurer.

— Moi, reprit Alexandre, j'étais en 48 élève dans l'atelier de Jaminot sur la butte. Je travaillais dans le paysage.

— Et moi, répliqua le guide, après la Révolution, je me suis lancé dans le portrait.

— De l'enseigne dans le portrait ?

— J'étais engagé pour broser les fonds, le noir, le brun, le gris...

— Vous appelez ça le portrait ?

— Il faut bien commencer par quelque chose ; après les fonds, je me suis donné à l'ornement : les frises, les colonnes, les chapiteaux ; j'allais quelquefois jusqu'aux portes et aux cheminées.

— C'est déjà mieux.

— Puis je passai au mobilier (je montais toujours) : les chaises, les tables de coin, quelquefois des bahuts. C'est moi qui ai peint le crachoir que Louis Richard a mis à côté du malade dans son fameux tableau de 1855 : *La fin d'un homme d'État*.

— Malheureusement, vous ne l'avez pas signé.

— Cela ne m'empêchait pas d'être connu, archi-connu.

— Alors, pourquoi avez-vous quitté Paris ?

— C'est mon succès même qui m'a perdu.

— Vraiment ?...

— Sans doute ; tous les ateliers me réclamaient et je passais mon temps à aller de l'un à l'autre. A force de collaborer avec les maîtres, j'avais pris un peu de leurs méthodes ; un marchand de tableaux flaira mon aptitude d'assimilation et m'engagea à prix d'or, pour corriger les toiles qu'il achetait aux débutants et leur donner des ressemblances... flatteuses... trop flatteuses.

— Je comprends... Votre marchand de tableaux opérait dans la contrefaçon et le bon bourgeois...

— Le bourgeois s'y faisait prendre, cela va sans dire ; le malheur est que mon marchand a fait comme le bourgeois. Du coup, j'ai perdu mes clients, mes ressources et ma réputation. Alors j'ai pensé à tâter de l'Italie, mais en Italie le tableau moderne ne va pas. Vous comprenez, il y a trop de tableaux anciens, et puis, on vient ici pour voir et non pour acheter... Voilà pourquoi je me suis mis guide.

— Et vous êtes content ?

— Heu ! heu !... Nous sommes si nombreux, et puis si mêlés, mêlés à dégoûter du métier. Tous les garçons de café qui ont fait une saison en France ou en Allemagne nous font concurrence. Malheureusement, les étrangers ne savent pas toujours distinguer entre le guide de raccroc qui récite une leçon, parfaitement incapable d'apprécier un chef-d'œuvre ou de discuter une question d'art, et les professionnels comme moi, qui suis et ai toujours été de la partie... Et puis, maintenant, les Français et les Autrichiens ne viennent plus en Italie ; ils ont fait place aux Allemands et aux Anglais. Les Allemands savent trop bien compter et les Anglais savent trop bien voyager pour être généreux ; il ne

nous reste plus que les Américains et les Russes. Ah ! les Russes ! eux seuls s'entendent à manier les pièces de cinq francs sans avoir souci de la vile monnaie qu'on débite ici.

— Encore un raté de Montmartre, pensait Alexandre en quittant l'ancien habitué du Rat-Mort. Et dire qu'on en trouve ainsi dans tous les pays et dans toutes les conditions ! On l'a proclamé : Montmartre conduit à tout... excepté à la fortune !

Nous n'accompagnerons pas les deux voyageurs au cours de leurs nombreuses et longues stations dans les galeries florentines. Que d'observations intéressantes et originales ne fournirent-elles pas à Gabriel, alors que, suivi de son fidèle lieutenant, parfois un peu distrait, il s'arrêtait devant ces peintures immortelles, qui ont déjà exercé, sans les épuiser, l'admiration et la critique de tant d'artistes éminents et d'écrivains ingénieux de tous les temps et de tous les pays.

— Raphaël, s'écriait le peintre bruxellois, alors que *La Vierge au Chardonneret*, *La Vierge du Grand-Duc*, les portraits d'Angelo Doni, de Léon X, de Jules II les retenaient éblouis et charmés, Raphaël est le génie de la lumière et de la vérité. Avec lui, pas d'artifice, pas de système ; tout est clarté, tout

est franchise. Il est tellement banal de l'admirer qu'on arrive ici avec le parti pris de se défendre, de discuter, de chercher la petite bête. Peine perdue ! On est empoigné, saisi ; toutes les objections, toutes les résistances tombent et il ne vous vient qu'une parole aux lèvres : merveilleux !... divin !...

— Ménagez votre enthousiasme, patron, répliquait Alexandre, sans cela il n'en resterait plus pour les autres, et j'en réclame une part pour Andrea del Sarto.

— Andrea del Sarto peut être effectivement comparé à Raphaël sans trop d'infériorité, reprenait Gabriel ; il est moins lumineux, moins pur, mais peut-être plus accessible, plus humain. Il possède sur Raphaël l'avantage d'avoir eu des commencements pénibles, d'avoir souffert jusqu'en sa vieillesse de l'envie et du manque d'argent ; Raphaël, au contraire, n'a eu qu'à paraître pour triompher et il a passé sur le monde comme un météore, sans laisser d'ombre. Il est mort jeune, admiré et fêté, dans une sorte d'apothéose ; s'il eut vécu au temps de l'Empire, les Romains auraient placé son buste dans le temple de la fortune universelle.

On comprend que c'était surtout les portraits, si nombreux au Palais des Offices et au Palais Pitti, qui

attiraient l'attention du peintre bruxellois. Les Titien l'avaient longtemps occupé.

— Voici le maître, disait-il à son confident, auprès duquel les modernes ont le plus à apprendre. Quelle science et quelle variété !

Dans ce portrait, la tête pense et les yeux parlent ; dans celui-ci, le sang circule et la chair palpite ; ici, la force et la fierté ; là, l'élégance et la grâce. Les portraits de la première période de la vie du peintre sont plus fougueux ; ceux de la seconde, de la troisième, de l'extrême limite (il est mort à quatre-vingt-dix-neuf ans) révèlent une raison supérieure et une connaissance merveilleuse de toutes les ressources de notre art.

Et Lorenzo di Credi ! cet admirable artiste qui a mérité qu'on confondit quelquefois ses œuvres avec celles de Léonard de Vinci. Quelle intensité d'expression dans ses portraits de jeunes gens et quelle sensibilité exquise dans le pinceau qui leur a donné une âme et un cœur vibrant à travers la toile !

— Regarde, continuait Gabriel, regarde ce vieux moine qui porte la signature de Masaccio. Remarques-tu combien cette face ridée par le long labeur respire de patience et de calme !... C'est une vieillesse de moine obscur, la vieillesse d'un homme qui

a fait son devoir en silence et en conscience, d'un fils de paysan soumis et croyant. Diras-tu encore que l'art italien manque d'énergie?

— Il n'y aurait pour se convaincre du contraire qu'à invoquer les œuvres de Michel-Ange, du Bronzino et de l'étonnant Giorgione. Le Giorgione! Ne trouvant pas dans leur langue habituelle, cependant si riche, une épithète qui puisse rendre l'emportement magnifique avec lequel ce passionné s'est consacré à son art, ses compatriotes en ont inventé une : *fuoco giorgionesco*. Tel est le terme adopté à Venise pour caractériser cette espèce de *furia* artistique qui agita l'auteur du *Moïse enfant* et du portrait d'un chevalier.

— Si, du Giorgione, nous passons à Lorenzo Monaco, poursuit Gabriel, en apercevant l'admirable peinture du *Couronnement de la Vierge* exposée dans la salle qui porte son nom, nous revenons à la peinture naïve, tendre et chaude, résultat de la foi ardente qui animait les peintres du xv^e siècle et aussi de l'esprit de désintéressement et de la forte dose de patience qui les caractérisaient. Ils n'ont pas fait de la peinture à la toise, ceux-là!

Ils se croyaient responsables de leur talent vis-à-vis de Dieu, avaient la conviction qu'ils remplissaient un

sacerdoce et accumulaient dans leurs œuvres tout ce qui pouvait contribuer à l'éducation ou à l'édification de leurs concitoyens. C'est ainsi que les scènes un peu compliquées de Lorenzo, son *Adoration des Mages* entre autres, présentent une foule de détails que nous serions tentés de qualifier de superflus, si la terre et le ciel, les hommes, les animaux, les éléments, les pierres elles-mêmes ne devaient pas s'unir, dans la pensée du peintre, pour glorifier le Dieu naissant auquel sa toile est consacrée : *Enarrant gloriam Dei*.

Puis le visiteur revenait aux portraits.

— Considère ce vieux ménage qui date de 1300, le duc d'Urbin et sa femme, par Piero della Francesca, un nom à peu près inconnu de la foule, et cependant quelle fermeté dans le dessin ! quel relief ! quel caractère ! comme on sent bien que ces deux modestes souverains ont été « criants » de ressemblance et combien il serait facile à un physiologiste d'établir le bilan de leurs qualités et de leurs défauts. Le duc avec son nez crochu, son œil défiant, sa bouche en retraite nous donne bien l'idée d'un de ces potentats de second ordre comme il s'en est rencontré tant en Italie, parvenus à force de bonheur à des situations où ils se maintenaient à force de ruse.

— J'arrive à Botticelli. Regarde cette curieuse figure de femme ; c'est intitulé *La Belle Simonetta*.

— Moi, je la trouve laide, répliqua Alexandre ; de plus, elle a l'air bête.

— C'est ce qui prouve qu'elle a été ressemblante ; en fait de portrait, de portrait de femme surtout, le manque de charme est une garantie de sincérité. Au surplus, laide ou belle, cette Simonetta n'en est pas moins admirable de dessin, de coloris et de vie. C'est une œuvre remarquable par la précision et la clarté, par la simplicité des moyens, au regard de l'effet obtenu.

— Nous n'en avons pas fini avec les surprises, poursuivit Gabriel, en désignant un admirable portrait à la manière de Raphaël, représentant un jeune homme aux traits prononcés, à l'œil vif, à la chevelure abondante. On sent qu'une âme ardente anime cette physionomie intelligente et fière ; c'est franc, noble et beau, un chef-d'œuvre dans toute l'acception du mot. Et cependant on ignore l'auteur de cette toile superbe : *École Toscane*, dit le livret.

Quel est cet inconnu de génie qui ne nous a pas livré son nom ?

Peut-être ne savait-il pas lui-même à quelle supériorité il avait le droit de prétendre et est-il mort

pauvre et découragé, sans jouir d'un seul des applaudissements que la postérité lui réservait?

Pendant que Gabriel, emporté sur les hauteurs, formulait ainsi ses appréciations en termes enthousiastes, chantant un hymne à la peinture florentine, comme disait Alexandre, ce dernier, resté sur la terre, observait minutieusement les allées et venues des habitués des galeries.

Curieux, questionneur et familier, il avait déjà fait la connaissance de quelques-uns d'entre eux. Il avait appris que chaque peintre en renom a un petit nombre de fidèles qui ne voient, ne connaissent, ne célèbrent que lui au milieu de l'océan de chefs-d'œuvre qui composent le trésor florentin.

Quand plusieurs de ces exclusifs se rencontrent dans un même lieu, ce sont de longues et savantes conférences, des luttes, le plus souvent courtoises, pour faire prévaloir le mérite de leur favori, parfois cependant des discussions d'une vivacité et d'une âcreté telle, qu'on se croirait dans une assemblée de députés parisiens, bruxellois ou viennois.

Un de ceux qui avaient fait le meilleur accueil aux avances du rapin belge en tenait pour Giotto.

C'était un petit vieillard aimable, disert et très patriote; on voyait qu'il recherchait avec empressement

la société des étrangers pour leur parler de sa chère Florence et sonner l'éloge de son bien-aimé Giotto.

— Le peintre des peintres, s'écriait-il, non seulement le précurseur, le patriarche, mais encore le génie créateur et réformateur, le libérateur N'est-ce pas de lui que M. Paul Mantz, un de vos compatriotes, a dit qu'il est entré dans la terre promise que Cimabué n'avait fait qu'entrevoir?

L'Italie lui est redevable de sa plus pure gloire, et la religion elle-même a un tribut à lui payer. Le premier, il a rendu le mouvement et le sentiment à tous ces hôtes du Ciel, qu'on représentait jusque-là figés sur la toile, souvent insensibles comme des idoles ou impénétrables comme des sphinx au milieu du nimbe d'or qui entourait leur tête impassible. Il consacra tout son talent à célébrer les vertus de la Mère du Sauveur ; il lui prêta des grâces et des séductions nouvelles. Ses nombreuses madones portent l'empreinte de la candeur, de la sérénité, de la bonté et de la miséricorde ; elles inspirent l'amour et la confiance. A son imitation, les peintres qui suivirent s'ingénierent à la parer de tous les charmes et de tous les attraits qui pouvaient encourager la dévotion des fidèles. Elle leur apparut, de plus en plus, comme la plus compatissante et la plus accessible des puis-

sances célestes, la grande consolatrice, la dispensatrice toujours bienveillante des plus hautes faveurs, le modèle de toutes les mères, la seconde mère de tous les enfants.

C'est depuis cette époque, assura l'intarissable Florentin, que la sainte Vierge compte tant d'autels et que toutes les femmes s'appellent Marie. Soyez certain, conclua-t-il, que si la reine du Ciel décerne des brevets là-haut et choisit un peintre officiel, c'est à Giotto qu'elle accordera cette faveur.

Gabriel réserva pour sa dernière visite le couvent de San-Marco, ayant voué de longue date une sympathie profonde au peintre délicieux qui a vécu dans cet asile, sous le nom de fra Giovanni. La postérité ne le connaît que sous son surnom de fra Angelico, qui contient dans un seul mot toute sa biographie. Les bruits du dehors, le fracas d'une révolution, les combats, les massacres ne purent altérer la paix de son âme, ni faire dévier son pinceau.

Il avait vraiment bien à s'occuper de la terre, ce doux extatique qui ne rêvait que du Ciel, qui ne travaillait qu'en vue du Ciel. C'est un saint qui fait parler d'autres saints, et jamais le Fils de Dieu, la Vierge, saint Dominique, saint François n'ont eu affaire à un artiste qui les connût mieux, qui les aimât davan-

tage, qui se plût autant en leur compagnie. Le pieux moine passait sans doute des heures enchantées au milieu des phalanges célestes, et il en ressentait évidemment comme un avant-goût du bonheur qui lui était réservé à lui-même ; aussi s'applique-t-il à rendre ce séjour des heureux aussi aimable, aussi brillant qu'il lui est possible : ses anges vêtus d'étoffes magnifiques, tout luisants d'or et de pierres, portant des palmes légères ou jouant des airs sacrés sur des instruments séraphiques, doués des physionomies les plus avenantes, forment un radieux cortège, tel qu'il n'en existe que dans les régions de la beauté parfaite et du souverain bonheur.

Ce bon « frate » a le cœur si sensible que, dans son *Jugement dernier* de l'Académie des Beaux-Arts, les damnés eux-mêmes ont trouvé grâce devant lui. Au lieu des convulsions effroyables et des désespoirs hideux dont toutes les peintures du temps nous présentent la terrifiante image, fra Angelico se contenta de leur faire pleurer de vraies larmes et endurer de pitoyables souffrances. Jusque dans l'enfer, le plus délicat et le plus tendre des peintres a respecté la douleur. Quant à ses élus, rien ne peut donner une idée de leur joie délirante : c'est en bondissant qu'ils franchissent le seuil du paradis.

On conçoit quels soins émus un pareil artiste apportait à composer ses Christ et ses madones. Gabriel se rappelait avoir lu dans Taine que « le doux dominicain pleurait quand il avait à reproduire les traits du Sauveur des hommes et que, sous son pinceau, la Vierge, à laquelle on ne saurait prêter plus de modestie et de charmes discrets, semble être une jeune fille qui vient de recevoir l'hostie ».

Ah ! ces madones des musées de Florence ! avec quelle curiosité charmée Gabriel les contempla une par une, s'étonnant de l'attrait mystérieux qu'elles exerçaient sur lui et un peu effrayé des suggestions troublantes qu'elles apportaient en son âme ébranlée de calviniste.

Il y trouvait un sujet intarissable de comparaisons intéressantes et de piquantes remarques sur les analogies et les oppositions des œuvres comparées. Tous les grands artistes du Moyen Age et de la Renaissance, et beaucoup d'autres depuis, ont lutté avec une noble émulation à qui composerait une madone plus aimable, plus touchante ou plus belle. Le peintre belge s'émerveillait de l'abondance de leurs ressources, de la variété de leurs accents, ne se lassant pas de la contempler, cette Vierge inspiratrice, pleine de douceur et de mansuétude avec le Pérugin, si

élégante et si expressive avec Léonard de Vinci, pensive et mélancolique, comme si elle présentait les futures souffrances, avec Botticelli, d'une naïveté d'enfant avec Lorenzo Monaco, Mère admirable avec Filippo Lippi, d'une beauté robuste, d'un charme pénétrant avec André del Sarto, si suave avec le Corrège, sublime de douleur résignée avec Sasso Ferrato, idéale et mystique avec Albert Durer, éclatante de gloire avec Murillo.

Plus encore que toutes les autres, une *Vierge à l'Enfant Jésus* lui procura une émotion profonde, lorsqu'il l'aperçut dans la salle réservée à l'école flamande, à la galerie des Offices ; c'est qu'elle était signée Memling, et que son visage allongé, un peu ovale, ses yeux clairs, ses beaux cheveux dressés en bandeaux, son air de dignité et de bonté présentaient des ressemblances bien douces à son cœur. Ravissante de tout point et pouvant rivaliser avec les plus célèbres, cette Vierge du Nord, à la fois si modeste et si digne ! Deux anges moins immatériels que ceux de l'Angelico, mais tout aussi séduisants, entourent le groupe maternel. L'un d'eux présente une pomme à l'enfant Jésus, qui tend gentiment la main pour la saisir ; cette pomme toute seule n'indique-t-elle pas l'origine de l'auteur ? Les Italiens l'eussent remplacée par une orange.

Derrière la Vierge, à travers de larges baies, on aperçoit deux jolis paysages : d'un côté, une chaumière abritée par de grands arbres, chênes ou ormes, de l'autre un château à tourelles, auquel on parvient par une longue allée sinueuse et sablée ; c'est ce chemin que suivit l'imagination du jeune Bruxellois, qui donna, dans son rêve, un nom bien connu de lui au château imaginé par le peintre. N'est-ce pas à gauche de cette tourelle, au bout d'une charmille dont on aperçoit les premières branches, que commence le sentier fleuri qui mène à la butte des bruyères et ne reconnaît-il pas, sur la droite, la petite chaumière qui apparaît tout au loin, comme un point blanc dans le feuillage vert ?

Ce n'était pas la seule œuvre nationale que les deux Belges eussent rencontrée au cours de leurs visites. Ils avaient salué avec fierté les noms de Van Dyck et de Teniers, et de nouveau ils avaient pu célébrer leur glorieux Rubens. C'était d'abord le curieux portrait de la première femme du maître, qui offre cette particularité que l'auteur de tant de peintures éclatantes et fantaisistes s'est complu à s'y montrer sobre, exact, presque sévère ; puis, pour faire opposition, cette toile lumineuse intitulée *Bacchanale*, où le grand coloriste, reprenant son

pinceau à panache, nous présente un Silène étonnant, le plus rond, le plus rose et le plus réjoui de toute la mythologie ; enfin, l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, composition pleine de mouvement et d'éclat, où l'artiste donne aux Florentins une leçon superbe sur l'art de manœuvrer les foules et d'unir, dans de vastes proportions, la puissance à l'harmonie.

Alexandre put donc quitter Florence comme il avait quitté Milan, en criant : Vive la Belgique !



X

VUES DE ROME



C'est à sa première visite qu'on reconnaît le caractère et les tendances de tout étranger arrivant dans la ville éternelle. Quelques-uns se font conduire au Forum, d'autres à la place Colonna, dans la partie animée de la cité, près de la poste et des grands cafés ; d'autres encore vont au pont Saint-Ange contempler le Tibre, qui roule maigre, jaune, encore rugissant, entre deux hautes murailles, tel un lion vieilli, épuisé, dans une cage ; bien peu s'avisent d'aller saluer Garibaldi sur sa montagne isolée du Janicule. Le plus grand nombre se rend à Saint-Pierre, — Saint-Pierre ! le centre non d'une ville, mais d'un monde, dont le nom est dans toutes les bouches, sinon dans tous les cœurs, Saint-Pierre ! qui rayonne comme un phare sur la ville des Papes et sur toute l'humanité catholique !

On s'est fait le plus souvent une idée exagérée de la grande basilique ; il faut bien avouer qu'on éprouve

d'abord une sorte de déception en arrivant sur la place qui la précède, devant la célèbre colonnade du Bernin.

Quelque larges que soient les proportions de ce motif décoratif, qui compte deux cent quatre-vingt-une colonnes et cent quatre-vingt-douze statues, il ne paraît pas, au premier coup d'œil, de taille à cadrer avec le vaste monument qu'il accompagne. Ce monument lui-même n'est pas sans déconcerter l'idée que les gens du Nord se font d'un temple catholique.

— Un palais, oui, murmurait Gabriel en contemplant l'énorme façade carrée, percée de fenêtres et surmontée d'une galerie, un palais, non une église.

En même temps que les deux artistes, toutes les nations en voyage qu'ils avaient rencontrées le long du chemin, Allemands, Anglais, Belges, Français, se retrouvaient sur la place.

On reconnaissait les Français à leur habitude de parler haut, de faire des mots et de comparer tout ce qu'ils voyaient avec ce qu'ils avaient laissé à Paris. L'obélisque surtout leur paraissait très inférieur à celui qui orne la place de la Concorde ; la façade de Saint-Pierre leur rappelait Versailles, et la double colonnade, les deux bras trop grêles du Palais du Trocadéro.

Les Anglais, la lorgnette braquée sur les statues colossales du Christ et des douze Apôtres qui décoraient l'Attique, écoutaient sans souffler mot (*times is money*) les explications d'un guide de profession.

Les Allemands se renseignaient avec minutie sur les dimensions des colonnes, des statues, de la coupole, sur le prix de chaque partie de l'édifice, soulignaient les réponses de leur cicerone par des *ia ! ia !* et doublaient la dose en apprenant que la dépense totale s'était élevée à plus de trois cents millions de notre monnaie.

Tout à coup, un accent bien connu des deux Bruxellois frappe leurs oreilles. Il provenait d'un cercle de douze à quinze personnes, des pèlerins sans doute, à en juger par leur mine attendrie, par les paquets d'objets pieux qu'ils tiennent sous le bras, dans les mains, qui sortent de toutes leurs poches, des Belges probablement, si l'on s'en rapporte à la coupe de la figure, à leur teint frais et coloré, à leurs yeux clairs et confiants. Un homme d'un certain âge, d'une physionomie grave et digne, alerte, ardent malgré ses cheveux blancs, à la parole abondante, exercée, parfois acérée, au geste noble et un peu nerveux, peut-être un membre éminent de la Société de Saint-Vincent de Paul, peut-être un écrivain

catholique, un érudit certainement, leur donnait les explications utiles, leur citait les noms, les faits, les dates, s'arrêtait aux bons endroits et les initiait aux détails peu connus.

Un vicaire de Sainte-Gudule, qui faisait partie du groupe, reconnut Gabriel et le salua. On se nomma de part et d'autre et on se serra la main avec effusion, comme on le fait entre compatriotes qui se retrouvent à l'étranger.

Puis, la Belgique ainsi renforcée, s'apprêta à entrer dans la basilique, précédée par le respectable cicerone, qui remplissait sa mission avec une conscience d'apôtre et prenait grand souci d'aller au-devant des objections et des réserves de ses auditeurs.

C'est ainsi qu'en montant le vaste escalier il les prévint de ne pas trop regarder du côté du Vatican. L'immense palais, comme beaucoup d'églises et de bâtiments en Italie, ne vaut que par les richesses inestimables qu'il renferme. A l'extérieur, c'est une accumulation de constructions sans style et sans accord, élevées à toutes les époques, suivant les besoins du moment, et ne présentant pas dans leur ensemble cet aspect régulier, imposant et artistique qu'on s'attendait à lui voir.

L'éblouissement commença au seuil de la basilique.

De tous côtés, scintillent, dans le plus harmonieux mélange, les ors, les bronzes, les marbres, les pierres précieuses. La magnificence des accessoires emporte toutes les critiques que les archéologues formulent, à tête reposée, sur les proportions de la nef, opposée à l'immensité de la coupole.

Une lumière abondante qui se projette de toutes parts donne un accent glorieux aux œuvres d'art accumulées dans ce musée divin.

Au fond, s'étale, comme une apothéose, la chaire de Saint-Pierre, — c'est ainsi qu'on nomme le vaste et somptueux décor destiné à encadrer le siège de bois qui fut occupé, dit-on, par le prince des Apôtres.

Au milieu, se dresse la coupole, œuvre maîtresse de Michel-Ange, d'une élévation inouïe, d'une majesté si suggestive, qu'un athée du XVIII^e siècle a pu dire : « Je crois sous le dôme de Saint-Pierre. » Elle sert de couronnement à l'autel principal qui recouvre le corps de l'apôtre et où le Pape seul, ou un cardinal spécialement délégué par lui, a le droit de célébrer les saints Mystères. Le baldaquin splendide qui surmonte l'autel est soutenu par quatre hautes colonnes en bronze ouvragé, autour desquelles se jouent des enfants du plus délicieux travail.

Le directeur du pèlerinage éleva la voix à cet

endroit, pour faire remarquer que ces enfants sont l'œuvre d'un artiste belge, François Duquesnoy, auquel les Italiens ont donné le nom caractéristique de Fiamingo.

Les tombeaux des Papes édifiés tout autour du temple ressemblent plutôt à des trophées qu'à des monuments funéraires. Les statues des fondateurs d'ordres appuyées contre des colonnes ont l'apparence de géants. Les mosaïques, œuvres d'art incomparables, brillent au-dessus des autels avec un éclat que les siècles n'ont pu ternir.

Toutefois, au milieu de toute cette splendeur, plus d'un visiteur se reporte avec une secrète complaisance à ces vieilles églises gothiques, moins ornées, moins radieuses, mais si pleines de poésie et de mystère. Elles aussi possèdent une beauté et une majesté souveraines. Le langage qu'elles parlent à notre âme n'est pas tout à fait le même que celui qui résonne au milieu de ces décors éclatants et sous ces plafonds lumineux. Ici, l'on est sollicité par la pensée de la gloire de Dieu, des victoires de l'Eglise, des grandes phases de l'épopée chrétienne. Là-bas, sous ces hautes voûtes qui se perdent dans l'ombre, sous le feu attiédi des vitraux sur lesquels les saintes légendes se détachent comme des apparitions, devant ces autels

de pierre si discrètement éclairés, l'âme est envahie par des impressions mélancoliques et d'intimes pensées. On s'y abandonne plus volontiers à la prière et à la méditation, le pécheur y gémit en secret sur ses fautes et l'affligé y trouve un lieu propice pour épancher sa douleur.

Le docte et pieux cicerone crut bon, dans un court historique de la basilique, d'insister sur les idées dominantes et d'indiquer les grandes leçons qui s'en dégagent pour les chrétiens.

— Cet édifice, dit-il, est le monument du triomphe de la foi. C'est en ce lieu que fut enseveli saint Pierre, après avoir été crucifié à quelques pas d'ici près du cirque de Néron. Dès l'an 90, Anaclet, un de ses premiers successeurs, lui éleva un modeste oratoire ; deux cent trente-quatre ans plus tard, cet oratoire fut remplacé par une vaste basilique, dont Constantin jeta les bases.

Le Temple de Constantin dura onze siècles, onze siècles de conquêtes pour l'Eglise et de luttes pour la défense de son unité.

Depuis longtemps, le Dieu de saint Pierre était devenu celui de tous les peuples civilisés, et la foi qu'il avait prêchée s'était conservée intacte, grâce à l'institution de la papauté.

N'est-il pas juste qu'avec saint Pierre, qui créa la tradition continuée invinciblement par ses successeurs, tous ces ouvriers de la même œuvre, parmi lesquels on compte tant de saints, de docteurs, d'hommes illustres, aient leur part de la gloire de l'Eglise et des hommages qui sont rendus à leur chef?... Ici l'orateur s'échauffa un peu.

— Ah ! l'unité, mes amis, il n'y a qu'à Rome qu'on sache bien à quel point elle est précieuse, utile, nécessaire et ce qu'il a fallu d'efforts pour la maintenir.

Rappelez-vous que, dès le^v siècle, l'Eglise de Constantinople, qui s'était séparée de la nôtre, se partagea en une telle quantité de sectes, qu'au dire d'Amédée Thierry « les symboles disparaissaient dans le chaos des destructions et des réserves ».

C'est à peu près ce qui arrive de nos jours à Londres, où il n'existe pas moins de cent quatre-vingt-trois confessions différentes reconnues par le « *registrar general* », sans compter les sous-divisions, c'est-à-dire les dissidents des dissidents.

Gabriel avait entendu la fin de ce discours.

— Au fait, il a peut-être raison, dit-il, en regardant Alexandre : l'unité est une grande force.

Puis se reprenant, comme si sa conscience de protestant lui eût reproché cette défaillance :

— Il y aurait cependant quelque chose à lui répondre, reprit-il mélancoliquement.

— Sans aucun doute ! répliqua Alexandre, enchanté de trouver une occasion d'échapper aux explications du voisin, sans aucun doute ! Mais quand on parle seul, on a toujours raison !

Et il entraîna son patron du côté de l'escalier de la coupole.

Du haut du portique de Saint-Pierre, Rome entière se déroule. Comme toutes les vieilles villes, les villes d'Italie surtout, c'est un amoncellement de maisons pressées les unes contre les autres, les monuments se perdant dans l'ensemble, sans parcs et sans boulevards ; quelques arbres seulement sur la gauche, perchés sur une terrasse, à l'une des portes de la ville marquent la place de Pincio, jolie, mais très courte promenade, où la verdure alterne avec le marbre, les ifs avec les statues. Les bustes des grands hommes de l'Italie antique et de l'Italie moderne, savants, poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, aventuriers, sont rangés là autour des pelouses et des parterres, sur des piédestaux identiques, à intervalles égaux, comme des soldats alignés dans l'attente d'une revue.

Tout étranger qui voit le panorama de Rome pour

la première fois s'empresse de chercher les collines, ces sept collines qui sont restées gravées dans nos mémoires d'écolier et qu'on se figure hautes comme le ciel, au souvenir des grands événements dont elles ont été le théâtre. Hélas ! les fameuses collines, qui ne furent jamais, même le mont Palatin, que des buttes respectables, ont en partie disparu sous les décombres entassés par les siècles.

On assure qu'il n'est pas une maison de Rome qui n'ait été rebâtie une dizaine de fois, et toujours sur les débris de celle qui l'a précédée.

Dans ces amas séculaires, qui ont parfois élevé le sol de cinq, de dix, de quinze mètres, il y a de tout : des pierres, du bois, de l'or, du marbre, des armes, toutes les cendres, toutes les poussières, jusqu'à de la poussière humaine.

Tandis qu'Alexandre consultait les deux ou trois guides et la demi-douzaine de cartes dont il avait fait provision, Gabriel, armé d'une lorgnette, tâchait de retrouver la place des lieux les plus fameux. Il n'eut pas de peine à distinguer le Panthéon, la colonne de Marc-Aurèle, celle de Trajan, le Capitole ou du moins l'église d'Ara cœli qui le domine, à droite, mais très vaguement, le mont Palatin, et plus loin, les basiliques de Saint-Jean de Latran, de Sainte-

Marie-Majeure et de Saint-Laurent hors les murs, qui rappellent les plus vieux et les plus émouvants souvenirs du christianisme, plus loin encore Tivoli, les montagnes de la Sabine, Frascati, Castelgandolfo, toute la campagne romaine, toute cette terre virile ou sacrée tant de fois célébrée par les écrivains et les poètes.

Il fit remarquer à Alexandre que la ville se partageait en quelque sorte en deux parties, à droite la vieille cité, à gauche la Rome neuve avec ses bâtiments immenses d'un blanc criard et banal, presque tous vides, de sorte que c'est la ville nouvelle qui semble être la ville morte.

Cette rue, longue, étroite, qui passe au centre et aboutit à la place de Venise et au vieux palais du même nom semblable à une forteresse, c'est le célèbre Corso qui a pris la place de l'ancien Champ de Mars. Ce nom de Corso rappelle le carnaval, les courses de chevaux, les processions, les cortèges, les équipages, et au lieu de la large avenue à laquelle on s'attendait, on s'étonne un peu d'apercevoir une rue étroite, pourvue de trottoirs microscopiques, sans monuments, sans décoration, à peine droite.

En Italie, il faut compter, d'ailleurs, avec ces

désillusions, la pompe du langage et la magie des souvenirs recouvrant bien souvent des réputations usurpées.

Les pèlerins belges, à leur tour, avaient pris position sur la terrasse, et leur guide en faisait les honneurs, ce qui se bornait pour lui à leur nommer les principales églises que son œil exercé savait reconnaître au milieu des quartiers les plus encombrés et malgré leurs dômes uniformes. Presque toutes renferment des trésors inestimables et des souvenirs plus précieux encore.

A l'extrémité de la ville, c'est Saint-Jean de Latran, l'antique basilique élevée par Constantin à l'endroit même où il reçut le baptême; la chronique rapporte qu'il jeta treize pelletées de terre dans les fondations en mémoire de Jésus-Christ et des douze Apôtres.

Puis Sainte-Croix en Jérusalem, qui eut l'honneur de recevoir la partie de la vraie croix que sainte Hélène rapporta de Palestine.

Voici au loin Saint-Paul hors les murs, qui renferme le corps de l'illustre apôtre. On assure que, marchant au supplice, il s'arrêta à cet endroit pour consoler une dame romaine, sainte Plautille, qui, nouvelle Véronique, lui donna son voile pour s'en couvrir la tête.

A gauche encore, en pleine campagne, c'est Saint-Laurent hors les murs, bâti sur la tombe du martyr intrépide, de tous temps si populaire à Rome.

Plus près de nous, Sainte-Agnès, consacrée à la noble et héroïque jeune fille, qu'on enferma à cette même place dans une maison infâme et qui fut protégée si miraculeusement avant de s'envoler au ciel; on y bénit chaque année un certain nombre de petits agneaux blancs en souvenir de cette vierge très pure.

Ici, Saint-Ignace, où repose dans une urne de lapis-lazuli le corps de saint Louis de Gonzague, un des patrons de la jeunesse chrétienne. Les pèlerins belges ne manquent jamais d'aller y vénérer également celui de saint Jean Berchmans, ce pieux et savant lévite de Malines, mort dans la fleur de sa vocation, à 22 ans, et canonisé par Léon XIII.

A Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, on s'incline devant la cellule de saint Dominique et l'on s'agenouille devant le crucifix miraculeux que les ennemis de Pie V avaient enduit de poison et qui se retira de lui-même, quand le saint vieillard voulut, selon son habitude, baiser les pieds du Sauveur.

Voici la belle église de San-Carlo, où l'on vénère le cœur de saint Charles Borromée, et la Chiesa

Nuova, où l'on visite la chambre et le sanctuaire de saint Philippe de Néri, le Vincent de Paul de l'Italie.

Pendant que le conférencier belge poursuivait ses pieuses descriptions, à la droite des deux peintres plusieurs Anglais se livraient également aux réflexions suggérées par le spectacle étalé sous leurs yeux. L'un d'eux, qui parlait assez distinctement pour que Gabriel ne perdît pas une seule de ses paroles, montra à ses compagnons un grand bâtiment jaunâtre, nouvellement peint, sans ornement et sans style, qui s'étendait un peu au delà du Corso, sur une légère éminence. Justement le soleil, voilé jusque-là, venait de percer une nuée d'orage et éclairait ce point du tableau.

— Remarquez, fit-il, ce singulier effet de lumière, le soleil saluant le symbole de l'Italie nouvelle. Hurrah ! pour l'habitant de ce palais ensoleillé, gentlemen, il est l'allié fidèle de la vieille Angleterre.

Un peu plus tard, l'orateur catholique arrêta son doigt sur le même édifice.

— Ne trouvez-vous pas, dit-il d'une voix sévère, que cette grande construction fait tache au milieu de la cité des Papes ? Si on l'a déshonorée en la badiageonnant, c'est sans doute dans le but de faire

oublier sa destination d'autrefois et pour que l'usurpation en parût moins flagrante.

Les Anglais continuaient à célébrer Rome au point de vue patriotique.

— Ce vaste bâtiment près de la colonne Antonine, disait le leader, c'est Monte-Citorio, où siège le Parlement italien. Admirez, gentlemen, à quel point notre constitution a fait école, puisque Rome, Rome elle-même, possède une assemblée de députés, copiée, comme toutes celles de l'Europe, sur notre Chambre des Communes.

Le chef des pèlerins porta également leur attention de ce côté.

— Monte-Citorio, un ancien palais pontifical, confisqué comme bien d'autres, hélas ! par le pouvoir actuel et devenu le temple de la chicane et de la discorde après avoir été un séjour de paix et de prières. Il était consacré jadis à la Curia innoccenziana, et plusieurs estiment qu'il aurait pu conserver cette dénomination, étant données parfois l'incohérence et la légèreté des discussions parlementaires.

Les Anglais avaient braqué leurs lorgnettes sur le quartier neuf qui s'étend au delà du fort Saint-Ange et qui longe le Tibre.

— Bien des maisons inoccupées, remarquait l'un d'eux.

— Attendez quelques années, répondait l'enthousiaste de tout à l'heure, on y établira des agences et des pensions anglaises.

Les Belges, à leur tour, demandaient à leur cicerone quel était cet immense édifice situé au bord du fleuve et interrompu au tiers de sa construction.

— C'est leur palais de justice, répondait l'intransigeant vieillard. Il semble vraiment que ce bâtiment délaissé soit une image : ici, la justice ne peut être représentée que par des ruines.

Les deux caravanes continuèrent leur route ascensionnelle du côté de la coupole; Alexandre, avide de mouvement, les suivit. Gabriel préféra rester à son poste d'observation, libre enfin de s'abandonner sans distraction aux pensées profondes qui venaient de l'assaillir.

Appuyé sur la balustrade, la tête entre les mains, il considérait vaguement cet amas de maisons noires sous le ciel nuageux qui annonçait l'orage et essayait de demander quelques-uns de ses secrets à cette Rome enfouie, dont il ne reste plus que des traces imprécises.

Autrefois, dans son ardeur de néophyte, il avait

voulu se consacrer à la grande peinture et n'avait jamais abandonné le projet de s'essayer dans les tableaux d'histoire.

Les scènes allégoriques qu'il avait esquissées en vue du Palais des Marchands n'avaient pas réussi à le satisfaire ; c'est à des sujets plus élevés, au drame, à l'épopée qu'il eût voulu s'attaquer, et plus sa réputation de portraitiste habile et fin s'affermissait, plus il se sentait impatient de sortir du genre aimable dans lequel on le confinait et de s'affirmer par un coup d'éclat. Depuis trois mois, son ambition s'était ravivée et agrandie. Plus que jamais, il rêvait d'arriver à la première place, de rendre son nom illustre.

Il espérait sans doute que le bruit de ses succès parviendrait jusqu'à « elle » ? A défaut d'autre hommage, il se fut fait une grande joie de descendre en lui-même, de s'agenouiller devant la reine de son cœur et de lui dire : « C'est par vous et pour vous que je travaille... Vous êtes la cause de mes efforts, la raison de mes succès... C'est à vous, à vous seule qu'en appartient l'honneur... »

Il avait toujours compté sur Rome pour lui fournir un sujet grandiose ou émouvant, et parmi tant d'événements, tant de révolutions, tant de drames, tant d'exploits, tant de crimes, l'époque qui l'avait

attiré, intéressé par-dessus tout, était celle de l'invasion des barbares.

Il lui semblait qu'il trouverait des oppositions saisissantes entre ces vieux Romains de la décadence gavés et fourbus et ces héros incultes et féroces que les forêts de la Germanie vomissaient sur l'empire défaillant.

Depuis un instant, cette pensée se présentait de nouveau à son esprit avec une insistance particulière. Les noms de tous les écrivains qu'il avait consultés : Dezobry, Augustin et Amédée Thierry, Ozanam, Taine, Mommsen, Gregorovius, Boissier, Fustel de Coulanges, F. Le Normant, d'Hugues, Thomas, etc., lui revenaient à la mémoire.

Les scènes qui l'avaient le plus frappé, qu'il avait en quelque sorte senties au bout de son pinceau repassaient devant lui en prenant une réalité saisissante.

De la galerie sur laquelle il s'appuyait, comme d'un balcon de théâtre, il assistait au défilé des armées, au siège des villes, aux meurtres, aux combats, aux triomphes, sur la plus grande scène du monde. « Rome au pillage, » tel avait été d'abord son objectif, et ici il n'avait que l'embarras du choix.

Voici Alaric, roi des Goths. Quelle matière à

curieuses études que ce personnage tel qu'il l'avait entrevu : tête osseuse, visage inquiet, cheveux de fauve, yeux de chat, maigre et pâle, audacieux, patient et retors. Il guette l'occasion, il attend l'heure, elle est venue.

L'imbécile empereur Honorius a décrété la mort de son meilleur général et licencié les mercenaires qui formaient la partie la plus solide de l'armée d'Occident. Alaric appelle à lui tous les mécontents et fond sur Rome, qui comptait alors douze cent mille habitants et dix-sept cents palais, dont quelques-uns étaient, selon un historien du temps, comme de véritables villes.

J'entends une voix qui me dit : « Marche et va saccager Rome. » C'est au moment où il prononçait ces paroles célèbres que le peintre aurait voulu fixer le barbare illuminé, qui eut le premier l'honneur de violer la ville impériale.

Attila vint ensuite, mais il fut arrêté par saint Léon aux portes de Rome, et c'est d'ailleurs un sujet trop souvent traité par les maîtres pour que Gabriel voulût ou osât le reprendre.

Les Vandales lui eussent fourni un champ plus vaste, toute une suite d'épisodes émouvants et terribles pendant les quatorze jours que ces atroces

envahisseurs employèrent à piller la ville : d'un côté des églises saccagées et incendiées (Alaric avait respecté les églises); de l'autre, des citoyens romains, des chevaliers, des patriciens enchaînés et réduits en esclavage, la coupole du Capitole renversée, toute la ville pleine de ruines et noyée dans le sang. Comme contraste à ces scènes de carnage, une tente construite avec des peaux d'ours, de rennes, de chevaux, selon la coutume slave, sous laquelle des chefs en costume de guerre, le casque garni d'ailes, les bras nus jusqu'au coude, au côté la hache au double tranchant, délibèrent et consultent le sort; au milieu d'eux, posé en héros et parlant en maître, un petit homme laid, boîteux, au regard louche, dont les traits vulgaires portent la trace de sa basse origine (il était né d'une mère esclave) et la marque de l'avidité et de la dissimulation : c'est Genséric, le puissant Genséric, qui règne à Carthage, domine l'Afrique et la Méditerranée, a conquis l'Italie et vient de détruire Rome.

Deux figures encore, étranges, d'un dessin supérieur, s'offraient à lui : Odoacre et Théodoric; il y avait dans ces terribles adversaires un mélange de barbarie et de civilisation qui tentait l'artiste.

Le premier, né sur les bords de la Baltique, s'était

montré cruel et vain; sa grande préoccupation au milieu de Rome était de s'approprier les traditions impériales : il se fit décerner un triomphe et y parut sur le char d'or qui avait servi jadis au grand Constantin.

Théodoric, qui s'était frotté à la civilisation byzantine, passait pour habile, rusé et persévérant.

Que de patience, de perfidie, d'héroïsme, dans leur lutte prolongée! Quelles surprises, quels retours, quelles alternatives, quels destins!

Leur dernière et terrible bataille sur l'Adda avait inspiré au peintre une maquette au fusain d'une puissante allure. Il représentait Théodoric en costume de patrice romain, avec la chlamyde et la pourpre, pliant sous l'effort désespéré de son rival, qui avait revêtu pour cette grande journée la tunique serrée à la taille et le casque empanaché des Hérules. Le chef des Goths, ramené jusqu'aux portes de son camp, rencontre sa mère, une patriote, de cette forte race de femmes germanes qui suivaient les hommes à la guerre et leur crachaient au visage quand ils revenaient vaincus. Celle que le peintre avait retracée était encore belle, en dépit de l'âge. Les traits altiers, les yeux ardents, ses cheveux blancs épars, elle étendait le bras avec une énergie furieuse du

côté de l'ennemi triomphant : « C'est là qu'il faut retourner, vaincre ou mourir. » Et Théodoric, entraînant ses soldats, s'élance de nouveau au combat, ou plutôt à la victoire.

Comme cadre à cette scène héroïque, on eût aperçu les deux armées en présence : au premier plan, les Ostrogoths, grands, maigres, couverts de fourrures ou de peaux de cheval, manœuvrant avec ensemble et conservant fidèlement leurs rangs, même dans la retraite. Au fond, les troupes d'Odoacre formées d'un ramassis de barbares, de Gaulois aux sayons éclatants et aux casques ornés de plumes d'oie, d'Hérules aux joues bleuâtres, d'Alamans dont la spécialité était de pousser des hurlements affreux, d'Harrii qui se noircissaient le visage pour paraître plus terribles, même de Scythes à la tête étroite, et de Huns, les plus horribles de tous, que leurs formes monstrueuses, dit un contemporain, faisaient ressembler à des êtres informes, à peine ébauchés.

Pauvre Rome ! après les Goths et les Vandales, les Hérules et les Ruges, ces Ruges dont on disait que jamais un seul d'entre eux ne passa sa journée sans crime ; après les Huns, les Visigoths et les Burgundes, puis les Lombards un peu plus disciplinés, mais tout aussi féroces, tuant et pillant avec plus de

méthode, moins accessibles aux supplications et aux honneurs avec lesquels les Romains parvenaient parfois à fléchir leurs vainqueurs.

Si l'Italie du v^e siècle a vu des accumulations de massacres, des dévastations, des destructions monstrueuses, des variétés de supplices, des raffinements de cruauté, tel qu'aucun autre siècle et aucun pays n'en présenta jamais, elle connut aussi des vertus admirables et des dévouements sublimes. Toute une légion de pieux évêques, justement appelés les défenseurs des cités, se leva pour protéger la vie et la fortune de leurs malheureux concitoyens.

C'est Laurentius, évêque de Milan, qui, malgré son grand âge, s'offre en holocauste pour racheter son peuple et subit toutes les tortures, le froid, la faim, la maladie, sans prononcer d'autre parole que celle-là : « Je suis fort quand je souffre. »

C'est le vaillant Honoratus, évêque de Novare, qui, mitre en tête, défend désespérément la vie et l'honneur de ses ouailles et parvient à les soustraire à la fureur des assaillants.

C'est Épiphanes, ce doux apôtre, ce cœur tendre et passionné, qui arrache au péril de ses jours des populations entières à la captivité et à la mort.

C'est Séverin, ce pauvre moine des provinces

danubiennes, qui, à force de courage et de charité, devient une puissance, lutte avec succès contre les pires tyrans, transporte des villes entières pour les soustraire à la barbarie des envahisseurs, et une fois mort, obtient à travers l'Italie un triomphe populaire qui laisse bien loin derrière lui tous les triomphes de commande des généraux et des empereurs romains.

C'est Benoît de Nursie, chassé de son paisible couvent de Subiaco et venant s'établir avec ses pieux solitaires à l'extrémité du Latium sur une colline aride, qu'ils arrosèrent de leurs larmes. Peut-on jamais connaître les secrets de Dieu? Cette résidence étrangère, qu'ils considéraient comme l'exil, fut pour eux la terre de Chanaan : l'abbaye du mont Cassin devint une pépinière de savants et d'hommes illustres, fournit quarante-deux papes et étendit sur toute la chrétienté son influence et son autorité.

C'étaient là d'admirables types, bien faits pour tenter le talent d'un peintre sensible et bon, tel que Gabriel. Aussi s'arrêtait-il avec un respect mêlé d'étonnement devant ces figures graves, résignées, enflammées d'amour, reflétant la noble fierté de ceux qui n'attendent rien que de Dieu et respirant

la joie du sacrifice. Le malheur des temps en faisait des héros et leur tiare, teinte de sang, ressemblait bien souvent à la couronne des martyrs.

L'artiste s'était proposé de tirer un grand parti de ces multitudes éplorées qui tendaient les mains vers eux comme vers les anges de la miséricorde, de ces prédications en plein air dans les champs dévastés, alors qu'au loin les armes brillaient et les toits flambaient, de ces expatriements en masse, l'évêque en tête avec la croix, entouré du clergé, des édiles, des anciens, chantant les psaumes de la pénitence et suivi d'une foule affolée, les hommes à demi armés, les femmes en pleurs, tirant ou portant leurs enfants, les vieillards et les malades trainés sur des chariots branlants.

L'orage, menaçant tout à l'heure, s'était accentué; de larges gouttes de pluie tombaient, les éclairs brillaient et Gabriel songeait à la retraite. Au moment où il s'engageait dans l'étroit escalier qui devait le ramener dans la basilique, il entendit au-dessus de lui la voix puissante de l'orateur belge qui résonnait au milieu des grondements du tonnerre.

— Mes amis, ce que vous devez retenir de votre visite, disait-il, c'est la divine parole que vous venez de lire, si superbement tracée en pierres étincelantes

autour de la coupole : « Tu es Petrus et super hanc petram œdificabo Ecclesiam meam. »

Il y a dix-huit cents ans que les puissances du mal, les impies, les sectaires, les orgueilleux, les révoltés s'acharnent contre cette pierre fondamentale, sans réussir à l'ébranler. Elle a résisté et elle résistera encore à tous les efforts : aucune force humaine ne prévaudra jamais contre elle.



XI

LE D^r BORATIUS

Il y avait déjà trois jours que Gabriel était installé au Grand-Hôtel de Rome avec son écuyer fidèle. Il avait commencé par se tracer un itinéraire. Les deux compagnons devaient visiter d'abord l'ancienne Rome, la Rome républicaine et impériale, puis la Rome catholique, enfin la Rome moderne, si tant est que celle-ci pût leur offrir quelque intérêt. Mais dès les premières heures, Gabriel s'était montré rebelle à cette convention. Poursuivi par une préoccupation tenace qu'il s'efforçait de cacher à Alexandre, mais que celui-ci avait pénétrée à moitié, il errait souvent du côté de la gare ou autour des deux ou trois hôtels qui se partagent les étrangers de marque et il entrait dans toutes les églises.

Alexandre le rappelait parfois à l'exécution du programme.

— Vous oubliez, maître, que le Forum nous réclame, que c'est le tour du Palatin...

— Va toujours, répondait le peintre, je te rejoindrai, je veux me reposer quelques instants en examinant ces peintures...

En réalité, il ne s'arrêtait que bien peu de temps devant les tableaux les plus susceptibles de l'intéresser. Il cherchait l'autel de la Vierge, s'asseyait dans un coin, songeait et attendait... Il songeait... à quoi? Peut-être à une autre image de la Vierge, moins achevée, moins ornée que celle qu'il avait sous les yeux, mais devant laquelle il avait éprouvé des émotions bien douces... Qui attendait-il?... Sans doute cette pure et charmante enfant de Marie, qui ne passait jamais devant une église sans s'agenouiller devant son auguste patronne.

Une lettre de Bruxelles vint le tirer d'incertitude. Un de ses amis lui annonçait que les de Warmelle avaient quitté Rome depuis quinze jours pour la Sicile, où ils devaient prendre leurs quartiers d'hiver.

— Ah! comme j'aime mieux cela! se dit-il en lui-même... J'avais à la fois un désir extrême et une peur affreuse de la rencontrer; de cette façon, je suis tranquille; je ne cours pas le péril de manquer à mes résolutions... A Rome, maintenant, tout à Rome!

Il s'était décidé à faire quelques visites. La première devait être pour un médecin d'origine belge,

autrefois établi à Bruxelles. S'il n'avait pas réussi en cette ville, ce n'est pas qu'il manquât d'expérience ou d'habileté, mais depuis longtemps, à Bruxelles comme à Paris, il n'y a plus d'épidémies et, en temps ordinaire, les malades ne suffisent plus à la foule des praticiens qui viennent chercher fortune dans les capitales.

En désespoir de cause, il s'était attaché à un vieux financier perclus, qui l'avait emmené à Rome et qui était mort entre ses bras, en lui laissant, à défaut d'héritiers, une partie de sa fortune. Le D^r Boratius, pris à son tour de passion pour la ville éternelle, y était resté, s'y était arrangé un intérieur confortable et avait trouvé d'autant plus facilement une belle clientèle qu'il n'en avait plus besoin.

Son appartement *nobile*, selon l'expression consacrée en Italie, se trouvait au premier étage d'une maison de la place d'Espagne, non loin du Pincio, du Corso, de la place Colonna et encore plus près de cette célèbre Villa Médicis, qui appartient à la France et dont elle a fait le siège de l'École des Beaux-Arts qu'elle entretient dans la ville éternelle.

Son commerce était aimable, sa table excellente, ses soirées réputées pour la liberté et la compétence avec laquelle on y parlait de tout et de tous.

Gabriel et lui s'étaient connus à l'aurore de leur carrière ; ils se retrouvèrent avec une joie sincère, et le médecin se mit à la disposition complète de son ancien ami.

— Surtout, mon cher Holler, venez dîner souvent chez moi. Votre couvert sera toujours mis, mais je vous retiens spécialement pour mes samedis. Vous vous rencontrerez ce jour-là avec de vieux habitants de Rome, un peu de toutes les paroisses, mais tous bien élevés, accueillants et, de plus, très sympathiques à notre pays. J'aurai soin de mettre la conversation sur les sujets qui peuvent vous intéresser.

Le samedi suivant, Gabriel avait été fidèle au rendez-vous. Le docteur, sachant le peintre flanqué d'un aide de camp, avait insisté pour que celui-ci accompagnât son maître. Mais Alexandre était, avant tout, un indépendant, et la perspective d'un dîner paré, où il y aurait des dames et où il faudrait faire des « simagrées », le mit en déroute.

— Non, non, il n'était pas un petit-crevé, un gardénia, un dandy à queue de morue. Il avait trouvé un restaurant d'artistes, où c'était à la bonne franquette « à la bona franquetta », comme il disait, et où il irait dîner à son aise et sans faire la bouche

en cœur. Déjà il avait lié connaissance avec de jeunes peintres romains, auxquels il avait offert plusieurs litres de vin de Frascati : « Una bottiglia di bono vino à la santeia de la Belgia et de l'Italia. » Avec cet italien-là, il était toujours sûr d'être suffisamment compris.

Le D^r Boratius était fort éclectique dans le choix de ses convives. Il estimait que sa qualité d'étranger le dispensait des obligations de société auxquelles il eût été astreint à Bruxelles, et sa large aisance lui permettait de préférer, en fait de relation, l'agréable à l'utile.

C'était donc uniquement inspiré par ses sympathies qu'il avait composé le petit cercle d'habitues qui se réunissait chaque samedi dans son élégante salle à manger, ornée, tout autour, de peintures pompéiennes et dans la niche du milieu, d'une jolie fontaine en vert de Gênes posée sur un socle d'albâtre et surmontée d'une réduction fort réussie de l'*Apolon musagète jouant de la lyre*.

Gabriel était arrivé, sur l'invitation expresse qui lui en avait été faite, une demi-heure avant le dîner.

— Je veux, mon cher Holler, vous faire d'avance les honneurs de mes hôtes. Rien ne facilite plus l'abordage qu'une petite notice en quelques mots sur ceux

dont on doit partager le sort pendant toute une soirée.

Les dames d'abord pour être poli, et par ordre de date, puisqu'elles ne sont pas là.

M^{me} de Santa Croce, une vieille amie que j'ai sauvée il y a dix ans d'une fluxion de poitrine et qui m'a voué une telle reconnaissance, qu'elle envoie chaque jour demander de mes nouvelles, fait des neuvaines au Santo Bambino de l'Ara cœli quand j'ai mal au bout du doigt et vient dîner chez moi deux fois par semaine, sous prétexte de surveiller ma santé. En fait, c'est une femme excellente, alliée à plusieurs grandes familles romaines, et fort en cour auprès d'une demi-douzaine de cardinaux.

Lady Clara Sunwaith et sa fille, la belle Nelly, deux Anglaises des plus honorables, très riches, qui vivent presque exclusivement en Italie, allant de Rome à Florence, de Florence à Venise, jamais à Naples à cause du peu de tenue des habitants, rarement à Gênes qui leur rappelle Cardiff ou Liverpool.

— Et elles sont Anglaises? s'écria Gabriel.

— Parfaitement, reprit le docteur, et Anglaises jusqu'au bout du nez et des cheveux, ce qui n'est pas peu dire, car le nez de la mère ressemble à une proue de navire et les cheveux de la fille pourraient lui tomber jusqu'aux chevilles.

Je vous préviens même qu'il ne faut parler devant elles ni des brouillards, ni du spleen, ni de la fadeur du pudding, ni des imperfections de la reine, ni de l'abus des cantiques dans leurs exercices du Sunday.

— Ce sont des luthériennes militantes ?

— Luthériennes, wesleyiennes, presbytériennes, je ne sais ; en tous cas, elles sont très attachées à leur culte.

— Et probablement très hostiles à la foi catholique.

— Détrompez-vous ; elles admirent les cérémonies de l'Eglise ; elles recherchent la connaissance des cardinaux et elles adorent le Pape.

— Mais c'est un contresens.

— Sans doute ; mais comment ne vous êtes-vous pas aperçu déjà que les Anglais et surtout les Anglaises sont fort coutumiers de ces oppositions-là ? Sur les dix mille Anglaises qui viennent chaque année à Rome, il n'y en a pas une qui ne sollicite la faveur d'assister à la messe de Léon XIII et qui n'en revienne ravie, enthousiasmée.

— C'est bizarre !

— Moins que vous ne croyez... Les Anglais comme les Allemands, comme tous les dissidents, sentent

très bien qu'au faite de leur hiérarchie religieuse, il y a un anneau de perdu. Telle est la cause profonde, parfois inconsciente, de l'impression qu'ils éprouvent.

Il semble que le Pape de Rome soit plus près de Dieu que l'archevêque de Cantorbéry ou que le président du synode de Berlin ou de Genève. Ajoutez que Léon XIII a fait beaucoup d'avances et de concessions aux Anglais et qu'aucun Pape n'a été plus populaire que lui dans les trois royaumes.

— Vous parlez comme un théologien.

— Mais, au fait, j'oubliais que vous appartenez au culte calviniste... Je n'ai rien dit, n'est-ce pas, qui pût vous désobliger?

— Nullement, je suis très large dans mes croyances religieuses.

— Revenons à ces dames : la mère, un peu sèche et manquant d'expansion, mais intelligente et serviable ; la fille, jolie, très jolie, très gaie et très avenante ; il y a si longtemps qu'elle habite Rome !... Je la mettrai à table à côté de vous.

— Je ferai de mon mieux pour soutenir la réputation de la Belgique.

— Donc miss Nelly à votre gauche... à votre droite, le baron de Basserville, un ancien diplomate,

catholique convaincu, d'une érudition étendue et de formes charmantes...

— Diantre ! il faudra m'observer.

— Personne n'est moins poseur, ni moins gênant que Basserville ; je suis si certain qu'il vous séduira, que je vous demande de ne pas trop négliger pour lui cette aimable Nelly.

— Je vois, docteur, que vous êtes un maître de maison accompli.

— Trêve de compliments, car l'heure s'avance et j'ai encore une demi-douzaine de convives à faire défiler devant vous.

Il professore Gennibello, attaché à la chancellerie romaine, modèle de prudence, de politesse et de discrétion, à peu près muet, car il ne parle jamais ni de politique, ni de religion, mais ayant ses poches bourrées de billets de faveur pour les musées réservés et les cérémonies du Vatican.

Le comte Cotto-Cotta, d'une très ancienne famille, qui remonterait au préteur Lucius-Aurelius Cotta, proche parent de César, ruiné à fond comme presque tous les membres de l'aristocratie romaine, se soutenant cependant et restant élégant à force d'économie et d'adresse, très digne, très courtois, très empressé avec les dames ; on dit qu'il cherche à se marier.

— Et, sans doute, il est en passe de trouver ici son affaire... Miss Nelly?...

— Le fait est qu'il est fort assidu auprès d'elle, mais cela n'ira pas tout seul.

— Ah bah ! un arrière-neveu de César !

— César ne savait pas compter, tandis que lady Sunwaith, qui eut des ancêtres moins prodigues, connaît fort bien la valeur de l'argent... puis elle veut un gendre occupé.

— Ah ! ah !

— Il y a encore la différence de religion.

— La différence de religion, répéta tristement Gabriel, c'est là, en effet, un gros, très gros obstacle !

— Il me reste à vous nommer, reprit le docteur, Vittorio Pantellini, journaliste distingué, acquis aux idées nouvelles, dans le mouvement, comme on dit en France.

— Angelo dell' Aria, un jeune romancier qui cherche à imiter d'Annunzio, sans trop y réussir, car s'il trouve des situations risquées comme son modèle, il ne sait pas, comme lui, les envelopper dans un style enchanteur et vertigineux.

En fait de médecin, j'aurai l'honneur de vous présenter un de mes plus illustres confrères, le Dr Marchesi, professeur à l'école de médecine et qui a la

spécialité de soigner la fièvre et les maladies infectieuses; autant dire que toute l'Italie a eu affaire à lui.

J'ai gardé pour la bonne bouche un député de l'opposition, oh ! très bon enfant quoique archi-républicain, révolutionnaire du genre gai, qui ferait aimer le socialisme, si on pouvait le prendre au sérieux, Leonardo Parsina.

— Mais c'est tout un aréopage, s'écria Gabriel... les cinq académies réunies.

— Non, il y manque un de nos peintres romains. J'avais invité Luigi Botterano, mais il m'a écrit qu'il était souffrant, en m'exprimant son vif regret de ne pouvoir faire votre connaissance.

La sonnette s'ébranla, et dix minutes après, tous les convives se trouvèrent rassemblés.

Gabriel, présenté aux trois dames, les avait saluées respectueusement. Miss Nelly lui avait répondu, selon l'usage anglais, par un signe de tête, où la grâce s'alliait avec la dignité. Avertie par le docteur, elle se réservait pour une seconde édition. En effet, le maître de maison ne tarda pas à lui amener le peintre.

— Miss Nelly, lui dit-il, un de mes très bons amis, bientôt un des vôtres.

A partir de ce moment, la glace fut rompue, et ce fut avec son sourire le plus engageant, que la jolie Anglaise accepta le bras de Gabriel pour se rendre à table ; puis les questions se succédèrent :

— Monsieur Holler, jouez-vous au croquet?

— Non, mademoiselle.

— Oh ! c'est bien dommage...

Et au lawn tennis?

— Non, mademoiselle.

— C'est encore plus dommage.

— Et pourquoi donc, mademoiselle?

— Parce que je fais partie d'une société de tennis et je comptais vous enrôler...

— Malheureusement, je ne suis à Rome que pour quelques semaines...

— Cela suffit, nous recevons des membres temporaires...

— J'avoue, mademoiselle, qu'à part le plaisir de vous y rencontrer, je ne me sens aucune vocation pour le tennis...

— Mais, au moins, vous montez à bicyclette?

— Pas même, mademoiselle.

— Que faites-vous donc alors?

— Oh ! très peu, très peu de chose ; je gagne ma vie en faisant de la peinture.

— Je sais, vous êtes un grand peintre... maman a vu un de vos tableaux l'année dernière, en passant à Bruxelles...

— Vraiment, mademoiselle?

— Le portrait d'un monsieur en robe rouge... Comment appelez-vous ces gens-là, des magistrats... je crois?

— Qui, mademoiselle, c'était le premier président de notre Cour d'appel...

— Et maman m'a dit que c'était si beau! tout à fait dans le genre de notre fameux et regretté lord Leighton... vous connaissez?

— Ah! je crois bien, mademoiselle, et je suis extrêmement flatté de la comparaison.

— C'est mon peintre favori... si distingué, si profond et si doux : il semble qu'il ait peint sur du velours... « a selected artist! » Son portrait du quatorzième duc de Longford, « very nice!... stupendo! » comme on dit ici. Ce n'est pas que je fasse fi des autres... notre vieux Millais a été un grand poète qui a réussi à mettre de l'idéal jusque sur le visage de M. Gladstone... Watts a de la science et de la passion... je l'aime aussi beaucoup... Quant à Alma Tadema, c'est plutôt un peintre du continent... délicat... sensuel...

comment dirais-je?... mousseux... mousseux, comme le vin de champagne!... ne croyez-vous pas?

— Vous parlez de la peinture en connaisseur et en artiste.

— Je reçois les *Magazines*... Et moi-même, je peins un peu.

— J'en étais sûr !

— Et je sculpte aussi... toujours un peu...

— Je vois, mademoiselle, que vous êtes universelle.

La conversation fut continuée par M. de Basserville.

— J'entends que vous causez peinture, monsieur Holler ; vous avez sans doute déjà visité nos musées ?

— Oui, monsieur le baron ; je devais commencer mon tour de Rome par le Forum et le Palatin... mais j'avoue que je n'ai pu y tenir. J'ai débuté par Saint-Pierre... le Vatican était si près...

— Quelle admirable collection, n'est-ce pas, monsieur Holler ?

— Je n'ai fait que l'entrevoir... cependant, j'y ai déjà passé trois journées.

— C'est trois mois, c'est trois ans, c'est toute une vie qu'il faudrait consacrer à tant de chefs-d'œuvre.

— Oh ! sans doute, une vie bien employée.

— Toutefois, continua l'ancien diplomate, si l'on retire un bénéfice inestimable d'un examen attentif et compétent, il y a une impression d'ensemble due au premier contact et qu'on ne retrouve plus par la suite. C'est le coup de fouet de l'admiration.

— Votre observation est surtout juste pour la galerie de sculpture, répliqua Boratius.

— La huitième merveille du monde ! s'écria Angelo dell' Aria.

— Et à elle seule, elle vaut les sept autres, ajouta Pantellini.

Parsina s'enflamma à son tour :

— C'est le temple universel, dit-il, en élevant la voix ; il appartient non seulement à l'Italie, mais à tous les peuples du monde et je ne comprends pas qu'on en laisse la propriété au Pape. J'ai déjà demandé plusieurs fois qu'on le neutralisât.

— Le mot est joli, répondit Boratius. Neutraliser est une variante du mot confisquer ; c'est un synonyme du genre tendre.

— Oui, mon ami, nous sommes comme les dentistes à la mode... nous voulons arracher sans douleur.

— Voyons, monsieur Holler, reprit le diplo-

mate, qui craignait que l'entretien ne tournât trop vite à la politique, dites-nous quelles sont les œuvres qui vous ont le plus charmé.

— Oh ! oui, monsieur, s'écria miss Nelly, je vais voir si nous sommes d'accord.

Gabriel réfléchit un instant.

— J'avoue que je suis resté en extase devant *Le Mercure*, que je préfère même à *L'Apollon*, dont les traits sont trop affinés. Ce *Mercure* est une merveille de simplicité, de proportions et d'harmonie. C'est l'homme dans toute sa force et toute sa fleur, l'homme idéal, tel qu'il a dû sortir de la main de Dieu.

— Moi, dit Angelo, je préfère *Le Laocoon*... je vois tout un symbole dans cette famille dévorée par des serpents. L'humanité entière souffre dans la personne de ces trois victimes essayant, mais en vain, d'échapper aux monstres qui les dévorent.

— Tiens, tiens, répliqua Pantellini, il y a là une idée : j'écirai quelque chose là-dessus.

Basserville intervint de nouveau :

— Et *Le Persée*, monsieur Holler ? et *La Vénus Anadyomène* ? et *La Cérès aux Pavots* et une certaine *Ariane abandonnée par Thésée* ?...

Gabriel l'interrompt :

— J'ai admiré tout cela, monsieur le baron, et

bien d'autres choses encore : *L'auguste Octave haranguant ses soldats*, *L'Amazone blessée* et ce merveilleux char à deux chevaux que vous appelez *la Bigue*, d'une exécution si fine et si soignée qu'il ne peut avoir été fait que pour un dieu. Peut-être est-ce le modèle de celui qu'Apollon promenait dans l'espace ou de celui que Jupiter commanda à Vulcain pour ses rondes amoureuses ?

— Bravo ! interrompit Angelo dell' Aria.

— Mais mon admiration ne peut suffire à tout ; il faut que j'en réserve pour la peinture.

— C'est cela, parlez-nous de la peinture ! s'écria miss Nelly.

— Sans doute, poursuivit Boratius, vous avez déjà visité la chapelle Sixtine, les loges de Raphaël, la Pinacotèca.

— J'ai passé plus de deux heures dans la chapelle Sixtine.

— Eh bien ? Eh bien ?... répéta-t-on de plusieurs côtés.

— Eh bien, je suis désespéré.

— Pourquoi donc ? grand Dieu !

— Parce que j'ai résisté au génie de Michel-Ange. Malgré toute ma bonne volonté, *Le Jugement dernier* reste pour moi une véritable énigme.

— Prenez garde, s'écria Parsina, on va vous traiter de révolutionnaire.

Gabriel reprit :

— Ah ! certes, ce n'est pas une œuvre banale ; on y trouve en maint endroit la griffe du lion ; les raccourcis sont des tours de force ; l'ordonnance, qui était le grand et le rare mérite de Michel-Ange, est admirable ; il y a une véritable science anatomique. Mais le Christ m'a paru lourd et vulgaire ; ce n'est pas le Roi du ciel, c'est un Dieu bouffi sans majesté et sans grâce, c'est un hercule. Les damnés font des grimaces au lieu d'exprimer la souffrance et quelques-uns ressemblent à des acrobates. Les hôtes du ciel eux-mêmes me semblent assez maussades et il règne une certaine confusion...

Il s'arrêta devant l'expression d'étonnement et de protestation qui se lisait sur la physionomie de la plupart des convives.

Very strange ! murmurait la voix aigre de lady Sunwaith ; Angelo levait les mains au ciel ; Pantellini battait la mesure d'un air impatienté ; le Dr Marchesi fixait le peintre du même œil qu'il eût regardé ses malades ; le comte Cotto se contentait de sourire du côté de Nelly.

Gabriel prévint les objections :

— Je sais, dit-il d'une voix ferme, que je m'expose à bien des anathèmes... discuter Michel-Ange, c'est un sacrilège.

— En fait d'art, répondit Pantellini, il n'y a pas de sacrilèges, mais il y a des erreurs, et c'est bien pis.

On allait s'échauffer. Heureusement, M. de Basser-ville était là.

— Avez-vous regardé la voûte, monsieur Holler ?

— Oui, monsieur le baron, et là j'ai retrouvé le vrai Michel-Ange, celui que je comprends et que j'aime. Quelle puissance et quelle vérité dans ces prophètes et ces sibylles !... Isaïe, par exemple. Je sais gré au peintre de ne pas nous l'avoir représenté vieux et farouche tel qu'on se le figure généralement. Il en a fait un homme de grande allure, dans la force de l'âge, l'air sympathique et résolu ; c'est le moment où il reçoit les communications divines ; sa tête se dresse, son œil s'allume, son front se plisse : il a conscience des responsabilités redoutables qui lui sont imposées.

Et la Sibylle de Delphes, si simplement drapée et d'une beauté si fière, dans l'attitude de méditation qui convient à son rôle, le regard fixé dans l'espace... vers l'avenir !

Et les délicieux tableaux qui tiennent le milieu de la nef, cette Eve d'abord timide et comme étonnée de vivre, puis curieuse et insinuante au moment où elle reçoit la pomme pour l'offrir à Adam, les épisodes navrants du déluge, les groupes d'anges si bien suspendus dans l'espace, pas du tout de la même famille, je l'atteste, que ceux qui figurent dans *Le Jugement dernier*.

La discussion menaçait de se rouvrir, mais miss Nelly vint en aide à M. de Basserville.

— Vous avez passé par les chambres de Raphaël pour aller à la Pinacoteca, monsieur Holler? Je vous avertis que Raphaël est mon peintre de prédilection.

— Un des miens aussi, mademoiselle. Si Michel-Ange est un demi-dieu, Raphaël est un héros .. et les héros sont plus près de nous... d'un abord plus aisé, d'un rayonnement plus sympathique.

— J'ai admiré comme tout le monde *La Dispute du Saint-Sacrement* et *L'École d'Athènes*... tout y est, le dessin, la composition, le caractère... la couleur... il est impossible d'être académique avec plus de génie.

— Académique! expliquez-nous ce mot, monsieur Holler, demanda Marchesi.

— Je m'imagine qu'en peignant ces belles et savantes fresques, Raphaël a pensé plus que de coutume à la postérité, et son pinceau, si communicatif d'ordinaire, en a pris comme une teinte de solennité et de froideur. Je vous avouerai que mon Raphaël à moi est celui qui m'attendrit et m'émeut. Il m'apparaît dans ces mêmes salles avec quelques-uns des épisodes du *Châtiment d'Héliodore* et du *Miracle de Bolsena* et je suis ébloui par cette *Délivrance de saint Pierre* qui présente des effets de lumière que Rembrandt seul a égalés... Le grand panneau de la *Victoire de Constantin*, en partie composé par lui et si magnifiquement terminé par Jules Romain, me fait juger de la largeur de ses conceptions. Mais je déclare que c'est à Florence, devant ces vierges si vivantes, si touchantes, qu'il a animées au contact de son propre cœur, que je me suis senti le plus en communion avec lui.

— Prenez garde, monsieur Holler, dit gravement le D^r Marchesi, vous êtes un cérébral; prenez garde à vos nerfs; vous le savez, Raphaël en est mort.

— Mort au travail, c'est une belle mort.

— Il a beaucoup travaillé; il a beaucoup aimé aussi et aimé d'un amour malheureux; donc ne

travaillez qu'avec modération et si jamais vous aimez de la même façon que lui...

Gabriel essaya de sourire.

— ... comprimez, comprimez votre cœur!

— Si nous revenions à la Pinacotèque? demanda Nelly, en se tournant du côté de Gabriel.

— D'accord, mademoiselle, répondit celui-ci avec empressement; cependant, je ne voudrais pas avoir l'air de faire une conférence.

— Comment donc! mon cher ami, mais ce que vous nous dites est très intéressant.

Ces paroles de Boratius furent soulignées par un murmure d'approbation.

— Il n'y a d'ailleurs qu'une voix sur la Pinacotèque du Vatican, reprit Gabriel. Si j'excepte celle du palais Pitti à Florence, c'est une collection sans égale, où tous les numéros portent

— Mais quel est le tableau que vous préférez? demanda la tenace Nelly.

— Oui, ajouta Boratius, c'est la question qu'on pose généralement aux étrangers.

— Une question qui ressemble à un piège. Eh bien, j'y répondrai quand même, et s'il faut être révolutionnaire, je ne veux pas l'être à demi. Mon choix, mademoiselle, ne s'arrêterait ni sur cette

peinture éclatante, trop éclatante peut-être, car elle a le tort de faire l'ombre autour d'elle, *La Communion de saint Jérôme* par le Dominiquin, ni sur cette *Transfiguration* si justement vantée, où Raphaël semble avoir surpris le secret de Dieu pour suspendre les corps dans l'espace.

— Parfait ! ne put s'empêcher de dire Angelo dell' Aria.

— Et les raisons de cette exclusion ? demanda Pantellini.

— Je conviens qu'il y a dans ce *Saint Jérôme* de merveilleux éclats, des qualités de tire-l'œil — passez-moi l'expression — de premier ordre, mais je ne puis m'empêcher de trouver la pose du saint bien extraordinaire : ni debout, ni à genoux ; entre les deux. Permettez-moi de dire que ce n'est pas une posture admissible, même pour un anachorète affaibli, car je vois bien l'intention du peintre, affaibli et mourant. Ah ! combien je préfère à ce tour d'équilibre et à ce pompeux et savant étalage, les deux petits triptyques de fra Angelico qui se trouvent dans la salle d'entrée et où le bon frate nous raconte, avec quelle bonne humeur et quelle émotion, « les faits de saint Nicolas » : chacune de ces pages exquises tiendrait dans l'encadrement d'un *Missel* et cependant elles

offrent de telles délicatesses, des effets si variés qu'elles peuvent passer pour l'œuvre la plus complète et peut-être la plus parfaite qu'il ait accomplie. Quel peintre, ce moine!

Angelo intervint :

— Vous voulez dire quel poète!

— Un peu trop sucré pour moi, ajouta Parsina ; en fait de moine, je ne connais que Savanarole.

— Mais *La Transfiguration* ! Pourquoi n'aimez-vous pas *La Transfiguration* ?

Cette question fut faite à la fois par le Dr Marchesi et le comte Cotta.

— Je l'aime, je l'admire, je la célèbre, s'empressa de dire Gabriel, mais on me demande de faire un choix, et naturellement je me laisse guider plus encore par ma sympathie que par mon admiration. D'ailleurs, ici, mon admiration est obligée de se partager, puisqu'il y a deux parties entièrement distinctes dans ce tableau et cela me gêne. Je sais que le haut a été retouché, que le bas n'est pas entièrement de la main de Raphaël. Voilà qui explique ce manque d'unité qui me frappe plus qu'il ne conviendrait sans doute.

— Parlez, parlez sans crainte, mon ami, fit Boratius, qui voyait que le peintre hésitait à for-

muler son avis... toutes les opinions sont libres.

— Evidemment, appuya Parsina, nous ne sommes pas à la Chambre.

— Raphaël, d'ailleurs, ne peut m'en vouloir si j'apporte, en premier lieu, mon hommage à un groupe délicieux : *La Vierge entourée de quatre Saints*, qui porte la signature de son illustre maître, Pierre Pérugin. J'avoue que je suis demeuré cloué, captivé, hypnotisé devant cette toile d'une harmonie céleste, d'une exécution supérieure, avec ce grain de personnalité qui n'appartient qu'aux plus grands artistes.

Je sais qu'on a reproché au Pérugin certaines faiblesses, certaines négligences, trop de hâte dans quelques-unes de ses œuvres ; mais je n'ai pas à m'occuper des autres : celle-là est incomparable.

— Effectivement, monsieur Holler, elle passe pour sa meilleure.

— Pour conclure, ajouta Gabriel, je reconnais que la question reste insoluble.

J'ai peut-être eu tort de me prêter au jeu cruel que m'a proposé mon aimable et perfide voisine. La Pinacotèca est « un bloc » pour employer une expression française...

— Je la salue au passage, s'écria Parsina... c'est un terme parlementaire.

— Un bloc, poursuivit Gabriel, dont toutes les fractions se combinent et se complètent.

On peut la visiter sans fatigue, car elle est admirablement variée et elle ménage plus d'une surprise. Telle cette vigoureuse et ardente *Madeleine* du Guerchin devant laquelle un Belge ne peut passer sans penser à Rubens et cette *Annonciation* de Barocci, qui s'est surpassé ou plutôt qui s'est révélé dans cet ouvrage.

Au milieu de cette discussion, on était passé au salon. Tout en prenant le café dans des tasses microscopiques, selon la coutume italienne, des groupes s'étaient formés ; le jeune Belge était l'objet de l'attention et de la sympathie générale.

Miss Nelly s'approcha de lui. Avec ses grands yeux roux, son nez prononcé qui rappelait de loin et en beau celui de sa mère, ses pommettes légèrement saillantes, sa bouche imperceptible, son teint éclatant qu'avait avivé encore l'ardeur de la conversation, ses cheveux si fins et si lourds qu'il semblait qu'elle redressât la tête sous le poids de l'épaisse natte qui lui tombait sur le cou, elle était vraiment très jolie, d'une beauté irrégulière, étrange, échappant à l'analyse, mais provocante au possible.

— Monsieur Holler, je ne suis pas Anglaise pour

rien ; j'ai comme toutes mes compatriotes mon album d'hommes célèbres et d'amis. C'est en cette double qualité que je viens vous infliger le supplice de la question.

Et tout en débitant ce petit discours, elle détachait de son block-notes une feuille imprimée avec les demandes d'usage : « Votre âge ? Votre lieu de naissance ? Votre exercice favori ? Un écrivain de votre choix ? En quel pays voudriez-vous vivre ? Un des prénoms que vous préférez ? »

Gabriel ne se fit pas prier et remplit lestement la page sans que la jeune Anglaise cessât de le surveiller, car elle savait qu'il existe des gens distraits ou malins qui passent volontiers des lignes. Arrivé à la dernière question, il traça un C, puis s'arrêta, réfléchit un instant et, gardant dans le sanctuaire de son cœur le secret qu'il allait révéler, il écrivit : *Camille*.

— C'est le nom de ma mère adoptive, mademoiselle.

— Nous nous rencontrons, monsieur Holler, répondit miss Nelly. En pareil cas, c'est toujours le nom de mon père que je choisis.

On causait beaucoup chez le D^r Boratius, qui se piquait de savoir engager et stimuler à propos l'entretien.

On parla de la politique étrangère, de l'émigration, de la retraite de Crispi, de l'état des finances italiennes. Le Dr Marchesi aurait voulu qu'on les traitât comme il traitait lui-même ses malades, par l'hygiène et en écartant les remèdes empiriques : c'est ainsi qu'il appelait les impôts, les emprunts, les armements, les expéditions.

Ne vous y trompez pas, s'écria-t-il, ce pays, tout épuisé qu'il soit, offre encore beaucoup de ressources à qui saura les mettre en œuvre. Mais il faut revenir à l'hygiène, aller doucement, progressivement, refaire et réparer ses forces avant de s'en servir, ne pas trop bâtir, ne pas trop armer, s'occuper du paysan qui est à un pays ce que le sang est à une constitution, et surtout ne pas se lancer dans les expériences... une petite vie bien calme, bien régulière... bien sage... l'hygiène enfin !

— Mais, mon cher docteur, objecta Pantellini, nous n'avons pas fait l'Italie une et indivisible pour vivre à l'égal des petits bourgeois de la Hollande ou des hôteliers de Monte-Carlo. Maintenant que nous sommes une grande puissance, nous voulons notre part d'influence et d'action.

— Si vous devez acheter cette part au prix de votre tranquillité et de votre bien-être, j'estime que vous avez fait un mauvais marché.

— On nous a endettés, c'est vrai, reprit le journaliste, mais nous en avons pour notre argent! On nous a dotés de chemins de fer et de routes... des chemins de fer mal construits, je l'accorde, mais un peu plus ou un peu moins cahoté, on arrive tout de même... de belles routes, dont on ne se sert pas toujours, surtout dans l'Italie méridionale, c'est encore vrai, mais qui pourraient servir et qui serviront probablement dans l'avenir; on a supprimé les couvents et bâti des prisons, ce qui est une double garantie pour la tranquillité publique; il n'y a presque plus de brigands, même en Sicile... On nous a donné le suffrage universel et le service obligatoire; les journaux se sont multipliés... plus de douze cents dans la péninsule; on a remplacé les fumées de nos poètes par les solides discussions de notre parlement; l'Italie, d'un bout à l'autre, s'est modernisée, a été renouvelée; on nous a fait une Rome reluisante, confortable et propre par-dessus le marché : on balaye et on arrose les rues! il y a des tramways dans toutes les directions; les hôtels, les cafés, les théâtres ne se comptent plus... De quoi donc se plaindrait-on?

— Tout simplement de mourir de faim, répondit Marchesi; notez que toutes vos améliorations ne pro-

fitent guère qu'aux étrangers. Quant à la population ouvrière, il est incontestable que, jusqu'ici, elle a beaucoup perdu au change, d'abord parce que les objets de première nécessité ont doublé, triplé, quadruplé même, et puis, parce que ces moines que vous avez dispersés élevaient ses enfants, soignaient ses malades, la consolait dans ses peines, étaient souvent d'utiles intermédiaires près de ses patrons ou de ses supérieurs, lui rendaient, de toute façon, d'inappréciables services.

— J'en conclus, fit observer Parsina, que quand il n'y aura plus de pauvres, il n'y aura plus besoin de couvents.

— Commencez par supprimer les pauvres, mon ami.

— Cela viendra, n'ayez peur ; les pauvres, les moines, les rois, tout cela y passera peu à peu, c'est forcé.

— Je ne demande pas mieux ; je vous ferai observer seulement que vos amis étaient d'un autre avis quand ils ont fait l'unité... car, il n'y pas à dire, ce sont les républicains avancés, les socialistes de ce temps-là, qui criaient le plus haut : A bas le pape ! Vive le roi !

— C'est qu'ils se faisaient un raisonnement bien

simple : si c'est le pape qui succombe, nous perdrons notre plus redoutable ennemi ; si c'est le roi, alors nous aurons la république. Nous y gagnerons dans les deux cas.

Les dissentiments qui se sont élevés, il y a quelques années, entre la France et l'Italie fournirent aussi leur contingent à la discussion.

— Expliquez-moi, demanda Gabriel, pourquoi deux pays qui ont les mêmes traditions, le même sang, les mêmes mœurs, à peu près le même langage, se sont fait une guerre aussi vive, guerre de plume, il est vrai, mais qui n'en a pas été moins préjudiciable et périlleuse. L'Italie devrait se souvenir que la France...

— Je vous arrête, s'écria le D^r Marchesi. Avez-vous lu *Le Voyage de M. Perrichon* ?

— Une pièce de Labiche ? Je l'ai vu jouer à Bruxelles.

— Eh bien ! vous devez savoir que ce que l'on pardonne le moins à un ami, c'est le service qu'il vous a rendu.

— Surtout, ajouta Pantellini, quand cet ami se targue, à chaque instant, de son bienfait pour faire appel à votre reconnaissance...

— Et puis, il y a la presse, ajouta Boratius, la

presse qui a beaucoup contribué à brouiller les cartes.

— C'est certain, reprit Marchesi, la presse a joué dans tout ceci le rôle de la belle-mère dans un ménage.

— En tous cas, reprit Boratius, si les Français en masse ont eu à se plaindre des Italiens, un Français qui vient ici est toujours bien accueilli. On l'invite, on l'écoute, ce qui est le comble de la politesse pour un Italien et de la satisfaction pour un Français; les dames raffolent de lui, et si c'est un homme qualifié, le Vatican et le Quirinal se le disputent.



XII

LA VILLA D'ADRIEN



Décidément, Gabriel avait fait la conquête des hôtes du Dr Boratius : dès le lendemain de la soirée passée avec eux, il recevait le journal de Pantellini, *l'Alba*, et, peu de jours après, le dernier roman d'Angelo dell' Aria, *Il Delirio della Fatalità*, avec ces trois vers du Dante comme préface :

Chi poria mai pur con parole sciolte
Dicer del sangue e delle piaghe appieno,
Ch' i' ora vidi, per narrar più volte?

(Inferno canto, 28.)

Parsina lui adressa une carte d'entrée aux séances de la Chambre; le professeur Gennibello lui fit dire qu'il se tenait à sa disposition pour la première cérémonie importante de Saint-Pierre ou du Vatican; une carte de visite, de petit format, de lady Sunwaith informa le peintre qu'on prenait le thé chez elle chaque jour à 5 heures, Pension Nelson, via Tarentina; le baron de Basserville, le comte Cotto-Cotta s'inscrivirent à son hôtel.

Il n'avait rien de mieux à faire qu'à profiter des occasions qui s'offraient à lui.

Il secoua sa mélancolie, fit des prodiges de bonne volonté pour écarter les regrets fâcheux et les rêves importuns, et devint, sans y mettre de résistance, un assidu de la maison du D^r Boratius.

On s'y entretenait toujours avec autorité et indépendance de tout ce qui pouvait intéresser le voyageur : de l'Italie ancienne, de la nouvelle, des liens qui les rattachaient l'une à l'autre, des souvenirs sacrés du passé, des espérances incertaines de l'avenir.

Plusieurs fois, on avait entrepris des excursions dans Rome ou dans les environs, sur l'initiative de miss Nelly, infatigable dès qu'il s'agissait de sport et de parties. Lady Sunwaith, entraînée par sa fille, ne se départait pas, même en ces occasions, de cette rigidité britannique qui la faisait ressembler, disait Pantellini, à une fresque de Pompéi, ou bien encore à l'une de ces grandes poupées de Nuremberg taillées dans une planche.

M. de Basserville était l'homme nécessaire et le guide autorisé de ces promenades archéologiques ; le D^r Boratius se chargeait des convocations et de l'organisation générale ; Pantellini et Angelo n'y fai-

saient que de rares apparitions ; le comte Cotta s'excusait, par des raisons budgétaires que tout le monde devinait et respectait.

La petite caravane résolut d'aller déjeuner à la Villa Adrien, sur la route de Rivoli. Les provisions furent faites par miss Nelly, Boratius fournit le matériel et l'on partit dans un large landau chargé de paniers et attelé de trois chevaux à grelots, qui sonnaient joyeusement pendant que le cocher, fier de son équipage, donnait de grands coups de fouet aux passants et fredonnait une chanson plaintive pour conjurer le mauvais sort. A côté de lui se dressait Alexandre, dont le docteur et miss Nelly avaient voulu faire la connaissance et que tout le monde s'accordait à trouver très bon enfant, très Parisien, très nature.

— Les Romains n'aimaient pas la campagne pour elle-même, lit observer M. de Basserville en passant le seuil de la résidence d'Adrien. Par villa, ils entendaient tout un domaine, et plus ce domaine était rempli, encombré de constructions, bâtiments, théâtres, cirques, portiques, arcs de triomphe, fontaines, statues, plus leur goût compliqué était satisfait.

Le parc dans lequel nous nous trouvons avait dix milles de circonférence au temps d'Adrien. On

y avait réuni tout ce que l'art des architectes, des sculpteurs et des peintres de l'époque avait conçu de plus riche et de plus nouveau. Cette splendide demeure peut passer pour l'œuvre la plus complète en ce genre de l'Antiquité. Malheureusement, il n'en reste plus que des débris et, quoique ces débris soient assez imposants pour nous en donner une idée grandiose, c'est avec l'imagination qu'il faut nous figurer l'ensemble, rétablir ces palais et ces temples revêtus de marbres rares, ces vastes mosaïques, ces décorations somptueuses, ces portiques élevés et ces allées sans fin, animées par d'innombrables statues, dont on a retrouvé, malgré tant de siècles de dévastation, un nombre suffisant pour peupler tous les musées d'Italie.

Après avoir parcouru l'immense champ de ruines, où l'on reconnaît encore quelques-unes des anciennes destinations, les places occupées jadis par le palais impérial, le temple de Diane, « les délices » de Canope, le théâtre des Naumachies, la bibliothèque grecque, on s'arrêta à un portique jadis orné d'un double rang de colonnes dont quelques-unes sont encore debout.

— Le Pœcile, annonça M. de Basserville ; c'est probablement là que l'empereur venait parler de philoso-

phie et de belles-lettres avec les grammairiens et les écrivains grecs qu'il réunissait autour de lui.

Lieu parfait pour déjeuner, car la vue s'étend sur toute la villa et au loin sur la campagne coupée de vallons et semée d'oliviers. Avec un peu de bonne volonté, nous pourrions nous figurer que nous sommes transportés de dix-sept cent soixante-dix ans en arrière et que nous nous asseyons à la table de cet homme savant, disert et sceptique qu'on nommait l'empereur Adrien.

— C'est cela, s'écria miss Nelly, faisons un repas à la romaine.

Et présidant à tous les apprêts, aidée du cocher et d'un des gardiens de la villa, tout le monde y mettant la main, l'ingénieuse jeune fille organisa le « festin impérial ». Selon les indications de M. de Basserville, les convives se mirent sur un seul rang, un des côtés des tables romaines restant toujours libre pour le service. On effeuilla sur la nappe les fleurs des bouquets que Gabriel avait galamment offerts à lady Sunwaith et à sa fille. Nelly regretta de ne pouvoir installer des triclinia ou lits à trois places et d'être obligée de se contenter de simples chaises ; mais on plaça au centre de la table un saladier vide pour les libations et chacun fut invité à y verser

quelques gouttes de vin en invoquant la divinité qui lui était propice : M. de Basserville fit appel à Minerve Pacifère, inspiratrice des sages conseils et des décisions utiles ; miss Nelly offrit son hommage à Diane chasserresse, dont on eût fait de notre temps la déesse du sport ; Alexandre avait pensé un instant à Bacchus, mais intimidé par lady Sunwaith, il se rejeta sur Apollon, protecteur des arts ; lady Sunwaith hésitait entre Jupiter et Junon ; elle se décida pour Pomone, à la vue de superbes poires d'Arsoli qu'on venait d'apporter sur la table ; Gabriel pencha sa coupe en l'honneur d'Orphée, le plus fidèle et le plus courageux des amants.

On chercha pour le cocher, qu'on avait transformé en maître d'hôtel, un nom d'esclave ; on l'appela Atimetus, et Virgula la jeune fille du gardien, qui était venue offrir ses services.

Les sardines à l'huile, le pâté de cailles, le poulet farci, la mortadella à la gelée devinrent les murènes aux olives, le paon rôti, les becfignes au miel d'Arabie, le sanglier d'Apulie.

On plaça sur les « amphores » des étiquettes de vins fameux : Chio, Falerne, Herculenum, Tibur.

Comme on signalait l'absence regrettable de joueurs de syrinx, instrument à neuf tuyaux dont

le son peut se comparer à celui de la flûte, Alexandre se mit à siffler un air de *La Muette de Portici*, qui pouvait passer à la rigueur pour une mélopée antique.

On eut même l'illusion des danses mimées que les riches Romains offraient à leurs convives, une bande de ces musiciens et danseurs napolitains, qui sont de toutes les fêtes en plein air, évoluant entre les colonnes du portique ; une simple mandoline leur tenait lieu du spaltérion ou de la harpe syrienne.

Pendant le repas, M. de Basserville cita quelques traits de la magnificence des empereurs.

— Auguste, malgré son apparente simplicité, réunit un jour tout l'Olympe à sa table, dans la personne de douze de ses amis, qui s'étaient distribué les rôles ; lui-même se réserva celui d'Apollon. L'histoire ne dit pas quelle sorte de nectar on servit à cette cour céleste improvisée, mais il est probable qu'on n'oublia pas qu'on avait affaire à des dieux.

C'est un peu plus tard, sous les empereurs de la décadence, que le luxe prit des proportions inouïes ; Martial déclare que si Jupiter et Domitien l'invitaient le même jour, il n'hésiterait pas à remercier le maître des dieux pour se rendre à l'appel de l'empereur.

Quelquefois, une mise en scène joyeuse animait le festin. Un ancien auteur rapporte qu'il a vu une énorme laie apportée sur la table; au même instant, les aboiements d'une meute de Laconie se faisaient entendre et un veneur en grand costume, le coutelas à la main, venait ouvrir le ventre de l'animal, d'où s'échappait une volée de grives.

— Rôties? demanda Alexandre, qui oubliait quelquefois qu'il n'était plus à Montmartre.

Le narrateur ne perdit pas son sang-froid.

— On assure, ajouta-t-il, qu'elles vinrent s'abattre d'elles-mêmes dans les assiettes des convives.

— Mais, continua-t-il, les grives étaient du gibier courant; il y a mieux : Héliogabale offrait à ses convives des fruits saupoudrés de perles et de pierreries.

— Voilà un empereur comme je les comprends! s'écria miss Nelly.

— Attendez! attendez! reprit Basserville: le même empereur, toujours galant, les fit étouffer ensuite sous une pluie de violettes et de fleurs de toute espèce.

Assez souvent, le repas était égayé, si on peut employer ce mot, par un combat de gladiateurs.

Au reste, la vue du sang constituait, pour ces maîtres du monde, le plus voluptueux des spectacles.

Caligula faisait donner pendant ses repas la question à des malheureux condamnés à mort, et un soldat habile à couper les têtes le régalaît au dessert d'une certaine quantité d'exécutions capitales.

Nelly poussa un léger cri d'horreur et lady Sun-waith esquissa un geste de répulsion.

— Ah! la sensibilité a fait quelques progrès depuis ce temps-là, reprit Basserville. Mais je ne veux pas vous laisser sur une note triste et je finirai par une plaisanterie assez corsée attribuée à Commode, un jour qu'il traitait ses amis du Sénat. Cet empereur, doué d'un esprit badin, fit servir à ses invités deux jeunes bossus qu'on avait dressés en rond au fond d'un plat d'argent et arrosés de moutarde... J'ignore si l'on riait autour de la table, mais je crois qu'au milieu on ne s'amusait pas beaucoup.

— Des scélérats ou des fous, s'écria Boratius... Mais le peuple? Que faisait donc le peuple romain?

— Le peuple! répondit Basserville; on lui fermait la bouche avec des distributions.

L'empereur Adrien a dit : « Il n'y a pas de joie comparable à celle des Romains, quand ils ont mangé. »

— En somme, reprit Gabriel, de tristes personnages, les Romains de ce temps-là.

— C'est mon opinion, répliqua Basserville, et c'est ce que je vous démontrerai mieux encore si vous voulez m'accompagner au Forum et au Palatin.

— Je vous accompagnerai avec reconnaissance, cher monsieur, où vous voudrez, quand vous voudrez et tant que vous voudrez.

En se levant de table, miss Nelly laissa tomber son éventail.

— Ceci, fit observer M. de Basserville, est un fâcheux présage ; mais je me hâte d'ajouter qu'il existe une façon de conjurer le mauvais sort : en pareil cas, les Romains ne manquaient pas de jeter par-dessus leur épaule des fèves noires ou, à leur défaut, une de ces grosses olives telles qu'il en reste sur cette assiette. En outre, en frappant trois fois le plateau qui se trouve devant vous, vous apaiserez les lémures qui rôdent sans doute autour de cette table.

— Les lémures ?

— Une sorte de revenant, de la famille de nos lutins ou de nos farfadets, qui ne cherche qu'une occasion de jouer quelque mauvais tour.

On partit au son de la dernière aubade des musiciens napolitains.

— Quel malheur, monsieur Gabriel, qu'on ne puisse pas organiser un quadrille !

C'était miss Nelly qui s'emparait du peintre, pendant que le gros de la compagnie prenait les devants pour aller visiter les ruines colossales qui furent les thermes d'Adrien.

— Vous aimez donc beaucoup la danse, mademoiselle?

— J'aime le mouvement...

Puis, prenant tout à coup un air de gravité, elle ajouta :

— Je jouis de mon reste.

— Comment ! de votre reste?

— Sans doute, l'année prochaine, nous retournerons en Angleterre.

— Je croyais que madame votre mère avait adopté définitivement l'Italie.

— Pour elle, oui, mais pas pour moi... Il faut que je me marie, moi !

— Déjà, mademoiselle?

— Oh ! je ne suis pas pressée, mais c'est dans l'ordre. Nous autres Anglais, nous y restons toujours... dans l'ordre... Le devoir de ma mère est de me trouver un mari et mon devoir est d'obéir à ma mère.

— Vous ne regretterez pas l'Italie?

— Oh ! *yes, yes*, que je regretterai l'Italie ; aussi je

m'amuse tant que je peux, pendant que j'y suis encore... parce qu'après...

— Après?

— J'épouserai inévitablement un petit « baronet » de province ou un gros commerçant de la cité, comme feu mon père. L'intérieur, le ménage, le « home », je ne connaîtrai plus que cela... Je serai à mon tour l'esclave de la tradition... du cant... vous avez entendu parler du cant britannique, monsieur Holler? Il faudra devenir une maîtresse de maison digne, attentive, solennelle, un peu sévère même comme ma mère, et de toutes ces bonnes parties d'à présent, je ne conserverai plus... que le souvenir. Un souvenir bien lointain, un souvenir... je cherche le mot... desséché .. comme les petites fleurs que nous avons cueillies l'autre jour à la villa Borghèse et que j'ai disposées dans mon herbier.

Il y eut un moment de silence entre les deux jeunes gens, puis Nelly reprenant sa bonne humeur habituelle :

— Ah bah! monsieur Gabriel, ne pensons pas aux choses tristes. Tenez, rejoignons M. Alexandre qui vient de grimper sur cette tour branlante d'où l'on doit apercevoir les cascates de Tivoli... à qui sera le premier arrivé... voulez-vous?...

Une heure après, la caravane reprenait le chemin de la ville éternelle à travers les plaines désolées de la campagne romaine et avant que le vent du soir, qui apporte la fièvre, pût faire sentir sa maligne influence.

Pour charmer les longueurs de la route poussiéreuse au milieu d'un désert infecté, Alexandre, stimulé par Nelly, entonna quelques-uns des refrains populaires en vogue à Paris et à Bruxelles, que le cocher accompagnait discrètement avec son fouet et dont la jeune Anglaise, Gabriel et le docteur répétaient en chœur les refrains. Lady Sunwaith, toujours digne, surveillait la route et les modérait dès qu'elle apercevait une voiture, un piéton, le toit d'une maison.

Au jour convenu avec M. de Basserville pour la visite du Forum, Gabriel proposa à Alexandre de l'accompagner. A sa grande surprise, celui-ci s'excusa.

— Trop imposant pour moi, disait-il, votre baron de Basserville. C'est un homme à qui il faut parler avec des gants et des imparfaits du subjonctif, et dame ! voici plus de trente ans que je n'en use plus. Et puis il dit de grands mots et il n'arrête pas... l'autre jour, j'ai failli m'endormir pendant sa conférence.

— Ce n'était pas la peine de venir à Rome, alors !

— Oh ! je ne perds pas mon temps ; j'ai déjà commencé un album de types romains avec des réflexions à la Gavarni, dont vous me direz des nouvelles... Tenez, regardez moi ça et convenez que si le vieux maître n'était pas mort depuis vingt ans, on pourrait croire que c'est lui qui a signé ces feuilles.

Et tirant d'une poche énorme qui lui tenait lieu de valise sous son pardessus à carreaux, un volumineux cahier, il le feuilleta rapidement devant Gabriel.

Celui-ci l'arrêta à un dessin qui représentait deux jeunes prélats se rencontrant devant Saint-Pierre. Magnifiquement drapés à l'antique dans le grand manteau noir qui ressemble à la toge, col et manchettes d'un blanc immaculé, gants de peau glacée, souliers à boucles, chapeaux galonnés, ils se saluaient, en souriant, d'un geste gracieux et superbe. Au bas de cette page, on lisait : « Comme des mousquetaires. »

Dans un coin de la même feuille, figurait un pauvre curé de campagne belge ou français, le chapeau caboché, la ceinture débridée, le rabat de travers. Il est en contemplation devant Saint-Pierre et en pensant à sa petite église de Saint-Babylas, il murmure : « Je ne changerais pas. »

Un peu plus loin, Gabriel remarqua une énorme matrone assez semblable à une vieille statue grecque qui aurait gonflé au soleil et jauni à la pluie. Elle donne à manger à une bande de dindons comme on en rencontre à Rome dans les rues, dans les boutiques et parfois jusque dans les escaliers des maisons des quartiers populaires. Au-dessous on lit : « Une descendante de Cornélie, la mère des Gracques. »

On voit encore un de ces jolis petits sous-lieutenants tels qu'on n'en trouve plus qu'en Italie ou dans les opérettes, vêtu de gris clair, de bleu de ciel, de rose tendre, sanglé, pimpant, luisant à mettre sur une étagère ou dans une boîte à bijoux. Le nouveau Cham a agrémenté son dessin de ces réclames fantaisistes : « Tuniques moulées de chez Cesare Justo, tailleur anatomique. — Corsets et rembourrages par Angelico della Forma. — Écharpes et panaches au Paradis des dames, Via del Cuore. »

Gabriel se convainquit qu'Alexandre et M. de Basserville n'étaient pas faits pour se comprendre.

— Adieu Gavarni, dit-il, adieu Caran-d'Ache, adieu Forain, et il partit pour son rendez-vous.



XIII

LE FORUM

Le diplomate l'attendait sur la place du Campidoglio, devant la statue de Marc-Aurèle.

— Je ne veux pas vous faire une description du Forum, lui dit-il en l'abordant; vous y êtes déjà venu plusieurs fois; vous avez relevé les traces de quelques-uns des monuments qui y ont figuré, pas de tous assurément, car s'il fallait faire tenir dans ce petit espace tous les temples, basiliques, palais, colonnes, boutiques, statues, édifices divers dont on nous a laissé la liste, nous devrions les entasser les uns sur les autres, comme autrefois les Titans entassaient les montagnes pour atteindre le ciel.

On s'étonne que tant d'actes de la vie publique, tant de spectacles imposants aient pu se passer sur un théâtre aussi restreint.

Évidemment, aux grands jours et surtout sous l'empire, alors que la ville comptait plus d'un million d'habitants, seuls les fonctionnaires et les

notables, le « tout-Rome » d'alors, pouvaient y pénétrer.

Ils descendirent l'escalier du Capitole, tournèrent à gauche et s'appuyèrent au parapet élevé sur l'emplacement autrefois consacré aux temples de Vespasien et de la Concorde, d'où l'on domine entièrement le Forum.

— Dans tout ce qui nous entoure, monsieur Holler, il n'y a pas un pouce de terrain qui n'ait été arrosé de sang, pas une pierre qui ne porte l'empreinte d'une infamie ou d'un crime... Ah! si les pierres pouvaient parler!... mais elles parlent! s'écria l'orateur, qui s'échauffait malgré lui... elles parlent!! Voyez-vous sur l'arc de triomphe de Septime-Sévère une partie de marbre qu'on a grattée et recouverte d'une inscription pompeuse « *Optimis fortissimisque principibus* »? Eh bien! ces quatre mots révèlent un crime.

Primitivement, le nom du malheureux Géta se lisait à cette place; selon l'usage, on avait associé ce prince ainsi que Caracalla, son frère, à la gloire de Septime-Sévère, leur père. Caracalla ayant assassiné Géta, fit effacer son nom sur tous les monuments de Rome et on le remplaça, sur celui-ci, par une formule vague et hypocrite en l'honneur des chefs de l'ancienne armée.

Mais le marbre n'a pu garder son secret. En vieillissant, il s'est effrité et à mesure que les quatre mots ajoutés par le meurtrier se rongeaient sous l'action du temps, le nom de la victime réapparaissait et reprenait sa place... N'est-ce pas curieux ?

— Devant nous la tribune, indiqua Gabriel ; je pense malgré moi à Cicéron...

— Un orateur puissant, mais un homme sans principes et sans caractère, un politicien. Mommsen, l'éminent historien allemand, ne voit en lui qu'un feuilletoniste et un avocat. Il est vrai que le même écrivain appelle Caton un don Quichotte et Pompée un caporal.

— Et quelle forme avait cette tribune ? demanda le peintre.

— Elle tenait toute la largeur du Forum et était ornée de proues de navires pris à l'ennemi.

Certes, on y a entendu de beaux accents, mais on y a vu de terribles spectacles ; par moment, elle se transformait en gibet et on y a suspendu, entre autres, la tête de Marius et celles des premiers triumvirs. D'ailleurs pas de grands discours, pas de réunions politiques sans qu'on s'injuriât beaucoup et qu'on se battît un peu ; la plupart du temps, un certain nombre d'assistants restaient sur place.

— Il n'y avait donc pas de police?

— Si fait, il y avait des gardes, des prétoriens, des licteurs même quand quelque grand personnage honorait l'assemblée de sa présence. Mais en ce temps-là déjà, on accusait les agents de l'autorité d'arriver toujours trop tard.

Passons à la basilique Julia. On y rendait la justice, et quatre tribunaux y fonctionnaient en même temps; faut-il ajouter que cette justice était vénale et que les jugements se disputaient aux enchères?

Plus loin, le temple de Vesta avec les magnifiques dépendances habitées par les vestales; encore un palais, encore un crime : Domitien, ayant eu la fantaisie de se faire passer pour dévot, condamna la grande vestale, une Cornélia, à être enterrée vive. Comme le crime qu'on lui reprochait était imaginaire, il fallut payer un imposteur qui soutint avec la complicité du tribunal que la vertueuse et altière fille des Cornélius avait avoué sa faute, et la décision de l'empereur fut confirmée.

— Ces faux témoignages sont ce qu'il y a de plus infâme, s'écria Gabriel.

— Ils étaient ce qu'il y a de plus commun, continua son compagnon; beaucoup de gens, et non des moindres, en vivaient. Lorsqu'un empereur mourait,

on brûlait son corps sur un bûcher fastueux, et plusieurs personnages apostés à cet effet devaient témoigner par serment qu'ils avaient vu le glorieux défunt s'élever et disparaître dans les airs. Cette formalité était passée en usage et il existait un prix fait pour ces attestations de haut parage : on les payait de 200,000 à 250,000 drachmes.

Tout ce que Rome comptait de banquiers véreux, d'usuriers, d'aventuriers et de joueurs venait ici s'enrichir, se ruiner ou se refaire. Les boursiers, comme de nos jours, faisaient usage de fausses nouvelles et les tenanciers des petites boutiques éparses sous les portiques prêtaient de l'argent aux fils de famille et aux villes menacées de confiscation au taux de 12 p. c. par mois.

Tout en parlant, ils étaient descendus dans l'excavation quadrilatérale produite par les fouilles. Ils se trouvaient sur le sol même du Forum, un peu au delà de l'arc de Septime-Sévère.

— La voie sacrée? demanda Gabriel en indiquant un long et étroit passage tracé au milieu des ruines avec des dalles de pierre grise. Cette route triomphale va nous dédommager des vilenies que vous venez de rappeler.

— Heu! heu! n'y comptez pas trop, répondit le

diplomate ; constatez d'abord qu'on nous a trompés au collège sur les proportions de ce chemin de la gloire. Au lieu de l'avenue majestueuse que les souvenirs classiques ont laissée dans notre imagination, nous trouvons une sorte de ruelle de province où le char de l'imperator s'est heurté sans doute plus d'une fois.

Remarquez qu'un très petit nombre de personnes pouvaient y tenir de front et pensez aux encombrements qui s'y produisaient. C'est ce qui explique la longueur interminable des cortèges dont les vieux historiens nous font de si abondantes descriptions.

— Vous parlez des triomphes ?

— Les triomphes, j'en conviens, devaient composer un spectacle des plus brillants et des plus intéressants. En dehors des légions victorieuses qui y prenaient part, précédées et flanquées d'une foule de dignitaires portant les insignes, *signiferi*, *aquiliferi*, *imaginiferi*, tous les corps d'Etat y étaient représentés.

Des bandes de musiciens et des chœurs nombreux égayaient la marche. Mais ce qui excitait le plus d'enthousiasme, c'était l'apparition des animaux et des produits des pays vaincus.

On vit défiler ainsi cent cinquante éléphants pris aux Carthaginois et, après la soumission de la Grèce, toute une collection de tableaux et de statues de haute valeur.

Quelquefois de larges toiles peintes, portées comme des bannières, représentaient les principaux épisodes de l'expédition, fortement grossis pour la circonstance, et un orateur armé d'une baguette se chargeait de donner les explications au public.

— Le cortège montait au Capitole?

— Une partie seulement, mais auparavant se passait une cérémonie caractéristique. Rappelez-vous bien ceci : tant que le sang n'avait pas coulé, il n'existait pas de bonne fête pour les Romains. Derrière le char du vainqueur, on voyait un groupe sombre : c'étaient les prisonniers de guerre, et à leur tête, les rois ou chefs que le sort des armes avait trahis.

Tout le long de la route, ces valeureux soldats (Vercingétorix, le héros gaulois, a passé par là) ont été insultés par la plus vile populace. Les voici arrivés près du Tabularium, à l'endroit où nous nous sommes arrêtés tout à l'heure ; on s'empresse de les faire tourner à droite et on les entasse dans

l'étroite prison Mamertine, qui se trouve tout près d'ici et que saint Pierre devait illustrer par la suite; puis on les égorge sans répit et sans pitié, car il faut que leurs cris de douleur saluent le général victorieux au moment où il gravit les degrés du Capitole.

— C'est réellement épouvantable.

— Et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que, sous les empereurs, quand un de ces fous cruels qui ont occupé le Palatin se décernait un triomphe qu'il n'avait pas mérité, on faisait des razzias parmi les populations inoffensives des frontières ou l'on déguisait des prisonniers ou même des esclaves en barbares pour figurer les soi-disant vaincus. Ils n'en étaient pas moins assassinés dans les formes, à la plus grande gloire du triomphateur.

— En somme, c'était au Forum que se concentrait la vie publique des Romains.

— Parfaitement. Toutes les élections y avaient lieu, et il servait encore aux communications des magistrats, aux grands procès politiques, à la plupart des manifestations officielles. Les enterrements aristocratiques ne manquaient jamais d'y passer et on s'y arrêtait pour faire l'éloge du défunt.

— C'est une coutume qui a survécu aux Romains, fit remarquer Gabriel.

— Sans doute, répondit Basserville et, comme au temps des Romains, la vérité est souvent écornée dans ces hommages posthumes. Nous y apportons toutefois une certaine mesure dont ils n'avaient pas souci ; le mot « tact » n'était pas encore inventé. Leurs orateurs ne reculaient pas devant les affirmations les plus mensongères et les plus impudentes.

Comme de nos jours, les familles s'attachaient à rendre le convoi aussi somptueux que possible ; on s'y prenait toutefois d'autre façon. L'image du défunt, reproduite en cire et revêtue de ses insignes, était portée en grande pompe. Des pleureuses venaient à la suite, en se livrant aux démonstrations les plus exagérées, s'arrachant les cheveux, se déchirant le visage, poussant des cris perçants. Les bustes des ancêtres, ornés pour la circonstance, y figuraient toujours en grand nombre, car un homme *sine imaginibus*, sans galerie de famille, n'était pas considéré. Un comédien qui s'était fait la tête du mort et portait son costume excitait les applaudissements du peuple, s'il réussissait à imiter complètement le modèle. Il y avait jusqu'à des fantoches dans ces exhibitions funèbres.

L'un d'eux, très populaire à Rome, était habillé en vieille femme ; on l'appelait Citeria, la bavarde, parce

qu'il se répandait en mauvaises plaisanteries et donnait la réplique aux passants.

Le tout se terminait souvent par des combats de gladiateurs et presque toujours par des repas homériques.

César, auquel il faut toujours revenir quand il est question de prodigalités, fit dresser vingt-deux mille tables à l'occasion des funérailles de sa fille.

M. de Basserville s'arrêta un peu.

— Vous êtes fatigué ? se hâta de dire Gabriel.

— Nullement, répondit l'aimable cicérone en montrant la colline voisine couverte de murs à moitié renversés, de colonnes tronquées, de pierres sculptées, derniers vestiges des palais impériaux. Il nous reste à visiter le Palatin et on ne peut guère séparer le Palatin du Forum, dont il a pris la place.

A partir d'Auguste, c'est sur ce monticule que se sont transportés le mouvement et l'intérêt ; là siégeait le maître du monde, et Rome elle-même n'était plus qu'une esclave étendue à ses pieds.

Vous connaissez déjà les lieux ?

— Je les ai parcourus, le guide d'une main, le plan de l'autre.

— Vous vous êtes arrêté sans doute sur l'empla-

cement de la maison d'Auguste, qui fut superbe, si on la compare aux demeures qui l'avaient précédée, fort modeste si on la rapproche des palais de Néron et de Septime-Sévère.

La maison d'or de Néron atteignait le comble de la splendeur tapageuse et extravagante; il s'y trouvait des étangs, des cirques, des hippodromes, des prairies remplies d'animaux féroces; l'or ruisselait et les pierres précieuses fixées aux murs étaient presque en aussi grand nombre que les cadavres dont il sema Rome et l'Italie.

Le palais des Flavius, qui succéda à la maison d'or, bien des fois modifié et considérablement agrandi par Septime-Sévère, était d'une magnificence plus correcte et plus digne, mais là encore nous découvrons des traces de sang et du sang le plus pur et le plus précieux qui ait jamais arrosé cette terre insatiable.

Beaucoup de chrétiens ont passé en jugement dans cette large enceinte, dont une partie subsiste encore et qu'on désigne sous le nom de basilique de Jupiter. C'est là que se dressait le tribunal de l'empereur.

— Effectivement, dit Gabriel, on m'a montré l'emplacement de ce tribunal, une partie cintrée au fond du prétoire.

Ils montaient tout en parlant; ils s'arrêtèrent un instant à la pointe avancée sur laquelle on avait élevé le temple de Jupiter stator.

— Si nous jetons les yeux autour de nous, reprit M. de Basserville, nous ne voyons que des cirques et des hippodromes, c'est-à-dire des lieux où l'on égorgait et où l'on s'égorgeait : le cirque Maximus, qui pouvait contenir quatre cent mille personnes, le cirque Septime-Sévère, le Colisée.

— Le Colisée ! répéta Gabriel.

— Le Colisée... le plus vaste charnier qui ait jamais existé, l'endroit où l'on s'amusait le plus à Rome, car il n'y avait qu'un seul plaisir qui comptât dans cette ville infâme : voir souffrir et voir mourir... Si je ne craignais de vous ennuyer...

— Continuez, continuez, cher monsieur, à mesure que vous rappelez ces scènes cruelles, je les vois passer sous mes yeux.

— A peine le Colisée fut-il achevé par Titus, que ce prince y fit tuer cinq mille bêtes. Depuis lors, les empereurs ne cessèrent d'y lutter à coups de cruautés et de folies. Domitien, qui entendait le spectacle d'une manière autrement réaliste que tous nos modernes, exigeait que ceux qui remplissaient les rôles de victimes dans les pantomimes subissent les

supplices indiqués dans la pièce. C'est ainsi que, dans une scène de brigands, il fit dévorer un homme par un ours et, un autre jour, qu'il obligea l'acteur qui représentait Mucius Scævola à tenir la main sur un brasier ardent.

Il donna aussi le simulacre d'un immense combat naval, et pour qu'on ne crût pas à une vaine parade, la plupart des combattants durent périr. Des animaux de toute espèce, lions, tigres, crocodiles, taureaux, grues, parurent dans cette arène, et quand les chrétiens, les juifs et les gladiateurs n'y suffisaient plus, on leur livrait des prisonniers et des esclaves. Caligula fit mieux : un jour que la chair humaine avait manqué, il fit jeter aux bêtes un certain nombre de spectateurs.

Commode, que toute la philosophie de Marc-Aurèle, son père, n'empêcha pas d'être un gredin sanguinaire, s'ennuyant d'être spectateur, voulut opérer en personne ; mais, prudent autant que féroce, il tua un jour cent ours enveloppés dans des filets. Ce fou furieux se flattait d'avoir abattu mille gladiateurs de la main gauche et il inventa un divertissement ingénieux, qui eut tant de succès qu'on lui donna un nom : il prenait des gens infirmes ou contrefaits, les forçait à revêtir des costumes bur-

lesques et les perçait à coups de flèches : cela s'appelait la gigantomachie. Héliogabale, qui fut le type de l'efféminé et du déséquilibré, se distingua par ses fantaisies monstrueuses. Comme Néron, il parut sur les planches ; mais, alors que son cruel devancier s'était attribué le rôle brillant d'Apollon, ce César avili voulut remplir celui de Vénus. Il se promena sur des quadriges attelés d'animaux de toute espèce, des chameaux, des cerfs, des lions, des tigres ; il se fit même traîner par des femmes nues. Ses caprices dépassaient toute imagination ; un certain jour, il fit lâcher dans le cirque dix mille rats, mille belettes et mille souris.

— Mais, encore une fois, comment les Romains ont-ils supporté de telles horreurs ?

— Auguste, répondit le diplomate, a mis quarante ans à les assouplir. A sa mort, ils étaient prêts pour toutes les servitudes.

— C'est inconcevable !

— Cela s'explique, au contraire, très bien. Et tenez, il y a eu dans mon pays, à la fin du siècle dernier, une époque et une situation qui ressemblent en plus d'un point à celles dont il s'agit.

— 1789 ?

— Non, les années qui suivirent, depuis 1792

jusqu'en 1799. L'anarchie qui régna en France durant cette période peut se comparer à ce qui se passa à Rome depuis Sylla jusqu'à la bataille d'Actium, avec cette différence que cet état d'agitation et de confusion ne dura que six à sept ans chez nous, tandis qu'il se perpétua en Italie pendant plus de cent ans. Comme plus tard en France, la nation romaine, épuisée et écœurée, se jeta dans les bras du premier sauveur qui se présenta ; le leur s'appela Auguste, le nôtre Napoléon.

— Jusque-là, la comparaison me semble juste.

— Vous voulez dire qu'elle cesse de l'être ensuite. Je ne prétends pas, en effet, que les Français fussent aussi disposés que les Romains à accepter définitivement le joug. Nous sommes chrétiens et, par conséquent, nous possédons une dignité et une conscience qui manquaient à nos devanciers. Toutefois, l'opposition si marquée et si curieuse qui existait entre le génie et le caractère de ces deux dictateurs suffit à expliquer la différence des résultats auxquels ils sont parvenus.

— Ils se ressemblaient peu, en effet.

— Napoléon, autoritaire, personnel et violent, n'a observé ni mesure, ni ménagement dans l'exercice du pouvoir ; il a abusé de tout et, comme tous

les excessifs, il devait fatalement succomber. Je suis convaincu qu'avec plus de modération et de savoir-faire, il eût pu établir sa dynastie pour longtemps sur le trône et laisser une France agrandie et forte, à l'abri peut-être des mauvaises fortunes de l'avenir.

Auguste, au contraire, s'applique à ménager et à flatter le peuple romain, qui, comme le peuple français, était alors fier et chatouilleux. Il connaît admirablement son monde; il sait que le Sénat, ombrageux comme toutes les assemblées politiques, ce même Sénat qui a assisté impassible au meurtre de César, le regarde d'un œil défiant et il l'étonne et le captive par des témoignages répétés de modestie et de désintéressement. Il se doute que, en vertu de l'esprit de contradiction qui régit les hommes, plus il paraîtra indifférent aux emplois, aux missions, aux honneurs dont peu à peu on l'accable, plus on insistera pour les lui faire accepter. Ses actes et ses discours sont étudiés comme un rôle d'acteur; il écrit jusqu'à la conversation qu'il tiendra en public avec sa femme; il se loge comme un citoyen de modeste aisance, jusqu'au jour où il pourra, sans inconvénient, changer sa maison en palais; il affecte le plus grand respect des lois, ne parle qu'à son tour au Sénat, donne habituellement ses ordres sous

forme de conseils et paraît le plus décontenancé des hommes quand on lui élève des statues ou qu'on le proclame « père de la patrie ». Magistrat à peu près intègre et de plus en plus indulgent à mesure que le succès répond à ses désirs, mais politique égoïste et ami incertain, il s'attache d'abord à Cicéron au point de l'appeler son père, puis il le sacrifie sans scrupule et le voue froidement à la mort en le livrant à Antoine. Son mépris des hommes ne l'empêche pas de maintenir avec soin des liens étroits avec l'armée, qui saluait en lui le neveu de César, et qu'il comble d'attentions et de cadeaux ; un de ses successeurs ne disait-il pas : « Enrichissez les soldats et moquez-vous du reste ! »

Toujours fidèle aux traditions de son oncle, après avoir acheté les soldats, il pourvoit aux plaisirs et aux besoins du peuple ; les spectacles et les distributions de vivres et d'argent ne se comptent plus. Il a pour lui l'armée et la foule. C'est ainsi qu'il a poussé les Romains à l'asservissement par une pente insensible et habilement savonnée... « Plus fait douceur que violence!... » Cet adage a été de tous les temps.

Ils avaient parcouru en entier les vastes ruines du palais des Césars... L'après-midi touchait à sa

fin, un après-midi court, mais superbe, du mois d'octobre, plein de lumière, sous un ciel d'un bleu incomparable; les arbres, les pierres, la poussière elle-même se nuançaient de teintes brillantes et animées qui apparaissaient comme des protestations de la vie au milieu de cet enclos mortuaire. Au loin, la brume des journées chaudes s'élevait lentement, envahissait la campagne et pénétrait jusqu'en ville.

Déjà, les premières maisons du côté de San-Lorenzo étaient recouvertes d'un léger voile gris et le haut des toits seulement se dégagait de la masse confuse. D'une jolie église neuve de la via Merulana, on n'apercevait plus que le modeste et élégant clocher, qui semblait reposer sur un nuage.

Les brises du soir apportaient aux deux touristes le son léger, mais distinct, de la cloche qui invitait les fidèles à la prière.

M. de Basserville prit le bras de son jeune compagnon :

— Je m'en voudrais, lui dit-il, de vous laisser sous les impressions pénibles qui se dégagent de ces lieux, et cette petite cloche me rappelle à souhait des souvenirs plus réconfortants.

Vous voyez devant vous le nouveau couvent des Franciscains, dont le fondateur fut tout simplement

un héros, un héros de charité et d'humilité, le saint le plus populaire de l'Italie, que tous les pays catholiques lui ont envié.

— Saint François d'Assise? répondit Gabriel. On a fait de lui une statuette fort émouvante, avec sa robe brune, sa face maigre, ses mains en croix, ses yeux levés au ciel.

— C'était un saint, mais c'était aussi un artiste et un poète. Ovide n'a pas mieux célébré la nature, Virgile n'a pas rencontré des images plus suaves et Dante pourrait lui envier l'ardeur et parfois l'imprévu de sa parole quand il parle de Dieu et de son Église.

— Nous voilà loin de Néron et de Commode, fit Gabriel.

Basserville continua. Sa voix, si énergique et comme indignée tout à l'heure, avait pris de la grâce et de l'onction : ce diseur expert savait faire passer dans son accent les ardeurs et les délicatesses de son âme généreuse.

— Saint François d'Assise, dit-il, mêla toutes les qualités du cœur, toutes les séductions italiennes à l'austérité la plus rude et il représenta la Providence comme j'imagine qu'elle aime à l'être. Il avait des miséricordes infinies pour les pécheurs, et

c'est avec des tendresses et des sourires qu'il convertissait les gens. Sa bonne humeur est devenue à ce point proverbiale, qu'on en a fait une tradition, mieux encore une règle, dans l'ordre qui porte son nom.

— C'est pour cela, sans doute, que ces moines sont populaires dans ce pays?

— Ce sont effectivement les amis du peuple, auquel ils apprennent, par l'exemple, à supporter gaîment les privations et les humiliations.

Saint François a été, sous ce rapport, le modèle sans égal. Voyageant pieds nus avec ses frères au milieu de la poussière, de la boue, par le vent, par la pluie, jeûnant plus souvent qu'il ne dinait, dormant sous un arbre ou dans une grange, la tête appuyée sur une pierre, il s'extasiait sur la bonté de Dieu qui avait semé les clairs ruisseaux le long du chemin pour étancher leur soif et leur envoyait si à propos quelques minces provisions pour les empêcher de mourir de faim. Aucune prière, aucun exercice de dévotion ne valait pour lui un acte de charité.

C'est ainsi qu'on le dépeint dans un petit livre charmant, qui nous raconte sa vie entière avec une grâce et une candeur tout à fait d'accord avec le sujet. Cela s'appelle *I Fioretti di San Francesco*.

— Je retiens le titre.

— Je vous le prêterai. Vous y trouveriez certainement plus d'un sujet digne de votre pinceau, si vous partagiez la foi de saint François, car on ne peut bien le comprendre qu'à cette condition.

— Cependant...

— Pardonnez-moi, interrompit M. de Basserville, je veux dire qu'il est des choses dans la vie des saints qui paraissent extravagantes ou sublimes, selon qu'on est ou non un croyant convaincu. Tenez, un jour notre saint François est sollicité, par quelques pieux personnages dont il prenait volontiers les conseils, de se vouer à la prédication. Il ne consent à abandonner sa chère et humble retraite que parce qu'on lui représente que c'est la volonté de Dieu. Il part donc avec plusieurs de ses frères, au hasard de la route, supposant avec raison que, puisque Dieu l'appelle, c'est à Dieu de le conduire.

Chemin faisant, il aperçoit dans un champ un grand arbre et à l'intérieur de cet arbre une multitude de petits habitants ailés.

— Pour la suite de mon récit, poursuivit le baron, je vais tâcher de me rappeler le texte des *fioretti* aussi exactement que possible.

— Attendez-moi, dit saint François à ses compa-

gnons, je vais prêcher mes frères les oiseaux; puis il entra dans le champ et se mit à parler à ceux qui se trouvaient le plus à sa portée; d'autres, qui voltigeaient dans le haut des branches, vinrent se mêler aux premiers, et tous se tinrent immobiles et silencieux jusqu'à la fin de son discours :

— « Mes frères oiseaux, vous devez une vive reconnaissance à Dieu, votre Créateur, car il vous a donné la faculté de voler en tous lieux; il a réservé votre place dans l'arche de Noé pour que votre race ne périclît point; il vous dispense l'air dont vous avez besoin; quoique vous ne fassiez ni semailles ni moissons, il vous nourrit et vous donne les rivières et les sources pour étancher votre soif; il a créé les montagnes et les vallées qui vous servent de refuges, ainsi que les arbres où vous suspendez vos nids; vous ne savez ni filer ni coudre, et cependant Dieu vous habille, vous et votre progéniture. C'est pourquoi il faut l'aimer et vous garder du péché d'ingratitude. Appliquez-vous donc à le louer toujours et en tous lieux. »

Pendant qu'il parlait, dit la naïve chronique, tous les petits auditeurs ouvraient le bec, allongeaient le cou, étendaient les ailes et inclinaient révérencieusement la tête pour montrer le plaisir qu'ils prenaient à l'entendre.

Alors le saint leur donna sa bénédiction et ils s'élevèrent dans les airs en faisant retentir des chants merveilleux ; puis ils se divisèrent en quatre groupes correspondant aux quatre bras de la croix que le bon père avait dessinée au-dessus de leurs têtes.

Les compagnons du saint, émerveillés et enthousiasmés, n'hésitèrent pas à y voir une allusion prophétique à l'extension de leur ordre dans toutes les parties du monde.

M. de Basserville garda un moment le silence, puis il reprit :

— La cloche ne sonne plus ; il est l'heure de rentrer. Excusez-moi si je me suis laissé entraîner en parlant de saint François : c'est une de mes faiblesses.

Je sentais le besoin, d'ailleurs, ajouta-t-il en embrassant d'un geste tout l'espace qu'ils venaient de parcourir, de jeter un peu d'eau bénite sur cet amas de pourriture.



XIV

LE PORTRAIT



Le séjour de Gabriel à Rome se prolongeait. Devait-on en chercher la raison dans ces entraînements irrésistibles que l'artiste, l'archéologue ou l'historien subit à mesure qu'il avance dans ses études ou dans ses découvertes, au milieu de la ville éternelle? Plus on voit, plus on veut voir, et s'il était possible de tout voir, on retrouverait de nouvelles jouissances à revoir ce qu'on a déjà vu.

N'était-il pas plutôt retenu par une vague espérance de rencontre qu'il n'avouait à personne, qu'il ne s'avouait pas à lui-même de peur d'avoir à constater sa faiblesse et ses contradictions?

Peut-être aussi les relations qu'il avait nouées avec quelques-uns des hôtes du D^r Boratius et surtout la véritable amitié dont s'était pris pour lui cet homme excellent contribuaient-elles à lui faire oublier le chemin du retour?

Il ne se rappelait pas avoir jamais connu un cœur

aussi ouvert, une conscience aussi droite, un esprit aussi indépendant et aussi élevé ; il avait excité son émotion et accru ses sympathies en lui racontant le triste roman de son enfance, ses liens avec les Holler, l'isolement absolu dans lequel il s'était confiné depuis la mort de ses bienfaiteurs, l'angoisse qui ne cessait de l'oppresser quand il pensait au mystère de sa naissance, l'espèce de honte qu'il en recevait au milieu d'une société si chatouilleuse sur les origines et où chacun se vante si volontiers de sa parenté et de ses alliances.

De tous ses secrets, il n'en avait réservé qu'un seul, et bien que se trahissant par ses agitations, ses distractions et ses rêveries, il n'avait pu se résoudre à la redoutable confidence. Il s'imaginait qu'au premier mot son sage et pratique ami hausserait les épaules, le traiterait d'enfant, de songe-creux, de névrosé ; que cet adepte de la méthode, ce partisan de la vie régulière et paisible ne parviendrait jamais à comprendre qu'on pût s'entêter dans un amour sans espoir et persister dans un état d'esprit si préjudiciable à la santé de l'âme et du corps.

Les lettres de rappel qui lui arrivaient de Belgique trouvaient un vigoureux appui dans les gourmades d'Alexandre.

Celui-ci avait parcouru à pas de géant tous les musées, toutes les églises; n'étant ni un observateur minutieux, ni un rêveur mélancolique, il s'était hâté de se composer un bagage d'impressions très superficielles et très mêlées. Tous ses albums étaient pleins, tous ses cahiers débordaient de notes. C'était un butin d'occasion où le strass côtoyait le diamant, où le clinquant dominait, mais en même temps une matière à peu près inépuisable dont il saurait tirer bon parti à Bruxelles; là, au milieu de son cercle habituel, il n'aurait affaire qu'à des auditeurs patients, naïfs et d'autant plus crédules que pas un d'eux ne serait en mesure de contester les descriptions étonnantes qu'il leur réservait.

Le vieux rapin en avait assez de Rome et de ses chefs-d'œuvre. Dans ses heures de solitude, il se prenait à regretter les vieilles habitudes du gîte et de l'atelier, la bière belge sans rivale dans le monde pour son montant et ses variétés, le grand théâtre de l'Alhambra où il passait une partie de ses soirées à voir défiler tous les mélodrames que Paris, intarissable, fournit à Bruxelles, jusqu'à ces journaux quotidiens, qui lui apportaient des échos de son cher Montmartre et alimentaient sa large faconde.

A son grand désespoir, un nouvel obstacle allait

retarder leur départ. A la demande de miss Nelly, Gabriel venait d'entreprendre le portrait de lady Sunwaith. La bouillante jeune fille avait employé pour l'y décider toute la diplomatie dont elle était capable. Le clan entier de la place d'Espagne, le Dr Boratius en tête, fut enrôlé dans la conspiration. Il fallut bien se rendre, malgré une vigoureuse défense qui dura plus d'une semaine. Le peintre s'était abstenu, pendant ces huit jours interminables, de paraître à Nelson's Pension; mais l'Anglaise, aussi obstinée qu'active, lui avait envoyé sommations sur ambassades, des sommations sous la forme de petits cartons gris-perle, dorés aux coins, imprégnés de parfums rares, qui attestaient qu'on le regrettait vivement, qu'on était fort inquiet sur son sort, des ambassades sous les apparences du docteur, d'Angelo, un fidèle du thé de 5 heures, et même du comte Cotta qui, par ordre et sans délai, avait dû se transporter au Grand-Hôtel pour demander des nouvelles de l'absent de la part de tous les amis de la théière.

Une fois le consentement arraché, on s'occupa de fixer les séances de pose, auxquelles miss Nelly tenait à assister. La négociation fut laborieuse, car il s'agissait de trouver quelques heures libres entre les excursions d'étude de Gabriel et les exer-

cices sportifs de l'Anglaise ; mais celle-ci se montra prête à toutes les concessions : elle sacrifia ses courses à cheval avec le comte Cotta, les longues promenades à bicyclette et écourta même considérablement le temps consacré au tennis quotidien.

Elle s'était, en effet, attribué un rôle important dans l'opération artistique qui allait s'accomplir : celui de servir d'intermédiaire et de surveillant, d'amener sur les lèvres du modèle le sourire obligatoire, de rappeler l'artiste à la réalité si sa pensée s'égarait ailleurs et surtout de lui rendre le séjour à Nelson's Pension aussi supportable que possible.

Telle était du moins l'explication que donna l'aimable fille de l'assiduité et de la patience qu'elle déploya dans ses fonctions de dame de compagnie.

Cette assiduité parut tout à fait méritoire à ceux qui ne connaissaient de la jeune Anglaise que sa passion pour le mouvement et son goût pour les réunions mondaines.

Quant à Gabriel, il oublia toute rancune en se mettant à l'ouvrage, et comme il n'avait pas lu Bourget et qu'il n'avait jamais songé à analyser ses sentiments et ses sensations, il s'abandonna sans défiance aux douceurs de l'enguirlandement, au plaisir délicat d'être recherché, finement flatté, entouré de

soins et de prévenances par deux femmes élégantes et distinguées, l'une, gracieuse et communicative comme jamais Anglaise ne le fût, l'autre, froide et digne, mais dont les avances et les compliments acquéraient par là même plus de valeur. C'était une compensation aux amertumes qu'un autre attachement, toujours vivace en dépit des difficultés et de l'absence, lui avait apportées : l'amitié payait la dette de l'amour. Y a-t-il d'ailleurs une si grande distance entre l'amour et l'amitié, quand l'amie est une femme jeune, jolie, intelligente et disposée peut-être à franchir la limite qui les sépare?...

Aucune réflexion de ce genre n'était venue à l'esprit de Gabriel. En proie à une préoccupation douloureuse qui lui martelait le cœur, il se précipitait, comme un enfant malade, dans les bras qui lui étaient tendus.

Pour un rien, il aurait ouvert son cœur à son indulgente amie ; avec elle, il eût été sûr d'être compris.

Quand Nelly, le voyant absorbé et mélancolique, lui demandait :

— A quoi pensez-vous donc ? monsieur Gabriel.

Il répondait tout haut :

— A quoi voulez-vous que je pense, mademoiselle?... Et il ajoutait tout bas : Si ce n'est à elle, toujours à elle...

— C'est un nouveau portrait sans doute qui vous trotte par la tête?

— Précisément, mademoiselle, mais celui-là ! je désespère de pouvoir le réussir jamais.

— Et pourquoi donc ?

— Ah ! parce qu'il demande une telle perfection, que tout ce que je sais faire n'y suffirait pas.

La jeune fille, qui le connaissait un peu fantasque, comme tous les artistes, n'insistait pas ; seulement elle redoublait de gentillesse et d'entrain pour dissiper « le nuage » et elle y réussissait presque toujours.

De temps en temps, on organisait des « tournées d'adieu » dans les musées. Gabriel avait entrepris, avant son départ, de revoir, d'étudier à fond et de discuter les tableaux les plus réputés, n'en examinant qu'un seul à chaque visite et après avoir consulté à son sujet les écrivains autorisés.

Boratius, Pantellini, auteur d'une suite d'articles sur « les collections romaines », et deux ou trois artistes dont le peintre belge avait fait la connaissance l'accompagnaient dans ces promenades-conférences.

Chacun, à tour de rôle, prenait la parole, émettant son avis et disant tout ce qu'il savait d'intéressant sur l'œuvre à juger.

Le célèbre tableau du musée du Capitole *La Mise au tombeau de sainte Pétronille*, d'un souffle puissant, mais d'une allure un peu brutale, fut vivement critiqué.

La moitié de l'immense toile est occupée par deux espèces de géants qui ensevelissent la martyre et qui paraissent beaucoup moins soucieux d'accomplir leur pieuse besogne que d'exhiber leurs formes athlétiques.

De la sainte, on n'aperçoit que la tête, d'une beauté réelle mais épaisse, sans distinction et sans caractère. Il est vrai que, dans la partie supérieure du tableau, elle apparaît de nouveau sous des traits plus délicats et magnifiquement vêtue, au moment où Jésus-Christ en personne la reçoit dans la patrie céleste. Mais, ici encore, il y a des objections à faire.

— Constatez, disait Pantellini, combien la pose de la nouvelle élue est étudiée et affectée; ce n'est pas une victorieuse qui pénètre dans la gloire : c'est une dame correcte et timide qui fait son entrée à la cour, toute confuse d'y rencontrer un accueil si bienveillant.

L'étonnant portrait de la Fornarina du musée Barberini, dans lequel Raphaël a mis une note de sensualité qui ne lui est pas ordinaire, celui si

joyeusement et si spirituellement traité de la jeune Béatrice Cenci par le Guide, furent l'objet de longues dissertations.

Ces deux têtes de femmes percent la toile; elles s'animent... elles vous regardent... elles vous parlent... Il est impossible que des physionomies aussi vivantes n'aient pas été absolument ressemblantes, impossible que les peintres qui les ont reproduites de cette façon n'aient pas senti le frémissement de la chair au contact de ces belles personnes.

Au musée Borghèse, le tableau tant de fois célébré du Titien, *L'Amour sacré et l'Amour profane*, obtint, le premier, les honneurs du débat.

Les avis étaient partagés. Les pointilleux trouvaient qu'il ne répondait pas à son titre; les enthousiastes répliquaient que c'était là une objection secondaire, qu'il existe dans cette composition une note d'art supérieure, une exqu Coasté exempte d'afféterie, une flamme, une maîtrise qui en font peut-être le chef-d'œuvre du Titien.

Nelly prenait quelquefois part à ces pèlerinages artistiques et, elle aussi, marquait des préférences très arrêtées.

C'était d'abord une *Sainte Famille* d'André del

Sarto, large et savoureuse peinture. Les trois personnages y respirent, malgré leurs attaches divines, la joie de vivre, et en les regardant, on pense aux bonheurs terrestres, à l'union entre époux, aux douceurs de la paternité et aux gloires patriarcales. C'était ensuite le saint Sébastien du Guide, d'un caractère superbe quoique d'apparence un peu matérielle; le jeune martyr est un vigoureux athlète, un esthète accompli, dans toute sa fleur et sa force : le sacrifice qu'il fait à sa foi est celui d'une vie pleine de promesses et d'un sang généreux.

C'était encore une *Annonciation* de Garofalo. La jeune Anglaise faisait remarquer que la Vierge, quoique surprise et émue, reçoit l'annonce d'un si grand événement avec une dignité souveraine, que l'ange Gabriel se tient devant la Mère de Dieu avec l'aisance d'un gentleman accompli et la correction d'un chambellan de la cour d'Angleterre.

Malgré toutes ces distractions, le portrait mené rapidement par le peintre était arrivé à son terme; il se distinguait de ses œuvres précédentes par la vigueur et le relief. Plus que jamais cependant l'auteur y faisait preuve d'adresse et de galanterie, en atténuant les angles et les défauts de son modèle; aussi le Dr Boratius, dont il demandait l'avis, lui

avait-il répondu : « Je vois ce que c'est, vous avez peint la mère, en regardant la fille. »

Le jour même de la dernière séance, le professeur Gennibello apparut au thé de Nelson's Pension avec une poignée de cartes d'entrée pour une messe papale à la chapelle Sixtine. Il en remit deux à Gabriel, deux autres à lady Sunwaith, à qui aucune gracieuseté ne pouvait agréer davantage ; il en fut récompensé par une tasse de thé bien chaud, bien sucré, qu'il but silencieusement en savourant du même coup les remerciements réitérés des heureux qu'il avait faits.

La messe papale devait avoir lieu le samedi ; il fut convenu que la veille on irait visiter les catacombes avec le D^r Boratius et Alexandre. Lady Sunwaith, un peu fatiguée par les efforts qu'elle s'était imposés depuis quinze jours pour paraître enjouée et gracieuse, devait en profiter pour se reposer et reprendre haleine en vue de la cérémonie du lendemain.

XV

LES CATACOMBES

— Très curieuse, l'histoire de ce cimetière de Saint-Calixte, disait le docteur à ses compagnons, pendant que la voiture roulait au milieu d'un nuage de poussière fine et blanche, le long de la voie Appienne.

— D'anciennes carrières? demanda Nelly.

— Nullement, ce sont là de vieilles suppositions qui ont été reconnues fausses.

Les Romains ont de tout temps manifesté pour la tombe un respect religieux; les chrétiens, comme les autres citoyens, jouissaient de la faculté de posséder des champs de repos, et il est remarquable que, dès cette époque, les gens peu aisés se groupaient et se cotisaient pour se ménager une sépulture décente. Il n'y a pas très loin de ces antiques associations aux congrégations de la bonne mort qui couvrent l'Italie à l'heure actuelle.

Le cimetière de Saint-Calixte appartenait directe-

ment à l'église de Rome, qui put y enterrer ses morts en toute liberté jusqu'à l'époque de Domitien. Ce fut seulement sous le règne de ce tyran qu'on le confisqua et qu'on le mit en vente après l'avoir saccagé. Mais dès que l'Église eut recouvré définitivement la paix...

— Sous Constantin, interrompit Gabriel.

— Après Constantin, continua le docteur, le pape Damase le réclama, entreprit des travaux de restauration considérables et plaça partout des inscriptions en vers latins. Cette poésie funéraire devait servir 1484 ans plus tard à retrouver la trace des papes qui y avaient été enterrés.

— Comment ! s'écria Gabriel, cette terre sacrée fut abandonnée pendant quinze siècles ?

— Moins abandonnée que profanée et bouleversée par tous les envahisseurs. Il sembla même que le moyen de préserver tant de reliques insignes fut de les enlever d'un lieu aussi exposé ; c'est ainsi que les restes de 2,300 martyrs furent ramenés d'un seul coup à Rome sous Pascal I^{er}. Pendant de longues années, il ne fut plus question des catacombes, bien qu'on sût par les vers de saint Damase que les corps des premiers papes jusqu'en 312 et ceux de plusieurs saints illustres s'y trouvaient

encore. Je ne parle pas d'une tentative sans résultat apparent, qui eut lieu en 1578 et qui ne fut renouvelée qu'en 1837.

Un peu plus tard, un archéologue éminent se dévoua à cette œuvre, qui devint la passion de Rome et du monde catholique pendant une dizaine d'années. A force de patience, de calcul, de travail, M. de Rossi parvint à découvrir la chambre des papes et à dégager la plupart des voies souterraines où reposent encore des milliers de chrétiens de l'ère des persécutions.

— J'ai entendu dire, dit Nelly, que Rome tiendrait bien une dizaine de fois dans ces nécropoles.

— On a calculé en effet que si l'on mettait bout à bout toutes les allées des catacombes romaines, on obtiendrait un parcours de 780 kilomètres, près de deux cents lieues.

— Et sans doute, reprit Gabriel, on les entretient avec soin.

— Les catacombes de Saint-Calixte que nous allons visiter sont confiées à des trappistes français.

— Pourquoi français ?

— Depuis le succès de leurs colonies en Algérie, on leur reconnaît la spécialité de venir à bout des terrains les plus insalubres, et c'est tout à fait le cas

de la région où nous nous trouvons. La mortalité, au début, a été effrayante; elle a beaucoup diminué depuis lors, grâce à leur exploitation agricole, qui tend à purifier la terre.

On était arrivé. A une courte distance de l'entrée, un frère attend au haut du sombre escalier qui s'enfonce dans les profondeurs de la terre; il est vêtu d'un froc brun; sa tête est rasée, une tête ascétique avec des yeux en prière qui font penser aux choses éternelles; il tient à la main un paquet de petits cierges pour éclairer la route et à sa ceinture pend un lourd chapelet qui rend un bruit d'osselets à chacun de ses mouvements. Tel est le portier de l'empire des morts.

Les conversations cessent, et on descend lentement les degrés sonores, puis on allume les cierges, on s'engage dans les longs et humides couloirs, et les tombes apparaissent. Quand le frère voit qu'il a affaire à des Anglais ou à des Allemands, il insiste discrètement sur certaines inscriptions : « Prie pour ta sœur, Anatolius... Prie pour tes parents, ô matrona... Prie pour Celsenius ton époux... Lucifera épouse très douce, que chacun des frères qui lira cette inscription demande que cette âme innocente et sainte soit reçue au sein de Dieu... Saintes âmes,

demandez pour Verecundus et les siens une heureuse navigation. »

Il s'abstient d'ailleurs de tout commentaire et abandonne chacun à ses réflexions. Celles de Gabriel le conduisirent jusqu'à Bois-Joli. Il se reporta à la cérémonie commémorative qui avait précédé son départ, au sermon si touchant dans sa simplicité qu'il avait entendu. Il y était question également des âmes de ceux qui nous ont quittés et de l'union spirituelle qui doit exister entre eux et nous.

Les inscriptions des catacombes venaient apporter une consécration inattendue aux paroles du vieux curé.

A côté des inscriptions, les emblèmes, les dessins, les figures : voici le terme grec si connu sous lequel, dans leur langage mystique, les habitants des catacombes désignaient le Christ : IXΘVS (poisson), parce que chacune de ses cinq lettres correspond à un des mots de cette phrase : « Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur. » Voici ce même poisson sur un trident, allusion à Jésus-Christ sur la croix ; voici des colombes et des petits oiseaux qui sont le signe des âmes envolées au ciel ; des agneaux et des brebis qui représentent les pécheurs restés sur la terre et que le bon pasteur attire à lui ; voici bien

d'autres allégories encore qui échappaient sans doute aux païens, mais qui apportaient aux pieux initiés de saintes et consolantes pensées.

A travers des mosaïques en ruine et des peintures effacées, on découvre ou l'on devine les images de saint Pierre, de saint Paul et de la Vierge Marie.

— De la Vierge Marie, répétait le vieux trappiste, de sa belle voix de basse profonde, habituée à chanter la gloire de Dieu et de l'Église, de la Vierge Marie que plus d'un de ces martyrs est venu sans doute honorer ici avant de marcher au supplice.

Puis le saint homme montra aux visiteurs les antiques fioles encore rouges du sang de ceux qui sont morts pour la foi et les tables de marbre où l'on plaçait des vases d'huile parfumée, dans laquelle trempait un morceau de papyrus qui brûlait jour et nuit. Telles actuellement les lampes dont la lumière symbolique brille devant les tabernacles.

Le trappiste éclairait le petit groupe en marchant en avant. Il était suivi par le docteur et Alexandre, que sa grande taille obligeait à se baisser à chaque instant, doublement attentif à protéger son chapeau et à écouter le récit des exploits des martyrs qui paraissait l'intéresser vivement.

— De rudes chrétiens, mon frère, on n'en fait plus comme ça !

— Il n'y a plus de martyrs, c'est vrai, en Europe du moins, répondait le pieux cicerone, mais il y a encore des persécutions. Et voyant qu'il avait affaire à un auditeur de bonne volonté, il prit prétexte des squelettes conservés en entier dans une des couches (cubicula) creusées dans le tuf, pour parler de la mort qui nous attend tous, sans que nous soyons sûrs, comme ces héros, d'obtenir la suprême récompense.

Ce rappel à l'éternité retentissant dans le silence et dans l'obscurité, tout au fond de ce souterrain peuplé de morts, avait quelque chose de solennel et de lugubre.

Nelly, restée en arrière avec Gabriel, ne put l'entendre sans se rapprocher instinctivement du peintre.

Lentement, ils continuèrent à marcher dans l'étroit sentier, tout près l'un de l'autre ; par moment, leurs épaules se touchaient, leurs mains pendantes se rencontraient et la chevelure souple et parfumée de la jeune fille venait effleurer le visage de son compagnon.

La jeunesse et la beauté firent leur œuvre : un

léger trouble monta au cœur de Gabriel et il s'abandonna délicieusement à l'influence mystérieuse et caressante qui le pénétrait peu à peu.

Ils avançaient d'un même mouvement, sans essayer de rejoindre ceux qui les précédaient, absorbés et silencieux comme s'ils eussent craint que la moindre parole fit évanouir le charme qui les enveloppait.

Cependant, le trappiste était arrivé à la chambre des papes. Il avait proclamé le nom de ceux qui y avaient été déposés : Anteros, Fabien, Lucius, Eutychien, et bien que l'écho de la crypte eut répété ses paroles, les deux pèlerins attardés n'avaient pas paru les entendre.

A l'extrémité d'un couloir, le cicerone s'arrêta de nouveau... puis il attendit un instant... On était parvenu à l'une des stations importantes de la catacombe.

— C'est ici, annonça-t-il enfin, la chambre de sainte Cécile.

Cécile!!! Ce nom vénéré tomba comme un coup de foudre dans l'oreille de Gabriel... il eut l'air de se réveiller et s'approcha précipitamment.

— La jeune sainte, continua le narrateur, fut ensevelie à cette place après son douloureux martyre... son

tombeau, perdu dans les décombres, ne fut retrouvé qu'en 817 par Pascal I^{er} à la suite d'une révélation miraculeuse. Ce pieux pontife avait déjà fait plusieurs tentatives inutiles, lorsqu'un jour qu'il s'était assoupi en chantant matines, Cécile se montra à lui : « J'étais bien près de vous, lui dit-elle, lorsque vous êtes venu chercher les corps de vos saints prédécesseurs ; nous aurions pu converser ensemble. »

Pascal se remit à l'œuvre, et l'on découvrit bientôt le sarcophage en bois de cyprès dans lequel l'héroïque jeune fille reposait depuis si longtemps.

Au surplus, ajouta le frère en ouvrant le carton qu'il tenait sous son bras, voici le portrait de la martyre telle qu'elle apparut à ceux qui sont venus la chercher dans les entrailles de cette pierre. En même temps, il penchait son cierge, dont la lueur jaune et tremblante caressait l'image et lui donnait un simulacre de vie. Le visage est un peu allongé, le cou et les épaules d'un dessin admirable ; quelques cheveux ondulés comme ceux qu'on porte encore aujourd'hui sortent du linge ensanglanté qui recouvre sa tête ; on aperçoit l'entaille faite par les coups de sabre qui ont provoqué la mort.

Gabriel pâlit affreusement et s'appuya contre une

des parois de la crypte. Dans cette expression à la fois noble et attendrie, il avait cru reconnaître les traits de cette autre Cécile qu'il portait dans son cœur. Par quel hasard, par quel prodige, ces deux Cécile se ressemblaient-elles? Était-ce qu'une même foi et une même innocence jetaient sur leur visage un même éclat divin? Était-ce une erreur de son imagination excitée? Était-ce le remords d'un instant d'oubli qui le troublait au point de se prendre à une vague ressemblance, de se laisser aller à une hallucination cruelle? En effet, l'idée lui était venue que cette apparition étrange était une sorte d'avertissement d'en haut... Peut-être sa Cécile à lui était-elle, comme celle de la crypte, étendue, malade, mourante, et dans ces lieux habitués aux miracles, lui envoyait-elle, au moyen de cette image, un suprême souvenir?

Nelly s'était aperçue, la première, de son trouble et de sa pâleur.

— Grand Dieu! qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

— J'ai eu froid, répondit-il, et je n'aurais pas voulu vous rendre témoin de mon malaise.

— Avez-vous besoin de quelque chose?

— Non, non, cela va mieux.

— Respirez ce flacon, je vous prie.

Elle lui présentait un joli tube de cristal garni d'arabesques d'or, qui contenait un mélange d'ammoniaque et d'extrait de lis des Indes.

Tout le monde s'était retourné du côté des jeunes gens.

— Effectivement, dit le docteur, vous avez le frisson ; il faut sortir d'ici et prendre un cordial.

— D'autant plus, répliqua le frère, que notre visite est à peu près terminée ; un peu plus loin, nous ne rencontrerions que le labyrinthe, où l'on ne peut pénétrer sans danger.

— Le labyrinthe ? demanda Gabriel, en faisant un violent effort pour reprendre l'équilibre.

— C'est le nom qu'on donne, répondit le trappiste, aux six étages de galeries construites au temps de Dioclétien, pour dérouter les recherches ordonnées par cet empereur. Les chrétiens, voulant avant tout préserver les corps de leurs martyrs, détruisirent les escaliers et les allées qui communiquaient trop directement avec ces saintes reliques et creusèrent de nouveaux couloirs en les dissimulant de leur mieux.

Une fois à l'air, Gabriel se trouva complètement remis, il garda toutefois une mine soucieuse et une légère nervosité, dont ni les soins du docteur, ni les

attentions de Nelly ne parvinrent à le délivrer complètement.

Ce fut presque comme à un ami qu'on dit adieu au vieux et digne cicerone, dont les pieux souhaits accompagnèrent les pèlerins jusqu'au seuil de l'enclos. Là, Alexandre se retourna et lui tendit sa large main :

— Au revoir, mon frère, et retenez bien ceci : si jamais je me fais moine, je me ferai trappiste.



XVI

LA MESSE PAPAŁE



Le lendemain, les deux Anglaises, Gabriel et Alexandre se retrouvèrent à la chapelle Sixtine. Nelly remarqua que Gabriel portait encore la trace du malaise de la veille et elle lui dit à mi-voix :

— Vous savez, j'ai apporté mon flacon.

Le peintre sourit tristement et on se mit en demeure de se placer le mieux possible...

Le rez-de-chaussée était déjà occupé par les rangs serrés d'un pèlerinage de la Suisse centrale.

Toutes les classes de la société se confondaient dans cette pieuse assemblée, que l'impatience de l'attente agitait malgré elle. On y distinguait des prêtres, des bourgeois, des moines, des religieuses en robes blanches ou brunes, plusieurs dignitaires décorés de leurs insignes et quelques paysans en costume national. Les cercles et les différentes sociétés paroissiales étaient précédés de leurs bannières.

Toute une région catholique était représentée là avec les divers éléments qui composent sa vie, son fonctionnement et son mouvement.

Au-dessus, dominant cette foule bariolée, la tribune réservée aux invités contenait une autre assistance plus élégante, tout aussi nombreuse ; près de Gabriel, un ecclésiastique français lisait son bréviaire ; à côté de lui, un jeune garçon dont il paraissait être le précepteur ; derrière, une famille espagnole ; par-ci par-là, des Allemands, des Anglais, beaucoup d'Anglais, un certain nombre de personnes dont il était difficile de préciser la nationalité... dans un coin, une vieille femme, pauvrement vêtue, la tête couverte d'un châle noir effrangé, égrenant pieusement son chapelet.

Depuis deux heures, la chapelle regorge de monde ; les cierges s'allument ; les chantres sont à leur place ; les chapelains, les huissiers, quelques camériers, le maître des cérémonies circulent et s'agitent de plus en plus. La garde suisse prend position des deux côtés du couloir qu'on a ménagé au milieu de l'assistance ; tous les regards se dirigent vers la porte par où doit apparaître le cortège pontifical.

Pendant ces longs moments d'attente, le prêtre français explique à son élève le sens liturgique atta-

ché à quelques-uns des objets qui figurent sur l'autel :

— Ces cierges qu'on allume, dit-il, sont fabriqués avec de la cire vierge, parce que cette substance est la plus délicate et la plus pure parmi toutes celles qui servent à procurer la lumière; la flamme est le symbole de la divinité du Christ, figuré par le feu qui consume.

Les ornements qu'on prépare nous rappellent des souvenirs respectables ou touchants : l'aube, qu'on appelait « alba » chez les Romains, fut adoptée dès l'origine comme le vêtement qui convenait le mieux aux ministres sacrés, en raison de sa décence et de sa couleur; le manipule a succédé à la « mappula » ou petite nappe que les prêtres des catacombes s'attachaient sur le bras pour s'essuyer le visage; l'étole, empruntée également aux Romains, devint bientôt la marque distinctive du costume sacerdotal; au iv^e siècle, les évêques et les clercs la portaient continuellement. Quant aux chants sacrés que nous allons entendre, ils peuvent passer pour une des plus hautes manifestations de l'esprit humain : la musique en est due à des artistes consommés, et les paroles en ont été composées par des poètes inspirés ou par des saints enflammés de l'amour de Dieu.

L'homme obéit ainsi à une généreuse pensée de reconnaissance en consacrant à son Créateur les plus nobles conceptions de son esprit, de même qu'en bâtissant et en décorant les temples, il lui dédie les plus belles œuvres de ses mains.

Gabriel n'avait pas perdu un mot de cette leçon, qui répondait d'une façon frappante aux reproches d'innovation qu'il avait entendu adresser à l'Église catholique. Il était préoccupé, en outre, de certaines coïncidences ; il se demandait si tant d'occasions de voir, d'apprendre et de comprendre qui s'offraient à lui depuis quelque temps étaient bien le fait du hasard. Il était encore sous le coup des impressions de la veille et il rapprochait ce qu'il venait d'entendre des inscriptions des catacombes et des affirmations du curé de Bois-Joli. Les vivants et les morts s'étaient-ils conjurés pour multiplier, autour de lui, les témoignages, les enseignements et les suggestions ?

Il se souvint avoir lu le récit de conversions dans lesquelles les choses s'étaient passées de la même façon et il frissonna en pensant aux luttes intérieures qui se préparaient pour lui : c'était avec effroi qu'il entrevoyait cette route inconnue sur laquelle il se sentait poussé par une force supérieure, ce sommet

lointain et ardu qui lui apparaissait comme un calvaire.

En même temps, son souvenir s'envolait invinciblement vers cette douce et pieuse amie qui priait ardemment sans doute pour la conversion des hérétiques et des pécheurs. N'est-ce pas à son intervention puissante, trop puissante, hélas ! qu'il doit l'espèce de siège, l'obsession religieuse dont il est l'objet ? Combien il en voudrait à cette bienfaitrice importune, si les intentions qu'il lui suppose n'étaient pas en même temps la preuve qu'elle s'intéresse à lui. Elle prie pour lui ! Elle pense à lui ! Que de tourments et d'angoisses n'affronterait-il pas avec joie pour être sûr que ce n'est pas là une chimère ?

Une rumeur partie des derniers rangs de la foule, les plus voisins de la porte d'entrée, coupa court à ses réflexions. Tout le monde s'était levé et les chœurs avaient entonné le psaume vibrant de David : *Ecce sacerdos magnus*, digne prélude à l'apparition du vicaire de Jésus-Christ.

Déjà les premiers personnages du cortège entrent dans l'enceinte. Plusieurs camériers d'honneur ouvrent la marche, puis viennent les prélats de la maison du Pape, quelques évêques et archevêques étrangers, une demi-douzaine de cardinaux.

Voici enfin le pontife, *Ecce sacerdos magnus*, porté sur la sedia gestatoria par les sediari, officiers en costume de damas rouge, et entouré de sa garde noble, troupe d'élite dans laquelle figurent les fils des plus vieilles familles romaines. Léon XIII, vêtu d'une large chape blanche brodée d'or qui l'enveloppe tout entier et retombe en plis moelleux autour de lui, bénit d'une main tremblante ce peuple de fidèles qui s'incline avec émotion. Son visage pâle, aminci, prend des reflets de cire; son corps voûté, sa maigreur excessive donnent l'idée d'un épi mûr que la faux menace, mais respecte encore... seul son front magnifique et son œil ardent révèlent le souverain et le pontife. Sous ce crâne majestueux s'agitent de hautes pensées et ces yeux pénétrants, soit qu'ils s'élancent vers Dieu, soit qu'ils s'abaissent sur la foule, ont de nobles éclairs.

Les mains se tendent vers le Pontife : les plus voisins de l'allée essayent de toucher ses vêtements. Le cri qui allait partir de toutes les bouches : Viva il Papa-Re! vive le Pape-Roi! est arrêté sur les lèvres par les gestes des camériers et des maîtres de cérémonie qui indiquent que devant l'autel où siège un Roi plus grand encore, il faut se tenir dans un respectueux silence.

La sedia a fendu les flots de l'assemblée et est arrivée dans le sanctuaire. Chacun des dignitaires se rend à la place qui lui est assignée : les cardinaux s'agenouillent sur des prie-Dieu garnis de rouge et le Pontife s'apprête à célébrer la messe.

Gabriel s'était promis d'être un assistant attentif et un témoin impartial. Tout ce qu'il avait entendu dire de la cour pontificale le tenait en défiance.

Il avait été question plusieurs fois devant lui d'un appareil ridiculement fastueux, de cérémonies bizarres, de prélats hautains et prétentieux, d'une réunion distraite et houleuse.

Il constata, à sa grande surprise, qu'entre la messe du Pape et celle du pauvre curé de Bois-Joli, il n'y avait pas de différence appréciable. Il avait été frappé du profond recueillement avec lequel le vieux prêtre de campagne se prosternait devant le tabernacle ; il fut non moins ému de la piété admirable avec laquelle le chef de l'Église s'agenouille et s'incline au pied du sanctuaire.

La messe se poursuit lentement au milieu du bourdonnement des prières et des chants liturgiques. Bientôt un coup de sonnette se fait entendre : le moment de l'élévation approche, et Gabriel redouble d'attention. Les chants ont cessé ; de nouveaux

cierges ont été allumés en signe d'allégresse, la fumée de l'encens, symbole de la prière, tournoie dans les airs; tous, cardinaux, clercs, fonctionnaires, pèlerins, jusqu'à la bonne vieille au chapelet, tous se prosternent, pénétrés d'un même sentiment de respect et d'indignité, dans l'attente de Celui qui va venir. Non, non, il n'y a ici ni convention, ni parade, ni artifice quelconque; ces mêmes manifestations de foi et d'amour, il les a déjà observées dans la modeste église de village; le prince de l'Église et le paysan des Flandres croient avec une confiance égale au mystère qui s'accomplit sur l'autel et s'humilient, sans distinction, quand on élève l'hostie sainte. Gabriel impressionné par la grandeur du spectacle, entraîné malgré lui, courbe la tête à son tour devant l'apparition divine.

Une fois que le Pape a terminé sa messe, on le dépouille de ses ornements d'officiant, puis on le conduit au prie-Dieu qui lui a été préparé. Il s'y agenouille pour entendre une seconde messe, dite d'actions de grâce. Il reste ainsi plié en deux, la tête entre ses mains, dans l'attitude du recueillement le plus complet pendant tout le temps que dure l'office.

— Voyez-le donc, murmura lady Sunwaith à

l'oreille de son voisin... il se fatigue outre mesure, son entourage devrait intervenir.

Ce ne fut qu'après le dernier évangile que Léon XIII se releva; il monta avec l'appui de ses assistants sur la marche la plus élevée de l'autel et s'apprêta à donner une bénédiction solennelle. Sa voix forte et chaude étonna l'auditoire; il était facile de voir que le Pontife mettait toute sa force, tout son cœur, dans cet adieu paternel, et il semblait que ce grand cœur fût mal à l'aise dans la frêle enveloppe sous laquelle il palpitait. Les répons entonnés par les chœurs étaient repris par tous les pèlerins. L'officiant éleva le bras sur l'assistance, et plus distinctement encore, on entendit les dernières paroles sacramentelles : *Benedicat vos Pater et Filius et Spiritus Sanctus.*

Il parut alors à Gabriel que le large geste de Léon XIII s'étendait bien au delà de l'étroite enceinte, qu'il s'adressait au vieux peuple de Rome que ses prédécesseurs bénissaient du haut du portique de Saint-Pierre, à l'Italie, à l'Europe, au monde entier, que le vicaire de Jésus-Christ se plaît à couvrir de sa sollicitude et de sa protection.

Puis il descendit de l'autel et prit place sur la sedia, pendant qu'on dégagait le couloir. Le cortège se reforma et lentement, très lentement, comme à

regret, le Saint-Père s'achemina vers la porte, dominant, de toute la taille des hommes qui le portaient, cette foule émue, frémissante, qu'il ne cessait de bénir : son visage fatigué d'ascète et de penseur avait pris une expression de joie et de bonté ; un sourire doux et mélancolique, le sourire de ceux qui ont longuement vécu, beaucoup souffert, donnait à sa physionomie une animation nouvelle ; ce n'était plus le Pontife grave et recueilli dans tout l'éclat de sa majesté, tel qu'il était apparu au début de la cérémonie : c'était le bon pasteur au milieu de son troupeau, heureux d'éprouver qu'il existe encore, à travers tant de défections et d'ingratitude, des dévouements invincibles et des fidélités inaltérables.

Ces pensées et ces sentiments étaient si apparents, ils répondaient si bien à ce que chacun des assistants ressentait et eût voulu exprimer, proclamer, que les acclamations surgirent spontanément de toutes parts, sans que, cette fois, il fût possible de les réprimer.

Les hommes montaient sur les bancs et criaient : Vive le Pape-Roi ! les femmes agitaient leurs mouchoirs ; beaucoup pleuraient ; tous se précipitaient pour voir de plus près le chef vénéré, pour surprendre un regard, un sourire qu'on eût recueilli comme une bénédiction dernière, pour lui présenter les cha-

pelets et objets de piété qu'on conservera à jamais au sein de la famille.

De la tribune où se trouvaient les Anglaises et Gabriel, on répondait par d'innombrables vivats aux cris enthousiastes et aux applaudissements répétés du parterre.

Lady Sunwaith n'était pas la moins ardente parmi les manifestants ; sa voix perçante se reconnaissait au milieu de la clameur qui partait d'en haut et elle se penchait au-dessus de la balustrade avec un tel élan, que Nelly se crut obligée de la retenir.

— Monsieur Gabriel, disait-elle à son voisin, vous n'avez jamais vu maman emballée ? Eh bien, regardez-la.

Un autre emballé, c'était Alexandre, le vieil Alexandre qui redevenait facilement jeune quand on s'adressait à son imagination et à son cœur, et qui ne calculait jamais avec son premier mouvement.

Pendant l'office auquel il venait d'assister, quelques souvenirs d'enfance s'étaient ravivés sous la cendre des années.

En voyant flamber les cierges, luire les ornements sacrés, en entendant chanter en latin et en respirant cette émanation de parfum brûlé qui sort de l'encensoir, la petite église de banlieue où il avait fait sa

première communion s'était tout à coup dressée devant lui avec une netteté surprenante.

Chose bizarre! c'était dans cette église que sa vocation d'artiste s'était révélée : pendant les instructions du vicaire chargé du catéchisme, il regardait avec tant de fixité une certaine *Assomption* accrochée en face de lui, qu'après cinquante-cinq ans, il pourrait décrire le costume de la Vierge, indiquer la couleur de ses yeux, le nombre des anges qui lui servaient d'escorte et reproduire toutes les particularités du paysage qui s'étendait sous ses pieds. Que de chefs-d'œuvre contemplés depuis et totalement oubliés, alors qu'il se souvient des moindres détails de cette peinture médiocre.

Malgré ces visions intimes qui l'avaient bercé pendant quelque temps, le fougueux Parisien avait trouvé l'office un peu long, la musique tout à fait monotone, l'assistance trop recueillie. La bénédiction papale était venue à point pour donner de l'animation et du pittoresque à une messe qui avait le tort à ses yeux de ressembler à toutes les autres. Le public, si réservé jusqu'alors, avait rompu les digues; la commotion électrique s'était fait sentir, tous les cœurs avaient vibré, et Alexandre, qui ne résistait jamais à un courant populaire, avait vibré à l'unis-

son. On peut assurer que personne, dans cette nombreuse assistance, n'avait été, à ce moment-là, plus excité, plus convaincu, plus papiste que lui.

— Mille pardons, monsieur Holler, dit lady Sunwaith à Gabriel qui lui proposait de la reconduire, mais il est tard, et j'ai avant le lunch une réunion à l'ambassade d'Angleterre pour la propagande des missions anglicanes dans les pays civilisés.

— Vous vous occupez des missions anglicanes ?

— Dans les pays civilisés, car il y a également une société qui fonctionne pour l'Afrique et l'empire des Indes.

— Je sais, madame, que vos missionnaires ne reculent devant aucun danger.

— Vous voulez parler de ceux qui s'en vont dans les pays barbares ; les nôtres, ceux de mon groupe, s'occupent spécialement du continent. Ainsi à Rome, nous aurons bientôt trois temples et six pasteurs.

Gabriel parut étonné ; il songeait à la manifestation à laquelle la brave dame venait de se livrer à la chapelle Sixtine. Nelly devina sa pensée :

— Maman est une grande admiratrice du Pape, mais cela ne doit pas l'empêcher de pratiquer les devoirs de notre culte, surtout quand il s'agit des

missions pour le peuple; elle est si bonne... si dévouée, ma chère maman!

A ce soir, monsieur Holler.

— A ce soir...

C'était effectivement un des jours de réception du D^r Boratius et on s'y était donné rendez-vous pour se communiquer tout à l'aise ce qu'on aurait vu et retenu de la cérémonie du matin.



XVII

A L'AVENTURE

En s'en allant, les deux peintres étaient agités de pensées différentes.

Alexandre continuait à vibrer et discourait à mi-voix :

— Joliment chic, tout de même, ce départ de la chapelle Sixtine!... et dire que c'est un pauvre vieux qui n'a plus que sa bénédiction à donner à ceux qui l'entourent qu'on acclame de cette façon! — Voyez-vous, monsieur Gabriel, le Parisien est l'ennemi de toutes les oppressions... Si j'avais vu le Pape riche et puissant comme autrefois, je ne dis pas que je me serais abstenu de crier : Vive le Pape! parce qu'après tout j'ai l'amour-propre de mon pays et de ma religion et que, lorsqu'on est Parisien, on crie quand même, on crie toujours; mais j'aurais crié moins fort. Ah! j'ai été remué. Je l'avoue, j'ai été remué!

De son côté, Gabriel souriait encore au souvenir des excentricités de lady Sunwaith et des filiales explications de Nelly.

Il rapprochait les paroles du docteur, lors de sa première rencontre avec les deux Anglaises, d'une conversation qu'il avait tenue récemment avec Pantellini. Ce dernier, malgré les sympathies de ses compatriotes pour les habitants de la Grande-Bretagne, avait sur eux une opinion personnelle :

— Étonnants, disait-il, ces insulaires ! étonnants et très forts. Très forts, parce qu'ils ne connaissent pas le respect humain et toutes ces conventions de société qui nous pèsent tant parfois. Ils ne s'inquiètent pas, eux, de l'opinion du voisin. Ils passent leur temps à se contredire, à se déjuger, à marier la carpe avec le lapin, à dire blanc, à faire noir. C'est un peuple sans préjugé, sans souci du qu'en-dira-t-on et qui se moque superbement de toutes les absurdités gênantes auxquelles nous avons donné des noms ronflants : logique, équilibre, discrétion, désintéressement, point d'honneur. Je vous le répète, ils sont très forts !...

Ils déjeunèrent dans un de ces maigres restaurants qui avoisinent Saint-Pierre et qui en profitent pour faire payer l'impôt de la faim aux pèlerins attardés. Puis, Gabriel congédia Alexandre et, n'ayant aucun rendez-vous avant l'heure du dîner, il profita d'un beau soleil d'automne qui éclairait les rues et les

maisons sans les changer en fournaises comme celui d'août et de septembre et se mit à errer à travers la ville.

Il sentait le besoin de rester seul; mille pensées agitaient son âme; tout ce qu'il avait vu et entendu le matin lui revenait aux yeux et aux oreilles :

— Ce vieillard tout rayonnant d'or, orné de la tiare aux trois couronnes, assis ou plutôt trônant sur cette sedia éblouissante d'où il dominait la foule et paraissait se séparer de l'humanité; ces chants de triomphe alternant avec les accents plaintifs que la musique sacrée prête aux pécheurs et aux affligés; ce clergé imposant, ces cardinaux vêtus de pourpre, ces évêques que l'âge a courbés, tous portant sur le front, dans les yeux, l'empreinte du labeur, de l'expérience, de la conviction; ces officiers, ces clercs, ces soldats dont le costume rappelle d'autres âges, tout ce cortège à moitié oriental, curieux et magnifique spectacle si l'on veut, mais qui contraste singulièrement avec les usages et les idées modernes; puis les prières récitées en commun, cette ferveur de tout un peuple, cette bénédiction finale, ces cris, cette exaltation...

Il arrêtait son attention sur ces moines blancs, bruns, noirs qui représentent des légions tout aussi nombreuses et plus disciplinées encore que les

légions romaines auxquelles elles ont succédé dans l'ambition de conquérir la terre ; plus qu'aucun autre organe de l'Église, ils ont contribué à la maintenir, à l'étendre, à la faire craindre ou aimer. Il y en a pour toutes les fonctions, pour tous les besoins, pour toutes les entreprises, pour l'instruction des enfants, pour le soin des malades, des orphelins, des vieillards, pour la direction des âmes, pour la conversion des infidèles, pour la culture des terres, pour la science, pour la littérature, pour les pauvres, pour les riches, pour tout et pour tous !

Et quelle organisation modèle que celle de ces grands corps auxiliaires ! Quelle union de volonté et d'efforts depuis le dernier moinillon ignorant et naïf qui fait la cuisine dans quelque étroite communauté de village jusqu'à ce général, chef absolu, qui réside à Rome et n'est lui-même qu'un satellite de l'hôte du Vatican.

Tout en faisant ces réflexions, Gabriel traversa le pont Saint-Ange. On y remarque rangés des deux côtés, fièrement posés sur des piédestaux, les dix anges fameux auxquels le Bernin a confié le soin de présenter au public les instruments de la passion. Ils sont précédés sur la rive gauche du Tibre par les statues de saint Pierre et de saint Paul.

Gabriel se confirma dans l'opinion qu'on avait exprimée plusieurs fois devant lui aux dîners du samedi.

— Le célèbre sculpteur napolitain du ^{xvii}^e siècle, avait dit M. de Basserville, s'est trompé d'époque et de pays. Né cent ans plus tard et en France, il aurait triomphé à Versailles ou plutôt à Trianon.

Il a confondu le ciel avec l'Olympe; ses anges sont des héros, des renommées, des demi-dieux... ce ne sont pas des anges.

— Ce sont des anges païens, avait répondu Pantellini, ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient d'une belle inspiration et d'une grande allure.

Le spectacle de ces représentants du ciel, à la pose affectée et théâtrale, eut son contre-coup dans l'esprit du peintre. Il se reporta à la cérémonie de la chapelle Sixtine, et il lui sembla qu'il existait une certaine analogie, un air de parenté entre le style surchargé de ces figures allégoriques et l'étalage pompeux et suranné de la cour pontificale.

Il était pris de l'envie de discuter avec ses impressions du matin : le vent avait tourné... les réserves et les critiques arrivaient en foule ; c'était l'heure de la réaction ; tout ce qui restait en lui du calviniste se révoltait et poussait le cri d'alarme en face des dangers menaçants.

Que de fois déjà, à la suite des visions qui l'avaient ému ou charmé, ne s'était-il pas reproché cette secrète et involontaire sympathie qu'il ressentait pour un culte étranger ! Avait-il donc oublié les leçons de son enfance, les doctes enseignements des pasteurs qui lui avaient appris à lire et à traduire la Bible, les exemples de ses parents adoptifs si corrects, si unis, d'une moralité si haute, d'un esprit et d'une raison qui s'inspiraient aux sources pures ? Devait-il se laisser prendre à toutes ces démonstrations extérieures et plutôt puériles, qui constituent le culte catholique ?

A quoi bon ces costumes, ces draperies, cet encens, ces lumières, toutes ces réminiscences impériales ? Le temple austère dans lequel il a reçu les premières notions de la religion chrétienne, ce temple, sans autre décoration que l'écho de la parole divine, que l'élan des cœurs vers le Maître invisible qui seul sanctifie et qui sauve, n'a-t-il pas aussi sa grandeur symbolique et, dans sa simplicité voulue, ne peut-on le préférer à ces basiliques encombrées de richesses qui dénotent des préoccupations futiles et témoignent d'un retour au paganisme et aux idoles ?

Il avait quitté le pont Saint-Ange et, après avoir

suivi le Corso Victor-Emmanuel, il débouchait sur la place de la Chancellerie en vue du palais Farnèse.

Tout absorbé qu'il soit, un artiste ne peut passer avec indifférence devant ce vaste monument d'une architecture si sobre, mais si noble, rappelant, avec le nom de Paul III Farnèse, celui de Michel Ange, qui en dessina les grandes lignes et en édifia le majestueux couronnement.

En voyant l'écusson pontifical rayonner sur le front du superbe édifice, le promeneur se prit à évoquer la pléiade de peintres, de sculpteurs et de poètes que les grands papes de cette époque, Léon X et Paul III, avaient su réunir et inspirer.

Il y avait loin évidemment de ces souverains magnifiques aux premiers pasteurs de Rome, dont la pauvreté et la simplicité leur ont été si souvent opposées dans les polémiques religieuses.

Mais, ainsi que le disait Boratius dans son langage familier, il y a temps pour tout. Si les évêques des premiers siècles siégeaient sur des escabeaux de bois et célébraient les mystères sur des autels de pierre, c'était faute de mieux. Devait-on s'en prévaloir pour reprocher à leurs successeurs d'avoir peuplé l'Italie et le monde de chefs-d'œuvre et de fondations humanitaires? Quel emploi plus

digne et plus fécond eussent-ils pu faire des immenses ressources dont ils disposaient ?

Tout en laissant ainsi son esprit errer à l'aventure, au hasard de la rencontre, avec l'indépendance et la sincérité qu'il apportait en toute chose, le peintre s'était engagé dans un dédale de rues étroites ; à côté d'échoppes et de portes basses ressemblant à des entrées de caves, s'élevaient de vieux hôtels, très hauts, formés d'énormes blocs de pierre, les fenêtres et les portes bardées de fer, signe des temps. Ces sortes de forteresses, qui ont peut-être soutenu des sièges et abrité des cours princières, sont louées maintenant à des commerçants ou à des écoles ; les appels des commis, le bruit sourd des ballots qu'on traîne et qu'on entasse, le bourdonnement des élèves ont remplacé le son clair des mousquets frappant les dalles de marbre ou les joyeuses fantaisies des musiciens et des poètes s'exerçant au milieu d'un cercle de hauts seigneurs et de nobles dames.

Il continua d'avancer...

Voici Saint-Louis des Français, dont le nom seul, en dehors des statues et des inscriptions qu'on y rencontre, atteste les anciennes et étroites relations qui rattachent la France à la papauté.

Voici le Panthéon qui n'échappe pas à l'apostille papale : Martin V, Clément VIII, Urbain VIII et Benoît XIV se sont occupés plus ou moins heureusement de ce monument.

Enfin voici la colonne Antonine, que Sixte-Quint lui-même, le grand Sixte-Quint, n'a pas craint de découronner en substituant la statue de saint Paul à celle de Marc-Aurèle, de même que saint Pierre a remplacé Trajan sur la colonne qui porte son nom.

C'est ce que Pantellini avait appelé à l'une de leurs dernières réunions « le déboulonnage pontifical ».

Ce mot lui avait attiré aussitôt une vive réplique de M. de Basserville.

— N'est-il pas naturel, s'était écrié le dévot diplomate, que les papes aient voulu purifier Rome, effacer l'empreinte de sang et de honte qu'y avaient laissée les anciens propriétaires pour attester, après une lutte de trois siècles, le triomphe de l'esprit sur la matière, de la religion du Christ sur les ruines du paganisme ?

Puis, ajoutait-il, à l'époque de foi vive, de controverse et d'ébullition qu'a été le Moyen Age, on n'avait pas l'esprit porté aux recherches archéologiques, aux reconstitutions historiques. Ce sont là des soucis qui naissent d'un autre ordre social, qui appartiennent à

un siècle de curiosité et de raffinement comme le nôtre. Telle était l'indifférence des générations antérieures pour les vieux monuments auxquels nous accordons tant d'intérêt aujourd'hui, que si les papes n'avaient pas planté la croix sur un grand nombre d'entre eux, il n'en resterait pas une seule pierre.

Tout en devisant par la pensée avec M. de Basserville, Gabriel, qu'un bruit roulant et grandissant de cascades avait attiré au bout de la via Crociferi, se trouva tout d'un coup vis-à-vis de la belle fontaine de Trevi, sorte de monument triomphal consacré aux eaux de Rome, à ces eaux dont la ville éternelle s'est montrée, de tout temps, si soucieuse, pour lesquelles on a bâti jadis ces aqueducs immenses, dont on voit, dans les campagnes romaines, les restes indestructibles. Cet édifice, comme presque tous ceux de Rome, porte les armoiries des papes, de Clément XII qui l'a commencé et de Benoît XIV qui l'a achevé, deux souverains généreux et entreprenants, grands bâtisseurs devant l'Eternel. Puis, l'artiste poursuivit son chemin dans la direction du Quirinal.

Là encore, sur ce palais, aujourd'hui royal, à l'intérieur, aux murs et aux portes des dépendances, partout il aperçut la tiare et les deux clefs traditionnelles.

Décidément, il n'est pas facile de les déloger, ces papes : à moins de gratter Rome tout entière et d'en jeter bas la moitié, il faut renoncer à l'arracher à la griffe de saint Pierre.

Aussi tout le monde remarque-t-il que l'hôte du Quirinal n'a pas l'air d'être chez lui quand on le voit se promener dans cette ville imprégnée, pénétrée de papisme, au milieu des souvenirs innombrables et écrasants qui résultent d'une possession de quinze siècles et d'une succession de deux cent cinquante-neuf souverains. Cette impression s'accroît encore devant son attitude timide, indécise, non exempte d'une nuance de tristesse et d'embarras.

On s'accorde à dire cependant que, si le monarque est dépourvu de prestige, l'homme ne manque ni de bonne volonté, ni de sagesse, mais il est enchaîné par les précédents, influencé par son entourage, retenu par ses alliances, en un mot il est la victime d'une situation qu'il n'a pas créée et à laquelle on ne trouve pas d'issue.

En quittant le Quirinal, Gabriel tourna à droite, fit une courbe du côté du palais Aldobrandini, se perdit un peu dans les environs de Sainte-Agathe et, préférant toujours les ruelles qui rappellent le passé aux banales avenues modernes, il se dirigea par le

chemin des écoliers vers Sainte-Marie-Majeure. Dans ces quartiers à moitié ouvriers, on rencontre encore quelques échantillons du vieux sang romain : des femmes aux traits énergiques, au nez proéminent, à la taille altière ; des jeunes filles aux regards de feu, aux cheveux extravagants, à la bouche sensuelle ; des adolescents à la large poitrine, au buste long, au profil régulier et anguleux. Il y a du grec, de l'étrusque, du juif dans ces têtes caractéristiques, et les peintres les contemplent comme un collectionneur des espèces curieuses ou rares.

Au moment où Gabriel arriva devant la basilique, on se préparait à fermer les portes ; il eut cependant le loisir de la traverser dans toute sa longueur et revit, à peine distinctes dans l'ombre du soir, les silhouettes grandioses des papes illustres qui y sont ensevelis : Sixte-Quint, saint Pie V, Paul V, l'édificateur de cette chapelle Borghèse, le plus riche de tous les sanctuaires romains. A la faveur du crépuscule, les monuments et les peintures gagnaient en éloignement, les formes et les couleurs s'adoucissaient, les statues prenaient des apparences de fantômes. L'or, le porphyre et le lapis, répandus à foison dans les chapelles latérales, revêtaient des tons discrets, et au loin, dans le brouillard lumineux, on apercevait les

flammes légères et vacillantes des lampes devant les autels : on eût dit les âmes encore ardentes des grands morts d'alentour, errant, inquiètes, auprès de leurs tombeaux et venant rappeler les splendeurs et les exploits de leurs règnes à leur successeur désarmé.

L'imagination pouvait se perdre à l'aise dans ces mystérieux éblouissements, et l'image de la papauté triomphante apparut de nouveau au peintre au milieu de ces souvenirs et de ces mirages...

Au sortir de l'église, derrière l'abside, il se trouva vis-à-vis de l'obélisque élevé par Sixte-Quint et prêta un instant l'oreille aux bruits confus qui lui arrivaient, sur la gauche, du centre de la ville; puis il s'appuya contre une colonne et se prit à réfléchir. De l'autre côté, en débouchant sur la place qui précède Sainte-Marie-Majeure, il avait entrevu au bout de la via Merulana, la vieille basilique de Latran, berceau de la puissance pontificale. Celle d'où il sortait pouvait en représenter l'apogée, avec les papes puissants dont elle perpétue la gloire, et au loin, sur sa droite, cette ligne de feux qui commençaient à briller dans la campagne obscure, conduit à Saint-Laurent hors les Murs où gît le dernier des papes ayant régné sur Rome. Le commencement, le sommet et la fin !

— Est-ce donc la fin? se demandait Gabriel. Faut-il considérer le pouvoir temporel comme abattu pour jamais? Rome ne subira-t-elle plus cette domination hautaine, jalouse, tracassière, insatiable, contre laquelle les docteurs de la Réforme n'ont cessé de fulminer?

Que de fois n'avait-il pas entendu sa mère adoptive et les pasteurs de Genève et de Bruxelles qu'elle se plaisait à attirer chez elle, invoquer, à ce propos, les saintes Écritures et en tirer contre les usurpateurs mitrés les arguments et les pronostics les plus accablants.

Leur pouvoir sans contrôle, leur ambition effrénée, leur luxe asiatique, toutes ces vaines pompes dont s'entoure l'Église catholique étaient dénoncées et flétries en vertu de l'Évangile par des commentaires éloquents ou ingénieux. Il se rappelait, mot par mot, les textes vengeurs qu'on invoquait d'ordinaire.

Mathieu, chapitre XX, verset 25 : « Et Jésus les ayant appelés à lui, leur dit : Vous savez que les princes des nations les dominant et que les grands les traitent avec empire. Il n'en doit pas être de même parmi vous... »

Luc, chapitre VII, verset 25, où il est question de Jean-Baptiste : « Qu'êtes-vous allé voir? un homme

vêtu avec luxe et avec mollesse. Vous savez que c'est dans les palais des rois que se trouvent ceux qui sont vêtus magnifiquement et qui vivent dans les délices. »

Luc encore, chapitre XII, verset 33 : « Vendez ce que vous avez et donnez-le en aumônes... Amassez, dans le ciel, un trésor qui ne périsse jamais. »

Enfin le fameux passage de Jean, chapitre XVIII, verset 36 : « Jésus lui répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs, mais mon royaume n'est pas d'ici »

Toutefois, il s'étonnait, à mesure qu'il récitait ainsi les versets évangéliques, de ne plus les trouver aussi concordants avec sa pensée, aussi formels, aussi décisifs qu'ils lui apparaissaient jadis. N'était-il donc plus capable, n'était-il plus digne d'en pénétrer le sens ?

Les craintes de sa pieuse institutrice s'étaient-elles réalisées ? Avait-il été influencé par l'atmosphère catholique, par ses complaisances coupables, au point de perdre cette faculté d'entendement que Dieu n'accorde qu'aux croyants fidèles ?

Il savait que, selon les catholiques, Jésus-Christ

ne condamne, d'une manière absolue, ni les richesses ni le pouvoir, qui sont des nécessités de ce monde, mais seulement l'abus ou le mauvais usage qu'on en fait, et quand il rapprochait cette interprétation de la doctrine sévère, absolue, qu'on avait si souvent soutenue devant lui, il ne pouvait s'empêcher de la trouver plus rationnelle, plus humaine, plus féconde, plus conforme aux leçons de sagesse et de prévoyance qu'on est en droit d'attendre des Livres saints.

Puis, il se rappelait avoir assisté à une conversation qui avait laissé des traces durables dans son jeune esprit. C'était peu de temps après l'arrivée des Holler à Bruxelles; ils recevaient, de temps en temps, la visite d'un instituteur des environs, que M^{me} Holler entreprit de convertir. Les entretiens avaient lieu le soir, après dîner, autour d'une table, sur laquelle paraissaient le thé clair, le sucre rare, quelques gâteaux très secs et une Bible posée sur un coussin.

L'instituteur, qui était un catholique convaincu, se défendait énergiquement contre les attaques de la zélatrice. M. Holler, indifférent à cette grande entreprise, sommeillait dans un coin, et lui, Gabriel, lisait dans un autre.

Selon son habitude, M^{me} Holler chercha dans la

Bible les passages marqués d'avance qui formaient la base de son répertoire contre les papes et la papauté. « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

— Mais, madame, lui répondit l'instituteur, la preuve qu'il n'y a pas opposition nécessaire, obligatoire, entre le royaume de Dieu et les royaumes terrestres, c'est que Calvin lui-même, votre prophète et votre apôtre, a exercé le souverain pouvoir à Genève et que jamais autorité n'a été plus despotique.

— C'était dans l'intérêt du bien.

— C'est également dans l'intérêt du bien qu'on a établi le pouvoir temporel.

C'est grâce au prestige et à la puissance des papes que l'Évangile a été porté jusqu'aux confins du monde, que bien des excès ont été réprimés, bien des catastrophes évitées, que très souvent les peuples ont été protégés et parfois arrachés à des traitements barbares, à un joug tyrannique.

— Vous n'empêcherez pas que vos papes, vos prêtres, vos religieux ne soient en contradiction flagrante avec l'Évangile : souvenez-vous du verset 33 de Luc...

— Sur le détachement des biens de ce monde? Ah! oui, madame, je vous accorde que ce conseil évangélique ne soit pas toujours écouté, mais ce que

j'affirme, c'est que, s'il est mis en pratique quelque part, c'est parmi ces religieux, dont on parle trop souvent sans les connaître. Vous apprendrai-je qu'ils font vœu de pauvreté absolue et qu'ils ne possèdent rien en propre, pas même leur robe de bure, tandis que vos pasteurs calvinistes, bien pourvus, bien rentés...

A ce moment, M^{me} Holler avait interrompu la discussion en s'apercevant que Gabriel faisait mine d'écouter, et comme l'heure de rentrer dans sa chambre était arrivée, il n'avait pu en entendre davantage.

Le pouvoir temporel des papes! grave et haute question tant de fois agitée et toujours palpitante.

Le problème prenait un intérêt nouveau pour lui à l'ombre de ce temple fameux, dont l'origine remonte, dit-on, à un miracle, tout rempli des anciennes gloires pontificales, en vue de cette ville unique qui a été l'objet de tant de luttes et de tant de victoires, conquise à force de génie et de patience, perdue à plusieurs reprises et perdue, semblait-il, d'une manière irrémédiable, reconquise et conservée malgré les émeutes, les révolutions, les coalitions les plus redoutables, à laquelle les catholiques attestent, avec un entêtement consacré par l'histoire, qu'aucun pape ne renoncera jamais.

— Mon Dieu, pensait Gabriel, en quittant son poste de méditation déjà envahi par la nuit, combien il est difficile de discerner la vérité ! Qui croire des maîtres respectables qui ont eu soin de mon enfance ou des hommes éminents qui attestent que, hors de leur Église, il n'y a pas de salut ?

Est-il bien certain que la tendance qui m'entraîne par instant de ce côté soit pure de tout alliage, que je n'obéisse pas, sans m'en rendre compte, à une impulsion étrangère à la conscience ?

N'est-ce pas là une épreuve, une de ces tentations contre lesquelles la bonne M^{me} Holler essayait de me prémunir en me rappelant celle de Jésus sur la montagne ? « Mathieu, chapitre IV, verset 8 : Chacun de nous, me disait-elle, est transporté à son tour sur cette montagne redoutable et a à se défendre contre les insidieuses propositions de l'esprit du mal... »

Obtiendrai-je le repos en changeant de religion et, une fois entré dans celle qui m'attire, ne regretterai-je pas celle que j'aurai quittée ?

Je suis bien fou de m'attaquer à des questions aussi ardues... Le culte dans lequel j'ai été élevé est, en somme, le moins exigeant, celui qui convient le plus à un homme occupé, à un esprit libre et qui

veut vivre d'accord avec les idées de son monde et le courant de son siècle.

Et secouant, d'un mouvement de rejet, toutes les pensées contradictoires qui l'avaient assailli pendant sa longue promenade, il héla une voiture, se fit conduire chez lui et changea rapidement de vêtements pour se rendre à la place d'Espagne.



XVIII

RELIGION NOUVELLE



Quand Gabriel arriva chez le docteur, tous les convives attendus : M^{me} de Santa Croce, le baron de Basserville, Parsina, Pantellini, le D^r Marchesi, Angelo, étaient rangés en cercle autour de Boratius et paraissaient consternés.

Le premier mot du nouveau venu fut pour demander : Qu'y a-t-il ?

— Lady Sunwaith vient d'être frappée d'apoplexie.

— Est-ce grave ? dit aussitôt le jeune homme.

— On ne sait pas encore, répondit Boratius ; Marchesi et moi, nous sortons de Nelson's Pension et nous devons y retourner vers minuit, quoique fort probablement il n'y ait rien à dire, rien à faire avant demain matin.

— Et comment cela est-il arrivé ?

— Chez elle heureusement... vers les cinq heures et demie ; comme toujours, l'assistance était nom-

breuse ; il est probable qu'après les fatigues de la journée, la charge de son rôle de maîtresse de maison l'aura achevée.

— Pauvre miss Nelly ! fit Gabriel.

— La petite a de la tête et de l'énergie, reprit le docteur, elle a paré à tout avec un sang-froid et une intelligence remarquables.

— Voilà sans doute pourquoi le comte Cotta n'est pas des nôtres, fit observer M^{me} de Santa Croce...

— Sans doute... le comte qui se trouvait là au moment de la catastrophe, a naturellement offert ses services... on a décliné ses propositions, mais il s'est cru obligé de se tenir à la disposition de l'infirmière et il va de temps en temps prendre des nouvelles.

Ce fut sous une impression de tristesse générale qu'on passa dans la salle à manger.

On parla peu d'abord et exclusivement des absentes. Contrairement au proverbe, ce fut pour en faire l'éloge ; on célébra la haute distinction de lady Sunwaith, la sûreté de son commerce, la dignité de sa vie, la persévérance de ses sympathies pour l'Italie et sa prédilection pour Rome. Mais on s'étendit davantage sur les qualités et les attraits de sa fille. Chacun l'aimait dans cette petite réunion, dont elle était la grâce et la gaieté.

Les gens et les choses y prenaient un aspect morose quand elle n'était pas là pour raviver, avec ses reparties inattendues ou ses questions originales, la conversation parfois rebattue ou pesante, pour ponctuer les propos piquants ou joyeux avec son frais éclat de rire.

Il semblait qu'un voile noir fût suspendu au-dessus de la table... Angelo fit remarquer que l'Olympe lui-même, représenté par les personnages qui décoraient les murs, prenait sa part du deuil.

— Esculape a perdu son Hébé, s'écria-t-il; Orphée pleure une fois de plus son Euridyce et la muse qui tient la cythare dans la fresque de droite a l'air de soupirer une élégie plaintive.

Une fois les regrets épuisés, il fut question de la chapelle sixtine.

— Comment avez-vous trouvé notre Léon XIII? demanda le baron de Basserville à Gabriel.

— La tête est fine et caractéristique, répondit le peintre, telle qu'un artiste aime à en trouver une devant lui... un large front, propre aux vastes pensées... deux yeux qui sont deux lumières et décèlent un feu intérieur intense... le nez développé comme Charles Borromée ou Fénelon, indice de finesse et de bonté... une physionomie expressive, mobile, un peu mélancolique, par moment inspirée.

— N'est-ce pas ? fit Basserville.

— En somme, reprit Gabriel, une tête intéressante quoique de dimensions exiguës, une tête de penseur avisé, un visage maigre, osseux, pâle, mais admirablement éclairé et sillonné de nobles rides, un visage que le temps a ravagé, sans le flétrir.

— Une tête de diplomate italien, ajouta Pantellini.

— Vous flattez les diplomates, murmura Basserville.

Le Dr Marchesi intervint à son tour :

— Vous n'avez pas eu quelque démangeaison de prendre votre crayon en revenant du Vatican, monsieur Holler ?

— C'est une œuvre que je me ferais gloire d'entreprendre, si j'en avais le loisir et les facilités, car aucun des portraits de Léon XIII ne me satisfait entièrement. La plupart d'entre eux manquent d'idéal... Evidemment, on ne l'a pas regardé au bon moment... au moment où il prie, par exemple.

— Ne vous laissez pas tenter, monsieur Holler, reprit Pantellini, car de ces portraits et de ceux des cardinaux, évêques, prélats, moines, nonnes et simples clercs, nous en sommes déjà inondés, submergés... Si j'étais député, comme Parsina, je proposerais une loi contre les marchands d'images.

L'invasion du papier à dentelles et le débordement des chapelets, sans compter l'encombrement des statues et des *ex-voto*, voilà le fléau, le vrai fléau de Rome... Je demande qu'on nous ramène les barbares.

— Cher monsieur, répondit Basserville, en supprimant les marchands d'images, vous songeriez sans doute aussi à réduire le budget des dépenses, car ils supportent une bonne part d'impôts, et leur argent ou plutôt l'argent des pèlerins sonne assez agréablement dans vos coffres.

Une fois lancé sur ce terrain, la conversation n'en sortit plus jusqu'à la fin du dîner.

Cette question religieuse, si passionnante partout, prend nécessairement à Rome plus d'importance et plus d'acuité encore.

On parla des deux camps qui divisent la société romaine : celui de la cour et celui de l'Église.

Parsina dit son fait à la Camarilla du Vatican, « qui passe son temps à gémir sur le présent et à regretter le passé, comme les vieilles femmes ».

Pantellini lui opposa le parti du Quirinal, qui s'accroît tous les jours à force de modération et de bons procédés et qui, malgré cela, se montre de plus en plus enclin à la conciliation.

Basserville releva le mot au passage.

— La conciliation, répéta-t-il, la conciliation qui consiste à tout prendre et à garder ce qu'on a pris; il faut avouer que cette conciliation-là est une vertu facile.

— Vous admettez bien que les Romains soient maîtres de leur sort?

— C'est une question à discuter. Dans mon système, la Rome catholique n'appartiendrait pas aux Romains seulement, mais bien à la catholicité tout entière qui l'a fondée, pourvue, assistée, défendue tant de fois et qui a un intérêt supérieur à sa conservation, comme siège du chef de l'Eglise.

Pourquoi l'a-t-on appelée la ville universelle, si ce n'est parce qu'on la regarde comme un héritage sacré et un patrimoine commun?

Et ne voyez-vous pas qu'elle cesse de mériter cette glorieuse qualification si, au lieu de rester entre les mains d'un pouvoir qui rayonne sur le monde et qui représente au suprême degré la justice, la charité, l'indépendance, l'intérêt général, elle devient une simple capitale, la capitale d'un État soumis comme tous les autres, aux combinaisons, aux agitations et aux guerres qui désolent notre pauvre humanité?

— Très beau comme idéal votre programme, mon cher Basserville, répliqua Pantellini; le malheur veut

qu'il soit en contradiction formelle avec l'histoire.

— Pantellini a raison, continua Parsina, l'histoire nous apprend que sous le règne des papes il y eut plus de guerres, d'iniquités et de crimes que sous aucun autre régime; l'histoire nous enseigne...

Basserville l'interrompt :

— J'ai passé ma vie à étudier l'histoire, mon cher Parsina, et je sais qu'on y découvre tout ce qu'on veut y trouver.

Moins que tout autre, vous ne devriez oublier que c'est l'Église qui a prononcé la première ces trois grands mots : Liberté, Égalité, Fraternité. En dehors d'elle, ils n'ont jamais servi qu'à allumer des révolutions ou à fournir des prétextes aux ambitieux et aux fous.

— C'était effectivement la devise de la primitive Église, hasarda Gabriel.

— Oui, mais depuis ! répliqua Pantellini.

— Depuis, poursuivit le tenace diplomate, il s'est passé bien des événements, bien des changements ; mais en tout lieu, en tout temps, l'Église n'a jamais cessé de prêcher la loi d'amour et de pardon qu'elle tient de son Fondateur ; le soin des pauvres a toujours été l'objet de sa sollicitude et elle s'est constamment employée à maintenir la concorde parmi les hommes.

— Allons donc ! s'écria Parsina.

— Nierez-vous que les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, les hommes les plus réputés pour leurs vertus et leur amour du prochain aient appartenu à l'Église catholique ?

— Vous voulez parler sans doute de quelques pauvres moines qu'on a tolérés pendant leur vie et admirés seulement après leur mort ! des saints ! c'est-à-dire des exceptions.

— Mais ces moines sortaient d'ordres religieux établis ou approuvés par les papes. Ces saints ont été canonisés, c'est-à-dire honorés et proposés en exemple au monde entier toujours par les papes, avec la collaboration de leurs conseillers naturels, les cardinaux.

— Ah ! les cardinaux, s'écria Pantellini, parlons-en un peu... en voilà qui ne nous donnent pas le spectacle de cette concorde admirable dont vous nous entreteniez tout à l'heure.

— Qu'est-ce donc qui pourrait les diviser ?

— Eh parbleu ! la grande question, l'unique question qui les touche, celle de la succession.

— Ce sont là des potins de journaux ou de roman, répondit Basserville en affermissant sa voix. J'estime, au contraire, qu'il n'existe pas un corps en Europe

qui soit plus homogène dans son esprit, dans ses tendances, dans son but.

— Un sénat alors ! fit Parsina.

— Ou simplement un séminaire, ajouta Pantellini ; il est certain que nous n'avons plus de ces cardinaux magnifiques ou entreprenants qui ont illustré d'autres époques.

— Nous avons en revanche des hommes pénétrés de leur devoir, animés d'une véritable piété comme leur chef et de plus très soucieux de la gloire de l'Église et des besoins de leur temps.

— Des besoins de leur temps ! répliqua Parsina, oh ! oh !

— J'en appelle au D^r Marchesi, dont vous connaissez, comme moi, le grand sens et l'impartialité. Il compte presque toute la cour pontificale parmi sa clientèle et, mieux que personne, il a pu apprécier la science vraie, les connaissances variées, l'élévation d'esprit et les tendances libérales de la plupart de nos cardinaux.

— C'est exact, répondit Marchesi, il n'en est pas un pour qui je ne professe la plus sincère estime... pour quelques-uns, cela va jusqu'à l'admiration.

— Comme les députés alors, reprit Pantellini ; quand on les voit un à un, ce sont des hommes char-

mants, parfaits : la preuve... Parsina ; mais une fois qu'ils sont réunis, ils ne font que de mauvaise besogne.

Basserville voulut avoir le dernier mot.

— Les cardinaux, reprit-il, n'ont pas fait une si mauvaise besogne le jour où ils ont élu le pape actuel.

— A leur point de vue, c'est certain ! s'écria Parsina.

— On ne peut pas faire un plus bel éloge de Léon XIII, conclut Basserville.

La conversation s'était un peu ralentie ; le D^r Boratius la ranima en quelques mots.

— J'ai lu dans un journal qu'un grand écrivain français, un prince du roman moderne, y est-il dit, avait manifesté l'intention d'écrire un volume sur Rome en s'attachant particulièrement aux questions qui intéressent le monde du Vatican.

— Bravo ! s'écria Angelo.

Pantellini fit une objection :

— Peut-être vaudrait-il mieux que ce fût un Italien qui se chargeât de la besogne ? Je ne vois pas bien un Français venant faire une rapide enquête (les Français font tout rapidement) dans nos murs et jugeant en dernier ressort une cause aussi compli-

quée que l'ensemble des problèmes qui s'agitent ici. Nous ne manquons pas d'auteurs de talent, *per Bacco!* nous ne sommes pas encore réduits à aller chercher nos juges d'instruction à l'étranger.

Parsina émit l'opinion contraire :

— Un Italien n'arriverait jamais à tout voir et n'oserait pas tout dire. Si l'auteur dont il s'agit est un libéral, il peut apporter sa lanterne... une lanterne démocratique... voilà une lumière qu'on ne sait bien diriger qu'en France.

— Et vous, Basserville, reprit Boratius, que dites-vous de la nouvelle?

— Moi, je me défie.

— Et pourquoi?

— Oh! parce que je ne suppose pas que le prince du roman moderne veuille briser avec ses lecteurs, imbus sans doute comme lui de préventions et de préjugés contre l'ordre de choses dont il entreprend l'étude.

— Mais s'il est de bonne foi!

— Je me garderai d'en douter; je crains seulement qu'il ne trouve ici ni le temps, ni les éléments nécessaires à un examen sérieux et documenté, et je suppose que le seul résultat appréciable de sa visite consistera à nous donner d'admirables descriptions

de Rome et de ses environs. Le décor sera évidemment frappant de vérité et on en conclura malheureusement que les faits et les personnages ont été également pris sur le vif.

— Pourquoi malheureusement ?

— Parce que, selon toute probabilité, ce sera l'Église qui fera les frais du drame ou de la comédie en question. On nous déroulera quelque action bien sombre, bien compliquée, ourdie dans l'ombre des sacristies ; nous assisterons aux combats ténébreux que se livrent les puissances rouges ou noires, avides d'arriver à la domination universelle ; nous saurons tout ce qui peut se cacher sous une soutane, de cupidité, de perfidie et d'hypocrisie. On mêlera à ces croquis ecclésiastiques des duels, des coups de couteau ou des adultères, car il y a de nombreux lecteurs qui tiennent énormément à ces sortes d'accidents, surtout à l'adultère. Peut-être même nous servira-t-on le poison des Borgia, quoi qu'il soit un peu éventé, et on finira certainement par tirer un feu d'artifice en l'honneur de l'Italie nouvelle.

— Mais savez-vous, répliqua Parsina, que voici un programme qui ne manque pas de piquant ; si je connaissais l'auteur, je le lui enverrais de votre part, mon cher Basserville.

— Vous n'ignorez pas, reprit Boratius, qui faisait son possible, comme toujours, pour prolonger la discussion, tout en la maintenant dans une mesure courtoise, qu'il existe des partisans de l'Italie nouvelle qui réclament en même temps une religion nouvelle. C'est une opinion très accréditée en France dans un certain groupe de philosophes plus ou moins élèves de Taine que la religion catholique ne suffit plus à la félicité du genre humain. Il s'agit sinon de la remplacer, tout au moins de l'amender, de la rafraîchir, de la purifier.

— Et qui se chargera de cette mission délicate? s'écria Basserville. Sans doute les auteurs de ces romans où fleurit l'adultère!

Pantellini prit sa voix grave :

— Tout se transforme! Le progrès marche à pas de géant et avec lui l'humanité, guidée par la science et la raison, s'avance vers un idéal de justice et de bonheur qui n'avait été jusqu'ici qu'un rêve insaisissable. N'a-t-on pas raison de vouloir mettre la religion d'accord avec les idées et les formes modernes, en la débarrassant d'une foule de rites et de coutumes démodées et ridicules qui constituent, au temps où nous sommes, un anachronisme criant, pour ne rien dire de plus?

Basserville revint sur la brèche :

— Mais ce sont précisément ces vieilles coutumes, ces cérémonies d'une ancienneté si respectable, cette immutabilité dans le dogme et cette persistance dans le rite qui font la force et le prestige de l'Église. L'homme ne respecte que ce qui dure, car cela seul qui dure peut lui donner l'idée du Dieu Éternel, son soutien et son but.

Quant à votre religion nouvelle, à quoi servirait-elle?... Vous me répondez : A faire rayonner la justice et la fraternité dans le monde ! Mais c'est là également la mission de l'Église catholique et il est douteux que tous ceux qui se soustraient à sa direction se soumettent plus volontiers à une institution conventionnelle qui n'aurait ni son autorité, ni son expérience... Amender, simplifier, rectifier, mais cela a déjà été tenté cent fois, mille fois.

Ceux qui se sont séparés de l'Église sous ce prétexte, se sont divisés à leur tour jusqu'à l'émiettement ; on n'a abouti qu'à affaiblir l'esprit religieux et avec lui tous les ressorts essentiels à la marche régulière de l'humanité.

— Mais que faire alors ? demanda Marchesi.

— Je vais vous le dire.

Et s'animant à la grande joie de Boratius, qui pré-

tendait qu'il n'y avait pas d'orateur profane ou sacré qui valût son ami Basserville, quand il s'avisait de « monter en chaire », le diplomate continua ainsi :

— Et d'abord tout le monde, j'entends le monde qui s'occupe de questions sociales, tout le monde est d'accord sur les dangers qui nous menacent, sur la décomposition morale attestée par la désagrégation de la famille et par le nombre croissant des crimes et des suicides (une épidémie de suicides, comme aux derniers temps de Rome!), par cette inquiétude générale qui fait que personne n'est content de sa condition et qu'on a recours à tous les moyens pour en sortir... C'est évidemment pour remédier à cette situation alarmante qu'on parle de religion nouvelle, sans songer qu'une religion nouvelle ne serait qu'un élément de discorde de plus dans notre vieille société, qui en compte déjà tant. C'est au contraire dans le rapprochement de toutes les forces morales, dans l'*union* que se trouve le salut.

— La concentration, murmura Parsina, d'un ton goguenard.

— Eh oui, la concentration!... c'est un mot usé en politique, mais qui conserve toute sa valeur en matière sociale et religieuse.

Comment cette concentration si désirable, qui

centuplerait les ressources de l'armée du bien, peut-elle se produire, si ce n'est en adoptant un seul drapeau et un chef unique ? Et quel drapeau plus autorisé que celui de l'Eglise catholique, quel chef plus respectable et plus désigné que le successeur élu de cette foule de souverains pontifes qui, par la variété de leur origine et de leurs œuvres, donnent satisfaction à toutes les tendances, même aux plus démocratiques !

— Je vous arrête à ce mot, s'écria Parsina... l'Eglise et la démocratie, ça fait deux...

— Cela ne fera qu'un, reprit vivement l'orateur, dès que la démocratie comprendra ses véritables intérêts. Il ne faut pas oublier que c'est la religion qui a relevé, honoré, émancipé les travailleurs, les pauvres, les femmes dont on s'occupe aujourd'hui avec tant de sollicitude. Il n'y a pas une forme de secours ou de progrès à laquelle l'Eglise ne s'intéresse, lorsqu'il s'agit des classes inférieures, laborieuses ou souffrantes. Elle peut aller jusqu'aux conceptions socialistes les plus hardies, à la condition qu'on respecte les lois divines qu'elle est chargée de maintenir.

Une de ses nobles missions est de conserver la paix entre les peuples, ce qui est également, comme vous le savez, l'objectif des philosophes et des démo-

crates modernes les plus estimés. Quel plus solide appui pour ces généreux efforts que l'union dans la foi et dans les œuvres, qui rapprocherait les peuples chrétiens bien plus encore que les échanges commerciaux ou la multiplication des voies de communication... L'union dans la foi!... voilà le grand remède. C'est à cette œuvre considérable que s'applique avant tout le saint Pontife qui dirige en ce moment l'Eglise : il n'y en a pas de plus importante pour l'avenir et le bonheur des peuples. Le jour où cette alliance définitive sera scellée avec l'anneau de saint Pierre, la terre pourra se réjouir, car elle n'aura pas vu de plus grand événement depuis l'apparition du Sauveur.

— On reviendrait au Moyen Age, objecta Pantellini.

— Ce serait, il est vrai, la foi du Moyen Age, reprit Basserville, car la foi ne change pas, mais à cette foi salutaire qui nous commande l'abnégation et nous donne l'espérance et avec l'espérance la résignation, c'est-à-dire les vertus les plus démocratiques, puisqu'elles sont les plus nécessaires au peuple qui travaille et qui peine, à cette foi bien comprise, la science moderne n'aurait, croyez-le bien, aucune concession à faire. L'amour de Dieu et du prochain, base de la doctrine catholique, n'est

nullement en contradiction avec les découvertes et les perfectionnements matériels que vous obtenez grâce aux talents que Dieu vous a donnés et que vous utilisez au profit de vos frères, comme vous le commande l'Evangile. Elle constituerait, en outre, la digue la plus puissante contre le torrent des idées subversives qui grossit tous les jours et qui emportera tout votre échafaudage de science et de progrès, si vous n'y prenez garde.

Basserville, entraîné par son ardeur, s'était levé en prononçant ces derniers mots... Tous les convives en firent autant, et l'on passa au salon, où le café fumant apporta une diversion agréable à l'éternel débat et mit provisoirement tous les convives d'accord : ils constatèrent une fois de plus, à l'unanimité, que le café du Dr Boratius était le meilleur qu'on bût à Rome.

Au cours de la soirée, Gabriel annonça son très prochain départ pour Naples, où il comptait faire un court séjour avant de retourner chez lui... Les exclamations de regret se fondirent dans une seule parole : « Vous nous reviendrez ! »

Il le promit et donna à son tour un rendez-vous général à Bruxelles, la ville des congrès par excellence... congrès de diplomates, de médecins, de

journalistes... de toutes les sortes, pour tous les goûts, et chacun des assistants pourrait y trouver, avec une hospitalité cordiale et un cicerone reconnaissant, d'utiles et agréables passe-temps.

— Et vous, cher monsieur, lui demanda le Dr Marchesi en manière de finale, êtes-vous content de Rome?

— Comme peintre, je m'y suis trouvé chez mes maîtres... comme touriste, chez des amis...

— Et peut-on savoir ce qui vous a plu davantage, comme artiste?

— C'est peut-être difficile à dire, objecta Pantellini.

— Nullement! s'écria Gabriel. Il y a une œuvre ici que je déclare incomparable, unique... et ce n'est pas celle d'un peintre.

— C'est?...

— C'est le *Moïse* de Michel-Ange.

— Je vous entends, fit Pantellini, vous voulez...

Gabriel alla au-devant de la pensée du journaliste.

— Faire amende honorable pour mes erreurs passées? En aucune façon. Si je suis resté froid devant quelques-unes des œuvres du peintre, en revanche mon admiration pour le sculpteur n'a pas de mesure.

En voyant le *Moïse*, j'ai regretté pour la première fois de n'avoir pas préféré le ciseau au pinceau et j'ai reconnu la supériorité de la sculpture.

— Vous avez cependant la couleur, les ombres, beaucoup d'accessoires et de ressources qui manquent au sculpteur.

— Oui, mais il a le relief et il peut arriver à une vérité de mouvements, à une intensité de vie qu'il ne nous est pas permis d'atteindre. Voyez le *Moïse*!... le *Moïse*, messieurs, il n'y a rien au-dessus ni chez les anciens ni chez les modernes.

Il était près de onze heures; on se rappela que le maître de maison et le Dr Marchesi devaient rendre visite, avant minuit, à lady Sunwaith et on se sépara en faisant des vœux unanimes pour la cliente des deux amis.

En descendant l'escalier, Boratius prit Gabriel par le bras :

— Venez me voir demain matin, lui dit-il à l'oreille, j'ai à vous entretenir d'une affaire importante.

— Pourvu qu'il ne s'agisse pas d'un nouveau portrait... vous savez que je refuse.

— Même si l'on consentait à aller poser à Bruxelles?...

— Ah! vous m'en direz tant!

Le docteur sourit d'un air de mystère et, poussant courtoisement son gros confrère dans la voiture qui l'attendait à la porte, il cria au cocher : « A la Pension Nelson. »



XIX

L'HOMME PROPOSE

Gabriel s'était rappelé qu'un de ses anciens camarades, Oscar Formose, un Français qui avait passé par Bruxelles, était établi à Naples depuis quelques années. Avant de quitter l'hôtel, il lui écrivit, au hasard de sa dernière adresse, pour lui annoncer sa prochaine arrivée, et il partit pour le rendez-vous du docteur. Il estima toutefois que son premier devoir était d'aller prendre des nouvelles de lady Sunwaith.

A peine avait-il mis le pied dehors, que ce fut comme chaque matin toute une rumeur aux abords de l'hôtel. Il était déjà connu par les cochers des environs comme le client qui ne marchande pas et qui donne de généreux pourboires. C'était à qui ferait piaffer son cheval le plus gaillardement, l'appellerait le plus haut. « *eccellenza* », arriverait le plus prestement à son signe.

Tout le long de la route, le voyageur pensa à sa

gentille amie et élaborait le compliment qu'il ajouterait à sa carte.

En descendant de voiture, il jeta un rapide coup d'œil sur les fenêtres de l'appartement; il lui sembla qu'une silhouette élégante était apparue à l'une d'elles et avait soulevé légèrement le rideau... il monta vite et sonna d'une main un peu agitée... Le vieux John, le valet de chambre de confiance, vint lui ouvrir.

— Lady Sunwaith?

— Elle va beaucoup mieux, monsieur.

— Et miss Nelly?

— Bien fatiguée, mais très heureuse de voir madame hors de danger.

— J'ai à vous remettre un mot pour elle.

— Miss Nelly attendait monsieur et elle le prie d'être assez bon pour entrer au salon.

Tout en cheminant, le vieux John racontait les détails de la catastrophe : C'était la veille vers 5 heures... 5 heures 10, au plus tard... il y avait beaucoup de monde au *five o'clock*... six ou huit jeunes filles, et après avoir fait de la musique, on jasait et on riait... On riait tellement, répétait John, qu'on entendait ces demoiselles de l'antichambre et de l'office. Tout à coup, au milieu d'une conversation; en offrant une

tasse de thé, lady Sunwaith chancelle et tombe inanimée, tout de son long par terre; elle n'a repris connaissance qu'une heure après, à l'arrivée du docteur; il lui en est resté une grande faiblesse et une sorte de paralysie dans le côté gauche.

Pendant que John allait prévenir Nelly, Gabriel put recomposer le drame de la veille, toutes choses étant demeurées comme elles se trouvaient au moment de l'accident. On avait eu bien d'autre besogne à faire, depuis vingt-quatre heures, dans cet intérieur désolé, que de ranger les meubles et de nettoyer la place... Voici sur le parquet quelques débris de la tasse que lady Sunwaith tenait entre les mains; voici la table où gisent pêle-mêle le mouchoir, le flacon, les clefs, tous les menus objets que Nelly a l'habitude de porter dans sa poche.

Dans ce léger fouillis, Gabriel reconnaît le petit album bleu où la jeune miss inscrit ses pensées et ses observations intimes et qu'elle ne montre pas même à sa mère, a-t-elle déclaré plusieurs fois.

Ce confident délaissé s'est entr'ouvert dans le choc et on aperçoit à l'intérieur un joli modèle d'écusson pour un coussin ou un écran sans doute : sur l'écusson, une gerbe de fleurs.

Le visiteur cède à la curiosité et écarte doucement

le feuillet : le gracieux trophée se compose de deux fleurs seulement, deux fleurs bien connues de lui et entrelacées... une bruyère et un muguet !

Le muguet ! la blanche parure des vastes landes de l'Ecosse, patrie des Sunwaith, où Nelly a passé son enfance, sa fleur aimée entre toutes, son vieux et cher muguet ! L'indiscret s'éloigne aussitôt, épouvané de son audace, mais vivement ému par cette découverte inattendue. Une foule de souvenirs lui reviennent alors à l'esprit : il se rappelle la recherche, les prévenances, les privilèges dont il a été l'objet depuis un mois, ce mutuel moment d'effusion au milieu de l'obscurité des catacombes, la diplomatie caressante qu'on a employée à l'occasion de ce portrait, qui pourrait bien n'avoir été qu'un prétexte pour autoriser les rencontres, l'air parfois gêné de la jeune fille au cours de ces longues séances de pose, alors qu'interrompant sa besogne, il se tournait tout d'un coup de son côté et surprenait ses grands yeux interrogateurs fixés sur lui. Il s'était demandé plusieurs fois si ses observations, ses pressentiments ne le trompaient pas, et s'il ne devait pas voir dans une sympathie si persistante, si prononcée, parfois si ardente, un peu plus que de l'amitié. Mais il ne s'arrêtait pas longtemps à ces

idées importunes, car il était modeste et timide en amour et il redoutait plus qu'il ne la souhaitait, la solution du problème.

Un bruit de pas le fit tressaillir ; il se porta aussitôt au-devant de la jeune fille, avec la précipitation d'un coupable qui vient d'être pris en flagrant délit.

— J'ai désiré vous voir, monsieur Holler, parce que, dans l'épreuve qui me frappe, la poignée de main d'un véritable ami est la meilleure des consolations.

— Je vous remercie, mademoiselle ; je sais que vous êtes plus rassurée.

— Oui, grâce à Dieu, nous sommes sauvées... pour cette fois, ajouta-t-elle tristement.

— Le docteur ne prévoit aucune rechute, assura Gabriel... il nous disait hier soir qu'il s'agit d'un simple accident, d'un excès de fatigue.

— Dieu le veuille !

A ce moment, on entendit le bruit d'une sonnette.

— C'est ma mère qui appelle, reprit Nelly, et je ne veux pas laisser à une femme de chambre le soin de lui répondre. Excusez-moi, nous nous reverrons.

— Oh ! oui, mademoiselle.

Et après avoir serré chaleureusement la jolie main qui lui était tendue avec une sorte d'élan et qui

ne fut retirée qu'au moment où il franchit la porte, il sortit rapidement, étourdi, bouleversé, anxieux, ne sachant que penser, que croire, que faire, ayant hâte de mettre ses impressions en ordre et de reprendre possession de lui-même.

Jamais Nelly, malgré sa fatigue, ou peut-être à cause de sa fatigue, ne lui avait semblé aussi séduisante : ses traits avaient pris une expression grave, ses yeux un peu cerclés de noir paraissaient plus profonds, ses cheveux d'or, arrangés d'ordinaire avec tant d'art et de symétrie, étaient noués dans le plus charmant désordre au-dessus de sa tête, voltigeant comme un panache à chacun de ses pas.

Les mouvements de son corps si souple acquéraient plus de grâce, plus de naturel dans l'ampleur de son peignoir de mousseline blanche.

Et puis la rieuse, le bout-en-train, la folle avait fait place tout à coup à une personne sérieuse, émue, pénétrée de ses devoirs. Cette seconde Nelly répondait beaucoup plus aux conceptions et à l'idéal que le peintre se faisait de la femme selon son cœur.

Ce fut les yeux encore tout remplis de cette vision troublante, assailli d'une foule de pensées contradictoires, le présent se mêlant au passé, les regrets se

croisant avec les espérances, la bruyère et le muguet se disputant la place, qu'il parvint chez le docteur.

Celui-ci l'introduisit dans son cabinet, ferma la porte, le fit asseoir et sans autre préambule :

— Voulez-vous vous marier? lui dit-il.

Instinctivement, le nom de Nelly arriva comme un murmure aux lèvres de Gabriel.

— Allons, reprit le docteur, je vois que la besogne est à moitié faite.

Et il expliqua à son ami qu'il avait déjà eu plusieurs conversations à ce sujet avec lady Sunwaith et qu'il ne tenait qu'à lui d'être agréé, si le parti lui convenait.

— Mais lui avez-vous tout dit, ma position, mon origine? demanda Gabriel.

— Sans doute... j'ai commencé par là.

— Sans que je sois pauvre, ma fortune n'est pas à comparer avec la leur.

— C'est entendu, Nelly aura 50,000 livres sterling, plus d'un million, mais cela ne les pas arrêtées un instant.

— Consentirait-on à habiter Bruxelles?

— Miss Sunwaith déclare que c'est la ville qui lui plaît le plus au monde.

— Je demande à réfléchir.

— Je m'attendais à cette réponse, reprit le docteur, car je me suis aperçu plus d'une fois que vous aviez quelque chose... quelque chose, répétait-il en hésitant, du côté du cœur. Peut-être souffrez-vous d'une blessure ancienne, non encore cicatrisée? Peut-être n'êtes-vous pas libre?

Gabriel fit un geste de protestation.

— Je ne vous demande pas votre secret, mon ami, poursuivit Boratius; mais permettez que je vous engage à donner toute votre attention à ma proposition. Il s'agit d'un parti des plus honorables; la jeune fille est de bonne famille, jolie, admirablement douée; vous appartenez tous deux, à peu de chose près, à la même religion, tout cela est à considérer.

— Oh! certainement! je vous rendrai réponse dès ce soir.

— Rien ne presse.

— Mais, moi-même, j'ai hâte d'en finir. En tout cas, mon bon docteur, croyez à ma vive, à mon éternelle reconnaissance.

— Je n'ai droit qu'à votre amitié et j'y compte.



XX

DIEU DISPOSE

L'après-midi de ce même jour, Gabriel se promenait le long du Tibre, dans ce quartier populeux et misérable qui s'étend depuis le temple de Marcellus jusqu'à la porte Trigemina. Il ne courait pas le risque d'y rencontrer les hôtes qualifiés du D^r Boratius et il pouvait donner libre cours à ses pensées tumultueuses et confuses.

De grands débats s'agitaient dans son esprit : à plusieurs reprises, il s'était révolté contre la proposition de son ami.

— Se marier... se marier avec une femme qu'il n'aime pas, tandis qu'il a le cœur tout rempli d'une autre!

Il faudrait donc jouer une comédie infâme à laquelle sa loyauté se refuse, ou chasser à tout jamais la chère image de la place qu'il lui a consacrée! Il faudrait faire table rase du passé, de ce cher et vivant passé, renoncer à ces évocations enchante-

resses alors qu'il se reportait à Bois-Joli et reconstituait mot par mot, geste par geste, les entretiens d'autrefois.

Il lui semblait qu'il allait commettre un parjure en se séparant de cette épouse idéale qu'il s'était promis d'aimer uniquement et toujours.

Mais c'étaient là des serments d'illuminé et de fou, des hallucinations d'amoureux qui ne pouvaient le lier et la question se posait autrement quand il faisait taire son cœur pour en appeler à sa raison.

Sa raison n'avait pas de peine à lui démontrer combien il était absurde et oiseux de s'entêter dans une chimère qui ne reposait que sur des impressions de passage : il arrive tous les jours qu'on rencontre une jeune fille dont le visage et les façons nous plaisent; cela ne suffit pas pour s'attacher à elle en dépit de tous les obstacles, de toutes les convenances, en dépit d'elle-même, et pour sacrifier son repos et son avenir à une illusion obstinée. Le moyen même de venir à bout de cette idée fixe qui tournait à la monomanie, à l'affection mentale, n'était-ce pas de profiter de l'occasion inespérée qui s'offrait à lui ?

Où trouverait-il une femme plus désirable à tous égards que la jolie et intelligente Anglaise, dont il ne dépend que de lui d'obtenir la main ?

N'a-t-il pas été bien souvent charmé par sa joyeuse humeur, ses procédés obligeants, les marques de sa préférence et les témoignages réitérés de son amitié croissante?

Et quels heureux rapprochements ! Elle aime les arts et les artistes : elle saura l'encourager, le stimuler ; elle ne s'effrayera pas de la gaité un peu folle, un peu grosse, qui, de l'atelier, passe quelquefois au salon, quand on réunit les camarades et les amis. Elle fera certainement de son intérieur bruxellois un centre des plus attrayants et des plus aimables.

Pourquoi hésiterait-il ? Est-ce donc parce que son héroïne réside dans des régions inaccessibles, qu'il est si violemment attiré vers elle ?

On prétend bien que l'obstacle est le meilleur stimulant de l'amour, mais le temps des exploits de la Table-Ronde est passé ; il n'y a plus, en notre siècle réaliste, de philistins à combattre, de royaumes à conquérir. En revanche, il existe un proverbe très en vogue et très sage qui dit qu'il ne faut pas lâcher la proie pour l'ombre.

— Ah ! oui ! répétait-il avec insistance, comme pour se convaincre lui-même, Nelly est la femme qu'il me faut... et afin de mieux s'entraîner encore, il repassait dans sa mémoire tous les succès que la

brillante Anglaise avait obtenus depuis qu'il la connaissait. Quel concert de louanges à la table du docteur ! Quel empressement autour d'elle pendant ces *five o'clock* auxquels assiste toute la colonie étrangère ! Et le comte Cotto Cotta ! ... Pauvre comte ! quelle défaite pour lui, en dépit de son titre et de sa parenté avec César !

Il concluait en disant : Elle a bon cœur, elle est gaie, elle est belle, très belle, à bien considérer même plus belle que... il n'acheva pas, car il lui sembla qu'il allait prononcer un blasphème. Non ! non ! reprit-il aussitôt, il n'existe pas de femme plus belle que Cécile. Sa beauté n'est pas de celles que le monde exalte, c'est une beauté supérieure, la beauté qui rayonne, qui élève et purifie, la beauté qui calme au lieu de troubler et qui rend meilleur !

Il était environ 4 heures, — heure dont Gabriel se souviendra toute sa vie, non moins que du lieu où l'avait amené le hasard de ses pas : c'était près du temple de Vesta, sur le bord du Tibre et non loin des débris d'un vieux pont romain, qui reste au milieu du fleuve comme un témoin attristé du passé. Au loin, il aperçoit deux femmes, dont la mise soignée et l'apparence distinguée le surprennent au milieu de ce quartier si mal hanté d'ordinaire.

L'une d'elles est une jeune fille à la démarche noble et élégante, l'autre une respectable matrone, toute ronde et en grand tourment à en croire le mouvement désordonné de ses longs tire-bouchons gris et les regards effarés qu'elle jette de tous côtés. Une émotion indicible arrête le cours des réflexions du peintre et le cloue sur place... Elle!... elle!... ici, devant lui... à quelques pas ! Il n'ose en croire ses yeux, il accuse son imagination perfide qui se joue parfois cruellement de lui en parant des étrangères, les premières venues, des séductions uniques de celle qu'il cherche sans cesse et qu'il croit rencontrer partout. Mais s'il craint de se tromper sur la jeune personne dont la vue l'émeut et le trouble, il n'hésite plus à reconnaître miss Parsonn dans cette grosse dame si agitée, un lorgnon sur le nez, un ridicule au bras, un block-notes à la main.

Elles approchent et tout doute s'évanouit. Que va-t-il faire ? Il est encore à demi caché par les colonnes du temple de Vesta, déesse protectrice des justes amours, et il lui est facile de se dissimuler ou de s'enfuir sans être aperçu... Mais voici que les deux voyageuses s'arrêtent comme embarrassées de leur chemin, cherchant, sans le trouver, un passant de bonne mine à qui elles puissent s'adresser.

Gabriel n'hésite plus... Toutes les pensées qui viennent de l'assombrir se dissipent en un instant, comme les nuages de la nuit balayés par le vent du nord, au lever du soleil. Sa physionomie s'éclaire, il redevient libre, joyeux, léger, confiant... Il se découvre... il s'élance...

— Monsieur Holler... Ah ! quelle bonne fortune, c'est Dieu qui vous envoie !

Et deux poignées de main répondent à ses saluts respectueux, deux poignées de main cordiales, dont une seule eût suffi à lui faire oublier bien des heures d'angoisse et d'attente.

Pendant que miss Parsonn reprenait haleine, Cécile raconta à Gabriel que son père était rappelé en Belgique par le Roi, qui voulait lui confier un portefeuille dans la nouvelle combinaison ministérielle. Son premier mouvement avait été de refuser cet honneur, ou plutôt cette charge, en s'excusant sur la santé de sa femme ; mais celle-ci ne l'avait pas entendu de cette façon.

— Vous le savez, monsieur Holler, maman est justement fière de son mari, et puisque le pays réclame ses services, elle estime que cet appel doit passer avant tout.

Cécile ajoutait que la comtesse, malgré l'amélio-

ration notable de sa santé, s'était fortement ennuyée à Palerme, où l'on ne rencontre que des Allemands qui traitent l'Italie en pays conquis, où les rues sont monotones, les arbres d'un vert uniforme et le ciel invariablement sans nuages, ce qui le distingue de celui de la Belgique.

Bref, toute la caravane, Jepsy comprise, s'était remise en route vers la patrie; on s'était arrêté un seul jour à Rome, et Cécile en avait profité pour revoir l'église de Sainte-Cécile, au Transtévère, qu'elle n'avait visitée que rapidement lors de son premier passage.

Au lieu de prendre une voiture, comme le conseillait la prudente miss Parsonn, elle avait voulu venir à pied, se réservant sans doute, selon sa coutume, de verser le prix de la course dans la caisse de ses pauvres. Les deux femmes s'étaient égarées plusieurs fois dans le dédale de petites rues qui avoisinent le Tibre, et elles étaient fort perplexes quand le peintre s'était présenté si inopinément devant elles.

— Monsieur Holler, dit miss Parsonn, qui, pendant ce colloque, avait repris l'équilibre de sa respiration et son sang-froid à l'anglaise, nous ne voulons pas vous déranger de vos affaires : indiquez-nous

seulement notre direction, nous trouverons ensuite.

— Je n'ai pas d'affaire qui m'importe plus, répondit Gabriel, que de vous accompagner.

Cécile le remercia d'un sourire.

— Ce n'est pas le premier pèlerinage que nous faisons ensemble, n'est-ce pas, monsieur Holler ?

— Oh non, mademoiselle, et j'ai conservé du premier un souvenir trop profond pour ne pas être enchanté d'en accomplir un second.

Les trois pèlerins traversèrent le Tibre sur le pont des Quattro capi, qui conduit à une petite île où l'église Saint-Barthélemy déploie sa maigre façade; son seul ornement est le tombeau qui renferme le corps de l'apôtre. Puis vient un autre pont, sur le second bras du fleuve et, au delà, un large quai tout neuf qui contraste singulièrement avec les ruines et les masures de cette pauvre et triste région.

Un chiffonnier, accosté par Gabriel, indiqua qu'il fallait incliner à gauche et prendre la via dei Vascellari, qui débouche sur la place même de Sainte-Cécile; une ruelle noire, sale, étroite que cette via dei Vascellari, avec des maisons qui croulent, des passants en haillons et d'horribles échoppes au fond desquelles on aperçoit des groupes

d'apparence suspecte qui boivent un pot de vin épais ou jouent avec des cartes graisseuses.

— Quels affreux quartiers ! soupirait miss Parsonn, comme tous ces gens-là sont déguenillés et mal-propres !

Et en même temps elle pensait à un *tract* qu'elle avait écrit en français et en anglais, sous ce titre : *De la propreté considérée comme vertu*. Elle se proposait de le traduire en italien, à l'usage de la via dei Vascellari et des voies similaires.

— Si j'avais pu prévoir ce qui nous attendait de ce côté, répondait Gabriel, je me serais informé, j'eusse cherché... il y a sans doute d'autres chemins.

— D'autres chemins ! s'écria Cécile, et pourquoi ? Grand Dieu ! ce n'est pas quand on va en pèlerinage qu'on doit s'offenser du contact de la misère... Quant à moi, je n'éprouve qu'un regret, celui de ne pouvoir venir en aide à tous ces pauvres gens.

On était arrivé devant le portique de la vieille basilique, consacrée à la vierge célèbre dont le corps y fut transporté, il y a plus de mille ans, par le pape saint Pascal.

Les visiteurs s'arrêtèrent un instant dans la cour intérieure qui précède l'église, et Cécile rappela, en quelques mots, à son compagnon l'histoire si tou-

chante de son illustre patronne. Elle appartenait à une noble famille et fut mariée à un jeune païen du nom de Valérien. Mais dès le jour de ses noces, elle le convertit et tous deux s'engagèrent à attendre le ciel pour y recevoir de Dieu lui-même le couronnement de leur hymen.

Quelques jours après, Valérien et Tiburce, son frère, éclairé lui aussi à la voix de Cécile, furent décapités pour avoir refusé de sacrifier aux faux dieux, et bientôt la nouvelle épouse fut à son tour livrée au bourreau.

— C'est dans son palais, sur l'emplacement même où nous nous trouvons, qu'elle fut martyrisée, et nous pouvons suivre pas à pas les traces de son supplice.

En disant ces mots, Cécile avait pris un air grave, un ton pénétré et ardent, un accent de missionnaire que Gabriel ne lui connaissait pas. Il l'accompagna dans l'église et se tint debout à ses côtés, pendant qu'à genoux et prosternée profondément, elle priait avec tant de ferveur qu'il semblait que le monde extérieur n'existât plus pour elle. Miss Parsonn s'était un peu éloignée des deux jeunes gens et, après quelques instants d'oraison, elle s'était assise, le plus confortablement qu'elle avait pu et se tenait la tête entre les

maines, absorbée probablement par une des compositions charitables qui lui étaient habituelles.

Quand Cécile se releva, Gabriel vit deux larmes s'échapper de ses beaux yeux et son visage était illuminé comme celui d'une sainte qui a reçu les communications d'en-Haut.

— Venez avec moi, dit-elle au peintre, et elle marcha devant lui d'un pas si léger, d'une démarche si assurée, d'un air si radieux, que le docile amoureux put croire qu'il se nommait Valérien et que sainte Cécile, elle-même, le conduisait sur le chemin du ciel.

Ils pénétrèrent dans une petite chapelle située à droite dans la nef... C'est là que se trouvait la salle de bain où l'on essaya en vain d'étouffer la jeune patricienne et où elle fut ensuite frappée par le licteur de trois coups de sabre qui la laissèrent à demi mourante... Le troisième jour seulement, elle rendit l'âme entre les mains du pape Urbain, après lui avoir recommandé les pauvres qui avaient coutume de tenir d'elle leur subsistance.

On descend par plusieurs marches dans cette pièce étroite, toute palpitante encore de ces cruels et attachants souvenirs : à droite, voici la grille de la chaudière dont les ardeurs devinrent si merveil-

leusement impuissantes; ces débris de tuyaux ont servi à transporter l'eau bouillante pour le supplice de la martyre; son corps virginal s'est appuyé sur ces fragments de dalle et cette voûte a retenti sous l'écho de ses prières et peut-être des plaintes que lui a arrachées la douleur.

L'autel lui-même qu'on a construit au fond de la chapelle supporte la pierre sur laquelle elle a déposé sa tête innocente pour recevoir le coup fatal : toute cette pieuse enceinte est pénétrée du parfum de ses vertus.

Cécile montra à son compagnon chacun des objets qui attestent les tortures ou les miracles et qui sont devenus autant de reliques précieuses; puis elle s'agenouilla au pied de l'autel et récita l'*Ave Maria* lentement, avec un accent tendre et suppliant qui fit une vive impression sur Gabriel, car il s'imagina que c'était pour lui qu'elle invoquait si ardemment la reine du ciel! La jeune fille se releva, monta doucement jusqu'à l'autel et, écartant la nappe, posa ses lèvres sur la pierre que le sabre du bourreau a marquée d'un trait ineffaçable et que le sang de la martyre a sanctifiée à jamais.

Elle se retira ensuite, le front incliné, les mains jointes, comme plongée dans une méditation profonde et vint retrouver miss Parsonn.

Gabriel ne l'avait pas suivie. Sous l'empire d'une impulsion étrange, il avait, à son tour, gravi les marches, soulevé le voile blanc, approché ses lèvres de la pierre sacrée, à l'endroit même où Cécile avait posé les siennes.

A quelle Cécile apportait-il ce tendre hommage? Était-ce à la Cécile céleste qui régnait en ce lieu? Était-ce à cette autre Cécile qui régnait dans son cœur? Avait-il confié son secret à la première? Adressait-il le baiser des fiançailles à l'épouse de son rêve et voulait-il donner une sorte de consécration nouvelle à ses anciens serments?

Personne ne pourrait le dire, pas même lui, tant son action avait été spontanée et irréfléchie, tant il était oppressé et troublé.

C'est tout au plus s'il put retrouver son chemin pour rejoindre les deux femmes. Il leur restait à voir les tombeaux de sainte Cécile, de saint Valérien et de saint Tiburce. Une admirable statue de marbre décore celui de la sainte : la jeune martyre y est représentée couchée sur le côté droit, les bras affaissés devant elle, le visage appuyé sur un linge et tourné du côté de la pierre, dans l'attitude qu'elle avait prise au moment du supplice.

Telle elle fut placée dans le tombeau et telle on la

retrouva à plusieurs reprises merveilleusement conservée, en 822 quand saint Pascal la fit transporter des catacombes dans la basilique du Transtévère, et en 1599 quand le cardinal Paul Sfondrato lui donna une demeure plus digne d'elle ; l'inscription placée au-dessus de la poétique œuvre d'Etienne Maderno en fait foi : « Moi, Paul, du titre de sainte Cécile, ai vu la très sainte vierge Cécile ainsi étendue dans son sépulcre et ai voulu que ce marbre représentât exactement la pose dans laquelle je l'ai trouvée. »

Les trois visiteurs parlaient à voix basse comme pour ne pas réveiller la martyre endormie. Ils s'attendrirent de nouveau sur ce pur et tragique roman qui embaume et colore, comme le ferait un beau lis taché de sang, les premières pages du martyrologe romain. Cécile ne pouvait se détacher de ces reliques éloquentes et les noms des trois héros revenaient sans cesse sur ses lèvres. Elle y mêlait celui de Maxime : Maxime était le gardien chargé de veiller sur les deux frères et la vue de ces prisonniers d'élite qui se préparaient si gaîment à la mort fit tant d'impression sur lui, qu'il changea son rôle de bourreau contre celui de victime.

— Temps bénis ! s'écria la zélée catéchiste, où la

prière d'un saint suffisait pour faire fleurir la foi dans les âmes les plus rebelles !

Enfin, miss Parsonn sonna l'heure du départ ; les jeunes gens la suivirent comme à regret, Cécile non sans regarder bien des fois le sanctuaire, Gabriel sans cesser de regarder Cécile.

Le peintre voulait reconduire ses compagnes et se proposait de saluer M. et M^{me} de Warmelle par la même occasion.

— Vous prendriez une peine inutile, monsieur Holler, lui dit Cécile, papa est sorti, maman est fatiguée. Je leur transmettrai vos bons souvenirs et nous nous retrouverons à Bruxelles.

Il n'obtint même pas la faveur de les guider de nouveau jusqu'au Tibre, car une voiture se trouva à point sur la place pour accourir au signe de miss Parsonn et l'emmena avec son élève.

Au moment où le véhicule allait s'ébranler, la jeune fille se pencha et tendit la main à Gabriel, en fixant profondément sur lui ses grands yeux si clairs, si bons, encore tout humides.

— Adieu mon ami, lui dit-elle d'une voix émue, et que sainte Cécile vous conduise.

Trois minutes après, la voiture se perdait dans les étroits et fumeux détours de la via dei Vascellari.

Le peintre, immobile et rêveur, ne quittait pas des yeux cette petite ouverture, ce maudit tournant par où la douce vision venait de disparaître.

L'adieu de la bien-aimée résonnait encore à son oreille : « Que sainte Cécile vous conduise !... » Oh ! oui, cette prière sera exaucée ! Sainte Cécile va déférer au vœu de sa fidèle pupille ; elle accepte la charge du nouveau protégé qu'on vient de lui confier ; elle le prendra, pour ainsi dire, par la main et le conduira jusqu'à la place voisine où doit s'accomplir son destin providentiel.



XXI

DERNIÈRE ÉTAPE



Pourquoi, au lieu de suivre le précédent trajet, de reprendre cette ruelle dei Vascellari où son amie venait de passer deux fois, où il marcherait sur ses traces, le jeune homme tourne-t-il à droite d'abord, à gauche ensuite et, après avoir parcouru la via S. M. dell' Orto et la via della Madonna, dont il n'avait jamais entendu parler, s'engage-t-il dans la via Anicia?

Il n'aurait pu le dire ; rien ne l'appelait de ce côté, si ce n'est le calme qui règne dans ces chemins déserts et un entraînement dont il n'est pas le maître.

Au bout de la via Anicia, sur une petite place, entre une caserne qui a été un couvent, comme la plupart des casernes de Rome, et un bâtiment délabré qui sert de refuge aux moines, se trouve une église étroite et pauvre.

Sa porte vermoulue, ignorée des touristes, ne s'ouvre guère que devant quelques habitués obscurs, des malheureux ou des affligés de bas étage.

Gabriel monte les cinq marches qui précèdent l'entrée; il pénètre dans l'intérieur et s'assied sur un banc de bois. S'il a franchi ce seuil, ce n'est pas, comme d'ordinaire, pour examiner les tableaux et jouir des surprises que les chapelles les plus modestes de Rome réservent à leurs visiteurs. Il est profondément agité, son cœur se gonfle et sa vue se trouble. Il s'abîme dans une sorte d'anéantissement, et peu à peu, sous des formes indécises, fuyantes, comme dans un nuage, les phases les plus marquantes de sa vie spirituelle passent devant lui.

Il revoit la figure sévère de sa mère adoptive, et il frémit de nouveau au souvenir de ces menaces mystiques que la Bible lui inspirait. Il se retrouve assis à côté d'elle dans un de ces temples genevois, qui ressemblent à des salles d'étude, avec leurs murs nus, leurs bancs de bois uniformes et la chaire de professeur qui en occupe le centre; le chant monotone et quelquefois discordant des cantiques alterne avec la parole austère, savante, étudiée du conférencier.

Depuis lors, il en a entendu un grand nombre de ces orateurs ingénieux et diserts, et leur doctrine vague, abstraite, variant de l'un à l'autre, sans conclusion et sans sanction, n'a laissé dans

son esprit que des doutes, des contradictions et du malaise.

Le voici à Bruxelles. Il entre à Sainte-Gudule au moment d'un office; il admire la belle décoration de l'église; il s'intéresse de loin à ces cérémonies si bien ordonnées qui s'accomplissent autour de l'autel étincelant de lumières; il constate que les accents mâles, plaintifs ou glorieux du plain-chant en usage dans le rite romain s'accordent merveilleusement avec les mouvements de l'âme chrétienne, soit qu'elle pleure sur ses fautes, qu'elle implore du secours ou qu'elle célèbre la puissance et la justice de Dieu. Un moine monte en chaire; c'est un dominicain d'une haute stature, dont la robe blanche retombe comme une draperie flottante sur le bord de la chaire; sa parole est tour à tour incisive, persuasive et tendre. Ce n'est pas seulement un docteur qui démontre et raisonne, c'est un apôtre qui aime, qui supplie, qui émeut... Plusieurs fois encore, il lui a été donné d'entendre des orateurs catholiques; tous n'étaient pas éloquents, peut-être la plupart des pasteurs qu'il connaît les surpassent-ils comme talent et comme diction; mais ce qui lui a plu de leur enseignement, c'est qu'il est précis et clair. Avec eux, on sait ce qu'on doit croire, ce qu'on doit faire, à quelles con-

ditions bien déterminées on peut conquérir la paix et arriver au salut.

Chose étrange! il n'a pas ressenti l'étonnement, l'indignation que ses parents adoptifs et leurs amis manifestaient à l'égard des cérémonies et des traditions de l'Église catholique. Une secrète sympathie, dont il se rendait compte sans pouvoir en discerner les causes, l'attirait, en dépit de ses raisonnements et de sa résistance, vers cette religion du cœur.

Mais aucune impression n'a été plus soudaine et plus vive, plus durable aussi, que celle qu'il a éprouvée à Bois-Joli devant cette pauvre vierge de plâtre à laquelle le petit blessé du hameau des bruyères demandait le courage.

C'est bien là qu'il a reçu pour la première fois le choc de Dieu, qu'il a été marqué, touché, blessé et c'est en vain qu'il a voulu réagir, qu'il a essayé d'oublier, qu'il a appelé à son aide toutes les puissances de la raison, qu'il s'est révolté, débattu sous le trait... La divine blessure ne s'est jamais refermée, et c'est à cette blessure-là que le vieil homme va succomber!

Que d'incidents, que d'occasions, que d'avertissements sont venus, à la suite de cette journée mémo-

nable, affirmer, prononcer l'action de la Providence! Il se retrouve dans la modeste église de Bois-Joli; il prête de nouveau l'oreille aux accents convaincus de ce vieil apôtre de village qui possède le secret de consoler les vivants et de secourir les morts. Il reconnaît la voix si entraînant de M. de Basserville qui lui raconte la belle histoire de saint François d'Assise et qui oppose les plus solides déclarations aux hypothèses risquées de Parsina et de Pantellini. Il est transporté à la chapelle Sixtine, où toutes les magnificences de la cour papale s'effacent devant un vieillard en prières. Il parcourt, une à une, les stations de cette pieuse et chère basilique du Transtévère où, grâce à la plus inattendue et la plus fortunée des rencontres, tout s'est réuni pour renverser les obstacles, pour le ramener, pour l'attendrir, pour lui porter le dernier coup.

L'heure est-elle donc enfin venue, cette heure pressentie depuis si longtemps, cette heure inévitable, dont il a eu peur comme d'une échéance redoutable, comme de l'inconnu, comme d'un changement dans ses habitudes et d'un surcroît de responsabilité?

Un ange envoyé par Dieu s'est approché de lui, l'a apaisé par de douces paroles, l'a encouragé par

l'exemple, lui a montré comment on prie et a appelé à son aide la protection céleste : « Que sainte Cécile vous conduise. »

Il fait trêve à ses réflexions pour jeter un coup d'œil autour de lui : une voûte qui craque, des murs noircis, des décorations ternies, une vieille église qu'on n'a pas le moyen de réparer, une église de pauvres, administrée par des pauvres !

Au fond, derrière le maître-autel, deux portes ouvertes laissent voir des religieux agenouillés. Ils portent le froc de bure, et autour de leurs reins le cordon blanc ; leur tête est rasée, à l'exception d'une couronne de cheveux, symbole de la couronne d'épines qui entoura la tête du Sauveur. Ce sont des disciples de ce saint populaire, si cher à M. de Basserville. Précisément celui qui récite l'office se tient près de la porte, bien en vue de Gabriel ; son visage respire la bonté et inspire la confiance ; sa physionomie fatiguée et énergique fait foi des dures épreuves et des rudes travaux qu'il a supportés.

Ave Maria gratia plena. C'est encore la Vierge Marie qu'on invoque dans cette réunion d'hommes graves et forts, comme la tendre Cécile vient de le faire dans la petite chapelle du Transtévère.

La Vierge Marie ! ses premiers pas dans la voie du

salut datent du jour où il a entendu parler d'elle sur le sentier des bruyères. C'est sous son égide sans doute qu'il a accompli son pèlerinage au milieu des difficultés et des luttes et quand il arrive au port, c'est de nouveau son nom qui frappe son oreille pour atteindre son cœur.

Son émotion est indicible... un immense besoin de croire, de prier, de s'affirmer, emplit son âme.

Le vieux moine continua sa prière : *O Maria sine labe concepta, ô Maria immaculata, ora pro nobis.*

Immaculata! Gabriel sait que, sur ce point, la doctrine calviniste est en opposition avec le dogme catholique... Une lumière traverse son esprit... il veut que son premier acte de foi soit en même temps un solennel hommage à sa libératrice.

Il se lève et, joignant ardemment les mains, il prononce, à son tour, ces paroles dans lesquelles il s'efforce de mettre toute sa conviction, toute sa tendresse, toute sa reconnaissance : « O Marie conçue sans péché, ô Marie immaculée, soyez mon avocat et mon garant. Je veux croire, *je crois* à tout ce qu'enseigne la religion catholique, apostolique et romaine. »

.

L'office avait pris fin; les frères s'étaient retirés

un à un, après avoir fléchi le genou devant le Dieu du tabernacle, et la petite enccinte était redevenue silencieuse.

Seuls, deux hommes y étaient restés : l'un qui demandait à Dieu de bénir et d'affermir la résolution qu'il avait prise, l'autre qui pressentait une occasion prochaine d'exercer son ministère de paix et de consolation. Il était bien rare, en effet, de rencontrer dans ce quartier éloigné et dans cette pauvre église d'autres suppliants que d'humbles artisans qui venaient allumer un cierge devant les autels de saint François et de saint Antoine ou solliciter des secours.

L'hôte élégant qui s'absorbe depuis une heure dans une méditation profonde, dont les mouvements sont nerveux, dont les yeux ont rougi, a sans doute éprouvé un vif chagrin, de cruelles angoisses...

— Pourvu qu'il veuille m'écouter pensait le vénérable supérieur, en s'avancant vers lui à pas lents, à demi souriant, comme un homme qui craint de commettre une indiscretion, comme un ami animé d'intentions bienveillantes.

Gabriel, de son côté, en apercevant dans le chœur de l'église cette belle vieille tête de moine, si expressive de bonhomie et de sérénité, s'était dit : c'est à

celui-là que je m'adresserai. Il ne fut pas surpris de le voir apparaître : il était habitué aux avances de la Providence. Évidemment ici-bas et là-Haut peut-être, des âmes privilégiées s'intéressaient à lui, priaient pour lui. C'est grâce à elles que doucement, par une gradation insensible d'impressions salutaires et d'heureuses circonstances, presque malgré lui, il avait été amené au rendez-vous final où le ciel s'est entr'ouvert et où ce moine l'attendait. Il ne lui reste plus qu'un pas à faire et tout sera terminé.

Il s'avance résolument vers le prêtre et lui demande un rendez-vous.

— Mon fils, répondit celui-ci, je suis à vos ordres.

Le néophyte suivit le bon père dans le modeste parloir de la communauté, dont le mobilier chancelant se composait, en dehors d'un grand crucifix et d'une petite statuette de Notre-Dame de Lourdes, d'une table boiteuse et de quelques mauvaises chaises. Mais l'ombre de saint François planait sur cette pièce dénudée, où tant d'œuvres de charité et d'édification avaient dû s'accomplir, et le céleste convertisseur ne cessait d'inspirer ceux qui continuent son œuvre.

Le moine n'eut pas de peine à discerner l'action

divine dans les récits que lui fit son nouveau pénitent. Il lui conseilla cependant d'aller prudemment, de réfléchir, d'étudier, et comme Gabriel lui faisait part de son intention de partir pour Naples, il lui indiqua les différents problèmes à méditer pendant son voyage, lui donna le titre des ouvrages à lire ou à consulter et l'adressa à un prêtre du clergé napolitain dont il connaissait la science et le zèle.

Le soir même, selon sa promesse, Gabriel rendait réponse au D^r Boratius :

« Mon cher ami, lui écrivait-il, cette lettre vous étonnera, en même temps qu'elle vous expliquera mon attitude et mes réticences de ce matin.

» Après bien des hésitations qui n'ont pris fin qu'aujourd'hui même, je suis décidé à me convertir à la religion catholique. Il ne m'est donc plus permis de donner suite au projet si honorable pour moi dont vous m'avez entretenu.

» Veuillez être assuré que je garde à ses auteurs une profonde reconnaissance et que, dans mes prières, je penserai souvent à tous ceux qui m'ont témoigné, en cette circonstance, tant de sympathie et de confiance.

» GABRIEL HOLLER.

« Je pars dès demain pour Naples et vous verrai en repassant par ici, dans une quinzaine de jours, heureux de vous remercier encore, de vous embrasser

fraternellement avant de quitter définitivement l'Italie. »

Dès le lendemain effectivement, à la première heure, Gabriel, de plus en plus résolu et apaisé, réglait son itinéraire avec une tranquillité d'âme qu'il n'avait pas goûtée depuis longtemps.

Alexandre reprendrait le chemin de Bruxelles pour répondre aux impatients, annoncer et préparer son retour. Lui-même ne resterait à Naples que le temps de voir le pays et les environs et de faire une courte apparition en Sicile.

Il éviterait avec soin toute relation, toute réunion mondaine; il avait besoin de silence et de recueillement pour mener à bien la grande œuvre qui allait transformer son existence. En dehors de son ami Formose, il ne rendrait visite qu'au chanoine Cortesini, qui devait diriger son instruction religieuse. Il suivrait exactement la ligne d'études qui lui avait été tracée et aussitôt qu'on le jugerait suffisamment préparé, il viendrait prononcer son abjuration à Rome, dans cette petite chapelle de Saint-François où il avait reçu le coup de la grâce, entre les mains de celui qui avait été son premier père en Dieu.

Ce second séjour dans la ville éternelle ne serait

que de peu de durée, pressé qu'il était d'aller organiser sa vie nouvelle à Bruxelles et aussi dans la crainte de s'exposer à certaines rencontres qui pourraient être à la fois embarrassantes et pénibles.

Alexandre accueillit avec joie la décision qui le concernait. Lui aussi avait hâte de retourner à ses vieilles habitudes. Il avait vu Milan et Florence, il était resté plus d'un mois à Rome... c'était assez. Le reste de l'Italie ne lui inspirait que de médiocres sympathies. Trop vieux pour se faire l'oreille aux sonorités de la langue du Dante, il n'avait pu s'accoutumer aux émissions en douceur, aux glissements euphoniques qui forment une des différences entre le français et l'italien. La syllabe « ci », que les Italiens prononcent « tchi », le mettait en révolution.

— Beau pays, s'écriait-il, où l'on parle en zézayant, où le macaroni remplace le beefsteak, où le café est amer, où les cigares ressemblent à des sarments de vigne, où l'on a le mauvais œil, où l'on parle comme on crie et où l'on ne boit que de mauvaise bière !

Otez à cette fameuse Italie, continuait-il, son ciel, ses œuvres d'art et ses vins, que lui restera-t-il?... Quelques vieilles guitares !



OSCAR FORMOSE



Oscar Formose était destiné à devenir un artiste de talent. Malheureusement, le sculpteur était doublé d'un poète, — fâcheuse occurrence dans une carrière qui demande, avant tout, la notion de l'exactitude et une volonté soutenue. Il avait consacré à un voyage d'Italie les quelques cents francs qui lui revinrent de l'héritage paternel, et passant à Naples, il avait été séduit par la baie tout embaumée de poésie, célébrée par Pindare, chantée par Horace, dont les eaux privilégiées arrosent le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse, et qui a inspiré à Lamartine son aimable poème de Graziella !

Il n'y eut pas d'autre cause au choix que fit Oscar Formose de l'antique Parthénope pour y dresser sa tente. Il s'était d'abord essayé aux œuvres classiques, fidèle aux grandes traditions qu'il avait apportées de France et de Belgique. Puis, peu à peu, faute de débouchés et d'occasions, il s'était résigné à faire de

l'art de pacotille, et il était tombé dans les figurines et le bibelot.

Son atelier était situé au rez-de-chaussée sur le quai qui longe la mer, afin que les étrangers et les promeneurs pussent être tentés par les statuettes, groupes, emblèmes exposés ou plutôt entassés dans la devanture, à la manière napolitaine.

Derrière l'atelier se prolongeait un appartement assez vaste pour lui permettre d'y offrir un abri temporaire, une hospitalité plus cordiale que luxueuse aux anciens camarades qu'un bon vent lui amenait. Il reçut Gabriel comme s'il ne l'avait quitté que de la veille.

— Voilà dix ans que nous nous sommes vus, lui dit-il, mais tu n'as pas vieilli, tandis que moi... Que veux-tu? c'est le climat! on devient ici une poire molle, alors qu'on ne serait partout ailleurs qu'une poire mûre... Te voilà un peintre de réputation; je suis resté un pauvre diable, mais tu es toujours pour moi l'ami du bon temps! T'en souviens-tu?... alors que tu t'échappais des griffes de la maman Holler pour venir passer l'après-midi dans ma mansarde. Eh bien! mon rez-de-chaussée, c'est comme la mansarde... tout ce qui s'y trouve est à toi... dispose, mon ami, dispose...

Il fut convenu que Gabriel s'installerait dans une pièce de l'arrière très suffisante pour composer un atelier provisoire; il y trouverait, à volonté, toiles, pinceaux, couleurs, dont le statuaire entretenait une ample provision à l'usage des hôtes de la villa Medicis de Rome et des autres compatriotes de passage à Naples.

L'excellent Formose ne cessait, en effet, de regretter les deux pays où s'était passée sa jeunesse : la France où il était né, la Belgique où il avait fait son éducation d'artiste.

Dans cette pièce du fond où il pratiquait si généreusement l'hospitalité de la palette, il avait installé un trophée formé des drapeaux de ces deux nations; le portrait du roi des Belges faisait pendant à celui du président de la République française, et de tous côtés, accrochées au murs, les vues des monuments de Bruxelles répondaient aux vues des monuments de Paris; sur la table du milieu, des livres et des journaux, tous en français. Le buste de Victor Hugo couronné de lauriers était le dieu larc de ce temple patriotique, dans lequel aucun étranger n'était jamais admis.

— Je n'aurais pas cru, disait-il à son ami, que le pays natal pût vous tenir si fortement aux

entrailles, surtout lorsqu'on est un peu sceptique et qu'on a toujours roulé, comme moi. Mais il paraît que le scepticisme n'est, pas plus que le cléricalisme, un article d'exportation.

Quand on a franchi la frontière et qu'on n'aperçoit plus ce petit bout de chiffon qui pend dans les gares et sur les mairies, il semble que quelque chose vous manque. . on se sent isolé et anxieux. Je n'ai pas eu à me louer de la France, qui m'a refusé les moyens de vivre... Mais basta! la vue de nos trois couleurs n'en fait pas moins sur moi l'effet du soleil après la pluie, ça me réchauffe... et je suis bête à ce point que si le journal annonce l'arrivée d'un bateau français, je cours au port tout d'un trait, dussé-je en manquer une commande. Dès que je reconnais, là-bas, sur les flots, le drapeau national, je m'arrête... les larmes me montent aux yeux et je le salue... puis je m'en retourne en fredonnant la *Marseillaise* et le soir j'allonge mon diner d'un petit verre de cognac, du vrai... qui vient de France... Pour les bateaux belges, c'est à peu près la même cérémonie... cependant la *Brabançonne* m'excite moins que la *Marseillaise*... et puis la Belgique n'est que ma seconde patrie.

— Brave garçon! lui répondit Gabriel. Mais

pourquoi ne pas revenir te fixer à Paris ou à Bruxelles? Je suis sûr qu'à Bruxelles je te trouverais de l'ouvrage... du meilleur ouvrage que cela, ajouta-t-il en enveloppant d'un geste l'étalage confus et tapageur qui les environnait.

— Le chiendent, reprit le sculpteur, c'est que, lorsque je suis depuis quelque temps à Paris ou à Bruxelles, Naples me manque étrangement. J'ai froid, tout me paraît gris et ni la rue de la Paix, ni le boulevard du Nord ne peuvent remplacer ce décor admirable dont on ne connaît bien les beautés, la magie, que quand on a vécu pendant dix ans, comme moi, en face de lui.

Et appelant son hôte sur le seuil de son atelier, le sculpteur lui fit embrasser du regard la superbe nappe d'eau ensoleillée qui s'étendait devant eux.

— Vois, s'écria-t-il, cette mer unique, de nuances douces et variées, comme si le ciel et le soleil s'étaient entendus pour lui donner la pureté et l'éclat... Justement, voici l'heure du tramonto... Le soleil va disparaître sur les hauteurs de Pausilippe et ses adieux sont ceux d'un amant passionné à la femme qu'il adore. Est-il possible de regarder d'un œil plus caressant, plus voluptueux l'amie fidèle qu'on va quitter pour quelques heures? Combien il

s'ingénie, en adoucissant ses feux, à la faire valoir, à l'embellir de toutes les lueurs célestes dont il dispose, comme pour en garder un souvenir plus poétique et plus ému... Tourne les yeux, mon ami, du côté de Castellamare, observe combien cette côte, d'un dessin si gracieux, gagne encore à ce voile discret et lumineux qui s'abat sur elle aux approches de la nuit... Les cascades de maisons qui s'étagent si artistement au milieu de la sombre verdure, les unes d'un rouge de corail, les autres d'un blanc de nacre, brillent comme des pierres précieuses étalées dans un vaste et magnifique écrin.

Le Vésuve n'envoie plus dans les airs qu'un léger panache gris, qui prend par instants des reflets d'aigrette diamantée; les autres cimes, le mont Angelo, les trois Fratelli, les hauteurs de Sorrente, cette terre promise, ne présentent à l'œil que des contours adoucis, une ligne harmonieuse que les derniers rayons du jour affirment et colorent. Quand la nuit viendra, les nombreuses lumières qui surgiront de toutes parts égayeront cette partie de la baie et il semblera à certains moments qu'on assiste à une course aux flambeaux.

Rien de brutal, rien de heurté dans ce paysage crépusculaire... On est pénétré de la douceur de

vivre et on se surprend à rêver aux souvenirs de jeunesse auxquels la distance prête, comme aux montagnes de Sorrente, tant de charme et de poésie.

— Et de ce côté, c'est Pausilippe? fit Gabriel.

— Pausilippe reprit le poète qui, à ces moments-là, prenait le pas sur le sculpteur, couronné d'or, comme le furent Dante et Pétrarque; vois, mon ami, ces rayons d'un rouge enflammé qui donnent à tout ce qui les environne des aspects d'apothéose. Ces palais qu'on distingue sur les hauteurs, placés ailleurs, seraient peut-être lourds et banals; avec l'illumination qui les enveloppe, ils revêtent une apparence féerique... Et ces jardins touffus qui descendent du haut de la côte jusque dans la mer, bordés par deux lignes lumineuses, en haut la ligne d'or, en bas la ligne d'argent!... Et surtout ces petits bâtiments qui ressemblent à des cygnes aux ailes éployées; ont-elles une allure assez pimpante ces jolies barques blanches qui fendent l'onde sans se courber, semblables à ces belles Napolitaines, à la taille cambrée, marchant d'un pas vainqueur, avec un joli balancement de hanches, au milieu des rues encombrées de la ville? Tout en face, c'est Caprée, la voluptueuse Caprée, la reine de ces régions mythologiques; le

soleil et la lune lui fournissent, à tour de rôle, une couronne de rubis ou d'opale et, ainsi parée, son ombre élégante se projetant sur la mer, elle semble se mirer comme autrefois Narcisse dans les eaux transparentes qu'Ovide a dépeintes.

— Maintenant, mon bon Gabriel, tourne-toi du côté de la ville : voici Naples tout entière en éventail, avec ses villas, ses palais, ses masures, ses dômes et ses clochers, le fantastique château Saint-Elme qui la domine de sa masse sombre et menaçante et le formidable castel de l'OEuf qui la termine en avançant dans la mer, une forteresse vieux jeu qui date incontestablement de Croque-Mitaine ou de Barbe-Bleue. Avec d'adroites réparations dans le goût du temps, quelques ferrailles posées à propos et un mannequin habillé en brave et piqué au haut du donjon, on en ferait un décor moyen âge digne de tenter la plume d'un Cervantes ou le crayon d'un Gustave Doré.

— Comprends-tu, mon ami, qu'un plat de macaroni, assaisonné de cette vue-là, vaille mieux pour les vrais amateurs que la bécassine truffée qu'on mange dans les entresols étroits et fumeux du *Café Anglais* ou des *Trois Frères Provençaux*?

Gabriel n'était pas insensible aux splendeurs

vantées par son ami, mais sa préoccupation était ailleurs. Tout entier à la transformation qui s'opérait en lui, il n'apportait qu'une attention distraite à tout ce qui l'éloignait du grand objet de ses méditations et de ses vœux.

Dès son arrivée, il était allé trouver le chanoine Cortesini, déjà prévenu par une lettre du supérieur des Franciscains. Son nouveau directeur l'avait accueilli avec bonté, mais sans enthousiasme. Piémontais d'origine, ce savant homme était venu à Naples, il y avait quelque trente ans, pour y faire des recherches dans la riche collection de San Severino, qui compte près de 400,000 manuscrits. Subjugué par l'intérêt des documents qu'il y avait découverts (il composait un ouvrage sur le mouvement de la science théologique au Moyen Age, cette mine inépuisable), il était resté mêlé au clergé napolitain en qualité de prêtre libre.

D'une prudence extrême et en même temps d'une franchise absolue, son premier soin fut de mettre son nouveau pénitent en garde contre certaines impressions fâcheuses.

— Cette ville, lui disait-il, n'est peut-être pas un séjour propre à l'édification de ceux qui, comme vous, reviennent de si loin dans le giron de notre

sainte Église. Cependant, si Dieu, qui vous a déjà marqué au sceau de sa grâce, vous a inspiré l'idée de ce voyage, c'est qu'il a sans doute des desseins particuliers que nous ne pouvons connaître, mais que nous devons respecter.

Vous rencontrerez dans notre population et jusque dans nos églises matière à plus d'un étonnement pénible. Le souffle oriental a passé sur ce peuple, qui en a conservé une sorte de mollesse, une disposition déplorable au fatalisme et à la superstition. Trop souvent, nos belles croyances, nos cérémonies les plus élevées sont dénaturées par des enfantillages ou des exagérations. Pour quelques-uns, la religion consiste à brûler des cierges devant une image et à assister aux offices sans se mêler aux intentions du prêtre, sans même réciter une de ces prières sublimes que tout chrétien doit savoir et qui viennent d'elles-mêmes sur les lèvres. Combien d'entre eux ne vont à l'église que par habitude ou par ostentation !

Aussi beaucoup d'étrangers s'étonnent-ils et se scandalisent-ils du manque de respect et de tenue qu'on remarque dans nos églises, et c'est toujours avec une vive douleur que je reçois des confidences de cette sorte. J'essaye de réagir en racontant tout

ce que je connais des œuvres de charité innombrables, admirables, qui s'accomplissent dans cette curieuse cité. On y rit, on y chante, on y est présomptueux et léger, mais on y pleure aussi et on y est compatissant et généreux. Sous cette apparence de frivolité qui saute d'abord aux yeux, que de dévouement, de foi, de résignation et même de piété ! Vous apercevrez souvent dans nos temples, à côté de sociétés distraites ou tapageuses, de vieilles femmes, des jeunes gens, des soldats prosternés humblement comme le publicain et priant avec une ferveur édifiante que fait ressortir encore l'attitude de leurs voisins : *Qui se humiliat exaltabitur*.

— Il est naturel, fit observer Gabriel, que le caractère du Napolitain se ressente de son sol et de son climat.

— En effet, avait répondu le saint prêtre, tout prend ici des aspects de volcan.

Vous entendrez des cris féroces à propos d'une simple discussion... dans une conversation de cinq minutes, un Napolitain dépense plus de gestes qu'un orateur anglais dans un discours de deux heures ; on vous embrasse la main, on se jette à vos pieds pour obtenir la plus légère faveur ; on appelle sur votre tête les bénédictions du ciel ou les malédictions

infernales pour le moindre acte de politesse ou de négligence.

Les Napolitains appliquent à toute chose, au bien comme au mal, cette fougue... vésuvienne qui les caractérise. Le malheur, je vous l'ai déjà dit, c'est qu'à première vue on en ressent une impression peu favorable. Ce n'est qu'à la longue, en pénétrant dans tous les mondes si divers et si originaux dont se compose cette agglomération de 700,000 âmes, qu'on s'aperçoit que le fond vaut mieux que la surface, que ces natures impressionnables sont au plus haut degré susceptibles d'abnégation, de générosité, de nobles sentiments, que ce peuple naïf a conservé avec la foi la notion du respect, et qu'il est resté, en bonne partie, inaccessible à ce culte de l'argent qui est la plaie et la honte de notre temps. L'âme poétique de la Grèce, l'âme mystique et chevaleresque du Moyen Age ont laissé chez lui des traces mystérieuses et profondes.

Gabriel se rendait chaque matin chez dom Cortesini, — tel était le titre qu'on décernait, à défaut d'autre, au prêtre Turinois, — puis il entendait une messe basse et passait le reste de sa matinée à lire, à méditer et à peindre. A midi, un frugal déjeuner le réunissait à son hôte dans un coin

de l'atelier près d'une fenêtre qui donnait sur la mer...

On était à deux pas du marché de Santa-Lucia, où s'étaient, sur des échoppes volantes, d'innombrables terrines contenant, baignés dans l'eau de mer, des huîtres et des coquillages de vingt espèces diverses, « frutti di mare », disent les Italiens, très friands de ce gibier méditerranéen. Un modeste restaurant du voisinage se chargeait de compléter le repas. Le menu en variait peu : le macaroni largement arrosé de sauce tomate, des côtelettes microscopiques ou de minces beefsteaks d'une viande sèche et dure, provenant d'animaux mal soignés, mal traités, mal tués, des « braciole » sorte de bâchis arrangé en rouleaux et bourré de graines de pin et de raisins secs, toutes les variétés de friture, de cette friture dorée qu'on entend crépiter dans les poêles à tous les coins de rue et qui fait l'effet d'avoir reçu un coup de soleil; comme dessert, de petites pommes blanches très parfumées, des nèfles, des figues d'Inde et des finocchi à la chair blanche et laiteuse.

On causait naturellement de Naples, de ses habitants, des traditions et des légendes, des excursions dans la ville et dans les alentours auxquelles le touriste belge consacrait une partie de ses après-midi.

Dès les premiers jours, il était allé voir Pompeï, visite à laquelle l'étude des forums romains et les conversations à la table du Dr Boratius l'avaient dès longtemps préparé. Il avait trouvé la vie des anciens Romains, telle que nous la révèle la ville déterrée, étroite, monotone et peu propre... Les inscriptions laissées sur les murs, certains détails, quelques enseignes sont là pour témoigner que la corruption de Rome s'était étendue jusqu'aux plus petites villes de province et que l'empire tout entier était prêt pour l'expiation et la purification. Ce qui intéressait naturellement le plus Gabriel, c'était la peinture, mais tout ce qu'on a mis au jour de saillant en fait de fresques et de décorations a été envoyé au musée de Naples et reproduit tant de fois, que les professionnels n'ont plus rien à y découvrir.

Cette exhibition, curieuse cependant à plus d'un titre, amenait de grandes discussions entre les deux amis. Formose, très amoureux de l'art antique, admirait le soin exclusif apporté par les Grecs et les Romains à représenter l'homme physique dans sa force et dans sa grâce, dans sa perfection extérieure en un mot.

— Ils avaient tellement le souci de la forme, assurait-il, qu'un bel homme obtenait, chez eux, le succès que nous réservons à l'homme intelligent.

A Athènes et à Rome, on fêtait le héros du cirque à l'égal des grands capitaines et des orateurs illustres. Les maîtres éminents que l'Antiquité a le plus honorés n'avaient d'autre souci que de trouver, d'imaginer un corps accompli et de produire des chefs-d'œuvre de proportions et d'anatomie.

Gabriel répondait :

— Admirons les artistes païens, d'accord ; mais ne soyons pas injustes pour notre ère. Notre conception est plus haute que la leur et notre effort est supérieur. Ils se sont arrêtés, eux, à la barrière humaine ; nous autres, nous l'avons franchie, nous avons pénétré hardiment, avec notre ciseau ou notre pinceau, jusqu'à ces profondeurs intimes où résident le cœur et la pensée. Nous en avons tiré des effets nouveaux et d'une variété infinie. On peut dire que nous avons fait un ouvrage digne de Dieu, puisqu'à ce marbre parfait, mais inanimé de l'Antiquité, nous avons transmis l'intelligence et la passion. Les modernes n'ont rien à envier, selon moi, aux anciens...

La conversation ne se tenait pas toujours dans des régions aussi élevées. Le quartier très voisin de Santa-Lucia, où grouillait une population misérable et étrange, d'un type, d'un langage et d'un accent si

particuliers qu'on lui attribue une origine différente de celle des autres habitants de la ville, donnait matière à d'amusantes diversions.

D'où venait cette tribu de pêcheurs au teint de cuivre, aux traits prononcés, aux cris rauques, aux gestes violents ? Les uns estiment qu'ils descendent d'un groupe de Sarrazins qui s'implantèrent dans le pays à la suite des invasions des ix^e et x^e siècles, d'autres retrouvent chez eux des traces des colons de l'Asie-Mineure, qui abordèrent tant de fois à ces plages ; quelques plaisants assurent qu'ils ne sont rien moins qu'un débris de l'expédition d'Ulysse. On sait que ce prince errant vint échouer à Caprée après que la plupart de ses compagnons eussent été changés en pourceaux par l'enchanteresse Circé. Quand on constate la saleté des habitants de Santa-Lucia, ajoutent ces facétieux de l'histoire, on comprend mieux le sort réservé à leurs ancêtres.

L'espace, très réduit, où s'entasse cette population primitive est lui-même un coin à part, une sorte de cloaque noir et humide qui fait tache au milieu d'un des plus beaux quartiers de la ville. Les ruelles, profondes et si étroites qu'on peut les traverser en passant par les fenêtres, sont entièrement remplies de haillons de toutes couleurs qui sèchent sur des

cordes tendues d'une maison à l'autre. Les taudis infects qu'on trouve dans ces sombres demeures ne sont bons que pour dormir... et encore !

C'est dehors, sur la grande voie qui longe la mer, qu'on fait sa cuisine, sa toilette, et quelle toilette !... qu'on tient cercle, qu'on joue à la « scopa » où qu'on raccommode ses nippes. Des enfants à peine vêtus, les cheveux en désordre, sales à plaisir, mais jolis, gais et bien portants, jouent sur la chaussée... de temps en temps, ils s'évadent du quartier et vont tendre la main aux portes des hôtels voisins.

— La mendicité à Naples, disait Formose, est toute une institution. Ailleurs, cela passe pour une honte ; ici, c'est une profession comme une autre, avouable, honorable quand on y réussit. Ce qui se dépense d'ingéniosité et même d'art dans cette industrie du pavé, ne peut se dire.

As-tu remarqué le chic et l'adresse avec lesquels tous ces « commedianti » se drapent dans les manteaux de la misère ?

Telle redingote de vieux marquis « Scaduto », tel châle ou tel chapeau de douairière ayant eu des malheurs, sont des trouvailles... de vrais poèmes. Il est à remarquer, en effet, que les vénérables quêteurs qui vous tendent la main « à la villa et à la

galerie », avec une courtoisie confuse et des airs « de faire ça pour la première fois » sont tous des princes ruinés. Puis, il y a le truc des tableaux vivants : un homme se tord sur le pavé ; quelquefois même, il a de la mousse ou du sang aux lèvres ; un passant, pris de pitié, fait une quête parmi les badauds que ce lamentable spectacle a attirés. La quête faite, le malade est guéri... il se lève, s'essuie la bouche et va recommencer un peu plus loin... Enfin, vient le bataillon innombrable des infirmes, estropiés, trembleurs, geigneurs, hurleurs, aveugles vrais ou faux, et de ces horribles spécialistes dont l'industrie consiste à exposer aux yeux des passants des plaies plus ou moins dégoûtantes, qu'ils se gardent bien de guérir, quand ils ne les provoquent pas.

L'étranger, pour se débarrasser d'obsessions accablantes, le Napolitain, parce qu'il a le cœur à fleur de peau, donnent à tous ces gens-là, si bien que de nombreuses familles regardent comme une bonne fortune la naissance d'un enfant difforme ou maladif et ne font rien pour lui rendre la santé.

— Tiens, ajouta le sculpteur... observe ces deux petits sauvages et dis-moi si tu as jamais vu des êtres humains en pareil accoutrement.

Deux enfants venaient en effet de s'arrêter devant l'atelier.

Le garçonnet, nu jusqu'à la ceinture, portait une apparence de pantalon figuré par deux loques, qu'une grosse ficelle retenait tant bien que mal; Son corps osseux avait la couleur du bronze clair et ses yeux brillaient d'un éclat fauve; il portait fièrement sur la tête un bonnet de police en papier, sur lequel un éclat de boue faisait l'office de cocarde, et ses cheveux cotonneux, dans lesquels sans doute le peigne n'avait jamais passé, s'échappaient en flocons frisés, comme la toison d'un agneau noir.

La petite fille, pâle, chétive, avec de grands yeux qui sentaient la fièvre et une chevelure ébouriffée et luisante qui ressemblait à un nid de coulœuvres quand les mèches folles, qui pendaient de tous côtés, s'agitaient sous le vent ou brillaient sous le soleil, était drapée dans une robe d'indienne fanée et déchirée, deux ou trois fois trop grande pour elle. Elle s'en parait comme d'une toilette de prix à laquelle elle ne serait pas encore habituée, la regardait sans cesse et la relevait avec toutes sortes de façons pour descendre du trottoir, laissant voir un petit pied tout menu et une jambe d'une maigreur excessive.

Les enfants s'étaient arrêtés vis-à-vis des deux artistes et leur souriaient gentiment.

— Pauvres petits ! s'écria Gabriel.

— Des sauvages ! te dis-je. Ça parle un langage à peine compréhensible... ça court tout le jour ; le soir, ça dort en peloton dans le coin d'une cave ; ça vit comme les chiens et les poules, de ce que ça trouve le long des routes.

— Et ils rient ?

— Il est probable même qu'ils ne riraient pas d'aussi bon cœur si on essayait de les discipliner et de les envoyer à l'école.

— L'instruction ne fait donc pas de progrès ici comme ailleurs ?

— Si fait, mais naturellement on compte plus de récalcitrants qu'ailleurs. Ces deux malheureux sont les petits-enfants d'une bohémienne, d'une vieille femme à moitié folle qui loge dans un des « bassi » fangeux de Santa-Lucia.

— Il y a encore des bohémiennes ?

— Naples est le dernier refuge des sorciers et de tous les diseurs de bonne aventure ; leur principale fonction consiste à annoncer aux filles qu'elles auront un mari de leur choix et à désigner les numéros qui doivent gagner au « lotto ».

— Le lotto ! Ah oui, la loterie officielle, une des ressources du Trésor italien...

— Et qui rapporte ici beaucoup plus que dans aucune autre ville d'Italie ; pas un Napolitain ne fait un rêve, une rencontre, une affaire, sans en tirer quelques pronostics sur les numéros qui sortiront aux prochains tirages.

— Superstitieux et fatalistes ! murmura Gabriel ; dom Cortesini me l'avait bien dit. Ces enfants ne nous quittent pas des yeux, reprit-il, en abaissant de nouveau sur eux un regard de compassion... Voici le petit garçon qui nous sourit en agitant la main et la petite fille qui nous envoie des baisers... ils sont vraiment gentils.

— Ne t'y laisse pas prendre, nous les aurions toute la journée à nos trousses... allons via ! via ! s'écria le sculpteur en s'adressant aux petits mendiants et en indiquant qu'il fallait décamper.

Les deux enfants firent la moue et eurent un léger geste de protestation, comme pour dire : quel mal faisons-nous ? Puis, dociles comme des chiens qu'on chasse, ils s'en allèrent à pas lents ; de temps en temps, ils s'arrêtaient et se retournaient.

— Allons, plus vite que cela... presto ! presto ! criait Formose, presto Luigi, presto Cecilia.

— Cecilia ! elle se nomme Cécile ? s'écria Gabriel.

— Eh oui.. j'entends assez souvent son horrible

grand'mère qui l'appelle de là-bas, avec des accents de furie et des mouvements de bras à décrocher la lune.

— Cecilia ! Cecilia !

En répétant ces mots, le peintre faisait signe aux deux enfants de revenir, et comme ils paraissaient tout interdits, ne sachant auquel ils devaient obéir de ces deux « signori » qui leur donnaient des ordres si contraires, une grosse pièce de 5 francs belge, telle qu'ils n'en avaient jamais vue, vint sonner sur le pavé, devant eux.

Pour eux, cette médaille, ce bloc d'argent, cette fortune ! ils n'en pouvaient croire leurs oreilles et leurs yeux... ils demeuraient immobiles, hébétés, ayant perdu du même coup leur grâce et leur gaieté, comme si ce misérable argent, qui gâte et corrompt tout, leur eût déjà fait subir sa néfaste influence. Il fallut que le peintre se dérangeât, ramassât la pièce et la remit lui-même entre les mains de la petite fille, qui, sans se donner la peine de relever sa belle robe, s'enfuit au plus vite, suivie de son frère, dans la direction de Santa-Lucia.

— Tu es fou, ou tu aimes, lui dit Formose, lorsqu'il fut de retour.

— J'aime !

Ce mot clôtura l'incident des deux petits vagabonds.

C'est qu'il y pensait toujours, à sa chère et admirable Cécile ! Si son âme éclairée et calmée n'était plus soumise aux vaines agitations d'autrefois, son souvenir ne s'en reportait pas moins vers elle avec autant de tendresse et un surcroît de reconnaissance.

Bien loin de lui la supposition que sa conversion pût faciliter le projet téméraire qu'il a conçu naguère dans ses rêves de fou et d'orgueilleux. Il demeure, comme par le passé, un pauvre enfant trouvé, sans naissance, sans famille, que l'héritière des comtes de Warmelle a grandement honoré en l'appelant : « Mon ami ».

Mon ami ! son ambition se bornera désormais à mériter ce beau nom, à être pour toujours l'ami dévoué et fidèle. Il refoulera au fond de son cœur toutes les manifestations du sentiment plus tendre qui l'a égaré jusqu'ici... Ah ! sans doute, il aura encore à combattre... Les amertumes, les tentations et les souffrances ne lui seront pas épargnées, mais il connaît maintenant le moyen de détourner l'orage et de retrouver la paix... il appellera Dieu à son aide... il priera !!

Quelle merveilleuse ressource, cette prière!

Que de fois, au cours de ses promenades, il est entré dans les nombreuses églises ou chapelles que Naples contient encore, et là, prosterné devant l'autel, il a supplié le Dieu vivant, à qui il apporte l'hommage de sa foi nouvelle, d'étendre sa miséricorde sur tous ceux dont il garde la mémoire, sur ses parents adoptifs que leur loyauté, leur charité, leurs vertus intimes recommandent à la Bonté Souveraine, sur ses anciens protecteurs, sur ses amis passés et présents, sur tous ceux qui lui ont fait du bien, et même sur ceux qui lui ont voulu du mal; par la prière, le chrétien peut se donner la noble jouissance d'être reconnaissant ou généreux.

Il prie encore, et avec quelle ferveur! pour ce père et cette mère qu'il n'a pas connus, mais qu'il se représente comme dignes de son respect et de son amour. Sans doute, ils sont morts ou il a été arraché, à peine né, à leur affection, car il n'admettra jamais qu'ils l'aient abandonné de plein gré.

Quelle consolation sans égale que de pouvoir communiquer avec eux, et combien il apprécie cette douce coutume des catholiques d'appliquer à leurs

morts les œuvres et les prières qui servent en même temps à leur propre sanctification !

De sa mère, sa vraie mère, il s'est tracé bien des fois un portrait imaginaire, se la figurant belle, affable, distinguée, un peu mélancolique, l'ornant de toutes les grâces dont son imagination de poète et d'artiste pouvait disposer. C'est elle qui régnait sans partage autrefois dans le sanctuaire de son cœur... maintenant une autre est venue envahir la place, mais cette autre possède tant de charmes et de vertus, elle a tant de traits communs avec celle que le peintre a entrevue dans son rêve filial, qu'il peut les confondre dans une même admiration et dans une même tendresse.

Depuis quelque temps, une pensée encourageante s'est formée, s'est fortifiée dans son esprit. Il se plaît à supposer que ses parents étaient catholiques, que son adhésion à la foi romaine n'est qu'un retour dans la vieille maison familiale.

Il éprouve une grande joie à se répéter que si Cécile a été l'instrument providentiel de ce retour, le germe béni qui s'est développé grâce à elle avait été déposé en son âme dès sa naissance. Tous les enseignements d'une religion étrangère qu'il a regardée pendant trente ans comme la sienne, toutes les pres-

sions exercées sur son enfance n'ont pu détruire les effets de cette première consécration ; c'est ainsi qu'il faut expliquer sans doute ses sympathies constantes, confuses d'abord, de plus en plus prononcées pour l'Église catholique, cette facilité extrême qu'il a eue à s'assimiler ses doctrines, et au cours de ses belles cérémonies, ce vif intérêt, ces émotions profondes se rattachant sans doute par des voies mystérieuses aux lointaines et divines influences qui ont entouré son berceau.



XXIII

LA SORCIÈRE

Gabriel avait profité des facilités que lui offrait son hôte pour mettre à exécution le projet de tableau qu'il avait conçu pendant son passage des Alpes.

L'impression produite sur lui par le val du Grand-Diable était encore si présente et si vive, qu'il devait en profiter pour donner plus de vérité à son premier essai de peinture dramatique.

S'il est vrai que tout artiste vraiment digne de ce nom, peintre, sculpteur, écrivain, comédien, doit vivre le drame qu'il s'efforce de traduire, il réussirait sans doute à faire passer dans l'âme des autres l'émotion et l'horreur dont il avait été saisi, dont il était encore rempli, au souvenir de cette pauvre croix illuminée par la foudre, battue par les torrents, qui rappelle une si pitoyable aventure. C'était là d'ailleurs une besogne de voyage ; les travaux historiques qu'il avait en vue exigeaient plus de réflexion et de soin, le recueillement et la tranquillité d'esprit,

toutes les ressources de sa bibliothèque et de son atelier.

Oscar suivait avec quelque étonnement la marche du tableau.

— Singulier choix pour un peintre de portraits ! lui dit-il.

— Précisément, mon ami, je suis un peu énervé de rendre toujours la même note ; j'ai voulu sortir de mon genre, « courir une bordée », comme nous disions à l'école.

— Et tu ne fais pas les choses à demi, per Giove ! Quel orage ! Ceux de Naples, qui jouissent cependant d'une certaine réputation, ne sont que de la petite bière à côté de celui-ci... C'est terrible... c'est superbe ! Ce qui m'étonne un peu, c'est cette tombe que tu as placée au bord du torrent ; après cela, avec tes dispositions actuelles, je conçois que tu cherches à planter des croix partout.

— Mais elles existent, cette tombe et cette croix, telles que tu les aperçois... Je n'ai rien inventé.

— Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, murmura Formose.

— Je me suis toujours senti attiré par les abandonnés, reprit le peintre, et si ce n'est moi, quel autre pense maintenant à l'infortunée qui a trouvé la

mort dans ce précipice? Quel autre prend souci de cette humble croix sans nom à demi rongée par le temps, à demi déracinée par les eaux, la seule trace peut-être qu'elle ait laissée après elle?

Depuis que j'ai entrepris cette tâche, chaque jour je fais une prière à son intention ; on ne saurait avoir trop d'amis dans ce monde et dans l'autre.

— Il est vrai qu'on en a si peu dans celui-ci !

Pendant ce colloque, Gabriel, voulant voir l'effet du jour, avait tourné son tableau du côté de la grande fenêtre qui donnait sur la cour ; sur l'appui de cette fenêtre, il aperçut une de ces jolies roses, de forme si parfaite, dont Naples a le privilège en toute saison.

— Allons, fit-il, Cecilia a encore passé par là...

La petite mendiante apportait ainsi chaque matin le naïf tribut de sa reconnaissance. Où trouvait-elle ces fleurs? On le lui demanda, mais elle feignit de ne pas comprendre et refusa de répondre. Il est probable qu'elle allait les cueillir de nuit dans le jardin public voisin ou qu'elle les soutirait adroitement dans les gros bouquets exposés à la porte des marchands de la via Chiaia.

Oscar en prit occasion pour morigéner de nouveau son ami.

— Avec tes générosités de satrape, lui dit-il, tu

seras cause de quelque accident pour cette petite et de gros embêtements pour nous... Ces vagabonds sont comme des moustiques qui s'attachent à la peau...

— Et tiens, reprit-il en se penchant à la fenêtre, les voilà encore tes protégés, mais cette fois ils ne sont pas seuls; leur abominable grand'mère les accompagne.

— Eh bien! je ne serai pas fâché de voir une sorcière.

— Au fait, puisque maintenant tu t'exerces... aux horreurs, tu as là un sujet tout trouvé.

Cachons-nous à l'abri de ce chevalet, ajouta-t-il en ramenant son ami un peu en arrière; comme cela, tu pourras l'observer sans qu'elle s'en doute, et elle restera plus nature.

La vieille s'engageait effectivement dans le couloir, appuyée sur l'épaule de Cecilia et tirant Luigi par la main. Sa figure ridée comme une orange trop mûre était couleur de brique et ses cheveux, d'un blanc sale, sortaient par touffes confuses d'un vieux foulard noir et rouge attaché en triangle sur sa tête à la manière des coiffures égyptiennes; un fichu jaune et vert se croisait sur sa poitrine; elle portait à la main une petite fourche en fer, insigne de son pouvoir,

et un grand sac noir, le sac aux sortilèges, pendait à son côté. Cecilia lui montra la fenêtre. Elle s'avança alors et se trouva tout à coup en face du tableau. Un cri strident et prolongé, comme celui d'une bête sauvage sous le couteau, sortit de sa poitrine... Gabriel et Oscar accoururent... La sorcière, dont le visage exprimait la terreur, tendait le bras en désignant la toile.

— Le Grand-Diable! cria-t-elle, malheur! malheur à moi!...

— Le Grand-Diable, répéta Gabriel... comment savez-vous?

Elle regarda le peintre :

— Et vous, lui dit-elle, vous êtes le fils de la morte... malheur! malheur à moi!...

Puis elle se mit à trembler; l'écume lui monta aux lèvres, ses bras se raidirent, elle chancela et tomba comme une masse aux pieds des deux enfants, qui se prirent à pleurer à chaudes larmes.

— Mon Dieu, qu'est-ce que tout cela veut dire? fit Gabriel, en se précipitant à son secours.

— Nous le saurons plus tard, lui répondit Oscar, parons au plus pressé.

Aidés du portier et d'un voisin, les deux amis relevèrent la vieille femme et essayèrent de la faire

revenir à elle. Pendant qu'on allait chercher une voiture, Oscar remarqua la pâleur extrême de Gabriel.

— Toi, lui dit-il, tu vas rentrer et garder l'atelier, pendant que je reconduirai cette malheureuse.

— Non, non, je veux t'accompagner.

— Et moi je veux que tu restes... nous ne pouvons pas laisser la maison seule et je me débrouillerai mieux que toi avec tous ces gens-là...

— Appelle un médecin.

— C'est déjà fait, le portier a envoyé son fils au poste de secours, à deux pas.

— Pense aux enfants !

— Et toi, calme-toi, tout s'éclaircira... que diantre !

On transporta le corps inanimé dans la voiture et le triste convoi, dirigé par Oscar, prit le chemin de Santa-Lucia. Les deux enfants marchaient derrière sans cesser de pleurer. Sur le seuil de la porte, la petite Cecilia se retourna et voyant de loin, à la fenêtre, le peintre qui suivait d'un œil ému ce lamentable départ, elle interrompit ses larmes pour lui sourire une dernière fois ; puis elle se remit à sanglotter dès qu'elle fut dans la rue, où déjà un groupe de badauds s'était formé à la nouvelle de l'accident.

Demeuré seul, Gabriel donna libre cours à son

émotion. « Vous êtes le fils de la morte ! » Cette parole revenait invinciblement sur ses lèvres et sonnait à son oreille avec un bruit de tempête. Il faisait de vains efforts pour retrouver son calme, pour chercher une explication plausible à cette étrange apostrophe.

— Elle a reconnu le val du Grand-Diable ! se disait-il. Rien d'étonnant à ce qu'une bohémienne ait parcouru ces montagnes ; elle a passé par ce site sauvage, elle a assisté comme moi à un de ces terribles orages, si fréquents dans ces régions, et, comme moi, elle en a conservé un sentiment d'horreur qui s'est ravivé à la vue de ce tableau...

— Oui, oui, continuait-il, mais pourquoi a-t-elle ajouté : Vous êtes le fils de la morte ?... La morte ! C'est sans doute à cette morte qu'on a dédié la petite croix de bois, dressée si hardiment sur le versant du précipice.

Comment cette femme sait-elle que la morte avait un fils et à quels signes aurait-elle pu me reconnaître ?

Une légende peut-être, qu'elle a entendu raconter et qui l'obsède comme les idées fixes qui hantent les cerveaux détraqués. Oscar m'avait bien prévenu que c'était une hallucinée et je ne suis pas le

seul sans doute qu'elle ait interpellé de cette façon...

Toutes ces hypothèses étaient admissibles, vraisemblables... La terrible phrase : « Vous êtes le fils de la morte ! » n'en restait pas moins gravée dans sa mémoire, comme le plus inquiétant des mystères, comme une porte ouverte à toutes les suppositions.

Dans le trouble extrême qui l'agitait, il se souvint que c'est à la volonté de Dieu que le chrétien sincère doit s'en remettre de la solution de toutes choses. Il s'agenouilla et récita les prières qu'il avait apprises les jours précédents : *le Pater*, *l'Ave Maria*, *le Credo*, puis le *de Profundis*, adressant à Dieu ce suprême appel en faveur de la victime du Grand Diable... Pendant que ses lèvres murmuraient les versets sacrés, les paroles redoutables vibraient encore à ses oreilles : « Vous êtes le fils de la morte ! »

Ah ! si cela était vrai ! Si la pauvre femme qui dort dans ce torrent n'était autre que celle qu'il a tant regretté de ne pas connaître, pour laquelle il ne cesse de prier Dieu, à laquelle sa plus chère espérance est d'être réuni un jour !

De profundis ad te clamavi Domine... c'est du fond de l'abîme que je crie vers vous, Seigneur, Seigneur, exaucez nos prières, Seigneur, ayez pitié de nous !

Oscar revint au bout d'une heure.

— Eh bien ? lui demanda Gabriel, du plus loin qu'il le vit.

— Eh bien, nous marchons du bizarre dans l'extraordinaire.

— A-t-elle repris ses sens ?

— Oui, mais laisse-moi procéder par ordre... tu sais, j'en ai moi-même la tête à l'envers de cette aventure de brigands et j'ai besoin de recueillir mes idées.

— Parle, je ne t'interromprai plus.

— Je te dirai d'abord que nous avons trouvé Santa-Lucia en rumeur, sens dessus dessous. Je ne sais comment la nouvelle de l'accident y était parvenue, mais toutes les commères du quartier se bousculaient dans l'étroit vicolo, devant le sous-sol de la sorcière, se démenant et hurlant à qui mieux mieux ; il nous a fallu livrer une véritable bataille pour y pénétrer avec le corps de l'affreuse vieille. Heureusement, le médecin ne s'est pas fait attendre. Je lui rends compte de ce qui s'est passé, et après avoir ausculté la malade, il nous déclare qu'elle est atteinte d'une hypertrophie du cœur arrivée au dernier degré. On essaye de la ranimer en lui appliquant des compresses de vinaigre et en la frottant

avec de l'anmoniaque... Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure de ce traitement énergique qu'elle donne quelques signes de vie. Il est question alors de la porter à l'hôpital.

C'est ici que l'affaire se corse... à ce mot d'hôpital, voici la moribonde qui ressuscite; elle se lève sur son séant comme mue par un ressort et déclare qu'elle ne sortira pas de chez elle avant d'avoir vu le fils de la morte... On veut la calmer... le médecin lui dit qu'elle le verra plus tard, quand elle sera guérie.

— Bugia ! bugia ! s'écria-t-elle, les cartes m'ont dit que je devais mourir et ce ne sont pas les médecins qui m'en empêcheront.

Et elle répétait toujours : « Le fils de la morte ! Je veux voir le fils de la morte. »

Nous essayâmes de l'interroger.

— Mais comment savez-vous que c'est son fils ? lui dis-je.

— Les cartes m'avaient annoncé que je le retrouverais un jour et je l'ai reconnu à la ressemblance.

— Et de quelle morte voulez-vous parler ?

— De la morte du Grand-Diable.

— Qu'est-ce qui vous a dit qu'il y a eu une morte au Grand-Diable ?

Alors elle se mit à nous débiter une histoire

fantastique, un conte à dormir debout. Elle avait parcouru le Tyrol, l'Engadine et se rendait dans la Suisse d'en bas avec une bande de bohémiens. Ils avaient déjà traversé des lacs, des bois et des montagnes, des montagnes plus hautes que le Vésuve, assurait-elle, quand ils entendirent des cris d'enfant qui partaient d'un gros buisson à mi-côte d'un précipice. On explora le buisson et on trouva le corps d'une belle dame, d'« una bellissima signora », qui tenait un petit enfant, « un piccolo bambino », serré entre ses bras. La belle dame était morte, mais l'enfant respirait encore. On dépouilla, naturellement, la défunte de ses vêtements et de ses bijoux ; on cacha le corps bien avant dans la terre, dans un endroit écarté et, suivant les habitudes de ces troupes errantes, on garda le bambino pour en faire plus tard un adepte.

— Qu'est devenu cet enfant ? demandâmes-nous.

— Il était trop difficile à nourrir, nous l'avons abandonné dans une grande ville.

— Le nom de cette ville ?

— Elle eut l'air de chercher et prononça un mot que nous ne pûmes entendre. De nouveau la suffocation la prenait, ses mains se crispaient et ses yeux devenaient blancs.

Je voulus obtenir un dernier renseignement.

— En quelle année cela s'est-il passé? demandai-je.

Elle retrouva un peu de force pour me répondre :

— Lungo, lunghissimo tempo... l'année du grand froid.

Elle se tut, mais ses lèvres frémissaient et dans le murmure qui s'en échappait, on pouvait distinguer encore ces mots « le fils de la morte ». Quand tout mouvement eut cessé, le docteur s'approcha de moi.

— Vous êtes en relations avec la personne qu'elle a cru reconnaître?

— Sans doute, c'est mon ami de jeunesse, un peintre en renom, un homme des plus estimés.

— Y a-t-il dans ce qu'elle vient de nous dire quelque chose qui puisse lui être appliqué?

— En aucune façon; mon ami est Belge et j'ai connu son père et sa mère, M. et M^{me} Holler, qui sont morts l'un et l'autre de leur mort naturelle, à Bruxelles.

— Alors cette femme est folle ou elle est abusée par une ressemblance singulière.

Gabriel prit la main du sculpteur.

— Je ne suis pas le fils de M. et de M^{me} Holler, dit-il gravement.

— Deviens-tu fou à ton tour ?

— Je te répète ce que tout le monde sait, ce que tu aurais su toi-même, si tu étais resté à Bruxelles : M. et M^{me} Holler n'étaient que mes parents adoptifs. J'ai été trouvé sur la voie publique, dans une grande ville, ainsi que l'a dit la bohémienne, à Genève, et ainsi qu'elle l'a dit encore, il a fait cette année-là un hiver exceptionnellement froid.

— Mais alors?...

— Alors, c'est peut-être Dieu qui m'accorde la grâce que je n'ai cessé de lui demander depuis que j'ai l'âge de raison.

— En ce cas, il n'y a pas de temps à perdre.

Et, prenant le bras de son ami, le bon Formose, ému cette fois pour de bon, entraîna Gabriel à Santa-Lucia. Ils trouvèrent encore toutes choses dans l'état où le sculpteur les avait laissées. La malade semblait à l'agonie. Le docteur venait de préparer une potion pour lui donner la force de supporter le transport et regardait sa montre .. de minute en minute, la voiture de l'hôpital pouvait arriver.

En pénétrant dans l'espèce de cave, humide et obscure, où gisait la sorcière, Gabriel fut pris d'une sorte d'étourdissement ; l'odeur âcre et fétide répandue

dans cet affreux réduit n'aurait pas été supportable si elle n'eut été combattue par les émanations du vinaigre et de l'ammoniaque dont le lit avait été saturé.

Pendant qu'Oscar prévenait le docteur et que celui-ci essayait de lutter contre la torpeur de la moribonde, le peintre jeta les yeux autour de lui.

Curieuse, cette pièce, où tout révélait la superstition et la misère. C'était bien l'ancre d'une sibylle, mais d'une sibylle du dernier rang, à bout de ressources et qui essaye de voiler sa détresse par quelques oripeaux flétris.

Au-dessus du lit à moitié disloqué, flottait une espèce de velum noir en loques, parsemé d'étoiles de papier doré; aux murs, de vulgaires images coloriées : *le Juif errant*, *Fra Diavolo*, *Napoléon*, des cœurs percés d'épées et une tête de Méduse; une guitare sans cordes attachée à un clou rouillé; au milieu de la chambre, sur une table branlante que recouvrait un tapis effrangé, un jeu de tarots, de gros dés noirs avec des points blancs et une petite grenouille verte qui sautait dans un bocal; au-dessus de la porte, une bande de papier jauni et déchiré qui portait une série de trois nombres, sans doute un terne sorti à la loterie, que la tireuse de cartes a

affiché là comme une preuve de sa clairvoyance ; une chandelle de cire jaune brûlait auprès du lit et lançait ses lueurs blafardes et fumeuses sur le visage grimaçant de la mourante.

Le peintre ne put s'empêcher de penser à ses petits amis. Il chercha au milieu de ce triste bric-à-brac le modeste grabat qui leur servait d'asile. Quelques poignées de paille humide dans un coin, derrière la porte, une couverture en loques qui traînait sur le pavé.... c'était là sans doute..... Pauvres enfants ! Etres insoucians et bizarres qui, malgré tant de misère et d'abjection, sautent et rient de si bon cœur, comme ne rient pas peut-être ceux qui sont bien couchés, bien vêtus et qu'une mère attentive comble de caresses et de soins !

Le docteur lui fit signe qu'il pouvait s'avancer.

— Vous avez quelque chose à demander à la malade ? lui dit-il, précisez autant que possible et surtout hâtez-vous.

La bohémienne venait de se soulever péniblement, la tête appuyée dans la main ; son grand œil vert voilé de sang se fixait sur le peintre ; un peu de calme s'était fait dans sa physionomie et l'expression d'angoisse qu'on y remarquait précédemment avait, en partie, disparu.

Gabriel s'approcha d'elle avec Oscar, qui lui servait d'interprète.

— Est-il donc vrai, lui demanda-t-il, que je ressemble à la dame dont vous avez trouvé le cadavre au val du Grand-Diable?

Elle répondit distinctement :

— Comme un fils ressemble à sa mère.

— L'enfant que vous avez emmené était-il blessé?

— Oui, fit-elle, au pied gauche.

— Et quand vous l'avez abandonné, quel signe avez-vous attaché à ses vêtements?

— Une branche de bruyère.

— C'est exact! s'écria Gabriel, qui s'appuya sur le lit pour ne pas chanceler.

Des pas réguliers et sonores accompagnés de temps en temps du cri napolitain : *da miezzo... da miezzo...* faites place, puis une nouvelle clameur de la foule qui s'entassait devant le convoi, indiquaient que la voiture de l'hôpital était arrivée; comme le *vicolo* était trop étroit pour lui donner passage, deux ambulanciers portant un brancard parvinrent non sans peine jusqu'à l'intérieur du sous-sol et s'apprêtèrent à soulever la malade.

— Un moment, cria-t-elle en retrouvant un éclair d'énergie dans un effort suprême; alors, agitant en

l'air son grand bras décharné, elle indiqua, au-dessus de sa tête, un trou pratiqué dans le mur et bouché avec une grosse pierre; puis, d'une voix mourante, elle prononça ces mots, les derniers qui sortirent de sa bouche : « Le livre de la morte. »

Quelques minutes après, on n'entendait plus au dehors que le bruit des marteaux d'un atelier voisin, la chanson mélancolique de quelque pauvre ouvrière penchée sur sa besogne et au loin le roulement de la lourde voiture d'ambulance dans la direction de l'hôpital.

Gabriel, avant de quitter la maison, avait voulu revoir Cecilia et Luigi, dont une voisine s'était chargée provisoirement. Il pourvut généreusement à leurs premiers besoins et annonça l'intention de continuer à s'occuper d'eux. Puis il reprit avec Oscar le chemin de l'atelier, bien impatient de vérifier le contenu du petit paquet qu'il avait trouvé, comme l'avait dit la bohémienne, derrière la pierre, au fond du trou qui lui servait de cachette



XXIV

LA FIN D'UN RÊVE

Ce fut d'une main fébrile que les deux amis défirent l'enveloppe sordide qui recouvrait « le livre de la morte ». Le maroquin noir, orné d'une croix, était taché, terni, rongé aux angles. Ces lamentables traces attestaient en quelles mains profanes il avait passé et quels tristes contacts il avait subis en sa longue et indigne captivité.

Sur la première page blanche, un nom d'une écriture fine et un peu effacée par le temps : Maria-Anna, puis le titre en italien, comme tout le volume : *Paroissien romain*, édité à Naples en 1840 ; dans l'intérieur, quelques gravures de piété et une prière copiée à la main, de cette même main qui avait écrit : Maria-Anna.

Cette prière était ainsi conçue :

« Pour mon fils :

« O Marie conçue sans péché, vous dont je porte le nom, vous à qui j'ai consacré dès sa naissance

ce fils chéri, ce fils unique, protégez-le, comme vous m'avez protégée, comme vous avez protégé son père en lui procurant une sainte mort, et si jamais il venait à s'égarer hors des voies de la vérité et de la justice, montrez-vous à lui, étoile de la mer, refuge des pécheurs et ramenez-le dans le chemin du salut. Amen. »

Gabriel n'avait pu lire cette touchante invocation sans verser d'abondantes larmes.

— Ah! s'écria-t-il, tout s'éclaire. Comment l'étoile de la mer aurait-elle pu se refuser à se montrer à moi, quand deux saintes l'intercédaient en ma faveur, l'une ici-bas et l'autre là-Haut, dans le ciel?

— Mon cher ami, lui répondit Formose, tout cela est fort impressionnant, mais si tu veux en croire le conseil d'un sage, tu ne te monteras pas la tête avant d'être bien sûr de ton identité. Ce que nous a dit la vieille et ce que nous trouvons dans ce livre peut nous mettre sur la voie; toutefois, nous n'avons encore que des présomptions et il faut arriver aux preuves.

— Comment faire?

— Je connais un vieil avocat, honnête et expérimenté; nous irons le consulter. Tu auras d'ailleurs besoin de lui s'il se confirmait que tu sois d'origine italienne.

Le jour même, les deux amis se rendirent chez l'avocat Sorrini, qui les reçut avec cette courtoisie raffinée, un peu décorative, qui distingue les Napolitains de la classe intellectuelle...

Le cas était rare et imposait l'attention. L'homme de loi parut y prendre un vif intérêt et assura Gabriel de son entier dévouement.

Aussi bien, le récit qu'on venait de lui faire éveilla-t-il dans son esprit certains souvenirs qu'il lui semblait possible de rendre plus précis avec quelques recherches ; les événements singuliers qu'on portait à sa connaissance présentaient plus d'une analogie avec une aventure tragique dont les journaux de Naples avaient retenti dans sa jeunesse. Il se garda, toutefois, en vieux et fin procureur qu'il était, de donner de hâtives espérances à ses visiteurs. Il leur promit seulement de se mettre à l'œuvre immédiatement et de leur faire savoir le plus tôt possible le résultat de ses premières démarches. On aurait à décider ensuite quel parti il conviendrait de prendre, poursuivre ou abandonner l'affaire.

Pendant cette attente, ce fut Formose — l'eût-on pensé? — qui se montra le plus impatient. Sous l'influence des incidents qui venaient de bouleverser sa calme existence, le bon Oscar n'était pas

reconnaissable. Il ne s'occupait plus d'autre chose que du roman dont son ami était le héros et dans lequel il venait lui-même de jouer un rôle important. Gabriel avait dû lui raconter tous les détails de son enfance, de son voyage, de sa conversion. Il lui avait été impossible même de ne pas le laisser pénétrer dans son cœur et en lui parlant de son séjour à Bois-Joli, en lui rendant compte de l'emploi de son temps à Rome, il lui avait fait le portrait de sa jeune amie avec une telle chaleur, dans des termes à la fois si attendris et si frappants, que le sculpteur s'était écrié :

— Je la vois... je la tiens... je pourrais dès ce moment faire son buste, mais je me réserve pour plus tard... Ce sera après!...

Ici Gabriel l'avait arrêté.

— Non, non, avait-il dit tristement, ni maintenant, ni plus tard.

Puis on revenait souvent au basso de Santa-Lucia, à la-sorcière et surtout à celle qui dort dans les Alpes, en une place inconnue, à celle que le pauvre peintre aime déjà comme sa mère, dont il répète chaque jour la prière qu'il a apprise par cœur avant de remettre le livre d'heures à M^e Sorrini. On n'oubliait pas non plus Cecilia et Luigi, qui

étaient tout à fait orphelins maintenant, car leur grand'mère était morte le soir même de son arrivée à l'hôpital. Chaque jour, Gabriel allait les voir... on s'était occupé de les nettoyer, de les habiller, de leur apprendre quelques prières et de chercher un orphelinat où l'on pût les placer.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés qu'on reçut un billet de l'avocat :

« Veuillez passer à mon cabinet. J'ai d'utiles renseignements à vous communiquer. »

Tout effectivement avait marché très bien et très vite. Il avait suffi à M^e Sorrini de feuilleter une collection de journaux pour retrouver les traces de l'effroyable catastrophe, déjà vieille de trente ans, qui avait consterné Naples et trouvé un écho sympathique dans l'Europe entière.

La jeune duchesse de Massulano, veuve depuis un an, était allée passer une saison dans les Grisons à Saint-Moritz, avec son jeune fils âgé de quinze mois. Elle devait se rendre ensuite à Lucerne, où l'attendait un de ses oncles, le comte de Lunato, et revenir en Italie par le midi de la France et la route de la Corniche. Elle partit de Saint-Moritz le 9 septembre 1865 à midi ; elle occupait, avec une femme de chambre et son fils, le coupé de la diligence qui faisait le

trajet de Saint-Moritz à Coire par le col du Julier. Un épouvantable orage les surprit pendant la route. Le postillon fut tué par la foudre, les chevaux s'emportèrent, et quand ils s'arrêtèrent devant quelques pauvres maisons qui forment le hameau de Berg près du Bourg de Platz, on trouva la portière du coupé ouverte, à demi arrachée, la femme de chambre évanouie et grièvement blessée par les éclats de verre. Quant à la duchesse, elle avait disparu, ainsi que son enfant.

On suppose que, prise de terreur, elle se sera élançée hors de la voiture et qu'elle aura été projetée dans le vide à l'un des tournants de la route.

Plusieurs hommes du bourg de Platz furent envoyés à sa recherche. Malheureusement, les chevaux, livrés à eux-mêmes, avaient parcouru une longue route semée de ravins, et tous les efforts, tous les appels restèrent sans résultat. Ce ne fut que deux jours après qu'on remarqua que la terre avait été fouillée et que quelques arbustes avaient été arrachés sur le bord du val du Grand-Diable. On descendit, non sans peine, au fond du précipice, on scruta minutieusement chaque buisson, chaque roche ; on suivit le torrent pendant plusieurs heures et on acquit la conviction que les corps des pauvres

victimes avaient été entraînés dans quelque cavité profonde, comme il en existe le long de son cours.

— Le résumé que je viens de vous faire, continua l'avocat, résulte non seulement des récits des journaux, mais encore de documents officiels dont j'ai pu avoir communication.

Plusieurs années après l'accident, la branche cadette des Massulano a introduit une instance à l'effet de faire déclarer l'absence de la duchesse et de son fils, dernier représentant de la branche aînée, et d'entrer ainsi en possession de l'héritage. Les ayants droit de la duchesse, née marquise Cotonî, y figurèrent de leur côté, et c'est l'enquête à laquelle on procéda judiciairement que j'ai eue entre les mains. L'autorité de cette pièce est indiscutable.

— Votre conviction est faite? demanda anxieusement Gabriel.

— Oui, monsieur, vous êtes bien pour moi le fils de la victime de 1865; tout concourt à le prouver : les déclarations de cette femme de Santa-Lucia, que plusieurs personnes honorables ont entendues et qui s'accordent si bien avec les circonstances qui ont marqué votre enfance... votre ressemblance avec la défunte... la date de l'accident rapprochée de votre âge et de la découverte de cet enfant abandonné

dans un kiosque de Genève... ce livre d'heures qu'on vous a remis et qui porte la signature de la duchesse...

Gabriel interrompit M^e Sorrini :

— Et la prière à la Vierge... C'est elle, n'est-ce pas, qui l'a écrite?

— Oui, monsieur... j'ai même découvert dans ce Missel un autre indice précieux qui montre bien qu'il lui a appartenu. Le signet, qui servait à l'ancienne propriétaire à marquer l'office du jour, est resté placé à la fin de la messe de la Nativité de la Vierge. Or, cette fête se célèbre le 8 septembre, et c'est le 9 que la duchesse a péri... ce petit livre est un témoin précieux. Je crois qu'avec cet ensemble de concordances et d'attestations, je n'aurai pas grand'peine à faire partager ma conviction au tribunal.

— Il est nécessaire de s'adresser aux tribunaux?

— Indispensable! Il n'y a qu'un jugement qui puisse vous rétablir dans vos titres et vos biens.

— Biens considérables? hasarda Formose.

Gabriel fit un geste de protestation.

— M. Formose va au-devant de ma pensée, répliqua l'avocat; j'allais vous dire que ces biens qui ont été notablement accrus, il y a quelques années, par l'héritage du comte de Lunato, se composent de

vastes propriétés en Sicile et dans les Calabres, de plusieurs maisons de rapport à Naples, en plus, de l'hôtel de la famille situé Strada Trinità Maggiore, dans le plus vieux quartier de la ville.

Les Massulano remontent, en effet, à une haute ancienneté; ils portent l'épée dans leurs armes pour avoir rendu de grands services au pays, sous la dynastie angevine.

— L'hôtel en question est occupé par mes... par des Massulano? demanda Gabriel.

— Non, monsieur; le duc actuel de Massulano, qui serait un de vos cousins germains, habite son château, dans les Calabres; le premier étage de l'hôtel est loué à une institution... je crois que les autres étages sont vacants.

Il fut convenu que M^e Sorrini continuerait à réunir et à coordonner tous les éléments de la cause qu'il aurait à soutenir dans un avenir prochain; il composerait, en outre, un exposé aussi explicite que possible, qu'on remettrait aux différents membres de la famille; Gabriel exprimait le désir qu'on tentât, avant tout, une démarche amiable auprès d'eux.

La porte de l'avocat s'était à peine refermée sur les saluts empressés qu'il adressait à son nouveau client, qu'Oscar arrêta Gabriel.

— Monsieur le duc, lui dit-il, je veux être le premier à vous saluer de votre titre.

Gabriel se jeta dans ses bras.

— Pour toi, toujours Gabriel, murmura-t-il.

Pendant que le sculpteur retournait chez lui pour une commande pressée, le peintre se rendit chez dom Cortesini, qui demeurait dans le voisinage. Le digne prêtre venait d'être appelé pour un malade et on supposait qu'il serait absent toute la journée.

Gabriel, libre de son temps, se mit à flâner doucement dans cette ville de Naples qu'il ne connaissait encore qu'imparfaitement, qu'il regardait d'un nouvel œil depuis les déclarations de l'avocat. Il est né dans une de ces rues antiques et étroites, dans un de ces hôtels séculaires dont la façade garde, malgré tant d'altérations, des aspects magnifiques et imposants; les passants ont l'air de lui sourire; les horloges qui sonnent sur son passage lui souhaitent la bienvenue; les églises elles-mêmes le reconnaissent pour un des leurs : il a reçu le baptême dans l'une d'elles; ce n'est plus un hérétique qui s'arrête à leur seuil, c'est un enfant de la famille qui reprend sa place restée si longtemps vide; c'est un frère arraché à l'exil, dont on fête le retour.

Soudain il se trouve devant un grand portique surmonté d'un écusson; cet écusson porte une couronne de duc et au-dessous un semis d'étoiles traversé par une longue épée; il est soutenu par deux dauphins. La couronne et l'épée attirent son attention, il regarde à l'intérieur : au fond d'une grande cour se dresse une affiche : « École primaire » et près de la loge du concierge se balance une pancarte : « Appartements à louer. » Il cherche le nom de la rue... il est gravé, là en face : « Strada Trinità Maggiore. » Plus de doute, il est devant l'hôtel de ses ancêtres! Il lui prend un désir irrésistible de le visiter; il entre et demande à voir les locaux vacants. On le conduit et il monte le grand escalier voûté que tant d'autres Massulano ont gravi avant lui : il aperçoit des murs déshonorés par des couches de chaux ou de peinture commune; de tous côtés, des marbres écornés, des colonnes sans chapiteaux, des fenêtres qui manquent de vitres; çà et là, des traces de fresques anciennes aux trois quarts effacées; d'horribles cris d'enfants achèvent d'enlever à cette antique demeure la noble et calme apparence qui lui appartenait. Maintenant il a hâte de quitter ces lieux profanés; mais, avant de sortir, il demande au portier si la vieille chapelle

existe encore, et il obtient facilement qu'on lui en ouvre la porte .. pauvre chapelle! délabrée, comme e reste, avec son autel en marbres multicolores que la moisissure entame, ses vitraux décolorés et ses tableaux dévernissés, représentant pour la plupart les patrons de la famille, des œuvres de prix, assure le cicerone, mais dont il est difficile d'apprécier le mérite sous la poussière qui les envahit.

La plus importante de ces toiles, qui fait face à la fenêtre, est cachée par un rideau; l'introducteur le tire avec précaution, car, usé et brûlé par le soleil, il pourrait céder sous l'effort. Alors apparaît aux yeux de Gabriel une scène terrible et singulière : un moine tout sanglant est couché à terre au milieu d'un cloître immense en marbre blanc, et tandis que, d'une main, il se soulève avec peine, de l'autre il semble menacer son meurtrier de la vengeance divine.

Ce meurtrier, l'épée nue et encore rouge de sang, remplit tout le premier plan; il porte l'armure des capitaines du xvii^e siècle; son regard est farouche et son geste altier. L'attitude des deux hommes, l'expression énergique quoique diverse de leurs physionomies, la puissance du coloris, l'espèce d'emportement qui règne dans l'œuvre entière attestent le pinceau d'un maître.

Gabriel se rappelle aussitôt avoir déjà entendu parler de cette peinture... C'était à Bois-Joli, le dernier soir de son séjour... Il était question de Naples : la douairière de Clary racontait qu'elle avait parcouru l'hôtel des Massulano et qu'en visitant la chapelle, la vue de ce tableau l'avait vivement frappée et plus encore le récit du terrible drame qu'il reproduit. Comment cette scène palpitante ne s'est-elle pas présentée à lui dès le seuil de cette porte ? L'intérêt que tous les assistants avaient pris aux paroles de la narratrice, l'émotion manifestée par Cécile, l'impression profonde qu'il avait ressentie lui-même, les moindres détails lui reviennent maintenant avec précision à la mémoire. La douairière n'a-t-elle pas dit qu'au jour de la saint Laurent tous les Massulano assistaient à la messe d'expiation, jusqu'à ceux qui étaient encore aux bras de leur nourrice?... Ce n'est pas la première fois sans doute qu'il est mis en présence de cette toile !

Puis la prophétie du moine : « Tant qu'un de tes fils ne viendra pas prendre ma place, le malheur ne cessera de poursuivre ta postérité. »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! serait-il donc vrai que cette parole terrible eût traversé les siècles et que l'expiation durât encore ? Mais non, il se rassure ; il

sait que la bonté de Dieu est infinie et que sa justice est haute et impartiale.

En même temps, il a conscience des devoirs qui lui incombent comme chef de sa race. Il prie Dieu du fond du cœur d'accorder le pardon aux excès et aux erreurs de ceux qui l'ont précédé, et en lui offrant, au nom des siens, l'hommage de sa vie, il demande, pour ceux qui viendront ensuite, la soumission aux lois divines et, plus encore que les qualités qui font les héros, les vertus qui font les saints.

En sortant de l'hôtel, il remit une large « mancia » au portier, qui s'étonnait d'avoir affaire à un visiteur aussi absorbé et aussi généreux, et il reprit le chemin de l'atelier, encore attristé de l'état d'abandon et de ruine qu'il venait de constater. Il se promettait d'y porter remède, si jamais la vieille propriété familiale lui faisait retour. Il y aurait moyen, sans doute, de retrouver, sous les badigeons successifs que des prédécesseurs indifférents ont laissé étaler sur les murs, les fresques d'autrefois, qu'il ferait restaurer par les procédés ingénieux nouvellement découverts. Il avait aperçu, au travers des fenêtres de l'école, des fragments de boiseries qui lui ont paru remarquables et qui serviraient de modèles ; le grand escalier aurait besoin d'être refait entièrement. Il y a

partout des pendentifs, des frises, des encadrements, des ornements délicats et de style qu'il s'agit de réparer et de compléter. La chapelle attirerait tous ses soins; on la rétablirait fidèlement, telle qu'elle était à ses jours de splendeur, quand les anciens propriétaires venaient y entendre l'office. Elle revi-vrait tout entière, avec son bel autel formé de marbres artistement variés, ses grands chandeliers dorés, aujourd'hui ternis, ses lampes d'albâtre à cette heure brisées et éteintes. Il se chargerait lui-même de remettre en état les tableaux endommagés et le beau plafond semé d'anges et de nuages que l'humidité a si cruellement ravagé.

L'intérieur du palais ne serait pas négligé : il veut que l'aménagement réponde au cadre superbe qu'il a entrevu. Les meubles, les tentures, les œuvres d'art, tout portera la marque d'un goût sobre et éclairé : il connaît en Belgique et en France des installations de vieux palais qui sont des merveilles et dont il s'inspirera; il fera appel à tous ses souvenirs, à toutes les coopérations, aux conseils les plus compétents pour composer un ensemble harmonieux et savant : il veut que l'antique maison, sortant rajeunie et comme illuminée de son abaissement immérité, redevienne digne de son passé, digne de ceux qui y ont attaché

leur nom, digne aussi de l'hospitalité traditionnelle que les nouveaux venus sauront relever, digne surtout de celle qui présidera à cette hospitalité généreuse, elle, dont la grâce, la beauté, le charme souverain seront l'ornement incomparable de cette magnifique demeure.

Il n'est qu'une personne au monde qui puisse porter, comme il l'entend, cette fière et brillante couronne, qui réponde à l'idéal élevé qu'il se fait d'une duchesse de Massulano. Et pourquoi cet espoir de sa vie qu'il a écarté jusqu'ici comme une folle illusion ne renaîtrait-il pas dans son cœur? Il semble que Dieu lui-même soit favorable à sa douce ambition, puisque c'est par une suite de circonstances providentielles que tous les obstacles, insurmontables au point de vue humain, ont disparu comme une fumée légère sous le souffle d'en-Haut.

Il est né d'une famille catholique et son retour spontané à la religion de ses ancêtres prouve en faveur de l'ardeur et de la sincérité de ses convictions. Sa maison n'est pas inférieure à celle des Warmelle, sa fortune doit être plus considérable que la leur. Il est vrai que cela ne suffit pas... il faut encore qu'il y ait réciprocité de sentiments et que son amour trouve un écho fidèle. Mais il se rappelle

les longs entretiens de Bois-Joli si pleins d'abandon et de confiance, la dernière entrevue si émouvante dans laquelle la bien-aimée s'est comme trahie, alors qu'elle racontait l'histoire de Cécile et de Valérien et que de tendres sous-entendus, d'encourageantes allusions se dégageaient de ses paroles, l'adieu si pénétré et si touchant qu'elle lui a adressé ; s'il ne s'abuse pas, s'il en croit ses souvenirs, ses pressentiments, son cœur, il a le droit d'espérer et il touche au bonheur...

Le voici parvenu au bout de la via Chiaia, et il n'a plus que le Largo Vittoria à traverser pour rejoindre son ami.

Il est près de 5 heures. C'est le moment, dans ces belles journées d'automne, où le soleil mourant glisse sur les eaux, en donnant aux rochers lointains et aux rêves prochains de magiques couleurs. La mer en face de lui prend des aspects d'arc-en-ciel ; c'est l'heure aussi à laquelle on entend la musique de la promenade « de la villa » qui s'étend à sa droite. Il croit reconnaître, de loin, la marche nuptiale de Lohengrin et ces accents vainqueurs lui semblent de bon augure. Le vent léger qui vient du Vésuve courbe de son côté les anémones et les roses qui ornent les parterres voisins. Le ciel et la terre se

réunissent pour lui apporter de fortunés présages.

Il approche de la via Parthénopé et il aperçoit Formose sur le seuil de l'atelier qui lui fait des signes ; il sait ce que cela veut dire : un courrier de Bruxelles est arrivé.

Il presse le pas et prend le paquet des mains de son ami. Au milieu des journaux et des lettres indifférentes, une écriture droite et accentuée le fait tressaillir ; il la reconnaît vaguement, il déchire vivement l'enveloppe et il aperçoit le mot : « Sénat » imprimé au haut de la première page. La lettre est de M. de Warmelle ! Il la lit avec anxiété :

« Cher Monsieur Holler,

» Je suis chargé par ma fille de vous envoyer cette petite image de sainte Cécile en souvenir de votre visite à l'église du Transtévère. Elle me prie en même temps de vous faire part de son entrée au couvent des Sœurs de la Charité à Tournay. Vous compâtiez à notre douleur d'être séparés de notre enfant unique et tant aimée, mais en même temps vous comprendrez que nous n'ayons pas voulu nous opposer à une vocation si haute et depuis longtemps éprouvée.

» Veuillez agréer l'assurance de mes meilleurs sentiments.

» Comte DE WARMELLE. »

Muet de saisissement, Gabriel ne put répondre aux interrogations inquiètes du bon Oscar qu'en lui tendant la lettre, après en avoir retiré la petite image de sainte Cécile qu'il porta pieusement à ses lèvres.

Les voilà donc envolés, tous ses rêves d'avenir et de bonheur!... c'est fini... il ne la verra plus... en ce monde du moins... Dieu l'a traitée à l'égal de sainte Cécile... il l'a gardée pour lui!... il n'y a plus qu'à se soumettre, adorer... et prier...

Il passa une partie de la nuit en prières et, le lendemain, après une longue conférence avec son ami Oscar, il prit la plume et écrivit à son tour la lettre suivante :

« A Monsieur l'avocat Sorrini, Naples.

» Cher Monsieur,

» Après avoir mûrement réfléchi, je viens vous annoncer que je renonce définitivement à poursuivre la revendication de mes droits comme fils et héritier du feu duc de Massulano. Je quitterai Naples aujourd'hui même et je charge mon ami Formose du règlement de toutes mes affaires, tant ici qu'ailleurs. Il aura sans doute encore besoin de vos conseils et je vous prie, pour le passé et l'avenir, d'agréer mes remerciements les plus pénétrés, en même temps que l'assurance de ma parfaite considération.

» GABRIEL HOLLER.

» P. S. — Veuillez être assez bon pour remettre à M. Formose le livre d'heures que je vous ai confié ; c'est la seule part à laquelle je tiens dans l'héritage des Massulano. »

Le soir même, il partit pour Rome, et trois jours après, il entra au noviciat des Chartreux, qui a été transporté de Naples en cette ville, après la prise de possession du couvent de San-Martino par le gouvernement italien.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Les deux Holler.	5
II. — Les Warmelle	32
III. — Bois-Joli et ses hôtes	58
IV. — Bois-Joli. — Dernières semaines	83
V. — Vers l'Italie	112
VI. — A travers la Suisse.	121
VII. — Le Grand-Diable	145
VIII. — La Cène. — Le Sposalizio	164
IX. — Florence.	181
X. — Vues de Rome	205
XI. — Le Dr Boratius	231
XII. — La Villa d'Adrien	263
XIII. — Le Forum	278
XIV. — Le Portrait	301
XV. — Les Catacombes	312
XVI. — La Messe papale	324
XVII. — A l'Aventure	338
XVIII. — Religion nouvelle	358
XIX. — L'Homme propose	379
XX. — Dieu dispose	387
XXI. — Dernière étape	403
XXII. — Ostor Formose	415
XXIII. — La Sorcière	441
XXIV. — La Fin d'un Rêve	458

Extrait du Catalogue Général

DE LA

Librairie Oscar SCHEPENS & C^{ie}

Rue Treurenberg, 16, à Bruxelles

LITTÉRATURE — ROMANS

Aucassin et Nicolette (XII^e siècle). — **Le Jeu de Robin et de Marion** (XIII^e siècle), par Adam de la Halle, traduction d'ARTHUR BOVY. 1 vol. in-18 de 130 pages . . 1 fr. 25
(Collection des *Romans du Moyen Age*, n° 2.)

Dans ce volume, M. Arthur Bovy donne une traduction en français moderne d'*Aucassin et Nicolette*, une délicieuse dylle anonyme du XII^e siècle.

Sur un thème peu compliqué, le vieux trouvère a brodé des motifs d'une délicatesse artistique incomparable, et toutes les qualités qu'on retrouve à l'état un peu fruste dans les œuvres narratives de l'époque sont remarquablement accentuées dans *Aucassin et Nicolette*.

M. Bovy a réservé la seconde partie de son livre à une pièce d'Adam de la Halle, le joyeux poète d'Arras. La représentation du *Jeu de Robin et de Marion* — c'est le titre de la pièce — en 1283 est une date dans l'histoire de l'art dramatique en France. Pour la première fois, le dialogue était coupé de chants; Adam lui-même en avait arrangé la musique. Aussi considère-t-on ce divertissement comme le premier opéra-comique français.

AUGUIN (Ed.). — Plages belges. Edition illustrée d'après les dessins originaux de l'auteur :

I. — **Les Pêcheurs flamands.**
1 vol. in-8° de 92 pages et 45 gravures . . . 3 fr. 50

II. — De Dunkerque à Ostende.

1 vol. in-8° de 142 pages et 53 gravures. . . 3 fr. 50

III. — D'Ostende à Blankenberghe.

1 vol. in-8° de 136 pages et 47 gravures. . . 3 fr. 50

IV. — De Heyst-sur-Mer à la frontière hollandaise.

1 vol. in-8° de 136 pages et 57 gravures. . . 3 fr. 50

Véritables eaux-fortes littéraires, illustrées de gravures en fac-simile reproduisant 200 dessins originaux des côtes belges, si fréquentées par les touristes de l'Europe entière, cette suite d'études, séduisantes par la valeur du texte non moins que par l'attrait tout moderne des illustrations, est due au talent d'un publiciste français connu par ses critiques d'art et par ses œuvres illustrées, M. Edgard Auguin, qui sut constamment garder la faveur du public lettré et artiste par la sincérité maîtresse de son style et de son crayon, notamment dans ses œuvres sur les Vosges et sur les monuments de la Lorraine.

Pour tous les visiteurs de nos plages, ce sera un souvenir-type, que chacun voudra emporter, de préférence à toutes les banales photographies d'album.

Régime et mœurs des pêcheurs, à terre et en mer, curiosités historiques, paysages des dunes, habitudes de plages, de villégiatures, de bains de mer, concerts, bals, courses, processions, l'auteur semble avoir voulu tout scruter, commenter et dessiner d'une main sincère et experte, en véritable artiste, soucieux de garder sa manière à lui, bien originale, même après les jolies fantaisies déjà créées sur le même sujet.

Cette suite nombreuse de portraits pourrait prendre pour devise : Très plagiste, point plagiaire ! C'est, en effet, au public des 200,000 visiteurs annuels de la Belgique que s'adressent ces toutes nouvelles fantaisies littéraires, ces étonnants et amusants croquis, empruntés aux éléments de ces rivages, d'une si troublante séduction.

Berte aux grands plets (XIII^e siècle), par Adenet Le Roi,

traduction de GAËTAN HECQ. 1 vol. in-18 de vi-166 pag.

1 fr. 25

(Collection des *Romans du Moyen Age*, n° 1.)

Cet élégant petit volume nous donne une traduction complète d'une célèbre chanson de geste. Les tentatives pour vulgariser l'épopée du moyen âge, faites jusqu'à ce jour en France, ne semblent guère avoir réussi; cette nouvelle collection, par la sincérité et l'exactitude du texte, mérite

un meilleur sort, et nous pensons bien qu'il se trouvera encore des lecteurs pour s'intéresser aux intrigues de la méchante serve, à l'abandon de Berte dans la forêt et à sa conduite si touchante chez le sympathique voyer Simon.

Il faut louer M. Gaëtan Hecq — un romaniste érudit — d'avoir traduit ce petit roman avec la plus grande simplicité et de n'avoir chargé sa traduction d'aucune espèce de note de philologie ou d'archéologie : il a laissé au récit d'Adenet le Roi toute sa candeur. Le lecteur y pourra prendre un plaisir ingénu pareil à celui qu'y trouvaient nos pères. Grands et petits, d'ailleurs, tout le monde peut lire cette naïve histoire.

BUISSERET (Comte CONRAD DE). — **Paysages étrangers :**

Brésil, La Plata, Paraguay. — Belgrade en 1888. —

Des Carpathes aux Balkans. — Washington en 1895.

1 vol. in-18 de 300 pages **3 fr.**

Le volume de souvenirs du comte Conrad de Buisseret est à recommander à tous les lettrés, aussi bien qu'à tous les friands de notes de voyages. M. de Buisseret raconte sans prétention aucune ce qu'il a vu au cours de ses traversées, il dessine de charmants croquis de mœurs et de paysages, et sait à merveille joindre l'érudition à la vue pittoresque, le don de faire voir les choses à celui d'en tirer une leçon ou une moralité.

L'ouvrage renferme un tableau très réussi et très synthétique de Belgrade en 1888 et de Washington en 1895. Il contient le récit mouvementé et attrayant d'un voyage des Carpathes aux Balkans. Mais la partie principale de ce volume nous initie au Brésil, à La Plata, au Paraguay.

Pour nombre de nos lecteurs, ces pages seront une révélation, car le comte de Buisseret ne se contente pas de délayer ce qui traîne sur ces contrées souvent explorées déjà : il nous dit ce qu'il a vu, et comme il le dit avec esprit, avec art, avec vivacité, et comme il a vu beaucoup, c'est un vrai charme que de le suivre.

COLLIN (Jos.). — **Dans la Forêt ardennaise.** 1 vol. in-18 de 152 pages. **1 fr. 50**

L'histoire de l'occupation de notre pays par les Romains sous Jules César est bien lointaine, et cependant M. J. Collin est parvenu, au témoignage de plusieurs historiens et littérateurs, à faire revivre les anciens Belges et à reproduire leur physionomie originale. La nouvelle édition a subi différents changements, qui rendent l'ouvrage plus intéressant tant au point de vue historique que romantique.

COOMANS, ancien membre de la Chambre des Représentants. — **Œuvres complètes** :

- **L'Académie de fous**. 2^e et 3^e parties. 2 vol in-18 de 212 et 304 pages **2 fr.**
Chaque volume se vend séparément . . **1 fr. 25**
- **Baudouin Bras-de-Fer ou les Normands en Flandre**. 1 vol. in-18 de 204 pages. **1 fr.**
- **Les Communes belges** : Coup d'œil sur l'état de la civilisation en Belgique avant les Croisades, depuis les Croisades jusqu'aux premières chartes communales. — Etablissement officiel des communes et principaux caractères des libertés communales. — Effets politiques, civils et religieux du développement du principe communal. — Entrée des bourgeois aux Etats. 1 vol. in-18 de 172 pages **0 fr. 75**
- **Jeanne Goetghebuer**. Chronique brabançonne du xiv^e siècle, précédée d'un coup d'œil sur Bruxelles en 1338. Ouvrage orné de deux gravures. 1 vol. in-18 de vi-432 pages. **1 fr. 50**
- **Notes d'un Flaneur**. 1 vol. in-18 de 160 pages . . **0 fr. 75**
- **Richilde**. Episodes de l'histoire de la Flandre et du Hainaut au xi^e siècle. 1 vol. in-18 de 320 pag. **1 fr. 25**

Est-il bien nécessaire, au moment où nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs quelques-unes des publications les plus curieuses du regretté fondateur de *La Paix*, de rappeler le grand succès que rencontra chacune de ses œuvres?

Ecrivain d'une rare fécondité, M. Coomans publia au delà de trente volumes de philosophie, d'histoire et de roman, dont plusieurs ont été traduits en différentes langues.

Son indépendance d'appréciation et sa grande originalité de vues donnent à tous ses ouvrages un caractère personnel

que la Renommée s'est complu à faire connaître aux quatre coins du monde.

Dans les œuvres annoncées ici, on retrouvera non sans plaisir cette plume incisive et vaillante, alerte et primesautière, qui sut conserver toujours une impeccable correction de forme et qui avait le rare mérite de mettre les droits du bon sens et de la saine raison au-dessus des illusions et des entraînements.

On nous saura gré peut-être d'avoir remis au jour des ouvrages aussi intéressants qu'instructifs, connus jadis de nos parents, mais ignorés de nous-mêmes pour la plupart.

Cette revue rétrospective sera comme un nouvel hommage rendu à l'écrivain érudit, au narrateur aimable et spirituel.

DE BRUYN (EDMOND). — **Réflexions sur M. Huysmans.** Brochure in-8° oblong de 16 pages. 0 fr. 50

La conversion de J.-K. Huysmans restera un des épisodes à date de la vie religieuse de ces dernières années dans les milieux de pensée et de littérature. Avec elle, on retiendra plus tard la campagne sur le nom de Verlaine, le voyage à Rome de M. Brunetière, le banquet Berthelot, l'abandon de M. Charbonnel et l'éclosion de périodiques religieux ou apologétiques, tels que *La Quinzaine* et *Le Spectateur catholique*.

DE JUSSE (N.). — **La Dame noire.** 1 volume in-18 de 278 pages 3 fr.

Voici un récit intéressant, inspiré surtout par de nobles sentiments, dont les aventures se déroulent sur la terre d'Afrique et s'y unissent aux émotions plus tendres de l'amour.

Quant à l'inspiration du livre, elle se résume en ces dernières lignes :

« A vous, chers lecteurs, de consoler ce monde de souffrances, de le faire fleurir par le parfum des vertus, de tarir ces larmes, de panser ces plaies, de racheter ces cœurs et ces âmes, de sauver l'Afrique ; à ce rôle glorieux, vous pouvez enrôler vos familles, vos amis, vos petits-enfants ; mais ne tardez pas : le moment de la résolution doit être celui de l'entreprise, car le temps dont vous abuseriez verse le sang, creuse les tombes, perd corps et âme l'Africain sans ressources.

» Vous allez donc vous mettre à l'œuvre, et l'heure où vous

fermerez ce livre sera celle à laquelle vous répondrez à cet appel qu'il vous apporte des ténèbres de l'Afrique comme d'un purgatoire terrestre et stérile : Ayez pitié de nous, vous du moins qui êtes nos derniers amis, ayez pitié de nous! ».

DELLA FAILLE DE LEVERGHEM (GASTON). — A mes Amis.

1 volume grand in-4° de 136 pages, tiré à 350 exemplaires numérotés :

Sur Hollande de 1 à 100. 7 fr.

Sur vélin anglais, de 101 à 350 4 fr.

Sous ce titre, M. Gaston della Faille de Leverghem a réuni en un élégant volume une série de compositions poétiques, dont la plupart ont été à bon droit remarquées lors de leur première apparition dans *Le Magasin littéraire*, dans *La Revue générale*, dans *Le Sillon*, etc.

L'auteur a eu raison de leur donner une publicité moins fugitive et d'en faire une gerbe qui permet d'apprécier l'ensemble de l'œuvre et la physionomie du poète.

M. Gaston della Faille a un sentiment très vif de la nature et il sait rendre ses impressions avec une rare délicatesse de touche et une curieuse variété de nuances. C'est, dans toute la force du terme, un paysagiste de la plume.

Il y a aussi dans ce volume de charmants tableaux de genre, le « Jardin du Curé », par exemple, le « Livre d'Heures », etc.

Des pièces d'une plus grande envolée, citons le « Spectre », montrent que le poète peut aisément s'élever plus haut que la fantaisie. Il y a là un filon que M. della Faille de Leverghem pourrait exploiter avec fruit : son talent s'y prête admirablement.

Ajoutons que plusieurs pièces de ce recueil sont d'une inspiration franchement chrétienne. Telle, par exemple, la poésie intitulée : « Le Chemin qui monte », terminant le volume. Il y a là des vers vraiment beaux et dignes de Musset... mais d'un Musset chrétien.

DEMADE (POL). — Contes Inquiets. 1 vol. in-18 de 348 pages.

3 fr. 50

Lorsque parut une *Ame Princesse*, œuvre de début de M. Pol Demade, toute la critique de langue française signala l'œuvre et l'auteur au public lettré. Le présent volume retiendra sûrement une deuxième fois l'attention générale.

Composé d'histoires très diverses, celles-ci gracieuses comme des légendes, celles-là énigmatiques comme des mystères, quelques-unes joyeuses, d'autres sombres, d'autres enfin effrayantes à la manière d'Edgard Poë, ce beau volume, infiniment varié de pensée et de forme, d'imagination et de style, ne peut manquer de recueillir de nombreuses sympathies. Les *Contes Inquiets*, qu'on peut mettre dans toutes les mains, sont appelés à devenir le livre des soirées d'hiver, le livre des veillées.

DE POISEUX (A.) — La Petite Chapelle. 1 volume in-18 de 354 pages 3 fr. 50

L'action de ce bon roman se passe à Bruxelles même, vers 1830, et c'est au milieu d'une description pittoresque des mœurs et idées de cette époque, si importante dans les annales de notre pays, que se déroule la tendre et émouvante histoire de Marceline et de Maurice.

Irréprochable à tous égards, *La Petite Chapelle* a obtenu du Conseil supérieur de la Société Nationale française d'Encouragement au Bien une médaille d'honneur : c'est dire que ce livre est devenu bien vite populaire dans la bonne société.

Les bons romans étant difficiles à trouver, c'est presque une aubaine pour les dilettanti de lectures intéressantes et saines que l'apparition de ce gracieux récit, d'où se dégagent un charme attendrissant et une philosophie des plus salutaires.

C'est au sujet de cet ouvrage que le R. P. Chervoillot, S. J., écrivait dans *Les Etudes religieuses* du 20 mars dernier : « *La Petite Chapelle* est un charmant récit. Lisez-le : vous trouverez dans certaines pages la grâce touchante et la délicatesse de ce pur chef-d'œuvre, *Corbin et d'Aubecourt*, de Louis Veuillot. Rappeler ici ce grand nom, c'est le plus bel éloge que je puisse faire du roman chrétien de M. A. de Poiseux. »

On n'hésitera donc pas à mettre ce livre aux mains des jeunes filles.

DESTREE (OLIVIER-GEORGES). — *Trois poèmes* : Sainte Dorothée de Cappadoce, sainte Rose de Viterbe, saint Jean Gualbert. Ouvrage orné d'une estampe de sir EDWARD BURNE-JONES. Brochure in-8° oblong de 28 pages 0 fr. 50

Le public artiste aura certainement été surpris à l'annonce de l'entrée à l'abbaye de Maredsous de M. O.-G. Destree, le

frère du député socialiste. Cette même curiosité ne manquera pas de s'éveiller lorsqu'on saura que les *Trois Poèmes* que nous annonçons ici sont la dernière œuvre « séculière » de celui qui vient de tout sacrifier au service divin.

DE VINIS (G.). — Dame Dolorès, ou le Mystère de l'Abbaye d'Eastonmere. Traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol. in-18 de 150 pages 1 fr.

Dame Dolorès est une religieuse bénédictine; c'est sa vie que nous raconte ce pieux roman.

Vous pouvez le lire, Mesdemoiselles, sans en passer une page : il vous fera du bien et vous donnera du courage pour supporter avec vaillance les douleurs de la vie; en même temps, ce petit volume vous touchera et vous charmera, car il est fort bien écrit.

GANGE (RENÉ) (PÉRÉGRIN). — Pages de la Vie. Etudes et Nouvelles. 1 vol. in-18 de 440 pages. 3 fr.

L'auteur de ces *Pages* révèle une âme généreuse, vibrante à toute pensée de dévouement, révoltée à toute injustice, méprisant toute bassesse, dédaignant toute vanité, dénonçant les mensonges convenus, arrachant le masque aux hypocrisies sociales, aimant avec passion les pauvres, les petits, les misérables, et toujours prête à défendre les faibles écrasés dans la lutte de la vie.

Les égoïstes, les sceptiques, les mondains, absorbés dans la vie des plaisirs, les paresseux, les libertins, fustigés par les *Pages de la Vie*, ne manqueront pas de les déclarer de mauvais ton, mais le chrétien aimera le livre et l'auteur.

LE PAS (ANDRÉ). — A la Porte du Paradis. Jugements de Mgr Saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus. Première série, 4^e édition. 1 vol. in-8° de 338 pages 4 fr.

De tout temps, la littérature a produit, en des genres divers, des ouvrages qui se sont imposés, par un mérite de nature spéciale, à l'attention, à l'estime, voire à l'admiration de certaines catégories de lecteurs. Mais petit est le nombre des livres auxquels une originalité de bon aloi a valu la rare fortune d'être lus et goûtés par des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de toute opinion. Cette rare for-

tune a marqué, il y aura bientôt cinq lustres, l'apparition du piquant ouvrage : *A la Porte du Paradis. Jugements de Mgr Saint Pierre sur le cas de quelques appelés se présentant pour être élus*, par André Le Pas. Attirés par la singularité du sujet, séduits ensuite par le double attrait du fond et de la forme et le curieux mélange d'humour et de sérieux du livre, hommes mûrs et jeunes gens, laïques et prêtres, savants et magistrats, femmes du monde et religieuses, hommes politiques et prélats, presse croyante ou irréligieuse, ne lui ont marchandé ni leurs sympathies ni leurs éloges.

LE PAS (ANDRÉ). — *Paille et Grain*. 2^e édition. 1 vol. in-18 de 336 pages **3 fr.**

Ici comme dans toutes les œuvres de M. Le Pas perce une grande originalité d'esprit : dans *Paille & Grain*, comparable aux *Heures de Philosophie* d'Octave Pirmez et dont le solitaire d'Acoz disait « Peu de Paille et beaucoup de Grain », M. Le Pas a réuni des pensées, des réflexions, des observations morales et psychologique sur l'humanité et l'Au delà.

Le style de ce livre est pur comme le sujet traité. « A moments perdus, dit l'auteur, furent écrites ces pages, qu'à moments perdus peut-être on parcourra. Daigne Celui qui tira tout de rien prêter, ne fût-ce qu'à une seule d'entre elles, la vertu de la bonne semence, et les moments ainsi employés ne seront plus tout à fait des moments perdus. »

LIMA (ROSA). — *Sœur Jeanne*. Nouvelle. 1 volume in-18 de 228 pages **3 fr.**

Un livre vous est né, Mesdemoiselles. C'est un coquet petit volume, dans lequel vous ne trouverez ni une page à sauter ni une ligne à reprendre, mais dont le charme frais et jeune vous séduira.

Sœur Jeanne n'est pas un roman aux palpitantes péripéties : c'est la simple histoire d'un cœur — le cœur d'une d'entre vous — qui se laisse librement feuilleter dans une sorte de journal entremêlé de correspondances. Vous y pourrez assister à l'éclosion charmante de l'amour avec toutes les ingéniosités radieuses et les troubles nouveaux qu'il apporte dans une âme de vierge et, plus tard, lorsqu'une catastrophe vient briser les illusions de cette âme et chasser la joie de ce cœur, vous verrez avec quelle héroïque simplicité l'amante devient sœur de charité.

Cette nouvelle, écrite sans préoccupation d'école ni de vanité littéraire, est assez franche et simple pour plaire à tous et présente tous les mérites pour satisfaire les délicats.

MUSSCHE (PAUL). — **Simplement.** 1 vol. in-18 de 92 pages.
2 fr.

On connaît M. Paul Mussche du vaillant groupe de *La Lutte*, par les beaux poèmes qu'il publia dans cette revue; voici du même auteur un frais et délicat volume de contes.

Tout le long du livre s'exhale le parfum vif du printemps, des prairies et des vergers fleuris. La langue souple et claire, et, par-dessus tout, naïve, nous met à l'antipode du style décadent; on sent l'auteur très près des choses de la création, qu'il nous décrit si « simplement ».

NED. — **Mon Jardin fleuri.** 1 vol. in-18 de 64 pages. . 2 fr.

« La vie est mensongère et le rêve en console, » voilà le vers qui pourrait épigrapher le livre de M. Ned. Pour oublier les réalités mauvaises et vaines, le Poète s'est orienté vers le Rêve, seul bien consolateur; il est descendu en son âme, et jardinier mystique de parterres spirituels, il y cueille et soigne des fleurs surnaturelles. Chaque fleur est un symbole.

Nous n'en dirons pas plus, pour ne point enlever au lecteur la surprise du doux parfum qui s'exhale de ce bouquet.

OLLER (NARCIS). — **Le Rapiat.** Etude d'une passion. Traduction du catalan par M. ALBERT SAVINE. Ouvrage orné de 37 illustrations de JOAQUIN MIR. 1 vol. in-18 de 226 pages.

(Ouvrage couronné aux *Jeux Floraux de Barcelone*.)

(Collection ibérienne illustrée, n° 1.)

Broché	2 fr.
Relié	3 fr.

Voici le premier volume d'une charmante collection qui, après avoir publié les œuvres des principaux écrivains ibériens en langue originale, nous en donne une traduction française faite par des érudits qui ne laisseront passer aucune des finesses de l'œuvre primordiale. Les lecteurs trouveront à toute une initiation, car, pour beaucoup d'entre eux, la littérature espagnole contemporaine est lettre morte.

Le Rapiat de M. Oller est une étude psychologique prise sur le vif, montrant pour ainsi dire pas à pas les progrès de cette horrible passion : l'avarice, qui fait d'un brave muletier le plus affreux Harpagon. Elle est aussi la cause de la fin

misérable de celui qui, en se contentant de son sort, eût pu vivre et mourir honnêtement.

Le livre se termine par une Nouvelle du même auteur : *Le Soufflet* ; celle-ci, en quelques traits largement esquissés, nous présente l'ardent caractère espagnol, qui, par ses manifestations, touche de si près à celui des Arabes, les anciens dominateurs de ce pays.

Cette charmante édition, genre Collection Ollendorff, est illustrée avec goût et formera un petit joyau que tous les bibliophiles voudront posséder.

PIRMEZ (CORALY). — Histoires et Légendes. Ouvrage posthume, orné de 15 gravures. 1 vol. in-8° de vi-382 pages

Broché 4 fr.

Relié 5 fr.

Ces histoires et légendes ne furent pas composées aux fins d'être livrées à la publicité; l'auteur les avait écrites au jour le jour, pour les lire ensuite aux enfants d'un patronage qu'elle avait fondé.

Plus tard, après la mort de M^{me} Coraly Pirmez, la famille fut sollicitée différentes fois de publier ces pages, qui avaient exercé tant de charme autrefois. M^{me} la baronne Drion, la sœur de l'auteur, mit la main à l'œuvre et, sans aucun apprêt, nous donne les histoires et légendes si heureusement improvisées.

La simplicité qui avait captivé l'attention des protégées de M^{me} Pirmez charmera au même point les jeunes filles, pour qui la variété des sujets traités sera une bonne aubaine.

Ce bouquet de frais récits est encore rehaussé par de délicieux dessins dus au crayon de M. De Vleeschouwer, qui a su, avec un rare talent, subordonner sa composition à l'esprit du texte.

PIRMEZ (HENRI). — Une Pensionnaire. Ouvrage orné d'un portrait et de nombreuses vignettes dans le texte. 1 vol. in-8° de 242 pages.

Broché 3 fr. 50

Relié 4 fr. 50

Une Pensionnaire est une monographie des plus suggestives, une des plus émouvantes même qui se puissent lire.

Ce n'est pas une héroïne de roman, que cette pensionnaire; ce n'est pas un littérateur de profession, que cet auteur. M. Henri Pirmez raconte la vie de sa chère et sainte fille. Est-ce lui-même qui parle? Non. Pour se distraire de son

deuil, pour se consoler de l'enfant qui n'est plus, pour vivre avec l'ange qui veille là-haut sur lui, ce père prend dans ses mains, relit à travers ses larmes, repasse dans son cœur tous les papiers qu'a laissés sa fille : lettres de famille, notes de pension, confidences intimes livrées au journal de chaque jour.

C'était vraiment une noble âme, un cœur exquis, une large intelligence que Fulvie Pirmez. Et ceux qui inclineraient à croire que la piété la plus assidue, la plus angélique, racornit le cœur, étiole l'intelligence, sauront, à la lecture de ces pages, que leur préjugé est faux.

Depuis longtemps, rien d'aussi suavement naïf n'avait été donné au public; aussi *Une Pensionnaire* a-t-elle sa place indiquée sur la table des familles catholiques et dans les bibliothèques d'enseignement.

PLASKY (M^{me}). — Compliments de Circonstance pour petits Garçons et petites Filles. 1 vol. in-18 de 68 pages. 1 fr.

Il est souvent difficile de trouver pour les enfants des compliments qui sont à la fois en rapport avec leur jeune âge et avec la circonstance où ils doivent les prononcer. M^{me} Plasky vient de combler très heureusement cette lacune. Son petit livre trouvera utilement sa place dans toutes les familles.

— Jamais contentes... les Filles ! Monologue en prose pour petit garçon de 12 à 14 ans. 1 vol. in-18 de 16 pages. 0 fr. 50

Dans ce monologue, nous trouvons décrite, avec beaucoup de naturel et de vérité, l'innocente rivalité qui existe souvent entre petits garçons et petites filles, ceux-ci étant plus bruyants que celles-là.

Ce monologue aura du succès en famille, où chacun, à la plus petite fête, aime à faire montre du savoir et de la mémoire de ses enfants.

— L'Aînée de la Famille. Monologue en vers pour petite fille de 12 à 14 ans. 1 vol. in-18 de 16 pages . . 0 fr. 50

Sous une forme badine, se trouvent ici réunies toutes les charges qu'impose le devoir d'aînée de la famille, cette seconde maman souvent redoutée des petits. Mais l'aînée de la famille a quelquefois un rôle bien difficile, qui n'est pas toujours en rapport avec ses aptitudes et encore moins avec ses goûts : c'est ce que l'auteur fait ressortir d'une façon très humoristique.

ROUSSEAU (JEAN). — Ma Juliette. Souvenirs d'une morte.

Ouvrage, posthume. 1 vol. in-8° de 194 pages . 2 fr.

Quoi de plus touchant que ce père pleurant son enfant et repassant à travers ses larmes tous les épisodes de la vie de sa fille, chacun prenant une importance insoupçonnée et menant, par un revirement brusque, du plus parfait état de santé et de bonheur à la maladie qui ne pardonne pas et au malheur le plus complet.

Le livre entier apparaît dans la première phrase de la dédicace, qui certes fera verser plus d'une larme attendrie :

« J'ai voulu élever de mes mains le tombeau de ma fille, pierre par pierre, et j'ai écrit ce petit livre, où j'ai recueilli un à un, comme des reliques, tous les souvenirs qui me restaient d'elle et que je dédie pieusement à sa mémoire. »

STRUMAN-PICARD (M^{me} A.). — Aurore et Couchant. Poésies.

1 vol. in-18 de 340 pages 3 fr.

Entièrement opposé aux tendances fin de siècle, ce charmant recueil peut être lu impunément par tout le monde. C'est un de ces livres qui ne flattent aucune passion, n'encouragent aucun vice, n'excusent aucune de nos faiblesses et qui malheureusement, pour cela même, se lisent si peu. Nous ne pouvons conseiller qu'une chose : c'est d'ouvrir *Aurore et Couchant*, et certes on ne pourra le fermer qu'après en avoir lu la dernière page.

STRUMAN-PICARD (M^{me} A.) et KURTH (G.). — Anthologie belge.

Publiée sous le patronage du Roi. 1 vol. in-18 de 388 pages 2 fr.

Cette manifestation littéraire d'une autre génération est des plus curieuses et tous voudront connaître les « Jeune Belgique » d'il y a vingt ans.

Les auteurs ont mis tous leurs soins à n'y laisser passer que des vers bons et honnêtes qui serviront à initier efficacement les commençants.

VAN BIERVLIET (MÉLANIE) de la Sainte Famille. — Les Filles d'Eve. Ouvrage posthume. 1 vol. in-8° de 456 pages.

4 fr.

Titre étrange au prime abord, mais cependant fort bien choisi ; l'auteur, dont l'éloge n'est pas à faire ici, car chacun connaît cette femme éminente qui a consacré à l'éducation

de la jeunesse féminine tous les trésors de vertus et de haute intelligence que Dieu lui avait confiés, l'auteur montre dans cet ouvrage qu'elle a pénétré jusqu'aux plus secrets recoins de l'âme de la jeune fille, elle y indique les mille petits défauts qui tentent de ravager ces jeunes cœurs. Ce livre fait songer aux *Caractères* de La Bruyère, mais avec plus de foi, car toujours il élève le regard de la jeune fille vers sa Reine et son Modèle, Marie.

Jeunes filles, lisez *Les Filles d'Ere* : il vous éclairera, il vous prémunira contre mille dangers, il vous élèvera l'âme.

WAGNER (FÉLIX). — **Le Livre des Islandais du prêtre Ari le savant**, traduit de l'ancien islandais, précédé d'une étude sur la vie et les œuvres d'Ari et accompagné d'un commentaire. Ouvrage orné d'une carte. 1 vol. in-8° de 108 pages **2 fr.**

(Bibliothèque de la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège. Fascicule IV.)

Le Livre des Islandais est le premier monument littéraire et en même temps historique de la vieille langue islandaise, et à ces deux titres il est très intéressant à lire. En effet, n'est-il pas curieux de connaître le degré de développement intellectuel auquel étaient arrivés ces Vikings que l'on n'est habitué à considérer que comme des pirates et des pillards ? A ce point de vue, le savant Ari est bien le personnage qui nous montrera le développement littéraire de cette nation. Au point de vue historique, le livre est précieux aussi, puisque Ari y a réuni toute l'histoire de son pays.

M. Wagner nous donne une traduction très bien faite, complétée par des notes qui satisferont et les linguistes et les historiens.

WOELMONT (Baron ARNOLD DE). — **L'Habit d'Arlequin.** Tableautins : *Cadeau de Noël.* — *Détective.* — *Santa.* — *L'Arbre de Justice.* — *Un amateur.* — *La taupe rose.* — *Photographe et Chasseur.* — *La dernière Cartouche.* — *Sur la Côte flamande.* — *Marais hollandais.* — *L'Oeuvre des petits Marolliens.* — *Les Peaux-Rouges.* 1 vol. in-18 de 360 pages **3 fr. 50**

Tous les lecteurs de *La Revue générale* auront remarqué les charmants récits au bas desquels figure la signature du

baron A. de Woelmont. Voici, sous le pittoresque intitulé : *L'Habit d'Arlequin*, une réunion de tableaux fins, où la bonne humeur et l'absence totale de prétentions dans le style s'unissent à une heureuse conception.

Le baron de Woelmont a voyagé en observateur qui aime à se faire des impressions originales et non point à humer celles de M. Bædeker. Ses récits américains sont particulièrement heureux. Il y a beaucoup de vie et de vérité aussi dans ses notes de chasseur.

C'est très intéressant les voyages, mais tous nous ne pouvons pas voyager... C'est très pittoresque et passionnant la chasse, mais tous nous ne sommes pas chasseurs. Tout au contraire, nous lirons avec fruit et émotion le récit si vrai, si vivant, si empoignant de l'œuvre — combien la connaissent? — des petits Marolliens. Ce chapitre exhausse *L'Habit d'Arlequin* au-dessus du rang d'un livre gai et sincère : il en fait un beau et bon livre.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

rédigée par une réunion d'Écrivains

SUIVIE D'UN **BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL**

(11^e ANNÉE)

Prix de l'abonnement : Belgique, 3 fr. ; Union postale, 4 fr. 50.

La *Revue bibliographique belge* existe depuis onze ans et par les nombreux services qu'elle a rendus, qu'elle rend encore tous les jours, au monde des lettres, elle est devenue un périodique indispensable, un de ceux qui comptent le plus grand nombre d'abonnés.

Le but de cette revue est de faire connaître rapidement les ouvrages parus et d'en donner une analyse critique succincte, de répandre à l'étranger la connaissance des écrits publiés en Belgique et d'ouvrir ainsi aux auteurs belges un cercle plus étendu de lecteurs.

Elle analyse de même, au point de vue scientifique, littéraire et moral, les œuvres étrangères qui se répandent en Belgique et dont le titre souvent ne dit pas complètement ni sincèrement les tendances.

Elle convient donc aux libraires, aux amis des livres, aux intellectuels de tous genres, aux professeurs de toutes catégories, aux directeurs de bibliothèques, etc. Elle mérite sa place dans les familles où on lit, car, aujourd'hui plus que jamais, il est indispensable de s'enquérir de la valeur morale de tout livre, surtout quand il s'agit d'ouvrages laissés à la disposition de la jeunesse.

Le prix de l'abonnement, quelque minime qu'il soit, est encore entièrement remboursé en livres, à choisir dans un Catalogue très étendu.

LA REVUE GÉNÉRALE

(35^e ANNÉE)

paraissant tous les mois en livraison in-8^e; comprenant 160 pages et des illustrations hors texte.

Prix de l'abonnement : Belgique, 12 fr. ; Union postale, 15 fr.

La Revue Générale réunit toutes les conditions d'une bonne revue moderne : respectueuse de la morale et de la dignité des lettres, elle ne publie rien qui puisse froisser l'une ou l'autre et réussit ainsi à conserver pour tous un très grand intérêt.

La Revue Générale publie chaque mois une étude d'économie sociale, une nouvelle ou partie de roman, une étude littéraire, une étude historique, un récit de voyage, une lettre de Paris résumant les événements parisiens, politiques, artistiques, mondains ; une étude biographique ou scientifique, des articles variés d'actualité.

Chaque mois aussi, elle donne une causerie littéraire qui examine les principales œuvres belges et étrangères.

Dans tous les genres, *La Revue Générale* s'attache à ne donner que des articles de toute première valeur et toujours inédits.

L'abonnement à *La Revue Générale* prend cours le 1^{er} janvier ou le 1^{er} juillet.

REVUE SOCIALE CATHOLIQUE

(3^e ANNÉE)

paraissant chaque mois en livraison d'environ 40 pages in-8^e

Prix de l'abonnement : Belgique, 5 fr. ; Union postale, 6 fr. 50.

La Revue sociale catholique a accompli sa deuxième année d'existence ; son début a été heureux, et les encouragements qui lui sont venus de toutes parts répondent de son avenir.

Dans son article-programme, le comité de rédaction disait : « Notre revue est *sociale* et elle est *catholique*. « Sociale », elle embrasse tous les aspects et tous les phénomènes de la question que le langage et la science ont groupés sous ce nom. « Catholique », elle affirme hautement sa soumission à l'Eglise romaine et entend respecter toujours, dans ses articles, tout enseignement défini. » Il ajoutait : « Le public trouvera dans la revue que nous lui présentons, à la fois des articles de doctrine et des chroniques de faits ; de la sociologie générale et des documents statistiques ou autres ; de la législation comparée, historique et critique. » Il suffit d'un coup d'œil rétrospectif pour se convaincre immédiatement que toutes ces promesses ont été fidèlement tenues.

La Revue compte parmi ses collaborateurs des sociologues dont le nom fait autorité, tant en Belgique qu'à l'étranger.

Les abonnements à *la Revue sociale catholique* prennent cours en novembre.

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL

de la Librairie Oscar SCHEPENS et C^{ie}, à Bruxelles

SCEAUX ARMORIÉS

DES

PAYS-BAS ET DES PAYS AVOISINANTS

(Belgique, Royaume des Pays-Bas, Luxembourg
Allemagne, France)

RECUEIL HISTORIQUE ET HÉRALDIQUE
Par J.-Th. de RAADT

Ouvrage orné de sceaux et de blasons dans le texte de l'introduction, d'une quarantaine de planches armoriées, chacune de 50 blasons, et d'un grand nombre de sceaux.

Cet ouvrage est en cours de publication et comprendra une quinzaine de fascicules, illustrés, d'environ 154 pages gr. in-8^o à 2 colonnes.

Les deux premiers volumes ont paru.

Prix du volume : **24** francs. — Prix du fascicule : **6** francs.

CONVENTIONS INTERNATIONALES

DÉFINISSANT LES

Limites actuelles des Possessions, Protectorats et Sphères d'influence

EN AFRIQUE

PUBLIÉS D'APRÈS LES TEXTES AUTHENTIQUES

PAR LE

Capitaine-Commandant F. VAN ORTROY

du 4^e Régiment de Lanciers

Avec une carte de l'Afrique (55 × 70) en couleurs

4-vol. gr. in-8^o de xx-518 pages. — Prix : **12** francs



